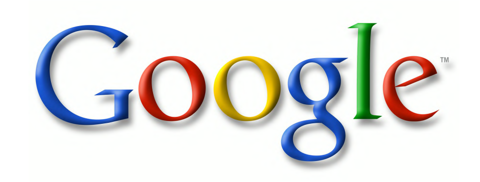
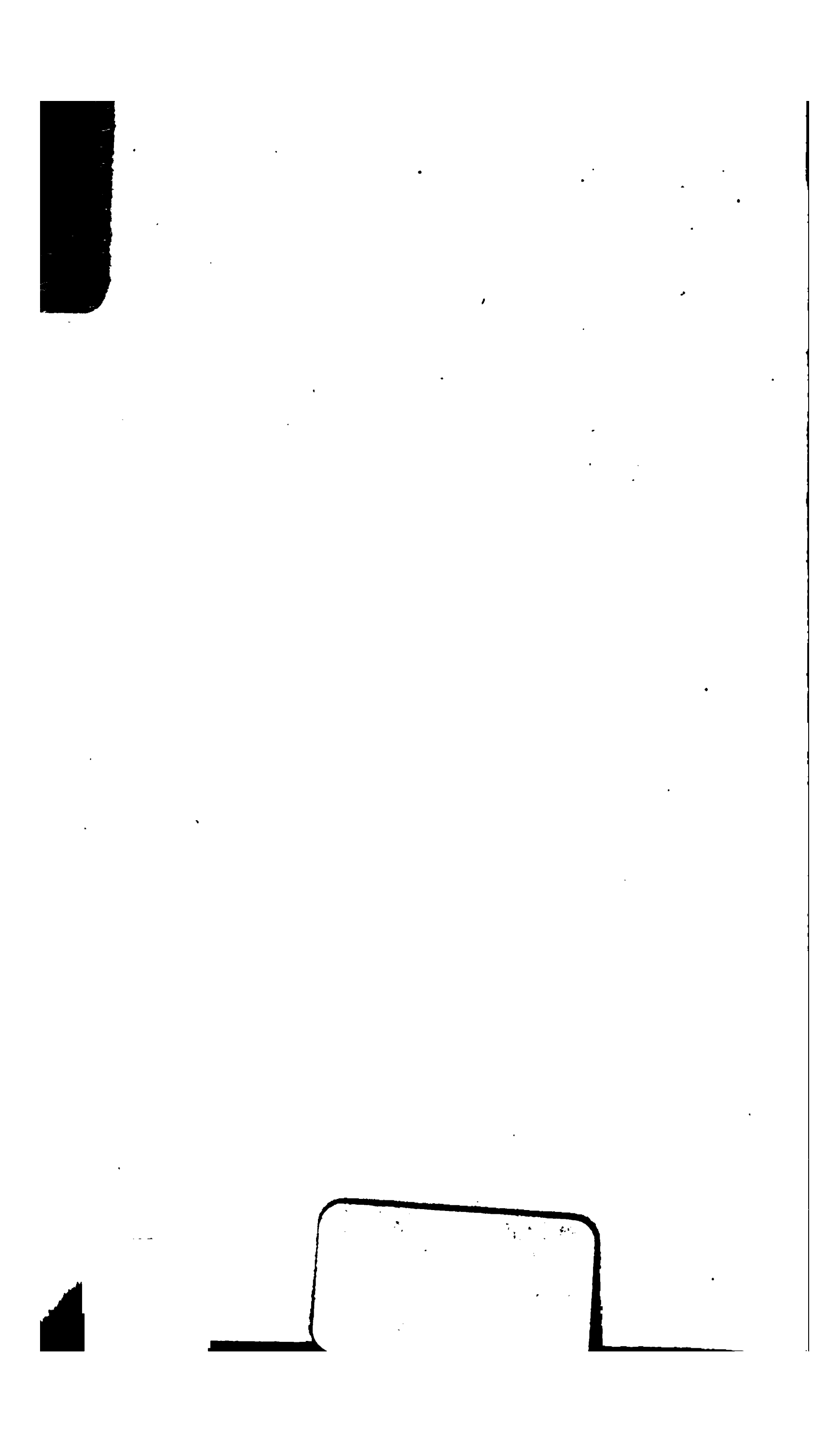



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07583692 8



NKVJ
Deschanel

CAUSERIES DE QUINZAINE

Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

CAUSERIES

DE

QUINZAINE

PAR

ÉMILE DESCHANEL

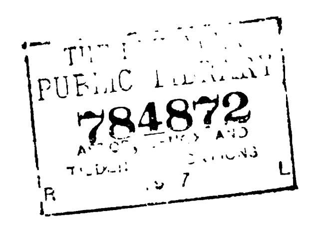


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861


PUBLIC
784872

CAUSERIES DE QUINZAINE

I

La rentrée. — L'heureux temps du collége.

Le proverbe dit : « Les absents ont tort ; » mais quelquefois c'est le proverbe qui a tort. A Paris, les absents ne sont pas oubliés, et sont fêtés lorsqu'ils reviennent. On leur tient compte de leur absence, et elle leur profite au lieu de leur nuire. Très-gracieusement on les accueille ; on se serre un peu pour leur faire place.

C'est surtout dans la république des lettres que règne cette fraternité aimable. Elles tiennent, ces belles et bonnes lettres, à ne pas faire mentir leur honorable nom, *litteræ humaniores!* Humaines en effet, et polies, et avenantes, et plus qu'hospitalières, elles nous disent : Asseyez-vous là, et contez-nous vos huit années d'exil.

— M'asseoir, bien volontiers, et surtout parmi vous : car je suis las, et horriblement las, comme disait ce grand exilé, le Dante, « de gravir l'escalier d'autrui, si dur à

monter, » — oui, si dur! même chez un peuple très-bienveillant, très-libéral et très-sensé. — Pour ce qui est de vous conter ces lassitudes de huit années, et de commencer mes revues de quinzaine par cette triste revue de huitaine, non, non, cela n'amuserait ni vous ni moi.

Songeons plutôt à d'autres malheureux. Les écoliers viennent de rentrer, de reprendre le collier de misère, de quitter le nid maternel, si tiède et si doux, pour la salle d'étude froide et morne, où filent les quinquets fumeux. Pauvres enfants! comme leur cœur se serre, en entrant, par un jour d'automne, dans cette demeure humide! Les murs, badigeonnés à neuf, sentent la colle et la détrempe. Les classes exhalent une odeur fade. Le jour bas et terne d'octobre descend à peine dans la cour, comme dans un grand puits. Pour la première fois de l'année, on sent le froid de l'atmosphère, on est saisi d'une tristesse instinctive à l'approche de la saison rigoureuse: on est envahi de mélancolie. Plus que jamais à ce moment l'enfant aurait besoin de l'aile maternelle, et c'est alors qu'il en est exilé. Première meurtrissure du cœur.

Cependant quelques-uns essayent de faire les braves, affectent je ne sais quelle gaieté; mais, s'ils rient, c'est d'un rire jaune. Je crois voir des conscrits qui partent et qui chantent pour étourdir leur chagrin. Il y a pourtant de jolies mères qui se trompent à cette apparence, et j'en ai vu qui avaient l'air affligé de ce que leur fils ne l'était pas: « Comme il est joyeux en me quittant! » me disait l'une d'elles l'autre jour. — Ah! madame, si vous pouviez voir le dessous de cette gaieté, si vous deviniez la tristesse qui gonfle à présent le cœur du cher prisonnier accoudé sur son dictionnaire, vous auriez trop de quoi vous consoler, ou bien vous affliger en sens contraire. Au fond, croyez-

moi, ce jeune bravache n'est pas moins désolé que vous. Il ricane, de peur de pleurer.

« L'homme civil, dit Jean-Jacques Rousseau, naît, vit et meurt dans l'esclavage : à sa naissance, on le coud dans un maillot; à sa mort, on le cloue dans une bière. »

« Que faut-il penser, dit encore l'auteur d'*Émile*, de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espèce, et commence par le rendre misérable, pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur dont il ne jouira jamais... Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons la fausse prudence d'immoler le présent à l'avenir; c'est souvent immoler ce qui est à ce qui ne sera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des soins il ne meure avant de l'avoir été. »

Je n'ai nullement dessein de recommencer ici le procès de l'éducation, ni de rebattre, sur cette question si complexe, les idées de tous les critiques et de tous les réformateurs : Rabelais, Montaigne, Charron, Perrault, MM. de Port-Royal, Locke, Rousseau, Kant, Fourier, et les disciples de tous ces maîtres. Je ne veux dire qu'une seule chose, sans exagération et sans emphase, c'est que je n'ai jamais compris que l'on regrettât le collége, et que le lycée est pour moi tout simplement la première des galères où nous devons ramer dans cette vie.

Et cependant il ne manque pas de gens qui, au sortir de table, en prenant le café, vous répètent comme un refrain : « Ah! le bon temps, le bon temps que c'était! » Si l'on pouvait les prendre au mot et leur faire revivre ce temps, cet heureux temps, je pense qu'ils seraient bien attrapés. Pour ma part, je ne voudrais pas revivre une seule année de ce temps-là, ni six mois de suite, ni trois mois! — Et

même de tout le reste de la vie qui donc voudrait revivre une seule année? une année complète, bien entendu; car s'il s'agissait seulement de prendre ici un mois et là une semaine, en cueillant ainsi de côté et d'autre on ferait sans doute un joli bouquet; mais une année, une seule année entière, personne, en réfléchissant bien, ne le voudrait.

Voyons donc en quoi consistait ce temps fortuné du collége, ce temps que l'on croit regretter.

L'enfant, jusqu'à ce moment-là, avait été élevé dans du coton; tout à coup il tombe parmi les orties. La première entrée dans ces bâtiments aux portes et aux grilles sans nombre: orties. Les mauvais tours, les *niches*, des camarades qui veulent éprouver *le nouveau:* orties. — Rappelez-vous une jolie esquisse sur ce sujet dans le premier chapitre de *Madame Bovary*. — La mine farouche du maître d'étude: orties. Le premier *pensum* et la première *retenue:* orties, orties. Le lever à cinq heures et demie, avant le point du jour, en hiver: orties. Le coucher à huit heures trois quarts, avant celui même du soleil en été: orties. Les déjeuners quotidiens de pain sec, à sept heures et demie, et les goûters quotidiens de pain sec, à quatre heures et demie: orties, orties. Les critiques du professeur sur le premier *devoir* qu'on lui remet, et les rires de l'assistance: orties, orties. Tout ce régime combiné de réclusion cénobitique et de discipline militaire: orties, orties, orties.

Et d'abord il ne comprend rien, l'enfant, à l'immobilité qu'on exige de lui et au silence qu'on lui impose. Je me rappelle un pauvre petit diable de cinq à six ans qui venait d'entrer en pension; on ne pouvait lui mettre dans la tête qu'il dût se taire pendant l'étude et rester là sur son

banc sans bouger. Le maître, après l'avoir averti deux fois, le mit à genoux. Le pauvre petit, en pleurant, lui dit: « Allons, donne-moi un *béco*, et je ne le ferai plus! » — Un *béco!* vous imaginez les rires! l'enfant se croyait encore au nid de famille. Songez à l'étonnement douloureux, puis au serrement de cœur de ce petit être, comprenant enfin que dans ce lieu-là on ne se tirait plus d'affaires avec un *béco*, et que même on ne donnait jamais de *bécos*, ni au maître d'étude ni à personne! Mettez-vous un peu à sa place, quel monde nouveau et lugubre pour lui!

Toute transition est pénible, mais celle-là plus qu'aucune autre, car c'est la première de la vie, et l'on n'a pas encore au cœur les calus de l'expérience.

Tous ces petits êtres nerveux et bavards auxquels la nature elle-même ordonne le mouvement, le grand air et les cris, les voilà enfermés pendant de longues heures et en silence dans l'air usé d'une chambre. Vous souvient-il de cette salle d'étude nauséabonde décrite par Balzac prêtant au personnage fictif de Louis Lambert ses propres impressions d'enfance?

« Accoutumé au grand air, à l'indépendance d'une éducation laissée au hasard, caressé par les tendres soins d'un vieillard qui le chérissait, habitué à penser sous le soleil, il lui fut bien difficile de se plier à la règle du collége, de marcher dans le rang, de vivre entre les quatre murs d'une salle où quatre-vingts jeunes gens étaient silencieux, assis sur un banc de bois, chacun devant son pupitre. Ses sens possédaient une perfection qui leur donnait une exquise délicatesse, et tout souffrit chez lui de cette vie en commun. Les exhalaisons par lesquelles l'air était corrompu, mêlées à la senteur d'une classe toujours sale et encombrée de débris de nos déjeuners et de nos goûters, affectèrent son odorat, ce sens qui, plus directement en rapport que les autres avec le système cérébral, doit causer par ses altérations d'invincibles ébranlements

aux organes de la pensée. Outre ces causes de corruption atmosphérique, il se trouvait dans nos salles d'étude des baraques où chacun mettait son butin, les pigeons tués pour les jours de fête ou les mets dérobés au réfectoire. Enfin nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps deux seaux pleins d'eau où nous allions chaque matin nous débarbouiller le visage et les mains à tour de rôle, en présence du maître. Nettoyé une seule fois par jour, avant notre réveil, notre local demeurait toujours malpropre. Puis, malgré le nombre des fenêtres et la hauteur de la porte, l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, de la baraque, par les mille industries de chaque écolier, sans compter nos quatre-vingts corps réunis. — Cette espèce d'humus collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur. La privation de l'air pur et parfumé des campagnes dans lequel il avait jusqu'alors vécu, le changement de ses habitudes, la discipline, tout contrista Lambert. La tête toujours appuyée sur sa main gauche et le bras accoudé à son pupitre, il passait les heures d'étude à regarder dans la cour le feuillage des arbres ou les nuages du ciel. Il semblait étudier ses leçons; mais voyant sa plume immobile ou sa page restée blanche, le régent lui criait : Vous ne faites rien, Lambert! »

Je veux bien que la plupart des colléges d'aujourd'hui soient un peu moins malpropres et un peu plus confortables que ce collége-là. Adoucissez, j'y consens, les couleurs, et surtout les odeurs de ce tableau : il en reste encore quelque chose. La vie en commun a pour les natures délicatement organisées des froissements sans nombre et des souffrances insupportables.

Cependant l'éducation en commun est utile et nécessaire, je ne le nie pas. Le lycée n'est pas seulement un excellent gymnase intellectuel, il est aussi une admirable école pour le perfectionnement moral. Outre les idées générales de justice et d'honneur que l'étude des grands écrivains développe dans les âmes, outre cette culture

du cœur qui accompagne toujours celle de l'esprit, indépendamment aussi de l'action morale qu'exercent les professeurs sur les élèves, quels sentiments pratiques de modestie et de tolérance, de justice, de bonté et de fraternité ne retire-t-on pas d'un enseignement qui n'est ni celui des livres, ni celui des maîtres, — l'enseignement de la vie commune elle-même !

L'éducation particulière, quelque soin et quelque sagesse qu'on y apporte, est insuffisante pour former des caractères solides et sérieux, propres à la vie sociale. Il faut qu'un enfant soit mis de bonne heure en contact avec ses pareils, avec ses égaux ; que de bonne heure il trouve la limite de ses volontés et de ses droits dans les droits et dans les volontés des autres. Il faut même qu'il ait à lutter quelquefois contre leur malignité ou contre leur rudesse. Il faut qu'il trouve dans les aspérités de ses voisins des aiguillons salutaires. Il faut qu'il subisse en petit, dès le collége, toutes les exigences et toutes les difficultés de la vie.

Mais si tout cela est salutaire, tout cela aussi, au commencement du moins, est douloureux.

Outre les tracasseries des camarades, il y a celles du maître d'étude, malheureux lui-même souvent et aigri par sa profession ; car, comme dit Faust, « s'ennuyer soi et les marmots, cela peut-il s'appeler vivre ? » D'ailleurs ces marmots le taquinent aussi. Ces petits gamins au sang vif, emprisonnés onze heures par jour, sont comme des mouches dans un cornet de papier. Agacés, agaçants, entre eux et lui ce sont des pipûres réciproques ; et ces piqûres, sans cesse renouvelées, deviennent des supplices. Bourreaux et victimes tour à tour, les maîtres et les écoliers souffrent également. Mais il faut toujours bien enfin

que force demeure à l'autorité. On est donc mis *en retenue :* il y a la retenue ordinaire, qui vous prive seulement de *récréation*, puis la retenue de congé, qui vous prive d'aller le jeudi *en promenade* aux Champs-Élysées ou au bois de Boulogne; et puis, — troisième cercle de l'Enfer du Dante! — il y a la privation de sortie, quand vient le dimanche de quinzaine où vous deviez aller voir vos parents. Enfin, — quatrième cercle! — il y a les arrêts!... La prison, hélas! déjà la prison!... Oh! la première fois qu'on y entre, quelle défaillance de cœur, quand derrière soi on entend, on voit se refermer l'effroyable serrure et l'énorme boulon de fer qui rentre dans la gâche avec un bruit terrible! Comme on se croit abandonné de Dieu et des hommes!... Plus tard la vraie prison paraîtra douce au prix de ce premier cachot dont la fenêtre est murée aux trois quarts et ne laisse arriver par l'étroite ouverture, à travers le barreaux rouillés et les vieilles petites vitres vertes, qu'un peu de lumière lugubre et sale!... Vous riez, vous, de cette prison en miniature; mais songez que le prisonnier, lui aussi, est en miniature, et que tout est proportionné, la souffrance comme le reste.

Et c'est ce que l'on perd de vue. Tout ici-bas est relatif. Heur et malheur sont en raison de l'âge, des idées et des sentiments. Avoir cent sous dans sa poche étant écolier, ou cent francs étant étudiant, ou cent mille francs étant assesseur-commis, n'est-ce pas chose équivalente? Un pensum pour un collégien, un avertissement pour un journaliste, croyez-vous que la différence soit grande? Tous les deux, je pense, sont fort ennuyés. Être distancé sur le turf ou au grand concours, n'est-ce pas toujours manquer le prix? Quel est le plus fier et le plus heureux

d'un rhétoricien qui remporte le prix d'honneur ou d'un zouave qui prend un drapeau? De même les arrêts pour un lycéen, la première fois qu'il y est écroué, valent, je vous assure, les casemates pour un homme. J'ai tâté des deux, j'en sais quelque chose, j'ai pu faire la comparaison.

Encore une fois, tout est relatif. Mais comme on part toujours de soi, et comme on ne peut voir que du point où l'on est, et comme on est frappé surtout des maux présents, et comme on apprécie par-dessus tout les biens dont on manque, il arrive, d'une part, que les écoliers, privés de liberté et s'imaginant que hors du collége on en possède beaucoup plus, placent dans l'avenir l'idéal du bonheur; et que, d'autre part, les hommes faits et qui commencent à se défaire, assujettis aux passions, aux labeurs, aux inquiétudes, sentant leur santé se détraquer par l'âge, ou les travaux, ou les plaisirs, reportent leurs pensées vers leur adolescence, et, croyant regretter l'heureux temps du collége, ne regrettent que leur jeunesse, leur bon sommeil et leur bon estomac.

Azaïs, allant plus loin, dit avec finesse :

« Lorsque nous parlons de cet âge, la pensée qui nous y ramène en provoque à l'instant une seconde qui est toujours accompagnée de regrets. Nous mesurons avec rapidité le temps écoulé depuis notre enfance, et avec la même rapidité notre imagination se porte en avant vers cette heure fatale qui doit être la dernière, et que nous n'aimons point à envisager. — Oh! que nous en étions loin pendant notre enfance! disons-nous intérieurement; que nous étions heureux d'en être si longuement séparés! — Nous envions même, dans tous ceux qui ne sont plus enfants, mais qui sont moins âgés que nous, cette plus longue distance du moment où toutes les distances se terminent, se confondent, et où il ne reste plus rien à comparer. »

A tout prendre, le temps du collége, pour parler sans paradoxe comme sans illusion, n'était ni plus heureux ni plus malheureux que tout autre temps de la vie, peines et plaisirs étant toujours proportionnés à l'âge qui les ressent. Mais c'est là le point qu'on oublie.

Les poëtes célèbrent le printemps lorsqu'il neige, ou chantent le froid s'ils vivent au midi, et le soleil s'ils vivent au nord. J'ai connu nombre de personnes célibataires qui vantaient les douceurs du mariage, et nombre de personnes mariées qui appréciaient les charmes du célibat; de même je n'ai jamais entendu célébrer l'heureux temps du collége que par des hommes déjà mûrs qui ne digéraient plus aussi bien qu'autrefois.

Cela revient toujours au vers d'Horace : « Qui me rendra mes cheveux noirs descendant sur mon front ? »

Quis reddet nigros angusta in fronte capillos?

Et aux vers de Victor Hugo :

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années,
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles
Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait ?

Et surtout aux vers de Brizeux :

Jours passés que chacun rappelle avec des larmes,
Jours qu'en vain l'on regrette, aviez-vous tant de charmes?
Ou les vents troublaient-ils aussi votre clarté,
Et l'ennui du présent fait-il votre beauté?

Ce sont en effet les ennuis, les maux et les déceptions de l'heure présente qui prêtent au passé des charmes qu'il n'avait pas, quand lui-même était le présent, et que, pour se consoler de lui, on embellissait l'avenir. Ainsi toujours, soit en avant, soit en arrière, ce qui est à distance nous paraît beau ; les angles, les aspérités s'effacent ; tout s'idéalise dans les lointains bleus ou dans les brumes d'or de l'horizon. Lorsque la route est parcourue et qu'on se retourne pour la regarder, elle rit dans le paysage, et l'on n'en sent plus les cailloux. Ainsi, pour la vie de collége, nos regrets sont causés par une illusion, et nous pensons avoir perdu ce que nous n'avons jamais possédé.

La jeunesse a des espérances, parce qu'elle a peu de souvenirs, et la vieillesse se plaît aux souvenirs, parce qu'elle a peu d'espérances. On s'enfuit toujours du présent, soit dans l'avenir, soit dans le passé ; et notre imagination, à son insu, embellit le passé comme elle embellit l'avenir. Cependant le passé nous est connu, tandis que l'avenir nous était inconnu : l'illusion est donc plus étonnante de ce côté-là que de l'autre, mais elle n'est pas moins réelle.

Quoi qu'il en soit, j'ai sous la main un recueil assez amusant qui a pour titre : *Petites Tribulations de la vie humaine*[1], dans lequel se trouve un chapitre des *Tribulations de l'Écolier*. Entre ses mille petites misères, qu'il serait trop long de vous détailler, en voici quelques-unes, suivant l'auteur, qui, avant tout et après tout, veut rire :

« Être forcé de se tenir debout sur un banc pendant une heure, un dictionnaire dans chaque main. »

[1] Paris, édition Hetzel-Maguin-Blanchard.

« Obtenir un prix de sagesse ou d'encouragement. »

*
* *

« Être baptisé d'un sobriquet bouffon qui vous restera quand vous serez un homme grave, revêtu de fonctions publiques. »

*
* *

« Être appelé cancre par un grand, être trop petit et ne pouvoir en demander raison. »

*
* *

« Avoir simulé une entorse pour aller se faire dorloter pendant une huitaine de jours à l'infirmerie, et être surpris en flagrant délit de *cachucha* avec deux autres malades. »

*
* *

« Être mis au cachot, et y réfléchir profondément tout un jour sur l'iniquité des hommes et les turpitudes de la société. »

*
* *

« Désespoir : ne pas grandir, être le plus petit de la classe ! »

*
* *

« Désespoir plus rare : être trop grand ! »

*
* *

« Être obligé d'aller voir sa cousine Adèle avec une veste trop courte, un pantalon venant à la cheville, des bas bleus et des souliers à lacets, quand Adèle porte déjà une robe longue ! »

*
* *

« N'avoir pas un sou dans sa poche un jour de promenade, et voir ses camarades se gorger de marrons, de gaufres, de galettes, de macarons, de cerises, de fraises, selon la saison. »

*
* *

« Les suites fâcheuses du premier cigare, fumé Dieu sait où ! »

Et cætera, et cætera. Et le chapitre des haricots et des lentilles; et celui de l'affreux bouilli, que l'habile cuisinier plonge dans l'eau froide tout au sortir de la marmite, afin qu'il soit plus facile à découper en portions régulières et cubiques. *Nota benè :* Cette transition brusque, sorte de bain russe, donne au bœuf bouilli la consistance du caoutchouc.

Heureusement, si la nourriture est mauvaise, en revanche l'estomac est bon : il digérerait des cailloux, et la régularité a tant de puissance que des cailloux mêmes mangés à heures fixes, ne seraient pas, à cet âge-là, un régime absolument mauvais. Témoin ce bœuf.

Et puis, madame Delphine de Girardin ne disait-elle pas que la vache enragée était une nourriture très-salutaire aux jeunes gens?

« O tendres mères! ne supprimez jamais de l'ordinaire de vos enfants ce mets généreux qui donne la force et le courage, ce plat merveilleux qui change les ingénus en Ulysses et les poltrons en Achilles, cette ambroisie amère qui fait les demi-dieux, cet aliment suprême dont se nourrissent dès l'enfance les grands industriels, les grands guerriers, les grands génies : la vache enragée! »

Comme circonstance atténuante en faveur de la vie de collége, il y a à dire qu'on s'habitue à tout. Vous savez le joli mot de La Fontaine, à qui l'on essayait de faire comprendre l'enfer, et les flammes éternelles, et les souffrances des damnés : « Je me flatte, disait-il, qu'ils s'y accoutument. » On s'accoutume donc aussi au collége. La réclusion elle-même, peu à peu, n'est pas sans douceur : *cella continuata dulcescit*, dit l'auteur de *l'Imitation*. On fait amitié même avec la retenue, dès que les vétérans nous ont transmis l'art des pensums écrits à

trois plumes, avec interlignes alternés, pour dépister l'œil du maître.

Et puis, à toutes les misères, petites ou grandes, n'y a-t-il pas toujours, suivant le système du bon Azaïs, quelques *compensations ?* La vie de l'écolier a donc aussi les siennes : — les joies de la camaraderie, les conversations et les jeux, les promenades et les sorties. Et les congés et les vacances, qui sont les oasis dans le désert. Et, pour les travailleurs, les *exemptions,* puis les prix. Et, pour les viveurs, le luxe des petits gâteaux chez le portier.

Enfin il y a même, — faut-il le dire ? — les bons tours que l'on joue aux maîtres, et au chef d'institution, et à tout le monde ; il y a les maraudes et les brigandages. Et c'est peut-être là aussi ce qu'on regrette, ô honte ! lorsque l'on n'est plus écolier ; du moins l'on s'en souvient, non sans plaisir.

Un jour, on trouvait le bûcher ouvert, on chipait du bois, qu'on fourrait sous son paletot et qu'on venait cacher sous le plancher de la salle d'étude, dans ce qu'on appelait *le Capharnaüm.* Le maître d'étude, non moins intéressé que nous à avoir chaud, fermait les yeux et les oreilles.

Un autre jour, on pénétrait dans l'office remplie de pots de confiture, — la provision de toute l'année ! — En quatre ou cinq voyages, on les enlevait tous ; ils passaient de l'office dans le Capharnaüm. Désespoir et fureur de la maîtresse de pension le lendemain matin ! En vain le maître venait subitement faire une visite domiciliaire dans les pupitres et les baraques : comment se serait-il douté, le malheureux, que le corps du délit était sous ses pieds, et que, s'il eût levé une feuille du plancher, — *Sésame, ouvre-toi !* — il eût trouvé l'armée des bûches et

celle des pots de confiture rangées en bataille en face l'une de l'autre?

Ou bien, par une belle nuit d'été sans lune, on escaladait la palissade qui séparait la cour du jardin, et l'on dépouillait tous les espaliers: abricots, pêches ou brugnons; razzia complète! — Parfois même on passait par-dessus le mur du jardin voisin, qui appartenait à des religieuses, on pillait tous les fruits des pauvres Carmélites! Le lendemain le jardinier du couvent venait porter plainte au maître de pension. Interrogatoires, silence général obstiné, *ligue du bien public!*

Lorsque ce n'était pas encore ou quand ce n'était plus la saison des fruits, un autre passe-temps nocturne était de donner des omelettes. Connaissez-vous ces omelettes-là? On rampe jusqu'au lit d'un camarade qui ronfle; en deux temps, on tire à soi le matelas du ronfleur et on les retourne, l'un portant l'autre: l'infortuné se réveille en dessous et mugit, tandis que le donneur d'omelettes, déjà recouché, pouffe de rire au fond de ses draps.

Un autre jour, on se glissait à la cuisine, on détournait l'attention du chef, et l'on enlevait subtilement le rôti déjà dressé pour la table du maître de pension, qui avait du monde à dîner. On se sauvait dans les greniers pour dévorer cette dépouille opime, pendant que les convives s'étonnaient de ne pas voir paraître le second service. Le domestique venait dire à l'oreille du maître que le rôti avait disparu! Tableau!

Telles étaient nos *compensations*, ô honnête Azaïs! Telles étaient les consolations et les passe-temps des journées d'hiver et des nuits d'été. — Ou bien, choses moins criminelles, on lisait en cachette, à l'ombre du *Gradus ad Parnassum*, les *Méditations* de Lamartine, ou la *Notre-*

Dame de Paris et les *Feuilles d'automne* de Victor Hugo, ou Alfred de Musset, ou George Sand! C'est en retenue que je lus pour la première fois *Valentine:* oh! l'agréable retenue, l'aimable journée! C'est aux arrêts que je lus *Picciola*, avec quel plaisir! Il me semblait que l'histoire du prisonnier était la mienne, excepté que je n'avais, moi, ni la fleur entre deux pavés de la cour, ni la jeune fille derrière sa fenêtre!

Mais les deux grandes compensations, les deux consolations par excellence, c'est, à vrai dire, le travail et l'amitié.

Je sais que la vie du collége est rude, et que travailler onze heures par jour, c'est beaucoup pour des enfants, et même pour des hommes. Mais qu'a-t-on de mieux à faire, de dix à quinze ans, que d'aller au collége? Et au collége qu'a-t-on de mieux à faire que de travailler sérieusement? S'il faut que l'enfant soit instruit, ce ne peut être sans travail et sans peine : le travail attrayant, sauf dans les petites choses et les bagatelles de la porte, est un leurre, une illusion. *Les petites bandes* et *les petites hordes* de Charles Fourier, et tout ce qui s'ensuit, ne sont qu'une jolie fantaisie. Tout travail, pour être efficace, doit être sérieux, suivi, et ne peut l'être sans effort et sans une certaine violence faite à notre mollesse naturelle ou à notre inconstante humeur. La *papillonne* de ce brillant utopiste est charmante; mais elle ne mènerait pas à grand'-chose ceux qui se reposeraient sur elle du soin de leur avenir. Heureusement la *cabaliste* est là aussi. Donc le travail, et un travail pénible, est chose nécessaire, indispensable. — Et, si le travail du lycée est encore très-rude aujourd'hui, il l'est beaucoup moins qu'autrefois.

« Ronsard, dit Claude Binet, son ami et son biographe,

demeurait à l'étude sur les livres jusqu'à deux ou trois heures après minuit; et, en se couchant, il réveillait le jeune Baïf, qui, se levant et prenant la chandelle, ne laissait pas refroidir la place. »

Il faut lire aussi, dans le *Traité des Études* de Rollin, les curieux détails sur l'éducation de Henri de Mesmes. En voici quelques-uns :

« Nous étions debout à quatre heures, et, ayant prié Dieu, allions à cinq heures aux études, nos gros livres sous le bras, nos écritoires et nos chandeliers à la main. Nous oyions toutes les lectures jusques à dix heures sonnées, sans intermission; puis venions dîner, après avoir en hâte conféré demi-heure sur ce qu'avions écrit des lectures. Après dîner, nous lisions par forme de jeu Sophoclès, ou Aristophanes, ou Euripides, et quelquefois Demosthènes, Cicero, Virgilius, Horatius. A une heure, aux études; à cinq, au logis, à répéter et voir dans nos livres les lieux *(passages)* allégués, jusques après six. Puis nous soupions, et lisions en grec ou en latin. Les fêtes, à la grande messe et vêpres : au reste du jour, un peu de musique et de pourmenoir. Quelquefois nous allions dîner chez nos amis paternels, qui nous invitaient plus souvent qu'on ne nous y voulait mener. Le reste du jour aux livres; et avions ordinaires avec nous Hadrianus Turnebus et Dyonisius Lambinus, et autres savants du temps. »

Quand les fils de famille et les jeunes gentilshommes travaillaient de cette rude façon, faut-il s'étonner du zèle de ce Jean Standonc qui, d'abord pauvre aide de cuisine au collége de Montaigu, se levait pendant qu'on dormait, pour aller prendre des livres dans la bibliothèque, et passait les nuits dans le clocher, où il lisait à la clarté de la lune; si bien qu'enfin le pauvre aide de cuisine devint

principal de ce même collége? Faut-il s'étonner de Jacques Amyot, et de tant d'autres, dont on raconte des traits semblables?

Sans renouveler ces prodiges, le mieux qu'on puisse faire au collége, pour y combattre deux monstres affreux, la mélancolie qui rêve et l'ennui qui bâille, c'est de bien employer son temps, et de bien profiter de l'âge où l'intelligence est encore paisible, avant l'éveil des passions. Le travail guérit ou prévient toutes les maladies de l'âme; il est le grand consolateur, le grand médecin. A tout âge, il faut travailler, se proposer une œuvre, s'y adonner; à tout âge, l'homme a besoin d'un but qui le séduise et qui lui fasse illusion sur le vide de la vie.

L'autre grande consolation, ai-je dit, c'est l'amitié, l'amitié de collége, la plus douce et la plus durable de toutes les amitiés. Comme elle naît dans l'âge heureux où l'on ne connaît pas encore les passions égoïstes et viles, plus tard elle leur résiste et leur survit. Elle n'a point de ver dans sa racine, elle garde toutes ses fleurs et tous ses fruits. Amitié désintéressée et pure, où rien ne se mêle à l'attrait du cœur, que la sympathie de l'intelligence, et, dans des études communes, l'admiration commune du vrai et du beau! Quelle douceur on goûte à mettre ensemble, dans une fraternelle effusion, en se promenant le long de la muraille, tous ses sentiments et toutes ses pensées, toutes ses peines, toutes ses joies et toutes ses espérances! Comme le joug du collége devient léger quand il est porté à deux!

Où pourrais-je plus à propos parler de cette amitié qu'ici même [1], où écrivait naguère un homme d'un sens droit et fin, d'un esprit solide et gracieux, d'un caractère bien-

[1] Au *Journal des Débats*.

veillant, d'un cœur élevé, Hippolyte Rigault, mon ancien camarade et mon ami? L'École Normale nous avait unis d'un lien que l'exil n'avait pas rompu. Au mois de septembre 1858, il vint à Bruxelles représenter, au Congrès de la propriété littéraire, le *Journal des Débats*. Quelle joie de nous retrouver, après tant d'années et d'événements et de tristesses! Qui eût pu prévoir que, deux mois après, cette haute intelligence, cette noble vie, si désintéressée, si fière et si modeste, allaient s'éteindre presque subitement? Et qui m'eût dit à moi qu'un an plus tard, les portes de la patrie étant enfin rouvertes, je reprendrais ici la tâche qu'il a rendue si difficile?

11 novembre 1859.

II

Histoire des limites de Paris.

Au moment où Paris va s'agrandir encore, il peut être à propos de rappeler quels en ont été les développements successifs depuis les premiers temps jusqu'à nos jours.

Tous commencements sont petits, ceux de Paris comme ceux de Rome, comme ceux d'Athènes. La ville qui était destinée à devenir la capitale de la France, la métropole de l'Europe, le centre du monde intellectuel et moral, ne fut d'abord qu'une bourgade de bateliers contenue dans une petite île. Elle eut donc pour premier fossé la Seine, et pour première enceinte les grèves ou les roseaux des rives.

Dans les limites de Paris tel qu'il est, il n'y a plus aujourd'hui que deux îles; en ce temps-là, il y en avait au moins dix. « La Seine n'était pas autrefois retenue par les fortes digues dans lesquelles nous la voyons aujourd'hui renfermée; elle formait donc, avec les sables et les pierres qu'elle entraînait, des atterrissements, des bancs, des îles, qui la plupart ont été emportés dans les débordements, ou réunies au rivage, ou jointes entre elles [1]. »

La première en amont était l'*île aux Javiaux*, qui s'appela ensuite île Louviers, lorsqu'elle appartint en 1408 à

[1] Théoph. Lavallée. *Histoire de Paris*. Édition Michel Lévy.

Nicolas de Louviers, prévôt des marchands. En 1700, elle fut acquise par la Ville et affermée à des marchands de bois. En 1847, le petit bras de rivière qui la séparait de la rive droite a été comblé, et elle se trouve réunie au quai Morland.

En descendant la Seine, on rencontrait ensuite l'*île aux Vaches* et l'*île Notre-Dame*. Celle-ci, qu'il ne faut pas confondre avec l'île de la Cité, où se trouve Notre-Dame, portait ce nom au moyen âge parce qu'elle appartenait, ainsi que l'autre, à la cathédrale. Ces deux îles n'étaient séparées que par un chenal étroit qui fut comblé en 1614; de sorte que les deux n'en firent plus qu'une, l'*île Saint-Louis*.

Ensuite venait l'*île de la Cité*, berceau de Lutèce. Elle n'était pas alors aussi longue qu'aujourd'hui. Elle ne s'étendait que depuis l'endroit où est le chevet de la cathédrale jusqu'à la place où fut construit le palais des anciens rois, qui est aujourd'hui le Palais de Justice. Tout le surplus, depuis la rue de Harlay jusqu'à la pointe occidentale d'à présent, a été formé de deux autres îles. Premièrement, l'*île aux Juifs*, qui était située entre le jardin du Palais et le quai appelé aujourd'hui *des Augustins*, où se trouve le marché de la Vallée; c'est dans cette île que Jacques de Molay, grand maître des templiers, et Guy, commandeur de Normandie, furent brûlés vifs, par ordre de Philippe le Bel, d'accord avec le pape Clément V, le 18 mars 1314. Deuxièmement, l'*île à la Gourdaine*, mot qui désigne un bac, dont on se servait pour y aborder; c'est la même qu'on avait appelée auparavant l'*îlot du Passeur aux Vaches*. Sur l'emplacement de la première se trouve maintenant la place Dauphine et les maisons qui l'entourent, y compris les deux extré-

mités des quais de la Cité; la seconde a formé la base du terre-plein du pont Neuf où s'élève la statue équestre d'Henri IV. L'une et l'autre ne furent réunies à la Cité qu'en 1607.

La Cité primitive n'était donc pas très-grande. Elle était faite, dit Sauval, « comme un navire enfoncé dans la vase et échoué au fil de l'eau vers le milieu de la Seine. » De cette forme, ou bien de sa population antique de bateliers et de pêcheurs, la ville de Paris a pris le vaisseau qui figure dans ses armoiries.

Pour en finir avec les îles parisiennes, il y avait encore l'*île du Louvre*, sorte de banc de sable qui a disparu dans la construction du port Saint-Nicolas; puis l'*île aux Treilles* et l'*île de Seine :* elles étaient situées dans l'espace compris aujourd'hui entre le pont des Tuileries et le pont de l'Alma; elles furent vendues en 1645 pour être réunies à la rive gauche. Enfin, il y avait l'*île aux Cygnes* ou *du Gros-Caillou*, située en face de Chaillot. En 1820, ce grand banc de sable fut réuni à la rive gauche et accrut le Champ de Mars.

Paris fut donc d'abord un amas de cabanes dans cette petite île bourbeuse de la Cité. Au delà du fleuve, soit au nord, soit au midi, tout n'était que marécages ou forêts. Le bois de Vincennes et le bois de Boulogne, comme on les appelle aujourd'hui, ne faisaient qu'un en ce temps-là : Paris a poussé peu à peu tout au travers, et les a séparés. Sauval, à propos de l'église Sainte-Opportune, qui était située où se trouve encore aujourd'hui la place de ce nom, près des Halles, rapporte que la fondation de ladite église remontait à une chapelle de Notre-Dame-*des-Bois*, élevée en cet endroit à l'époque où le christianisme fut introduit dans les Gaules. « C'était dans une grande forêt, qui

s'étendait en largeur depuis cet ermitage jusqu'au pied de Montmartre, et en longueur depuis le pont Perrin jusqu'à Chaillot. »

Ces bois, et tous ceux d'alentour, n'étaient interrompus que par des fondrières; témoin, entre autres, le grand marais dont tout un quartier porte encore le nom, ce marais même où le vieux Camulogène, le plus ancien de nos héros parisiens, eut l'honneur d'embourber les armées de César avant de subir la conquête; témoin encore les noms de rues : par exemple, la rue des Marais-du-Temple, et, sur la rive gauche, la rue des Marais-Saint-Germain, sans compter, dans la Cité même, le marché *Palud.*

L'origine de Lutèce est inconnue. Il a fallu que cette brave petite ville, malgré la défense héroïque de ses habitants peu nombreux, fût enfin conquise, pour que son existence fût révélée au monde et que son nom, consigné dans les *Mémoires* du conquérant, entrât dans l'histoire. Ce fut l'an 5 avant Jésus-Christ que cet événement s'accomplit. On lit au septième livre de ce que l'on appelle improprement *les Commentaires* de César : « Labienus part pour *Lutèce* avec quatre légions ; *c'est la forteresse des Parisiens, posée sur une île du fleuve Sequana.* » Telle est la première mention faite de notre ville dans l'histoire et dans l'univers.

Sous la domination romaine, deux ponts, le Petit et le Grand, ainsi nommés d'après le bras de rivière que chacun traversait, donnèrent accès dans l'île. Le *Petit-Pont* conserve encore son nom; le Grand était à la place occupée en ce moment par le pont au Change.

Les Romains construisirent aussi deux aquéducs, l'un sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche, en dehors

de Paris. Le premier partait des hauteurs que nous appelons Chaillot, et amenait les eaux minérales de ce lieu jusqu'à la place où est le jardin du Palais-Royal. Sur ce dernier point on a trouvé, en 1781, un bassin ou réservoir, avec des médailles des empereurs Aurélien, Dioclétien, Postume, Magnence, Crispe et Valentinien Ier. L'autre aquéduc, sur la rive gauche, a fait par ses arcades donner le nom d'Arcueil à un village situé près de celui de Rungis; il en amenait les eaux jusqu'au *palais des Thermes*, dont on voit encore les imposantes ruines entre l'hôtel de Cluny et le boulevard de Sébastopol. Dans ce palais, bâti, comme l'on conjecture, par l'empereur Constance Chlore ou le Jaune, plusieurs césars, entre autres son petit-fils Julien, au IVe siècle, passèrent leurs quartiers d'hiver. C'est même là que ce Julien, césar, fut proclamé auguste et élevé sur un bouclier par ses soldats. Ammien Marcellin nous a laissé de cet événement un intéressant récit dans lequel il semble croire que Julien fut fait empereur malgré lui, quoiqu'il raconte que la veille le césar avait donné à dîner à tous les officiers de l'armée.

Ce palais n'était pas très-confortable, comme le prouve un détail transmis par Julien lui-même dans son *Misopogon*, livre qu'il composa à Antioche. « Autrefois, dit-il, je passais mes quartiers d'hiver dans ma chère Lutèce; c'est ainsi que les Gaulois nomment la petite forteresse des Parisiens. » Il ajoute que, pendant un hiver très-rigoureux, les murs de la chambre où il couchait étant couverts d'humidité, il fit apporter un réchaud plein de charbons allumés dont la vapeur l'incommoda extrêmement.

Il y résidait cependant avec sa femme Hélène, sœur de l'empereur Constance. — Les jardins du palais s'éten-

daient au nord jusqu'à la Seine, et à l'est jusqu'à la petite fortification élevée en tête du *Petit-Pont*, — comme il y en avait une, plus considérable, élevée de l'autre côté de la ville, en tête du *Grand-Pont*. — Les empereurs Valentinien et Valens habitèrent les Thermes pendant l'hiver de l'année 365. Trois de leurs lois, qui se trouvent dans le Code Théodosien, sont datées de Paris. C'est à partir de ce temps-là que le nom de Paris commence à prévaloir sur celui de Lutèce.

La Seine avait donc été *la première enceinte*. Quant à *la première muraille*, elle fut construite autour de la Cité, et dans l'île même, à la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve. L'existence de cette muraille, dont on a découvert en 1829 un grand fragment, est attestée par plusieurs témoignages authentiques. Elle était sans doute destinée à repousser les invasions des Franks ; mais elle n'empêcha point Paris de devenir leur proie, en 493, date de l'entrée de Clovis. Il n'y eut pas d'autre enceinte de murs sous la première ni sous la seconde race des rois de France. Seulement, après que les hommes du Nord, ou Northmans, remontant la Seine depuis l'embouchure dans leurs barques de cuir aux voiles rouges, furent venus, en 841, en 856 et en 861, envahir et piller Paris, cette même enceinte reçut un accroissement de fortifications. Ce furent des tours de bois, établies sur des massifs de maçonnerie : l'une à l'extrémité occidentale de la Cité, la *Tour du Palais*, puisque la Cité se terminait là à cette époque ; les deux autres, aux extrémités des deux ponts, qui étaient aussi en bois. Abbon, moine de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, dans son poëme latin sur le siége de Paris par les Normands, désigne ces tours par le mot *Phalæ* :

« Cité de Paris ! si heureusement placée dans une île !

un fleuve te serre doucement dans ses bras et glisse autour de tes murailles ; à ta droite, comme à ta gauche, deux ponts, joignant les rives opposées, sont fermés par des portes et protégés par des tours élevées, tant du côté de la Cité qu'au delà des deux bras de la rivière. »

Le poëme d'Abbon ne mentionne aucune enceinte protégeant les bourgs qui, au nord et au midi de la Cité, s'étaient formés à l'ombre, toujours féconde dit-on, du clocher des abbayes ; si bien que bourgs et abbayes étaient fréquemment ravagés, pillés, soit par les Normands, soit par d'autres.

Les deux tours de bois dont nous venons de parler furent remplacées, sous Louis VI, dit le Gros, par un *Petit* et un *Grand Châtelet* en pierre. A partir du Grand Châtelet, dont le nom reste et marque la place, s'éleva *une muraille, la seconde de Paris* ; elle allait dans la direction de la rue Saint-Denis ou du boulevard de Sébastopol jusqu'à l'endroit où est la rue des Lombards ; là il y avait une porte ; puis la muraille se dirigeait à l'est jusqu'au cloître Saint-Médéric ou Saint-Merry ; il y avait là une seconde porte, dont il existait encore un jambage sous Charles V ; elle s'appelait la porte ou *l'Arc Saint-Médéric*, au bout de la rue des *Arcis*. L'enceinte allait ensuite presque en droite ligne jusqu'au cloître Saint-Jean, derrière l'Hôtel de Ville actuel, et là tournait pour aboutir à la Seine.—Le faubourg du midi resta sans murailles.

En 1122, Louis le Gros éleva encore au nord-ouest de Paris une fortification, *castrum*, dans un lieu nommé *Karoli-Vana*, que l'on dit être devenu plus tard Saint-Germain-en-Laye.

La *troisième muraille* de Paris fut élevée par Philippe-Auguste, qui voulut renfermer dans une seule en-

ceinte les bourgades, les abbayes et les cultures éparses tout autour de la ville. Les travaux commencèrent en 1190 et durèrent près de trente ans. Cette muraille était flanquée de grosses tours de pierre, hautes et solides, dont plusieurs existent encore : l'une, par exemple, au croisement de la rue Soufflot et du boulevard de Sébastopol; une autre, et un pan assez vaste, au jardin de l'École Polytechnique.

Voici le cercle que décrivait cette muraille. Au nord et en amont, vers le lieu de la rive droite où aboutit aujourd'hui le pont Marie, s'élevait une tour nommée *la Tour Barbelle*, d'où la muraille montait jusqu'à *la Porte Baudet* ou *Baudoyer*, qui s'ouvrait sur la rue Saint-Antoine. De là elle continuait vers le nord-ouest, au-dessus du Val Sainte-Catherine, jusqu'à *la Porte Barbette*, près de la rue du Temple; là tournait à l'ouest et traversait la rue Saint-Martin, où était une porte de ce nom; puis la rue Saint-Denis, où se trouvait *la Porte aux Peintres*, à la hauteur de notre rue Mauconseil; puis la rue Montmartre, où s'ouvrait une porte du même nom; la muraille continuait derrière Saint-Eustache, à quelque distance, tournait vers le sud-ouest et s'ouvrait sur la rue de la Charronnerie, aujourd'hui rue Saint-Honoré, par une porte appelée de ce dernier nom; passait sur l'emplacement actuel de la cour du Louvre, et allait aboutir à une autre tour, nommée *la Tour qui fait le coin*, et située un peu au-dessus de l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont des Arts.

Au sud, en face de *la Tour qui fait le coin* et de l'autre côté de la Seine, était *la Tour de Nesle*, à la place où l'on voit le pavillon Est de l'Institut. De là, la direction du mur d'enceinte est indiquée, ou à peu près, par les noms

des rues construites sur les fossés qui plus tard furent creusés au pied de ce mur; savoir : rue des Fossés-de-Nesle, aujourd'hui rue Mazarine; rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie; rue des Fossés-Monsieur-le-Prince; rue des Fossés-Saint-Michel, aujourd'hui rue Saint-Hyacinthe; rues des Fossés-Saint-Jacques, des Fossés-Saint-Victor et des Fossés-Saint-Bernard. A l'endroit où le mur méridional venait rejoindre la Seine en amont, était *la Tournelle Saint-Bernard.*

Entre la tournelle Saint-Bernard, sur la rive gauche, et la tour Barbelle, sur la rive droite, se trouvait un large intervalle composé des deux bras de la Seine et des deux îles qui, réunies depuis, sont devenues l'île Saint-Louis. L'une des deux, l'île Notre-Dame, reçut plus tard une fortification qu'on nomma *la Tour Loriaux.*

Le cours de la Seine, des deux côtés, et en amont comme en aval, était fermé de chaînes de fer supportées par des bateaux.

Philippe-Auguste fit aussi entourer de murailles le cimetière des Innocents, profané de cent manières. C'est à lui encore que revient l'honneur d'avoir commencé le pavé de Paris. L'historien Rigord, son contemporain, nous raconte qu'en 1185 ce roi, occupé de grandes affaires, se promenant dans une des salles de son palais royal, aujourd'hui Palais de Justice, « s'approcha des fenêtres où il se plaçait quelquefois pour se distraire par la vue du cours de la Seine. Des voitures traînées par des chevaux traversaient alors la Cité, et, remuant la boue, en faisaient exhaler une odeur insupportable. Le roi ne put y tenir, et même les miasmes le poursuivirent jusque dans l'intérieur de son palais. » Dès lors il fit paver les principales rues et les abords de la Cité. — Et puis, vers 1204, il

se bâtit le Louvre, forteresse et palais, qui ne fut d'abord qu'une grosse tour avec une enceinte, et que Charles V compléta.—Enfin, toujours sous le règne de Philippe II, le Petit-Pont de bois, emporté par les eaux avec les moulins qui étaient dessous et les maisons qui étaient dessus, fut reconstruit en pierre, et le Grand-Pont également.

Les rapides accroissements de la ville rendirent bientôt trop étroite cette belle enceinte de Philippe-Auguste. Les terrains en culture qu'elle renfermait se couvrirent de maisons, puis les maisons manquèrent d'espace. Alors, comme parle l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, « les maisons sautent par-dessus la muraille et s'éparpillent joyeusement dans la plaine. »

En 1356, Étienne Marcel, prévôt des marchands, fait agrandir au nord l'enceinte de Philippe-Auguste jusqu'à l'endroit où fut depuis l'Arsenal, — là s'éleva d'abord *la Tour de Billy*, — et jusqu'au point où Charles V construisit la Bastille, en 1369. De ce point, *la muraille nouvelle* se dirigeait, un peu en deçà de la ligne actuelle des boulevards, jusqu'à la *rue du Rempart*, aujourd'hui rue Meslay. Ensuite elle enfermait la *Ville Neuve*, qui a donné son nom à la rue de ce nom ; de là elle passait à travers l'emplacement de la Banque et du Palais-Royal ; et, en coupant ce qui est aujourd'hui la rue Richelieu, et qui alors n'était que *petits champs*, comme l'indique le nom d'une rue voisine, elle arrivait à la *petite rue du Rempart*. Enfin la muraille, à travers la place actuelle du Carrousel, allait rejoindre la Seine, et le Louvre se trouvait par cette extension englobé dans Paris.

Ce qui est aujourd'hui la rue Vivienne n'était encore à cette époque que les restes, épars dans la campagne, d'une ancienne voie romaine bordée de tombeaux.

Quant à la partie méridionale de l'enceinte de Philippe-Auguste, elle fut maintenue par Étienne Marcel, réparée et encore fortifiée de ces fossés que j'ai annoncés, dans lesquels on amenait quelquefois l'eau de la Seine.

Dès cette époque, il y a comme trois villes dans une seule : dans l'île, la Cité ; au nord, sur la rive droite, la Ville proprement dite, sans doute parce que l'Hôtel de Ville s'y trouvait ; au midi, sur la rive gauche, l'Université. C'est pendant le règne de Louis IX que les écoles de Paris prennent collectivement ce nom.

A peine cinq ans s'étaient écoulés depuis l'achèvement de l'enceinte d'Étienne Marcel, *quatrième muraille de Paris*, que Charles V exécuta d'autres travaux pour la fortifier et la rehausser. Particulièrement, de ce qui n'était que la porte et bastille Saint-Antoine, il fit un formidable château-fort, à huit grandes tours, où tant de malheureux devaient gémir ! — Sous Charles VI, on ajouta diverses fortifications. — Cependant, quels que fussent les accroissements de la ville, la population de Paris, sous Charles VII, ne s'élevait encore qu'à cent cinquante ou cent soixante mille âmes.

Sous Charles IX, la porte qui était près du Louvre, et qui s'appelait *la Porte Neuve*, fut reculée au delà des *Tuileries*, et un nouveau bastion fut construit à cette place. Le mur, qui de ce point alla rejoindre le faubourg Saint-Honoré, mur commencé sous le règne d'Henri III, ne fut terminé que sous Richelieu, de 1630 à 1633.

Ce ministre, qui changea la face de Paris, construisit au nord une *nouvelle enceinte, la cinquième de la ville*, avec fossés et boulevards plantés d'arbres, pour remplacer tous les anciens remparts, soit de Philippe-Auguste, soit d'Étienne Marcel. Tout cela ensemble forma la ligne ac-

tuelle de la rue Royale et des boulevards, depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille. C'étaient donc là les limites de Paris au nord sous Louis XIII ; c'en est aujourd'hui à peu près le milieu.

La butte Saint-Roch, dans cette nouvelle enceinte, conservait encore ses moulins à vent, qui la faisait nommer *Butte des Moulins*. La *rue Neuve-des-Petits-Champs*, encore la bien nommée, n'était qu'un chemin parmi les cultures ; elle commença à se border de maisons.

On vit s'élever de toutes parts de nouveaux quartiers, que célèbre Corneille dans *le Menteur :* celui du Pré-aux-Clercs, aujourd'hui faubourg Saint-Germain, le long de la Seine ; celui de l'île Saint-Louis ; celui du Marais. Tout cela, dont une grande partie était encore cultivée, se couvrit de constructions et de rues qui gardèrent les noms de *Culture-Sainte-Catherine*, *Culture-Saint-Gervais*, et autres. Alors aussi s'éleva le palais du cardinal-ministre, aujourd'hui Palais-Royal, et dans ce temps-là Palais-Cardinal : il n'y avait là, auparavant, que des prairies entourées de fossés.

GÉRONTE.

Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans.
J'y croyais ce matin voir une île enchantée[1] :
Je la laissai déserte et la trouve habitée ;
Quelque Amphion nouveau, sans l'aide des maçons,
En superbes palais a changé ces buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
Dans tout le Pré aux Clercs tu verras mêmes choses :

[1] L'île Saint Louis.

Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du Palais-Cardinal.
Toute une ville entière avec pompe bâtie
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.

Ce fut seulement sous Louis XIV, grâce au lieutenant du prévôt de Paris pour la police, sieur de la Reynie, que les rues de Paris commencèrent à être éclairées pendant la nuit avec des lanternes garnies de chandelles. Les réverbères à l'huile ne furent inventés qu'en 1745, et perfectionnés qu'en 1766. Il y avait encore loin de ce perfectionnement à l'invention de l'éclairage au gaz.

Au commencement du règne de Louis XIV, les murs, les tours et les fossés de Paris étaient dans un état de dégradation extrême. On prit les tours et les murs pour combler les fossés et pour y construire des maisons. Sur l'ancien fossé de la porte de Nesle on éleva, en 1661, *le Collége Mazarin*, aujourd'hui *Institut.*

En 1672, le quartier de l'Université, qui s'était fort étendu sur la rive gauche, principalement au faubourg Saint-Germain, sur les anciens terrains du *Petit* et du *Grand Pré aux Clercs*, fut réuni à la ville.

En 1704, Louis XIV ordonna que des boulevards semblables à ceux du nord, qui sont aujourd'hui ceux du centre, fussent plantés autour de la partie méridionale de Paris ; ces *boulevards neufs*, comme on les appela, ne furent achevés que sous Louis XV, en 1671. Ce sont les boulevards des *Invalides*, du *Mont-Parnasse*, d'*Enfer* et de *l'Hôpital*, — lesquels forment la corde, assez irrégulière, de l'arc que fait la Seine dans Paris.

Cependant la ville ne cessait de croître et de déborder

hors de cette enceinte. En vain, presque sous chaque règne, on avait essayé, on essayait encore d'arrêter cette crue. En 1548 et 1554, Henri II avait fait défense de bâtir hors des murs : défense inutile. En 1627, en 1633 et en 1638, Louis XIII avait renouvelé cette interdiction, non moins inutilement. Louis XIV, en 1670, en 1672, en 1673, ajouta à l'interdiction des dispositions comminatoires, sans plus de succès.

Indépendamment des intérêts de fiscalité, quelques personnes pensent, en effet, qu'une grande ville est un grand mal. On pourrait plaider le pour et le contre ; cela dépend du point de vue où l'on se place. — En 1772, le bourg du *Roule* fut annexé à la ville, et ne fut plus qu'un *faux-bourg*. Au centre même de la ville, d'anciens bourgs sont restés portant ce nom : *Beaubourg*, *Richebourg*, *Bourtibourg*, *Bourg-l'Abbé*.

Vers 1720, on avait commencé à construire en pleine campagne le *quartier Gaillon*. Celui de la *Chaussée-d'Antin* n'existait pas encore : ce vaste espace entre *la Ville-l'Évêque* et le *bourg Montmartre* était encore rempli de marais, de cultures. Le nom même de *chaussée* indique que cette rue fut d'abord un remblai jeté sur des terrains bas et humides ; cette chaussée fut faite sous Louis XIV ; on construisit d'abord de ce côté quelques maisons de campagne appelées *Folies ;* Regnard en avait une à Montmartre. Il y avait, rue Saint-Lazare, le village des Porcherons, où se trouvait le *Château du Coq,* nommé aussi Château des Porcherons, et situé en face de la rue de Clichy, nommée alors *rue du Coq*. Sur la porte de ce château, on lisait : *Hôtel du Coq, 1320 ;* il avait été bâti par Jean Bureau, grand maître de l'artillerie sous Charles VII. Il y avait là encore la *Ferme des Mathurins*, la *Tour des*

Dames, moulin appartenant aux religieuses de Montmartre, la *Ferme Chantrelle* (rue Chantereine), la *Grange Batelière,* qui existait dès le XIIe siècle.

Le long de cette chaussée, nommée d'abord *chaussée des Porcherons*, puis *chaussée de la Ferme de l'Hôtel-Dieu*, puis *chaussée de la porte Gaillon*, puis *chemin de la Grand'Pinte*, enfin *chaussée d'Antin*, à cause de l'hôtel d'Antin ou Richelieu, on vit s'élever sous Louis XV quelques hôtels, parmi les champs cultivés, plantés d'arbres fruitiers et bordés de haies vives. Mais ce fut seulement pendant et après le règne de Louis XVI que la chaussée d'Antin devint une rue bordée de maisons contiguës.

En 1770, les *Champs-Élysées,* commencés précédemment, furent entièrement replantés. L'avenue et le pont de Neuilly furent terminés en 1772.

Enfin, sous Louis XVI, en 1784, on commença une *nouvelle enceinte, la sixième muraille de Paris*, qui ne fut achevée que sous l'Empire. C'est celle qui dans trois semaines sera supprimée. Une fois de plus, des bourgs entiers, tels que ceux de Chaillot et de Clichy, furent incorporés à la ville. Et d'autres bourgs aussitôt se formèrent en dehors de l'enceinte nouvelle. Celui des Batignolles, qui en 1814 n'était qu'un groupe de quelques maisons, compte aujourd'hui plus de 40,000 habitants.

Telle est la marche nécessaire et la crue incessante. La même chose se produit déjà hors de la ligne des fortifications commencées en 1841 et achevées quelques années après, laquelle va servir de nouvelle enceinte à dater du 1er janvier 1860. — Dans combien d'années cette nouvelle enceinte sera-t-elle à son tour débordée, entraînée, comme l'ont été toutes les précédentes ? Dieu le sait; mais ce

qu'on peut dire, c'est que, les chemins de fer aidant, l'accroissement de la population sera de plus en plus rapide. Réciproquement, grâce aux chemins de fer, les faubourgs réels s'étendront beaucoup plus loin, — non par le temps, mais par l'espace : — car les personnes qui, avant l'usage des chemins de fer et des abonnements, habitaient à deux heures et à trois lieues de Paris, pourront maintenant avec avantage habiter à une heure et à sept ou huit lieues, et seront plus près qu'autrefois. Ainsi Paris aura bientôt douze ou quinze lieues de faubourgs : Versailles et Saint-Germain sont déjà dans Paris.

Où s'arrêtera le développement accéléré de cette ville déjà énorme? Nous avons vu ce qu'elle était il y a deux mille ans : une bourgade de bateliers sur un îlot fangeux. Et maintenant demandons-nous : Que sera-t-elle dans deux mille ans encore? Aura-t-elle continué de croître toujours? ou bien aura-t-elle décru? Mais, dans deux mille ans, que sera devenue la France elle-même? Dieu nous garde de prononcer des paroles de mauvais augure! Dieu nous préserve aussi de déclamer! mais enfin l'histoire nous montre quel a été le sort de Carthage et d'Athènes, de Corinthe et de Tyr, de Thèbes et de Babylone, et de tant d'autres villes autrefois florissantes, et relativement aussi puissantes que Paris. Nous voyons que la destinée de tout ici-bas, celle des villes et des peuples, comme celle des hommes et des arbres, est, après avoir crû, de dépérir. Un peuple succède à un autre dans le rôle d'initiateur; le flambeau passe de main en main; la vie se déplace et change de zone; la civilisation incessamment, aussi bien que la mer, abandonne ses anciennes plages... Sujet de méditations!

Un temps viendra où les touristes de quelque autre

ville lointaine, devenue à son tour la métropole du monde, visiteront « les champs où fut Paris. »

Reculez tant que vous voudrez l'époque où Paris enfin sera mort et où la France ne vivra plus que dans l'histoire; cette époque fatale arrivera pourtant. Et songez alors avec le poëte :

Oh ! dans ces jours lointains où l'on n'ose descendre,
Quand trois mille ans auront passé sur notre cendre
A nous qui maintenant vivons, pensons, allons,
Quand nos fosses auront fait place à des sillons,
Si, vers le soir, un homme assis sur la colline
S'oublie à contempler cette Seine orpheline,
O Dieu ! de quel aspect triste et silencieux
Les champs où fut Paris étonneront ses yeux !...

Et ce n'est pas tout. Après que de nouveaux peuples et des civilisations nouvelles auront encore remplacé ceux et celles qui avaient envoyé des commissions archéologiques pour aller étudier les ruines de Paris et en enrichir leurs musées, tous périront enfin. Et l'humanité elle-même tout entière, après avoir joué le rôle qui lui est assigné dans l'ensemble universel, disparaîtra de la surface du globe terrestre comme elle y était apparue. Cette apparition et cette disparition n'auront été dans l'histoire de la géologie qu'un moment, qu'un détail. Après comme avant l'homme, des créations sans nombre continueront de s'accomplir sur ce globe, jusqu'à ce que, des époques incommensurables s'étant écoulées, ce globe à son tour, de plus en plus refroidi au centre et à la surface, se dissolve enfin dans l'espace, et rentre, par l'éternelle circulation des choses, en des agrégations nouvelles...

Mais nous n'en sommes pas encore là.

8 décembre 1859.

III

Les livres de madame Dora d'Istria.

Hélène Ghika, née le 22 janvier 1829, à Bucharest, est fille de feu le grand-ban Michel Ghika, et nièce du prince Alexandre Ghika, ex-hospodar de Valachie. Une éducation exceptionnelle, sous la direction de Georges Pappadopoulos, devenu depuis lors un des plus brillants professeurs de l'Université d'Athènes, mit à la disposition de la jeune fille, outre les langues et les littératures anciennes, la plupart des idiomes modernes de l'Europe. De grands voyages, en Allemagne, en France, en Italie, ouvrirent à cette intelligence précoce des horizons étendus.

Dès l'âge de quinze ans, mademoiselle Hélène Ghika, se jouant aux œuvres viriles, entreprit de traduire en allemand *l'Iliade*. — Quelques années après, elle écrivit plusieurs pièces de théâtre.

Sa beauté ne la rendit pas moins célèbre que son esprit.

Elle épousa le prince Koltzoff-Massalsky, d'une des plus anciennes familles russes, et passa avec son mari en Russie, où elle prit rang à la cour.

La Russie, à cette époque, n'était pas encore entrée dans les voies de progrès où l'entraîne aujourd'hui son jeune empereur : l'intelligence libérale de la princesse Koltzoff-Massalsky se trouva mal à l'aise sous un régime de compression. En 1855, par raisons de santé, dit-on, mais

peut-être de santé morale plutôt que physique, elle vint habiter la Suisse, où elle réside depuis ce temps.

La première elle tenta et exécuta l'ascension du Mœnch, un des pics voisins de la Iung-Frau; la première sur ce glacier, réputé jusqu'alors inabordable, et fameux par ses avalanches, elle arbora les couleurs roumaines. C'était au mois de juin 1855.

Du souvenir de cette courageuse ascension naquit un livre où l'enthousiasme se mêle aux connaissances positives: *la Suisse allemande et l'Ascension du Mœnch.* Mais, avant celui-là, la princesse en donna un autre, plein de curieuses révélations, *la Vie monastique dans l'Église orientale*, et le signa, ainsi que les suivants, de ce nom de guerre, *Dora d'Istria* (sans doute par allusion au fleuve de sa chère patrie, l'Ister ou Danube). Enfin elle vient de publier *les Femmes en Orient;* le livre est daté de 1860 : c'est donc vraiment du fruit nouveau.

Parcourons ces divers ouvrages dans l'ordre où ils ont été publiés. Nous trouverons dans tous un cœur vaillant, un éminent esprit, une activité persévérante et infatigable au service de la liberté, du droit et de la justice.

La Vie monastique dans l'Église orientale nous fait connaître les couvents russes, les monastères de Valachie, de Moldavie, de Grèce, de Macédoine, de Thessalie, d'Arménie, de Palestine, d'Égypte.

Érasme, dans son *Éloge de la Folie*, Rabelais dans son *Gargantua* et dans son *Pantagruel*, ont fait la satire des couvents de l'Église occidentale au moyen âge; madame Dora d'Istria ne fait point de satire, elle se contente de décrire ce qu'elle a vu et entendu en parcourant les établissements monastiques, soit d'hommes, soit de femmes, de l'Église orientale. Elle laisse la parole aux faits, qui

d'eux-mêmes parlent assez haut. Plus son livre a d'élévation et de mesure, plus il a de poids et d'autorité.

Elle pense avec raison que, le communisme étant ce qu'il y a de plus antipathique à la nature humaine, aucun principe, même religieux, ne peut remédier à ses inconvénients. Elle croit que, si la contemplation est bonne quelquefois, par exception, par accident, l'action est presque toujours préférable. En effet, une vie dévouée au travail, à la famille, à la patrie, aux intérêts de nos semblables, au progrès de l'humanité, de la fraternité universelle, n'est-elle pas supérieure aux satisfactions, toujours plus ou moins personnelles, que peut donner la vie recluse à quelques âmes maladives?

Et encore, si c'était toujours la contemplation religieuse qui occupât les grands loisirs et les longues journées de la vie monastique! Mais non: dans l'Orient comme dans l'Occident, la vie, détournée de son but et stagnante en ces monastères, s'y corrompt la plupart du temps. Le livre de madame Dôra d'Istria nous fait voir, par de nombreux détails, recueillis sans passion, que trop souvent, dans ces retraites, l'égoïsme, la fainéantise, l'ignorance, l'orgueil, l'avarice et la débauche remplissent les heures. Quelle manière d'honorer Dieu et de s'acquitter envers la vie!

Madame Dora d'Istria ne déclame pas; elle donne des faits, elle raconte ce qui s'est offert à ses yeux. Elle a visité elle-même, avec de longues fatigues, le plus grand nombre des couvents de l'Église grecque. Pour ceux qu'elle n'a pu visiter en personne, elle cite ses auteurs et ses témoins. Ce livre est donc un livre de bonne foi, impartial et sincère. C'est un voyage et une enquête que nous faisons avec l'auteur.

La conclusion de madame Dora d'Istria est que la ques-

tion d'argent joue de nos jours un bien grand rôle dans la question religieuse, et que, sans les subventions, on verrait les établissements monastiques mourir bientôt de leur belle mort.

On trouve dans ce livre de brillantes descriptions et de poétiques légendes mêlées à de solides considérations historiques et philosophiques; une chaleureuse raison, une éloquence des choses et non des mots; çà et là, pour assaisonnement, une page railleuse de forme, mais sérieuse encore au fond, comme celle-ci :

« De notre gondole, qu'on avait découverte, nous avions en vue l'île de San-Servilio, où sont enfermés les fous. Hélas! me disais-je, de combien de visionnaires ce monde n'est-il pas peuplé! Tous les insensés ne sont point livrés aux médecins. La plupart non-seulement courent le monde, mais le bouleversent ou le mènent à leur gré. Et, comme j'apercevais déjà la verdure de l'île de Saint-Lazare, je me rappelai Antoine entouré de monstres fantastiques, Dominique, plumant le diable transformé en moineau, François d'Assise conversant avec le loup (son frère) et haranguant les cigales, Ignace de Loyola prenant pour modèles les chevaliers errants et devenant le don Quichotte de l'Église romaine... Étrange destinée que celle des cerveaux dérangés! Les uns, nés deux ou trois siècles trop tard, sont enfermés comme « théomanes »; les autres, s'étant trouvés dans des circonstances plus favorables, on s'exténue pour découvrir le sens profond de leurs rêveries et de leurs extravagances. Qu'on se figure « le séraphin d'Assise » recevant aujourd'hui les stigmates dans la Cité de Londres ou dans le voisinage de l'Université de Berlin; qu'on suppose un Loyola cherchant à se faire des disciples à la Sorbonne ou au Collége de France : les plus dévots ne leur accorderaient pas un quart d'heure d'attention, et, s'ils s'obstinaient, la police les enverrait mourir dans un cabanon, à moins qu'ils ne s'envolassent comme saint Cupertin. »

Le second ouvrage de madame Dora d'Istria, *la Suisse allemande et l'Ascension du Mœnch*, est dédié à ses compatriotes les Roumains. Elle leur propose l'exemple du peuple suisse. En décrivant les magnifiques paysages de l'Helvétie, elle s'attache à bien faire connaître la nation libre, sage, heureuse, qui les habite, ses qualités intellectuelles et morales, son état social, son organisation politique, ses croyances et ses opinions, les idées que représente ce peuple, le rôle qu'il joue dans le développement de la civilisation européenne.

Dans cet ouvrage sérieux et convaincu, les idées religieuses se mêlent aux paysages, et la description des diverses contrées amène à chaque pas des réflexions sur les trois cultes chrétiens qui règnent en Europe : le catholicisme, le protestantisme et l'Église orientale ou grecque. L'auteur, au nom de sa foi personnelle, attaque l'Église romaine et rappelle les persécutions que cette Église a exercées pour maintenir une prédominance plus politique que spirituelle. Il défend le protestantisme, en admire les apôtres et les martyrs : Jean Huss, indignement livré par le sauf-conduit de l'empereur Sigismond ; Jérôme de Prague ; Zwingle, plus grand que Luther. Mais surtout madame Dora d'Istria exalte à chaque instant l'Église orientale, l'Église grecque, son Église !

Or, s'il nous est permis de dire notre pensée, nous nous étonnons que cet esprit très-élevé, très-généreux, très-libéral, digne et capable de suivre jusqu'au bout les déductions des principes instinctifs qui le guident dans une voie philosophique, s'arrête ainsi à mi-chemin. Attaquer telle Église au profit de telle autre, voilà, dans ce livre, toute son entreprise, insuffisante à notre avis. Si l'on peut accepter ce programme restreint de la part d'esprits

ordinaires n'ayant ni assez de puissance ni assez d'étendue pour s'élever au-dessus des diverses sectes religieuses qui, selon l'expression d'un philosophe, « ne sont toutes que des hérésies de la religion naturelle, » nous avouons être moins disposé à nous contenter de si peu de la part d'un esprit aussi éminent que celui de madame Dora d'Istria, qui donne d'ailleurs des preuves si brillantes de sa vigueur et de son élévation.

D'où vient la singularité que nous signalons? Peut-être de ce que, avec une âme philosophique, l'auteur paraît avoir gardé le pli d'une éducation, à certains égards, trop théologique. — En un mot, toute son ambition est de mettre l'Église orientale au-dessus de l'Église occidentale. Eh bien! à parler franchement, la philosophie voit un mince intérêt dans le choix qu'on peut faire en cette alternative; elle regarde plus haut et plus loin, bien au-dessus de cette querelle de ménage. — Le chancelier Michel de l'Hospital disait, dès le XVI[e] siècle: « Otons ces mots diaboliques, noms de partis, factions et séditions, — luthériens, huguenots, papistes! — *ne changeons le nom de chrétiens.* » La philosophie, montant un degré de plus, vous dit aujourd'hui: Otons ces mots, — catholiques, protestants, grecs, juifs, musulmans, bouddhistes! — *ne changeons le nom d'hommes.*

L'esprit de ce livre, *la Suisse allemande*, gagnerait à être moins théologique et plus complétement philosophique; et les détails sur l'une et l'autre Église à être soit abrégés, soit condensés. L'ouvrage, plus serré, n'en vaudrait que mieux. Il manque de proportions, de composition; — non de variété, ni de charme. Il est plein de faits et d'idées, d'analyses substantielles, d'extraits intéressants, par exemple, au sujet du procès de Jean Huss

devant le concile de Constance, procès dont on donne les détails, avec les textes authentiques. Il contient des légendes, des idylles bourgeoises, des chansons populaires. Il a des pages solides, il en a de brillantes, — et quelquefois aussi de brillantées. — On y pourrait noter également, — mais qu'importent ces légères taches ? — un peu de pose à la Corinne.

« Le coude appuyé sur une table placée au milieu du bateau, je contemple en silence ces beaux rivages..., ou bien de temps en temps je tire de la cithare quelques accords mélancoliques. »

Et plus d'un passage semblable. Le style de cet ouvrage rappelle par moments l'école de madame de Stael, l'école de l'enthousiasme et sa brillante emphase, ou la rhétorique de Châteaubriand, ou quelques-uns des livres de Lamennais, ou la sonore mélopée de *Lélia*. Nos sympathies en fait de style, s'il faut l'avouer, ne sont pas de ce côté-là ; mais nous comprenons qu'une fois par hasard on puisse se laisser aller à l'enivrement de la période éloquente. Ce procédé ne serait fatigant que par la continuité, et ici ce n'est point le cas. Les détails historiques, critiques, biographiques, alternent et coupent heureusement; à ce point même que l'ouvrage dans son entier semblerait être de deux mains différentes, tant on a de peine à se figurer que la même plume ait tour à tour tracé ces pages positives, pratiques et sobres, et ces autres pages de prose poétique, lyrique, parfois boursouflée et fardée. Somme toute, les uns font passer les autres.

D'ailleurs parmi ces trop brillants pastiches se rencontrent aussi des peintures d'une couleur juste et fine autant que neuve, des inspirations franches et naïves. Le

récit de l'ascension proprement dite du Mœnch, qui ne commence qu'au quatrième volume de l'ouvrage auquel elle donne le titre, est intéressant, émouvant, par la précision et la vérité des détails.

Ainsi donc, descriptions et dissertations, récits et polémique, histoire et légendes, philosophie, religion et poésie s'entremêlent dans ce livre et donnent au lecteur les impressions les plus diverses. Et parmi tout cela, par-dessus tout cela, un souffle de grandeur morale, un généreux esprit de liberté, l'horreur du despotisme et de l'absolutisme, enfin une âme vraiment démocratique fait palpiter l'œuvre de la princesse. Ce sont là de hautes qualités.

En parcourant les villes de la Suisse, l'auteur, par d'intéressantes biographies, fait connaître et aimer les hommes les plus illustres de ce libre pays. Ces biographies, mêlées aux récits, ou aux descriptions, ou aux aperçus de toute sorte, sont d'un haut intérêt moral. De tels exemples sont plus frappants que toutes les théories : ils agissent à la fois sur l'intelligence et sur le cœur ; ils nous apprennent à ne pas avoir trop mauvaise opinion de l'humanité, à l'estimer parfois et à l'aimer un peu. En les lisant, on s'instruit des diverses manières de faire le bien et de hâter le progrès général, on se sent encouragé aux sacrifices, on acquiert la patience nécessaire pour supporter courageusement les épreuves qui se prolongent. Nous voyons dans toute cette histoire de la noble nation helvétique comment l'intelligence vit et grandit par la liberté. « Sous le règne du despotisme, dit madame Dora d'Istria, en même temps que les caractères s'avilissent, que les cœurs se dépravent, l'esprit s'abâtardit. Les pensions et les cordons ne remplaceront jamais l'émulation

active qui s'éveille entre les citoyens d'un pays libre. »

Et c'est justement là l'exemple que madame Dora d'Istria présente à ses compatriotes. Ce qu'elle voit dans la Suisse, ce n'est pas seulement la Suisse elle-même; c'est encore sa propre patrie dans l'avenir, sa patrie régénérée. Et quand sa voix salue la liberté helvétique, son cœur appelle la liberté roumaine.

Pour faire suite à ce livre sur *la Suisse allemande*, l'auteur promet un autre ouvrage intitulé *la Suisse italienne*. Là, en comparant les trois grandes races qui occupent le sol de la Confédération, il achèvera de décrire les habitudes, la vie intime, les traits caractéristiques du peuple suisse, qui présente à l'observateur un mélange si curieux de populations diverses: Étrusques des Grisons, Celtes de Vaud, Germains d'Argovie, Scandinaves de Schwytz, Italiens du Tessin, etc. Il parviendra ainsi à pénétrer de plus en plus profondément dans la complexion et dans l'âme même d'une nation petite par le nombre, mais remarquable par son énergie et ses traditions héroïques.

Le dernier ouvrage de madame Dora d'Istria, celui qui vient d'être donné au public sous ce titre: *les Femmes en Orient* (c'est-à-dire premièrement les femmes de l'Europe orientale, — les femmes d'Asie viendront ensuite), est dédié à son vénéré maître Georges Pappadopoulos, l'homme éminent dont nous avons parlé, et aux travaux duquel un des plus doctes professeurs de la Sorbonne, M. Egger, a rendu ici même [1] un éclatant hommage. Madame Dora d'Istria expose ainsi le noble dessein qu'elle s'est proposé dans ce nouveau livre:

[1] Dans le *Journal des Débats.*

« Aujourd'hui l'Occident ne se rappelle pas tout ce que l'Orient a fait pour lui; il oublie volontiers et les souvenirs des temps anciens et les merveilles de la Renaissance. Il existe même une école qui s'acharne systématiquement à dénigrer les Orientaux, leurs institutions religieuses, leurs traditions, leurs idées et leurs lois. Les femmes n'ont pas été épargnées. J'essaye de répondre dans cet ouvrage à leurs détracteurs, après avoir tenté ailleurs de défendre les libertés de notre Église. Je réfuterai un jour d'autres accusations.

» Je sais ce qui nous manque, et je n'ai jamais dissimulé nos erreurs et nos fautes, pas plus dans ce volume que dans mes autres écrits. Mais la justice n'exige-t-elle pas qu'après avoir parlé de nos défauts, on dise quelque chose de nos qualités et des services que nous avons rendus? Passerait-on pour un historien impartial si l'on se contentait de dire des Français qu'ils sont superficiels, des Anglais qu'ils sont raides, et des Allemands qu'ils sont lourds? Telle est pourtant la méthode qu'on nous applique... »

En un mot, faire connaître aux Occidentaux les populations de l'Europe orientale, particulièrement les femmes, tel est le but de ces deux volumes ajoutés aux cinq autres.

Dans le premier, on passe en revue les femmes roumaines, bulgares, serbes, bosniaques, dalmates, tsernagortses (que nous appelons monténégrines); puis les femmes albanaises, djègues, toskes, djamides, liapes, grecques et turques.

Dans le second, les femmes russes, sibériaques, cosaques, polonaises, lettones, iraniennes, géorgiennes, arméniennes, kourdes et ossètes; puis les femmes finlandaises, laponnes, samoïèdes, mongoles, mandchoues; et celles de Kasan, et celles d'Astrakan, et celles de Crimée; que sais-je? l'énumération est complète.

Innombrables sont les détails sur le physique et le moral, sur les costumes et les coutumes. Ce livre, en

quelque sorte, est un album, ou plutôt un panorama. C'est aussi un riche répertoire de faits, de renseignements, de traditions, qui font connaître les mœurs et la tournure d'esprit, soit religieuse, soit politique, soit poétique, de chaque peuple. Un pareil ouvrage est le fruit d'immenses voyages, d'énormes lectures ; on y trouve des analyses et des extraits d'un grand nombre de livres de tout pays et de toute langue.

L'auteur quelquefois s'étend un peu trop sur des particularités d'histoire. Ici encore, comme dans le précédent ouvrage, il y aurait à condenser, à généraliser, à abréger. Un sculpteur y souhaiterait des masses plus largement drapées ; on se perd un peu dans les plis sans nombre, dans la multiplicité des détails. Madame Dora d'Istria doit savoir que l'art de grouper et de composer soulage la mémoire et les yeux du lecteur, et donne d'abord à l'auteur lui-même, en récompense d'un peu plus de peine, une possession plus entière de son sujet. Très-certainement elle le sait; mais, comme elle paraît travailler fort vite, elle l'oublie quelquefois. Elle se jette à corps perdu dans les analyses historiques, et peu s'en faut qu'elle ne s'y noie ; son individualité par moment disparaît. Heureusement c'est pour reparaître.

D'autre part, il faut nous hâter de dire, comme circonstance atténuante, que la curiosité trouve son compte à ce nombre infini d'analyses historiques, de citations, de traductions, d'épisodes de toute sorte. Les poésies, les chants de chaque peuple nous initient, mieux que tous les discours, à ses mœurs, à son caractère; il faut donc savoir gré à l'écrivain d'avoir puisé abondamment à cette source. — Écoutez cette jolie chanson, *la Fille du Pandour* :

« Fillette rose, pourquoi une larme brille-t-elle sous tes cils? Ah! de ma lèvre enflammée si je pouvais la boire, jour et nuit je te chanterais!

— » Jeune homme! Ma patrie gémit sous le poids des maux : voilà pourquoi je soupire. Si tu veux un baiser, brise d'abord ces chaînes, délivre notre terre de l'étranger.

» Je ne veux former aucun lien avec l'esclave qui supporte en paix l'humiliation et les douleurs. Si tu veux aller te battre, tu pourras être mon frère, car je suis fille de héros. »

Les mœurs et la vie des femmes russes sont décrites avec finesse; on serait tenté de dire, avec malice. Et il est difficile de peindre les femmes sans représenter avec elles la société tout entière. La princesse Koltzoff-Massalsky paraît le faire avec impartialité. Elle ne voit pas tout en noir, comme le marquis de Custine; elle ne voit pas tout en rose comme le baron de Haxthausen; elle voit les choses comme elles sont; et elle les dit comme elle les voit. Ou bien, quand la pensée serait trop vive, elle laisse parler les écrivains et les poëtes du pays. Quelle ironie digne d'Aristophane dans ce *Chant du Berceau*, œuvre d'un poëte russe contemporain! L'auteur suppose que la femme d'un fonctionnaire berce son fils avec cette chanson :

« Dors, vaurien, pendant que tu es inoffensif! — Do, do, l'enfant, do.

» La lune couleur de cuivre répand mystérieusement sa lumière sur ton berceau. — Ce n'est pas une histoire en l'air que je veux te dire, je vais chanter la vérité. — Toi, ferme les yeux. — Do, do, l'enfant, do.

» Toute la province est dans la joie à la nouvelle qui vient de se répandre : — ton père, coupable de tant de méfaits, vient

enfin d'être cité en justice. — Mais ton père, gredin consommé, saura se tirer d'affaire. — Dors, vaurien, tandis que tu es honnête! — Do, do, l'enfant, do.

» En grandissant, tu apprendras à apprécier le nom de chrétien, — tu achèteras un habit de scribe et tu prendras la plume. — Tu diras avec hyprocrisie : « Je suis honnête, je suis pour la justice! » — Dors, ton avenir est assuré. — Do, do, l'enfant, do.

» Tu auras l'apparence d'un grave fonctionnaire et tu seras coquin dans l'âme. — On te reconduira jusqu'à la porte, puis on fera derrière ton dos un geste de mépris. — Tu apprendras à courber l'échine avec grâce... — Dors, vaurien, tandis que tu es innocent. — Do, do, l'enfant, do.

» Quoique doux et peureux comme un mouton, et peut-être bête comme lui, — tu sauras arriver en rampant à une excellente place, sans te laisser prendre en faute. — Dors, tandis que tu ne sais pas voler. — Do, do, l'enfant, do.

» Tu achèteras une maison à plusieurs étages; — tu atteindras un haut grade, et deviendras un grand seigneur, un noble! — Tu vivras longtemps, entouré d'honneurs, et finiras ton existence en paix. — Dors, mon beau fonctionnaire. — Do, do, l'enfant, do. »

Quelques-unes des poésies citées par madame Dora d'Istria sont traduites en vers français : des fautes de copiste, sans doute, ont faussé parfois la mesure et la prosodie.

Parmi les innombrables épisodes dont ce livre est orné, il y en a de très-intéressants et de très-curieux, tantôt sur les fiançailles et les noces, tantôt sur l'hospitalité des populations diverses.

Ce qui ressort de tout cela, c'est le courage, l'héroïsme des femmes jusque dans la misère et dans l'abaissement où quelques peuples les tiennent plongées; c'est leur esprit, quoi qu'en disent les hommes de ces régions médiocrement civilisées. « Les femmes, disent les Serbes, ont la

chevelure longue et le jugement court. » Dans plusieurs de ces contrées, le mariage n'étant qu'un achat, chez les Liapes par exemple, les gens du peuple donnent pour une femme environ une dizaine de francs. Les parents ont tellement hâte de recevoir le prix de cette vente que souvent ils n'hésitent point à fiancer leurs filles dès le berceau. A douze ans, elles sont presque toutes mariées.

Comme on faisait au temps d'Hésiode, l'Albanais met sa femme sur la même ligne que son bœuf de labour. Excepté dans les fêtes solennelles, l'épouse n'a d'autre nourriture que les débris de la table du mari, table si frugale, que l'ail et le fromage en sont les principaux mets. En voyage, tandis que le mari chemine accroupi sur un mulet, et fume tranquillement, sans daigner abaisser un regard sur sa compagne, elle marche haletante sous le poids d'un berceau et d'une longue carabine, toujours la quenouille au côté et filant. Cette vie d'oppression n'étouffe pas chez les femmes tous les sentiments tendres. Quand le mari part pour un long voyage, l'Albanaise coud dans les habits de son seigneur et maître un morceau de son propre vêtement, afin que cela le préserve des dangers. « Car, dit-elle avec grâce, la femme est le bon génie de l'homme. »

Si l'on veut se figurer ce que doit être la vie ordinaire des femmes chez les Finno-Samoïèdes, on n'a qu'à lire les recommandations de douceur que fait la belle-mère au gendre au moment du mariage :

« Fiancé, mon bon fils, il ne faut pas que, pour enseigner à notre douce colombe son chemin, tu emploies le fouet du maître; il ne faut pas qu'elle soupire sous la corde, qu'elle pleure sous la verge, qu'elle gémisse sous la lanière. Songe à

ses fraîches années, songe à son cœur de jeune femme. Donne-lui tes leçons avec calme. Instruis-la quand la porte est close; réprimande-la par la parole la première année, par le regard la seconde, par le geste léger la troisième. Si alors elle ne répond pas à tes vœux, tire un jonc du marais, une plante sèche des champs, touche-la avec l'extrémité d'une baguette, avec une branche d'arbre couverte de laine. Si alors elle ne t'obéit pas, prends une verge dans la forêt, prends une branche de bouleau, cache-la sous ton habit, afin que les habitants d'une autre maison ne puissent la voir; et avec cela frotte-lui les épaules, assouplis-lui le dos; mais ne la frappe point sur les yeux, ni sur les oreilles, de peur qu'en voyant son visage meurtri le beau-père et le beau-frère ne demandent si elle a été attaquée par un ours. »

Voilà toute la modération, tous les égards que la mère elle-même, dans sa sollicitude pour sa fille, demande au fiancé, le jour des noces ! Quel horizon pour la lune de miel ! et comme on entrevoit déjà la lune rousse !

L'auteur cite une horrible histoire d'une femme de l'Esthonie. Pendant l'hiver très-rigoureux de 1817, cette femme, en traîneau avec ses trois enfants, se voyant poursuivie par des loups affamés, leur jeta d'abord un de ses enfants, puis le second, puis le dernier, et parvint ainsi à gagner le village, où, éperdue, elle raconta ce qu'elle avait fait. Des cris d'indignation s'élevèrent. Un jeune paysan, qui était occupé à fendre du bois, s'approcha, la hache à la main : « Malheureuse, dit-il, tu as eu le cœur de jeter aux loups, pour sauver ta vie, tes enfants, tes trois enfants, l'un après l'autre, au lieu de mourir avec eux ? A genoux ! à genoux ! tu vas recevoir le châtiment de ton crime ! » En vain la femme essaya de recourir aux villageois, pas un ne bougea pour la sauver. Lorsqu'elle eut récité l'oraison dominicale, ils se contentèrent de ré-

pondre : « Ainsi soit-il ! » Et l'exécuteur improvisé accomplit son œuvre. Puis il alla volontairement se constituer prisonnier. Trois mois après, il comparut devant la Cour criminelle comme coupable d'assassinat. Il répondit avec assurance aux questions du magistrat. « Trente personnes, dit-il, ont été témoins de cette action ; cent n'auraient pu m'en détourner. Quoi ! la poule défend ses poussins, la femelle de l'animal le plus stupide et le plus poltron devient intelligente et courageuse pour protéger ses petits ; et cette misérable, une femme, une mère, avait jeté aux loups ses trois enfants les uns après les autres, au lieu de les défendre ou de mourir avec eux ! Je ne regrette pas ce que j'ai fait, j'ai fait justice ; si je dois mourir pour cela, je mourrai en paix. » Ainsi parla le paysan Franz Pohling ; et sans doute l'empereur Alexandre Ier trouva qu'il avait raison, car la sentence qui condamnait Franz Pohling à la peine capitale fut commuée en dix ans de détention, et même, quelques mois après, le jeune homme fut rendu à sa famille.

Tels sont les émouvants récits et les attachants épisodes qui abondent dans ces deux volumes. Vous en voyez tout l'intérêt.

Si dans le précédent ouvrage, *la Suisse allemande*, nous avons eu à reprendre çà et là un peu d'emphase, ou d'excès de couleur, ou d'affectation, nous devons reconnaître avec plaisir que celui-ci, *les Femmes en Orient*, est écrit avec naturel et simplicité. Quoique le livre soit sous forme de lettres, — d'une jeune Albanaise à une Française de ses amies, — on y sent beaucoup moins que dans l'autre l'imitation ou la réminiscence, volontaire ou non, des *Lettres d'un Voyageur*. Il y a sous ce rapport un progrès évident.

A tout prendre, ces trois ouvrages font le plus grand honneur à une jeune femme, et chacun d'eux pourrait suffire à la réputation d'un homme.

Il reste, sous le rapport de l'art aussi bien que de la critique, à composer plus solidement, à serrer davantage, et à grouper les détails innombrables sous des généralisations plus vastes, plus philosophiques et plus dégagées de l'esprit d'Église, qui est, en matières historiques et sociales, à peu près ce qu'est en politique l'esprit de clocher.

Réhabilitez l'Orient, c'est bien; et ressuscitez-le, si vous pouvez, c'est mieux. Pour ce qui est de battre en brèche l'Église romaine uniquement dans le dessein d'exalter d'autant l'Église grecque, nous ne pouvons nous empêcher de trouver que cette querelle entre les deux orthodoxies est de peu d'intérêt, du moins aux yeux de la critique impartiale et de la philosophie — même religieuse.

5 janvier 1860.

V

Le carnaval. — *Masques et Bouffons.*

On dit que nous sommes en carnaval; j'aime mieux le croire que d'y aller voir. Une folie qui date de quatre ou cinq mille ans a bien la mine d'être un peu vieille, et les vieilleries sont rarement gaies. Je ne vois d'aimable dans les vieilles choses que les vieux vins, les vieux livres et les vieilles amitiés.

Or, quand on vient me dire que les Égyptiens avaient déjà un caraval qu'ils nommaient *chérub*; que le cortége du bœuf gras en France n'est autre que le cortége du bœuf Apis, sur lequel on promenait le petit dieu Hôros, c'est-à-dire le jeune Printemps, remplacé chez nous par l'Amour, qui est à peu près la même chose; quand on ajoute que les fêtes de Dionysos chez les Grecs, ou de Bacchus chez les Latins, et que les Saturnales et que les Lupercales étaient encore les mêmes fêtes sous d'autres formes; quand on me montre ces fêtes du paganisme se continuant sous le christianisme, et Tertullien le déplorant, mais les mêmes folies, en dépit de ses plaintes, se renouvelant sous d'autres noms et se perpétuant toujours : au moyen âge, la fête des Fous, de l'Ane, des Innocents, que sais-je? et tout ce qui s'ensuit dans le monde moderne; quand vous me rappelez tout cela, vous m'expliquez très-bien pourquoi le carna-

val, cette chose antique et fossile, manque de gaîté aujourd'hui.

Si les plus courtes folies sont les meilleures, celle-là a duré trop longtemps. Est-ce encore un plaisir que celui qui revient périodiquement chaque année, et chez tous les peuples du monde, depuis plus de quarante ou cinquante siècles? Les plaisirs neufs, inattendus, sont les seuls plaisirs véritables, les seuls qui réveillent l'esprit et les sens.

Ce qui est prévu, ce qui est connu n'excite plus l'imagination. Ce dont on a usé et abusé n'est plus du plaisir. Le plaisir n'est durable qu'à la condition d'être mesuré et modéré, parce qu'alors il s'use moins vite. Les meilleurs plaisirs sont peut-être ceux qu'on ne fait pour ainsi dire qu'essayer, dont on ne prend que juste assez pour en sentir le goût, et rien de plus. Il nous reste ainsi la douceur de croire que ces plaisirs auraient duré; on peut garder l'espoir d'y revenir. La prudence conseille de ne rien pousser à bout, si l'on veut conserver l'illusion : car, si l'on vient à apprécier trop exactement la valeur des choses, on s'expose à être dégoûté de presque toutes, et principalement des plaisirs.

Puis, pour de tels amusements, le monde n'est plus assez jeune, plus assez naïf; il se fait vieux, ou du moins se fait mûr; il a passé l'âge des plaisirs, il est dans l'âge des affaires : *quærit opes!* C'est là le signe de l'âge mûr, nous dit Horace; et Aristote l'avait dit avant lui, et Régnier et Boileau l'ont redit après lui : *quærit opes*, « il cherche la fortune! » Il ne rit plus, ne chante plus.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveille de le voir,

Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance...

Eh bien ! ce monde-ci est un monde de finance ; il n'est ni gai, ni amusant, ni amusable. Celui d'autrefois était plus naïf, parce que d'abord il était celui d'autrefois. Il amusait, parce qu'il s'amusait. C'était une gaîté un peu grosse, un peu grasse : encore était-ce une gaîté. Où est la gaîté aujourd'hui ? Si l'on rit, c'est d'un triste rire, d'un rire strident, malsain, lugubre. La comédie de notre temps est gaie comme une autopsie.

THOMAS DIAFOIRUS.

Je vous invite, madame, à venir voir l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

Je conçois, j'admets qu'à un certain âge on puisse ne plus goûter une joie vive à se mettre un nez de carton avec des moustaches de crin. Mais est-il nécessaire de devenir funèbre? C'est à l'esprit utilitaire qu'on doit cette métamorphose : l'esprit utilitaire attriste tout.

Il y a d'autres raisons encore du peu de gaîté d'aujourd'hui. Les mœurs anglaises déteignent sur nous, mœurs formalistes, gourmées, guindées, fausses et ennemies de

la nature, qui substituent le thé au vin, la fiction à la réalité, les conventions aux convenances, la pruderie à la pudeur, et qui poussent quelquefois cette pruderie jusqu'à la plus ridicule indécence. On pince les lèvres, on ne rit plus. Rabelais, Régnier et Molière, les bons compagnons, passeraient pour des gens de mauvaise compagnie dans cette société nouvelle d'autant plus hypocrite qu'elle est plus corrompue, d'autant plus attachée aux formes que c'est peut-être tout ce qui lui reste. Madame de Sévigné elle-même, — on a pu le voir récemment, — ferait parfois crier *shocking* à nos bégueules de l'un et de l'autre sexe.

Cet air lugubre qui se répand sur tout, et principalement sur nos plaisirs, tient peut-être aussi à l'abus non-seulement du thé, cette triste tisane, mais du café, du tabac, de la bière, des alcools et des stupéfiants, qui à la longue plongent les gens blasés dans une sorte d'engourdissement voluptueux, à ce qu'ils croient, mais d'une volupté mortelle, comme celle du voyageur qui s'endort dans la neige ; rêverie sans pensée, espèce de somnolence, qui les béatifie, les béotifie et les bêtifie. Voilà comment l'esprit s'en va, et avec l'esprit la gaieté.

Ah ! que le carnaval était charmant encore, quoique déjà bien vieux, à la fin du siècle dernier ! Il gardait quelque chose de la verve gauloise, de la jovialité pantagruélique. Et il avait en même temps, vraiment oui ! sa littérature et sa poésie. Jean-Jérôme Vadé était son poëte, Jean-Jérôme Vadé, dont parfois Voltaire ne dédaigna pas de prendre le nom ; et Jean-Jérôme Vadé, l'aigle du genre poissard, trouvait moyen de marier ensemble, quand cela lui plaisait, le burlesque et le pathétique, je dis un certain pathétique, tel que le comporte ce genre. Je n'en

veux pour preuve que la fin de son poëme de *la Pipe cassée*, — dont la scène est à la Courtille :

Fli ! flon ! La Tulipe à l'instant,
Sans se gêner, toujours fumant,
En saisit un à la cravate.
Le courroux des femmes éclate ;
Leurs ongles, leurs dents et leurs cris
Secondent leurs braves maris.
L'horreur s'empare de la salle ;
Et jamais à noce infernale
Il ne se fit un tel sabbat.
Enfin, dans le fort du combat,
Un coup lancé sur la Tulipe
En cent morceaux brise sa pipe...
De douleur il s'évanouit.
Son vainqueur le croit mort, il fuit,
Aussi bien que ses camarades.
Françoise, par ses embrassades,
Rappelle la Tulipe en vain ;
Il fallut dix verres de vin
Pour lui rendre la connaissance.
Il revient : un morne silence,
De longs soupirs, des yeux distraits,
Avant-coureurs de ses regrets,
Expriment sa triste pensée.
— Ma pipe, dit-il, est cassée !
Ma pipe est en bringues, mill'guieux !
Je l'vois ben, oui, je l'vois d'mes yeux !...
Quand j'pense comme alle était noire !...

Ah ! surtout que le carnaval était charmant dans cette joyeuse Italie, à Venise, à Naples et à Rome même ! Qu'en reste-t-il ? un souvenir, un nom, ce nom même de *carnaval*. *Adieu la chair !* disait le peuple, sensuel et dévot

tour à tour, quand venait le temps du carême consacré au jeûne et à l'abstinence ; adieu la chair ! vive la chair ! mangeons ! buvons ! faisons bombance pendant qu'il en est temps encore ; demain l'âme reprendra ses droits, aujourd'hui c'est la fête des sens, la fête du corps, de la guenille ! *Vivat Panniculus !* vive Arlequin ! vive Maccus-Pulcinella ! vive Brighella ! vive Pantalon ! vive le capitaine Spavento, et Scaramouche, et Trufaldin, et Covielle ! Et l'on s'en donnait à cœur-joie pendant ces derniers jours, jours gras par excellence, lundi gras, mardi gras, ou carême-prenant, comme parle la bonne madame Jourdain : « On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours ! » Carême-prenant, le synonyme de mardi-gras, est justement l'équivalent de *carnaval. Adieu la chair !*

Ainsi l'on satisfaisait ces instincts, les moins nobles sans doute, mais non les moins puissants, de notre pauvre nature humaine. On faisait la part du corps autrefois, comme on fait dans un incendie la part du feu. Aujourd'hui, c'est à l'âme qu'on fait sa part, quand on la lui fait, et on la lui fait si petite ! La fête du corps, des sens, des intérêts, dure toute l'année. Le carnaval ancien n'avait qu'un temps ; le carnaval nouveau, c'est la vie tout entière, et quand on est toujours en carnaval, c'est comme si l'on n'y était jamais. Qu'il est lugubre ce carnaval perpétuel, où nous voyons se démener les déguisements, les hypocrisies, les duplicités, les éclectismes, les fourberies de toutes sortes !

En Italie, c'était charmant. Masques et bouffons triomphaient. M. Maurice Sand vient de nous conter, avec sa plume et son crayon, et avec le burin de son ami M. Manceau, toute cette joyeuse histoire, qui n'est plus qu'histoire aujourd'hui. Il est donc temps de l'étudier, et

c'est ce que font les deux jeunes artistes, avec beaucoup de talent, de verve et de grâce [1].

Voici d'abord Maccus-Polichinelle, le sensuel, le goguenard, le libertin sans foi ni loi, le ricaneur impitoyable, l'égoïste par excellence, conscience large comme l'estomac qui s'étend entre ses deux bosses, et cœur sec comme son bâton ; lorsque vous l'entendez rire aux éclats, soyez sûr qu'il a tué son homme.

Voici Arlequin au visage noir et Pierrot au visage blanc, et Stenterello, et Tartaglia, et Colombine, et Isabelle, et Meo-Patacca et Marco-Pepe, et la ballerine et la chanteuse ; tout un monde charmant de drôleries, tout le carnaval italique, tous les *petits danseurs* de Callot, toute la *commedia dell' arte.*

Admirez leurs lazzi, leurs poses, écoutez leurs subtilités.

Brighella, type de nos Scapins, n'est pas un voleur, non ! mais un homme d'esprit et un calculateur habile qui sait résoudre ce problème de trouver une chose avant que son propriétaire l'ait perdue. Les objets qu'il s'approprie sont des biens dont il hérite avant la mort de ceux qui les possèdent. Quand il est forcé de *voyager*, c'est-à-dire de fuir, il console les poules veuves, adopte les poulets mineurs et les canards orphelins. Il délivre les bourses et les montres captives.

Mezzetin est de la même famille. S'il faut l'en croire, il est doux, pacifique, aisé à vivre, l'humeur satinée, veloutée.

[1] *Masques et Bouffons,* texte et dessins par Maurice Sand, gravures par A. Manceau, préface par George Sand, deux magnifiques volumes in-4°, Paris, Michel Lévy frères, 1860.

MEZZETIN.

J'ai vécu six ans avec ma première femme sans avoir le moindre petit démêlé.

ISABELLE.

C'est assez extraordinaire.

MEZZETIN.

Une fois seulement, après avoir pris du tabac, je voulais éternuer, elle me fit manquer mon coup. De dépit je pris un chandelier et je lui cassai la tête. Elle mourut un quart d'heure après.

ISABELLE.

Oh ciel! est-il possible?

MEZZETIN.

Voilà le seul différend que nous ayons eu ensemble, et qui ne dura pas longtemps, comme vous voyez. Peuh! quand une femme doit mourir, il vaut mieux que ce soit de la main de son mari que de celle du médecin, qu'il faut payer cher et qui vous la traînera six mois, un an. Moi, je n'aime pas à voir languir le monde.

Le bon cœur! le gentil garçon! les aimables gens!

Et la brave pièce que la *Centaura*, dédiée à Marie de Médicis! Cette pièce équestre met én scène toute une famille de centaures, père, mère, fils et fille, qui piaffent au premier acte dans une comédie, qui paissent gaîment au second dans une pastorale, et qui, au troisième, galopent et se cabrent dans une tragédie. Les aventures se multiplient, pittoresquement bizarres, autour du père, du fils et de la mère centaures, qui combattent pour recouvrer la couronne de l'île de Chypre. Désespérés de ne pouvoir réussir dans leur dessein, ils se tuent résolûment. Au

même instant, on vient leur offrir la couronne tant désirée. La petite centauresse, restée orpheline, se voit forcée de monter sur le trône, ce qu'elle exécute au galop.

Nous les suivons, ces joyeux Masques et Bouffons, d'Italie en France, et en Angleterre, et en Allemagne, et en tout pays. L'ancien Maccus, devenu Pulcinella, et en France Polichinelle, s'appelle en Angleterre Punch, par abréviation de Puncinello, ou quelquefois Jack-Pudding; en Allemagne, Hanswurst (Jean Saucisse ou Jean Boudin), ou bien Pulzinella; en Hollande, Toneelgek; en Espagne, don Christoval Pulichinela; et jusqu'en Orient, à Constantinople, le Karagheus, si populaire et si licencieux, n'est-il pas un Polichinelle?

Pour cette très-complète et très-aimable histoire, M. Maurice Sand doit beaucoup sans doute au savant M. Charles Magnin, l'historien des *Marionnettes;* mais M. Maurice Sand ne s'en cache pas. Il a cueilli partout, c'était son droit, la fleur des gaîtés et des fantaisies.

Les gravures sont à l'avenant. Il y en a cinquante, à la sanguine, et qui sont des merveilles de grâce et d'élégance en même temps que de fidélité historique. Ces deux volumes sont une véritable œuvre d'art, entre Callot et Gavarni.

Une très-intéressante et très-neuve analyse des procédés de la comédie improvisée sert d'*Avant-propos*, et pourrait bien être de la même plume que la *Préface;* mais la Préface seule est signée *George Sand*. Quel qu'en soit l'auteur véritable, cet Avant-propos, croyez-moi, est extrêmement remarquable. C'est le fruit de l'expérience du petit théâtre intime de Nohant; mais l'auteur parle d'une manière générale, et ne nomme ni le lieu ni les personnes. Cela peut faire suite au *Château des Désertes*.

La conclusion de cette fine et riche analyse est qu'on

formerait plus tôt dix acteurs pour la comédie régulière qu'un seul pour la comédie improvisée.

La *Commedia dell'arte* mérite donc bien le nom qu'elle porte : elle est la comédie par excellence, du moins pour le mouvement et la vie. Le président De Brosses avait raison de dire que, quand ce genre est mal rendu, il est au-dessous de toute critique; mais que, quand il est réussi, il l'emporte sur l'autre en franchise, en brillant et en naturel.

Aussi la farce est-elle impérissable, aussi les marionnettes sont-elles immortelles, — tout autant du moins que l'humanité, qui les a faites à son image.

Quant à monsignor Carnaval, quoiqu'il ait vécu quatre ou cinq mille ans, j'ai peur qu'enfin il ne soit mort, ou qu'il n'en vaille guère mieux. *Omnia fert ætas!*...

Le carnaval fut aboli sous la Révolution française. Il fut rétabli sous l'Empire, en février 1805. Il a remué encore pied ou aile sous la Restauration, et puis sous Louis-Philippe. Vers 1833, si j'ai bonne mémoire, lord Seymour essaya de le galvaniser, semant sur les boulevards de Paris les dragées et même, dit-on, la monnaie. Mais depuis, d'année en année, le pauvre vieux carnaval agonise...

Hélas! la gaîté française elle-même, cette fameuse gaîté française, ne sera bientôt plus qu'un souvenir... *Alas! poor Yorick!*

«Hélas! pauvre Yorick!... Je l'ai connu, Horatio! c'était un garçon d'une verve infinie, d'une fantaisie exquise... Il m'a porté sur son dos mille fois. Et maintenant quelle horreur il cause à mon imagination! Le cœur m'en lève. Ici étaient ces lèvres que j'ai baisées je ne sais combien de fois. Où sont vos plaisanteries maintenant? vos

escapades, vos chansons? et ces éclairs de gaîté qui faisaient rugir la table de rires? Quoi! plus un mot à présent pour vous moquer de votre propre grimace? Quoi! même plus de lèvres?..... Allez maintenant trouver madame dans sa chambre, et dites-lui qu'elle a beau se mettre un pouce de fard, il faudra qu'elle en vienne à cette figure-là! Faites-la bien rire avec ça [1]. »

[1] *Œuvres complètes de William Shakespeare*, traduites par François-Victor Hugo.

2 février 1860.

V

Carême. — Pénitents. Pénitentes. — Le duc de Saint-Simon. Madame de La Vallière. — Le livre de M. Arsène Houssaye.

Et tout à coup, minuit sonnant, les onctueux pâtés de foies gras, les poulardes truffées aux parfums mirifiques disparurent des buffets du bal, les consommés très-précieux cédèrent la place aux maigres tasses de chocolat. Je vis le moment où les valseuses et les princesses de beauté allaient, au tintement de la douzième heure, redevenir des Cendrillons, et s'enfuir, comme dit Perrault, plus vite que des biches. Il n'en fut rien pourtant; mais la valse mourante jeta vite ses derniers vertiges, — la valse, cette chose étrange dans notre hypocrite civilisation, — et l'on se hâta d'ensevelir le carnaval dans un cotillon.

Le mardi gras, découronné, cédait la place au mercredi des cendres.

En certains pays, à Milan et à Bruxelles par exemple, à peine le carême a-t-il commencé que le carnaval ressuscite; c'est un vieux privilége populaire : le premier dimanche après le mercredi des cendres, le carnaval renaît plus brillant que jamais. Cela s'appelle à Bruxelles *le dimanche du grand carnaval,* et à Milan *carnevalone.* A Bruxelles, c'était ce jour-là qu'on faisait sortir les Géants; mais voilà que, l'année dernière, comme les Géants se faisaient vieux et que leurs ajustements tombaient en lambeaux, et que

le bourrelet de leur fils Ianeke était crevé, et que la crinoline de leur fille Mike se déroulait comme un serpent, ô douleur! on a tout brûlé, le papa géant, la maman géante, et les enfants géants!... Ainsi tout s'en va, les géants aussi!

Le *grand carnaval* de Bruxelles et le *carnevalone* de Milan, après ce dernier éclair de gaîté, laissent recommencer le *carême*, c'est-à-dire la *quarantaine* de pénitence qui précède Pâques dans tous les pays catholiques; car c'est ce que signifie ce mot carême, qui primitivement s'écrivait *quadresme* (*quadragesima*). Seulement, par une dernière concession à notre faible humanité, l'usage s'est introduit dès longtemps d'interrompre au beau milieu cette quarantaine par un nouveau jour de bombance, de mascarade et de folie. La *mi-carême* est le dernier regain du carnaval. Le lendemain la pénitence, le jeûne, l'austérité reprennent enfin leurs droits.

Autrefois, pendant le carême, on s'abstenait de viande et de vin, et on ne mangeait qu'une seule fois par jour, après les vêpres, que l'on disait, comme le nom l'indique, le soir, au soleil couchant.

Charlemagne, par un capitulaire de 789, ordonne que toute personne non malade qui fera gras pendant le carême soit punie de mort : *Si quis sacrum quadragesimale jejunium contempserit et carnem comederit*, MORTE MORIATUR. A cette ordonnance sévère vous reconnaissez l'empereur qui fit massacrer trente mille Saxons sous prétexte d'hérésie.

Et Charlemagne cependant ne manquait pas d'humanité. L'histoire suivante en est une preuve.

Les jours de jeûne, il faisait dire vêpres dans son palais à deux heures après-midi, puis il se mettait à table. Un

évêque, scandalisé de cette nouveauté, osa lui en témoigner son étonnement; Charlemagne, sans s'expliquer, le pria seulement d'attendre pour manger que les derniers officiers de sa cour se fussent mis à table. Or Charlemagne, vous savez la légende, était servi à table par les ducs et les rois des nations qu'il avait subjuguées; ces rois et ces ducs mangeaient après l'empereur et étaient servis par les comtes; ceux-ci par les simples gentilshommes, et ainsi de suite; en sorte qu'il était minuit quand les derniers officiers se mettaient à table et pouvaient enfin rompre le jeûne. L'évêque, dont l'estomac criait famine, comprit alors pour quelle raison d'humanité Charlemagne avait fait avancer l'heure de son repas.

Quelques hauts barons croyaient satisfaire aux prescriptions du carême en faisant jeûner leurs gens.

Peu à peu, l'heure du repas unique fut avancée pour tout le monde jusqu'à midi..Plus tard, on permit une collation le soir : cela fit deux repas au lieu d'un.

Le capitulaire de Charlemagne, mal observé apparemment, comme toutes les lois d'une rigueur excessive, fut un peu adouci au XVIe siècle, sous le règne de Henri IV, qui avait combattu si longtemps, à la tête des huguenots, pour la liberté de conscience. Pierre de l'Estoile, dans son *Journal de Henri IV,* à la date du 7 février 1595, nous dit : « Le mardi 7, jour de quaresmeprenant, y eut force masquarades et folies par la ville, comme de coutume. On disoit que le roi s'y trouveroit. Le duc de Guise et Victry coururent les rues, avec dix mille insolences. Ce jour, furent publiées à Paris les défenses de manger chair en quaresme sans dispenses, sur peine de punitions corporelles, *et aux bouchers d'en vendre ni estaler, sur peine de la vie.* »

Jusqu'en 1774, l'Hôtel-Dieu seul avait le privilége de débiter de la viande pendant le carême, pour les malades et les infirmes. Un jour, les gens de la marquise de Beaufremont s'avisèrent de faire concurrence à l'Hôtel-Dieu ; il en résulta une saisie, et la réclamation que voici, adressée par la marquise au lieutenant général de police :

« Je ne me serais pas crue, monsieur, susceptible de visite de commissaire dans ma maison, n'étant ni joueuse ni recéleuse d'aucun criminel envers l'État ni la Justice. Je suis bien étonnée d'apprendre que, sous votre nom, il y en ait eu un assez insolent pour venir chez moi, et mon suisse assez sot pour l'avoir laissé entrer. J'avais un rôtisseur que mon fils aîné veut mener à l'armée avec un cuisinier. Mon mari et mes fils mangent en gras, il faut avoir des provisions de viande chez moi : voilà la déclaration de l'état de conscience de la famille. Si l'inquisition s'établit, que ce soit sous une forme un peu plus polie. Aux gens de ma sorte, ce n'était rien faire de trop de m'avertir. Vous jugez, monsieur, que, par un pareil procédé, c'est exposer la sagesse de mes enfants, qui auraient peu respecté la queue crottée du commissaire, de l'insolence duquel je vous demande justice.

» Je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante,

» HÉLÈNE DE COURTENAY-BEAUFREMONT.

» *P.-S.* Je veux que votre infâme commissaire me restitue mes moutons, car le chevalier de Beaufremont est garçon de bon appétit.

» Versailles, le 17 mars 1746. »

Et certes il fallait qu'en effet l'appétit fût bon, car on avait saisi dans la cuisine de la marquise 15 quartiers d'agneaux, 69 pièces de volailles mortes, 22 pigeons, 3 lapereaux, 4 perdrix, 2 faisans, 4 têtes d'agneaux et 2 pièces

de lard. Quelles provisions de carême! Le fin mot était que le rôtisseur et le cuisinier de madame de Beaufremont avaient transformé sa cuisine en une boutique de comestibles. — En marge de la lettre de la marquise, on trouve cette note écrite de la main du lieutenant général de police : « Répondu et mandé que, la saisie ayant été portée à l'Hôtel-Dieu, je ne puis en ordonner la restitution. »

Les lois et ordonnances sur le carême furent adoucies de nouveau en 1774 : dès lors il fut disposé seulement qu'en ce temps de jeûne la viande se vendrait un peu plus cher et que le profit en serait donné aux hôpitaux.

Autrefois encore, pendant le carême, pour être pardonnés de Dieu, les hommes se pardonnaient entre eux, ou du moins faisaient leur possible; les coupables étaient mis en liberté; les guerres entre les États étaient suspendues.

Mais quelquefois les haines privées, au lieu de s'éteindre alors même, ne faisaient que couver sous la cendre. Voyez M. le duc de Saint-Simon, il est chrétien fervent ou du moins très-exact; cependant il dit sans difficulté, à propos de je ne sais laquelle entre ses nombreuses intrigues de cour : « Telles furent les machines et les combinaisons de ces machines, que mon amitié pour ceux à qui j'étais attaché, *ma haine pour madame la duchesse,* mon attention sur ma situation présente et future, surent découvrir, agencer, faire marcher, d'un mouvement juste et compassé, avec un accord exact et une force de levier *que l'espace du carême commença et perfectionna,* dont je savais toutes les démarches, les embarras et les progrès par tous les divers côtés qui me répondaient et que tous les jours je remontais en cadence réciproque. »

Sentez-vous ce feu, cet enthousiasme, dignes d'un meilleur usage et d'un plus noble objet? Ainsi voilà pour ce chrétien les occupations du carême, voilà ce qu'il *commence et perfectionne* pendant ce temps de pénitence.

Ordinairement, à cette époque de l'année, il allait s'enfermer à sa maison de campagne de La Ferté, dans le dessein, à ce qu'il disait et à ce qu'il croyait, d'y faire retraite; mais, dans cette retraite, à quoi s'occupait-il? A continuer ses *Mémoires,* à mettre en ordre, à enrichir le trésor de ses médisances.

Il allait aussi à la Trappe, et y faisait chaque année une retraite parfois de plusieurs semaines. Y confessait-il ce très-gros péché en trente-huit volumes? S'y accusait-il d'avoir *commencé* et *perfectionné* ces mémoires palpitants d'ambition, enfiellés de rancunes, flamboyants de haine et étincelants de style? Je ne sais; mais je conjecture que peut-être un jour il s'en confessa, et que son directeur lui dit qu'il ferait bien de mettre au feu cet amas de satires et de vengeances dont s'accommodait mal la charité, et qu'alors, au lieu d'obéir, le peu docile pénitent imagina la singulière préface où il essaie de mettre de son parti et enrôle parmi les historiens, bon gré, mal gré, les évangélistes et le Saint-Esprit lui-même; voyez plutôt :

« Outre les personnages que leur savoir et leur piété ont rendus célèbres, on compte plusieurs saints qui ont écrit des chroniques et des histoires, non-seulement saintes, mais entièrement profanes, et dont les ouvrages sont révérés de la postérité, à qui ils sont fort utiles. On omet par respect les livres historiques de l'Écriture; mais, si on n'ose mêler en ce genre le Créateur avec les créatures, on ne peut aussi se dispenser de reconnaître que,

dès que le Saint-Esprit n'a pas dédaigné d'être auteur d'histoires dont tout le tissu appartient en gros à ce monde, et qui seraient appelées profanes comme toutes les autres histoires du monde, si elles n'avaient pas le Saint-Esprit pour auteur, c'est un préjugé bien décisif qu'il est permis aux chrétiens d'en écrire ou d'en lire... »

Que dites-vous du tour et de sa hardiesse? Et par ce tour les *Mémoires* sont sauvés, on ne les jettera pas au feu, on ne les sacrifiera pas à un scrupule de conscience, qui après tout peut bien être exagéré, c'est là une opinion probable, il est avec le ciel des accommodements, et M. le duc de Saint-Simon a été élevé par un jésuite.

Dans quel esprit bien différent une charmante et humble pénitente, — dont nous parle un livre nouveau, — madame de La Vallière, au moment où elle renonce au monde, prie Dieu « d'enchaîner sa vaine gloire et son ambition qui, comme des chevaux furieux, dit-elle, entraînent son âme dans un précipice! ».

Terrible attelage, en effet, que celui de nos passions! Comme elles nous emportent malgré nous! On voudrait arrêter, enrayer, dételer; non! non! jamais on ne dételle — que pour changer de passions! — « Une passion chasse l'autre », disait l'abbé de Choisy. — Ce sont des relais échelonnés sur toute la route de la vie. Chaque poste, chaque âge a les siennes : à la jeunesse, l'amour, la jalousie; à l'âge mûr, l'ambition, la haine; à la vieillesse, l'envie ou l'avarice, la gourmandise ou la luxure, oh! les indomptables coursiers! Que Platon a raison de les nommer farouches! Mais Platon ne parle que de deux coursiers dans l'attelage de notre âme; nous en avons bien plus! tantôt trois, tantôt quatre, qui nous précipitent, nous rouent, nous brisent le corps et le cœur! Plus l'attelage est nombreux et rapide,

plus vite on touche au but, qui est la mort. Combien il serait préférable d'aller à pied tranquillement, entre l'étude et l'amitié. Mais, si par hasard on met pied à terre, ce n'est que pour quelques minutes, — le temps de changer de chevaux.

Madame de La Vallière cependant, avec le secours de son ami le maréchal de Bellefonds et de son directeur Bossuet, mit pied à terre et se tint à la croix.

Après sept années de bonheur coupable, et après sept autres années de jalousie, de tourments, d'humiliations sous les pieds de sa triomphante rivale madame de Montespan, elle trouva enfin la paix dans trente-six années de réclusion austère, de dure pénitence et d'élévations mystiques. Elle eut d'abord quelque peine à mourir au monde : entrée au cloître lorsqu'elle n'avait pas trente ans, dix ans après encore, le 11 juillet 1684, elle écrivait ces énergiques paroles : « Je me sens toute vivante dans le cercueil de la pénitence. » Mais à la fin les derniers flots de la passion humaine s'apaisèrent au fond de son cœur, et dans l'austérité elle goûta le repos jusques à la béatitude.

M. Arsène Houssaye, après beaucoup d'autres, vient de nous redire cette touchante histoire de la Bérénice chrétienne, sœur Louise de la Miséricorde[1]. M. Houssaye est-il historien? Il paraît tenir à ce titre. Pour nous, il n'est qu'un romancier, même quand il touche à l'histoire. Avec beaucoup d'esprit, sans doute, il mêle à l'histoire la fantaisie, la poésie et la peinture. Il ne se pique pas d'exactitude et fait peu de cas de la précision.

[1] *Mlle de la Vallière et Mme de Montespan, études historiques sur la cour de Louis XIV.* Paris, Henri Plon, imprimeur-éditeur.

Ce que M. Sainte-Beuve, dans une de ses *Causeries,* avait esquissé avec une heureuse brièveté et une sobriété gracieuse, M. Houssaye l'a étendu d'eau, comme disent les chimistes; d'eau de rose, si vous voulez. Sous prétexte de faire une histoire complète, il a recousu pêle-mêle les lambeaux des Mémoires se rapportant à ce sujet, et par cet amas de citations de très-inégale valeur, voulant tout développer, il a tout brouillé.

A ce butin il mêle ses fantaisies. Le faux mêlé au vrai irrite les bons esprits et plaît aux autres. Nous concevons qu'on invente un roman ou bien qu'on raconte une histoire; mais qu'on *romanise* l'histoire, ou qu'on *historie* le roman, cela fait une œuvre amphibie qui agace plus qu'elle n'intéresse.

M. Arsène Houssaye se flatte d'aimer la vérité historique; il n'aime que le jeu de son esprit. Nul n'est plus hasardeux que lui: Il a toutefois de bons hasards. Sa plume le mène : à la grâce de Dieu! et de l'antithèse. Une métaphore a pour lui autant ou plus d'importance qu'une idée. Paul-Louis Courier disait de Plutarque : « C'est un plaisant historien, et bien peu connu de ceux qui ne le lisent pas en sa langue; son mérite est tout dans le style. Il se moque des faits et n'en prend que ce qui lui plaît, n'ayant souci que de paraître habile écrivain. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. » M. Houssaye me paraît être, sous ce rapport, de l'école de Plutarque. Il ne craint pas l'histoire, quand elle l'amuse. Mais, sitôt qu'elle l'ennuie, ou qu'elle ne lui va pas, ou qu'elle gêne ce qu'il appelle lui-même « la bonne fortune de la phrase », il prend ses aises avec l'histoire, la supprime, la laisse dans l'ombre, ou, au contraire, la brode, l'amplifie, y

introduit des dialogues en style moderne, qui jurent avec les textes de l'époque. Et, quand l'histoire fait défaut, il y supplée par l'imagination : il aime tellement l'histoire que, quand elle n'existe pas, il l'invente.

Aussi ses livres sont d'agréables passe-temps à l'usage des gens du monde qui ne demandent qu'à s'amuser; mais, pour les personnes qui voudraient s'instruire exactement, cette littérature est un peu trompeuse. Ce sont des images qui voltigent où elles veulent, ou bien ce sont des coups de dés d'imagination, qui amènent ce qu'ils peuvent. Cette prétendue histoire est pleine de disparates et de contradictions; souvent elle varie, bien fol est qui s'y fie! L'à-peu-près y domine, ou, pour mieux dire, l'œuvre tout entière n'est qu'un à-peu-près. Au reste, l'à-peu-près n'est-il pas le défaut d'une partie considérable de la littérature de notre temps?

Et, si le mérite de M. Arsène Houssaye, — comme celui de Plutarque, suivant Paul-Louis Courier, — « est tout dans le style », j'aurais beaucoup à dire sur ce mérite-là. Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement M. Arsène Houssaye; mais je m'imagine, à tort ou à raison, qu'on l'étonnerait en lui disant qu'il aime trop la rhétorique. C'est qu'il y a la rhétorique classique et la rhétorique romantique, — deux vieux mots et deux vieilles choses, — et l'une ne vaut pas mieux que l'autre, à mon avis. Maint écrivain, maint orateur, qui se flattent de détester l'une, adorent l'autre, sans s'en douter; ou bien ils s'en doutent, ils le savent, mais ils se gardent bien de l'avouer; ils espèrent donner le change au public; au fond, la phrase est la divinité à laquelle ils sacrifient tout :

J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer!

Le livre de M. Houssaye débute ainsi : « Avant de mettre en scène cette douce et blanche héroïne qui a gravi les alpes de la passion pour tomber à jamais dans les neiges expiatoires de la pénitence », etc.

S'il y avait encore des précieuses ridicules, des précieuses du XIXe siècle, elles pâmeraient d'aise en lisant ce début : *les alpes de la passion !* et *les neiges expiatoires de la pénitence !* Qu'une pareille couple de métaphores échappe par aventure à la plume rapide, c'est déjà grave assurément; qu'en relisant on n'efface pas ces images affectées, c'est plus grave encore; mais qu'elles viennent se planter là tout au début d'un livre, comme sûres de leur fait et enchantées de leur beauté, elles méritent que l'on rie. Je ne dirais rien de « la blanche et douce héroïne », si je ne trouvais plus loin « la blanche et douce oubliée ! » et autres afféteries semblables.

Les précieuses encore, j'imagine, ne haïraient pas cette phrase-ci, destinée à peindre les commencements timides de l'amour de Louis XIV pour mademoiselle de La Vallière : « Durant tout un mois, le roi n'osa lui parler que par ses yeux, *et encore il ne permettait à ses yeux que de montrer la moitié de son cœur !* » — Quoi ! seulement la moitié?... Et, comme l'auteur juge à propos de rappeler que « *les yeux sont les fenêtres de l'âme* », il ne tiendrait qu'aux précieuses, pour être tout à fait ravies, de se représenter la moitié de ce cœur à la fenêtre entre-bâillée.

Ailleurs nous lisons cette phrase : « A la fin, il se posa devant elle comme un point d'interrogation. » (Page 124.) — Qui ? Louis XIV? — Oui. — Devant mademoiselle de La Vallière? — Oui.

La jolie attitude et l'agréable image ! On ne peut s'empê-

cher de la croquer en marge; cet amant roi, sous la forme d'un point d'interrogation, devant « la douce et blanche héroïne », fait, au crayon, un effet singulier.

Et voici maintenant, s'il vous plaît, un appendice à la fameuse *carte du Tendre*, toujours dans cette soi-disant Histoire : « Il faudrait, pour s'orienter, qu'il existât une géographie du bonheur, — la capitale, les provinces, les colonies. — Malheureusement il y a deux capitales : le cœur et l'esprit, qui vivent ensemble comme le chien et le chat de la maison. Aussi, dès que le cœur a la liberté, — je me trompe, dès qu'il est pris, — il songe à s'expatrier, il aspire au ciel, sa vraie patrie. »

Quoi! vraiment il faudrait cela pour s'orienter? Les deux capitales! le chien et le chat! et le ciel! Quel amphigouri! Est-ce là le style de l'histoire, puisqu'on prétend au nom d'historien? Il y a une phrase qui commence ainsi : « La mort, ce vautour chauve... » Il y en a une autre sur les désastres de la fin du règne de Louis XIV, où l'on dit : « Les grandes eaux de la défaite étaient montées jusqu'à cette tête souveraine. » Il y a des réflexions comme celle-ci : « Madame de Maintenon eut l'art d'être femme, cet art dont les hommes n'ont pas le premier mot. » Je le crois bien. Mais cela me rappelle une des bourgeoises d'Henry Monnier, la sensible madame Bidard, lorsqu'elle s'écrie : « Ah! monsieur, les hommes ne sauront jamais ce que c'est que d'être mère! »

A prendre ce livre comme un roman, quoiqu'il se donne pour une histoire, on peut trouver qu'il n'est pas dénué d'un certain intérêt. Si la composition générale en est assez flottante, cela n'empêche pas qu'il n'y ait de jolis épisodes, des scènes bien filées, des récits agréables, tout cela de fantaisie, au gré de la plume, ou du crayon, ou

du pinceau; car M. Houssaye ne dissimule pas qu'il prétend unir, de gré ou de force, les procédés de la peinture avec ceux de la prose et de la poésie ou de la prose peétique. Il se dit même peintre à la fresque, ce qui est une autre grande illusion.

« Je veux peindre à fresque, dit-il, autour de mademoiselle de La Vallière, les fêtes et les féeries de la jeune cour. » M. Houssaye fait, je le veux bien, de charmants pastels; et c'est tout. Mais le pastel, on en sait les défauts : c'est la mollesse, la fadeur, un coloris de fantaisie, et des grâces maniérées. Le style de M. Houssaye est bariolé, affecté, monotone. Les métaphores des lis, des roses et des épines y reviennent à satiété. Ses livres sont superficiels et brouillés, fourmillant d'inexactitudes. Il prend la Fronde pour la Ligue, ou bien la Ligue pour la Fronde, je ne sais comment; du moins ne vois-je pas d'autre explication de cette phrase-ci, page 25 : « La Fronde était un anachronisme; la guerre civile finit par des chansons : ses principaux chefs sont des personnages de comédie; la *Satire Ménippée* fait justice de leurs fanfaronnades. »

On ne s'attendait guère
A *Ménippée* en cette affaire.

S'il veut citer les vers de Narcisse à Néron, au lieu de dire avec Racine :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,
Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,

M. Houssaye, trompé par sa mémoire sans doute, —

mais pourquoi ne pas recourir au livre? — fait ces deux variantes malheureuses :

> Pour *mérite premier*, pour vertu singulière,
> Il excelle à *traîner* un char dans la carrière...

Certes, Néron ou Louis XIV *traînant un char dans la carrière* eussent en effet donné aux Romains ou aux Français un étrange spectacle. Mais n'abusons pas d'une inadvertance, si singulière qu'elle soit; mettons cela, si vous voulez, sur le compte des compositeurs : les compositeurs ont bon dos.

Il serait fastidieux de relever beaucoup d'autres fautes semblables. Ce qui est plus choquant que ces inadvertances, c'est le ton faux, et même inconvenant, qui règne en plusieurs parties de ce livre, où l'on attendait du sérieux, sinon de l'élévation, et où l'auteur nous sert je ne sais quel mélange de galanterie sensuelle, de fausse religiosité et de plaisanterie déplacée. Je ne citerai qu'un seul exemple de ce défaut, plus grave qu'aucun autre :

« Louis XIV, dit-il, a aimé mademoiselle de La Vallière comme la force aime la grâce. Il lui avait paru doux d'étreindre dans ses bras déjà victorieux cette jeune fille blanche et blonde, nonchalante et pudique, qui contrastait avec les nièces de Mazarin, mais surtout avec ses premières héroïnes [1]. C'était comme un sourire du ciel qui pénétrait dans l'âme du roi. Certes, Louis XIV ne tombait pas aux

[1] « Tout lui était bon à vingt ans : paysannes, filles de jardinier, servantes, femmes de chambre, femmes de qualité, pourvu qu'elles fissent semblant de l'aimer. »

(*Mémoires* de la Palatine, duchesse d'Orléans.)

genoux de la jeune fille pour faire ses dévotions à la Vierge, mais mademoiselle de La Vallière était si pure, que le roi, quel que fût l'orage de son cœur, se trouvait à côté d'elle comme *emparadisé*, tant elle répandait sur ses pas une divine *atmosphère*. Plus tard, Bossuet aurait pu lui dire : « Sainte Louise de la Miséricorde, vous n'aviez pas besoin d'aller aux Carmélites pour retrouver Dieu ; Dieu était resté en vous et autour de vous ; l'ange gardien avait préservé votre âme de toute complicité corporelle ; pendant que vos bras coupables s'enchaînaient aux bras du roi, votre âme s'envolait par les fenêtres du palais. »

Ah ! vous croyez que Bossuet aurait pu lui parler ainsi ? La supposition est un peu forte. Il est vrai que l'auteur ajoute : « Et pourtant Bossuet se fût trompé ; l'âme était toujours chrétienne, mais elle avait ses égarements. »

Faire un pareil usage de Bossuet, même par supposition et par tour de phrase, c'est pousser un peu loin la fantaisie. Il n'est pas permis de jouer ainsi avec la vérité, avec la vraisemblance. Tout cela est du plus mauvais goût, pour ne rien dire de plus.

Quoi ! vous avez dessein de nous intéresser à madame de La Vallière, « à cette petite violette qui se cachait sous l'herbe, — comme dit madame de Sévigné, — et qui était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse », vous vous proposez de peindre sa pureté relative, ou du moins sa pudeur, sa honte, jusque dans ses égarements ; et toutes les couleurs que vous employez ne conviendraient qu'à peindre des courtisanes !

Est-il nécessaire d'insister pour faire voir comment M. Houssaye s'est fourvoyé, comment son procédé, mauvais en soi, est pire encore par l'application qu'il en

fait à cette sincère pénitente, sœur Louise de la Miséricorde?

Lorsque M. Houssaye a peint les *Comédiennes,* je dis celles du XVIII[e] siècle, le procédé pouvait être moins déplacé. Appliqué à madame de La Vallière, il va contre le dessein de l'auteur et contre le sentiment du lecteur.

Il est étonnant que, transcrivant tant de passages des Mémoires de cette époque, la plupart d'un style charmant, celui de M. Houssaye, à ce contact, ne soit pas devenu plus sain.

1[er] mars 1860.

VI

De la couleur dans les écrits. — Et de quelques poètes belges.

Ami lecteur, connaissez-vous Schaerbeék? C'est là et à Bruges que se passe la scène du dernier roman de M. Feydeau, *Catherine d'Overmeire*, dont certaines pages sont vraiment jolies; — et c'est là aussi, à Schaerbeék-lez-Bruxelles, que j'habite depuis huit ans dans les marécages. Heureusement, je n'en ai plus que pour huit jours, et qu'est-ce que huit jours après huit années?

Là coule un laid petit ruisseau, le même qui passe à Bruxelles et qu'on appelle la Senne. Ne pas confondre avec la Seine, comme nous faisons, nous autres Français, à ce que m'assure un Belge de mes amis, à propos des petits vers de madame Deshoulières :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis...

Mon Belge, avocat distingué, prétend — pour moi, je n'en sais rien — qu'il faut lire : *la Senne*, et non pas : *la Seine*. Ce serait là tout bonnement une de ces fautes typographiques comme

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin,

substitué, fort gracieusement du reste, au vers authentique de Malherbe, qui ressemblait à un vers de Voiture :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses;

ou bien ce serait comme ces fameuses *pantoufles de verre* qui, dans toutes les éditions modernes du fabliau de *Cendrillon*, y compris celles de Perrault lui-même, ont remplacé si bêtement les jolies *pantoufles de vair*, c'est-à-dire de fourrure blanche et grise.

J'avoue que *Senne*, au lieu de *Seine*, m'est à peu près indifférent. Je n'aurais à faire qu'une seule objection à ces prés fleuris qu'arrose *la Senne*, c'est que dans les prés de Schaerbeék, qui sont, comme je vous dis, des marécages, on cueille moins de fleurs que de grenouilles.

A la vérité, les grenouilles n'excluent pas toute poésie, témoin la charmante comédie d'Aristophane, qui justement porte ce titre, *les Grenouilles*, et où elles chantent si gentiment :

« Brekekekex, coax, coax, brekekekex, coax, coax! Filles des eaux marécageuses, unissons nos accents aux sons des flûtes, répétons ce chant harmonieux, coax, coax, que nous faisons entendre dans les marais en l'honneur de Bacchus Nysien, fils de Jupiter... Brekekekex, coax, coax!... Nous sommes aimées des Muses à la lyre harmonieuse et de Pan aux pieds de corne, qui fait résonner le chalumeau. Apollon, dieu de la musique, me chérit à cause des roseaux que je nourris dans les marécages pour servir de chevalet à la lyre. Brekekekex, coax, coax! Chantons encore, si jamais, dans les beaux jours pleins de soleil, nous avons sauté parmi le souchet et la pimprenelle, ou chanté à cœur joie en nageant, ou si jamais, fuyant

l'orage, nous avons, au fond de l'étang, mêlé la voix de nos chœurs humides au bruit des bulles bouillonnantes que faisait la pluie sur les eaux. »

Quelle poésie et quelle musique, même dans notre prose incolore et sourde!

Mais, si la poésie peut se trouver parmi les grenouilles elles-mêmes et jusque dans les marécages, soit de l'Attique, soit de Schaerbeék, ou d'Etterbeék, ou de Molenbeék, les journaux de Paris n'y viennent guère. Surtout les journaux fantaisistes ne fleurissent que bien rarement dans ces humides latitudes.

Et voilà comment il se fait que j'ai appris seulement ce matin que M. Arsène Houssaye, dans le *Figaro*, avait répliqué à notre très-impartiale analyse de *Mademoiselle de la Vallière* par de petits vers mal contents. Je laisse ses épigrammes pour ce qu'elles valent; je ne veux répondre qu'à un seul point.

M. Arsène Houssaye prétend que je n'aime pas la couleur. Je n'aime pas sa couleur, à lui, voilà tout. Et j'ai pu voir, par de nombreuses lettres (car si les journaux de Paris ne parviennent guère à Schaerbeék, les lettres y arrivent quelquefois, — quand elles ne contiennent pas de billets de banque), j'ai eu, dis-je, la consolation de voir que beaucoup de lecteurs, et même de lectrices, étaient de mon sentiment là-dessus. Il y a donc des femmes dans l'un et l'autre parti, puisque c'est une dame, au dire du *Figaro*, qui a prié M. Arsène Houssaye d'écrire ces petits vers méchants; je ne dis pas ces méchants petits vers, car moi je ne suis pas de mauvaise humeur.

C'est qu'il y a couleur et couleur, comme il y a fagots et fagots, au compte du bon Sganarelle. Et puis, c'est qu'il en est de la couleur comme de la muscade et de la

vertu : « Faut d' la vertu, pas trop n'en faut! » dit la chanson.

> Aimez-vous la muscade? on en a mis partout,

dit l'amphitryon ridicule. Trop de couleur, toujours de la couleur, partout de la couleur, n'est plus de la couleur : cela s'appelle d'un autre nom.

J'aime le style coloré, mais non le style peinturluré. J'aime un beau sang, je hais le fard. Et, chez les personnes même non fardées, je n'aime pas *un teint qui se fourre partout*, comme celui de mademoiselle Blague, dans les *Mémoires du comte de Grammont*. « Mademoiselle Blague, — dit Hamilton, l'auteur de ces charmants *Mémoires*, — était une autre espèce de ridicule. Sa taille n'était ni bien ni mal. Son visage était de la dernière fadeur, et son teint se fourrait partout, avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt. Avec ces attraits, elle se mettait en embuscade pour surprendre les cœurs. Mais elle s'y serait tenue en vain sans l'arrivée du marquis Brisacier. »

Oui, j'aime la couleur, mais la couleur vraie, la couleur naïve et sincère, et qui ne paraît qu'à propos, quand la passion la produit; j'aime la couleur de Pascal ou de madame de Sévigné, de Bossuet ou du cardinal de Retz; j'aime celle de Molière ou celle d'Hamilton; j'aime celle de Saint-Simon, si abondante et si vigoureuse; j'aime celle de Voltaire, si sobre et si fine; mais, je l'avoue et ne puis m'en dédire, je n'aime point la couleur de M. Arsène Houssaye.

Enfin j'aime par-dessus tout la couleur qu'on pourrait nommer tranquille en même temps que passionnée, — comme la musique de Mozart.

La tranquillité! voilà ce qui manque à nos soi-disant coloristes. Leur couleur se démène, crie, jure : on se croirait au bal masqué. C'est une couleur tapageuse, comme la toilette des lorettes.

Et cette littérature-là, en effet, même lorsqu'elle s'intitule histoire, n'est qu'une littérature de lorettes. N'en parlons plus.

Cicéron a dit, il y a bien longtemps, ce qu'on nous force de redire : *Insidere quidam venustatis, non fuco illitus, sed sanguine diffusus, debet color.* « Je n'aime pas un style plaqué de fard, mais celui où coule un beau sang. »

Horace, quelque part, dit la même chose, Horace, ce génie aimable, cet esprit plein de goût et de naturel,

> Horace, dont la grâce et simple et familière,
> Prend pour seul coloris un rayon de lumière.

Deux jolis vers, n'est-ce pas, que ceux-là? dignes d'André Chénier ou d'Horace lui-même.

Or, savez-vous de qui ils sont? D'un jeune poëte de Namur, s'il vous plaît, et qui s'appelle M. Julien Chamard. Quant à moi, j'ose confesser que je donnerais pour ces deux vers toute l'ode de Boileau sur la prise de Namur. Vous rappelez-vous cette fameuse strophe?

> Cependant l'effroi redouble
> Sur les remparts de Namur;
> Son gouverneur, qui se trouble,
> S'enfuit sous son dernier mur...

Dans le temps, déjà si lointain, où classiques et romantiques se livraient de grandes batailles et faisaient

flèche de tout bois, lorsque les uns se plaisaient tant à répéter la phrase d'*Angelo*, légèrement modifiée : « J'entends des pas *dedans* mon mur », — le texte dit seulement : « dans mon mur », — je m'étonne que leurs adversaires n'aient pas eu l'idée de leur riposter par ce mur de Boileau-Pindare :

Son gouverneur qui se trouble,
S'enfuit *sous son dernier mur !...*

Car le mur d'Angelo, quoi qu'on ait voulu dire, exprime ce qu'il veut exprimer; mais ce mur de Namur est bien un autre mur ! Ce *dernier mur* est le premier des murs, à mon avis; et il fallait bien, en effet, que le gouverneur se troublât pour s'enfuir sous ce dernier mur !

Les Parisiens de Paris, mes compatriotes, qui ne connaissent guère leurs voisins, s'étonneront peut-être qu'il y ait des poëtes à Namur. Que serait-ce si on leur rapportait qu'il y en a dans toute la Belgique ? et des poëtes en langue française encore !

Dites-moi si les vers que voici ne vous paraissent pas des plus gracieux ? Ils sont d'un autre poëte belge, nommé M. André Van Hasselt, qui est de Bruxelles, si je ne me trompe :

Où la trouverai-je, est-ce dans la plaine,
Est-ce au fond des bois pleins de verts abris,
Est-ce au pied des monts où la marjolaine
Berce au vent du soir ses bouquets fleuris ?

Dieu m'en est témoin, fût-ce au bout du monde,
Je t'irais cueillir, ô charmante fleur,
Je t'irais cueillir, blanche, rose ou blonde,
Fleur au doux parfum, qui guéris le cœur !

Je te presserais sur mes lèvres mornes,
Je te presserais sur mon front pâli,
Toi qui sers de baume aux douleurs sans bornes,
O charmante fleur qu'on appelle oubli !

Peut-être ai-je altéré quelque détail, car c'est de mémoire que je cite, n'ayant plus le livre sous la main ; je l'ai prêté à un de mes amis, et vous savez qu'un livre prêté est un livre perdu.

Maintenant ne trouvez-vous pas le souffle et la couleur lyriques dans ces strophes d'un autre poëte belge, M. Adolphe Mathieu, de Mons? Il s'agit de son compatriote, le musicien Roland de Lattre :

Et seul, la poitrine oppressée,
Les yeux rouges, le front brûlant,
Un enfant, la tête baissée,
Pensif, s'éloignait à pas lent.
Délaissant sa jeune chimère,
Il donne un regret à sa mère,
A son berceau paré de fleurs,
Et dans sa tristesse fatale
Jette sur sa ville natale
Un long regard mouillé de pleurs.

Tristement il poursuit sa route
En s'arrêtant à chaque pas,
Et son âme s'épanche toute
Dans un soupir qu'on n'entend pas.
Abandonné, seul, sans défense,
Il songe à ses amis d'enfance,
A leurs différents avenirs,
Et, sentant brûler sa paupière,
S'étend, faible, sur une pierre,
Écrasé par ses souvenirs.

**Puis tout à coup son teint s'enflamme,
Sont front se relève, et ses yeux,
Ses yeux où resplendit son âme,
Comme un éclair percent les cieux :
A lui le ciel, à lui le monde,
A lui cette extase féconde
Qui fait rêver, les yeux ouverts!
A lui les palmes du génie,
Et tous les dons de l'harmonie,
Et tous les biens de l'univers!**

Victor Hugo n'avait-il pas raison de dire à M. Adolphe Mathieu : « Il y a dans votre esprit l'élévation et la force, la puissance et la gravité? » La pensée, dans les strophes que nous venons de citer, se développe avec un mouvement facile et noble et avec une harmonie musicale.

Anvers, la patrie d'Henri Conscience, a aussi un poëte français, nommé M. Eugène Dubois, dont les poésies sont remarquables par la variété des sujets, des tons et, pour ainsi dire, des modulations. A la vérité, quelques-unes de ces modulations semblent être des échos d'André Chénier, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, de Leconte de Lisle et d'autres poëtes. Mais cela ne veut pas dire que M. Dubois les imite volontairement. Il paraît avoir, au contraire, une ferme volonté d'être lui-même, et souvent il y réussit; que faut-il davantage? Maintenant, dépend-il de nous de ressembler ou de ne ressembler point à quelqu'un ou à quelques-uns? Surtout si nous ressemblons à plusieurs, n'y a-t-il pas lieu de croire que nous n'imitons personne en particulier? Seulement nous sommes de notre temps, et nous subissons malgré nous l'influence du milieu littéraire dans lequel nous vivons.

Homère fait dire naïvement à Télémaque qu'on ne con-

naît jamais son père ; c'est surtout des parentés littéraires que ce mot est vrai.

Cela n'empêche pas que M. Dubois n'ait des inspirations personnelles. La pièce qui a pour titre *l'Aigle enchaîné* offre des qualités énergiques et brillantes. Celle qui est intitulée *Après la Nuit d'amour* est belle de vérité, de mouvement, d'harmonie. Nous citerions volontiers cette pièce tout entière; il en faut transcrire au moins les deux dernières strophes :

Notre cœur semble avoir des ailes,
Il vole avec les hirondelles
Dans l'azur, sur les eaux, sur les fleurs d'alentour ;
Et tout ce qu'il anime a des grâces nouvelles,
Et tout ce qu'il touche est amour.

D'un jour intérieur tout notre être s'éclaire ;
Un prestige secret repose dans nos yeux :
Tout nous sourit, nous aime et se plie à nos vœux ;
Et l'onde et les oiseaux, les fleurs et la lumière,
Tout nous dit : Passe, amant ! passe, dieu de la terre !
Tu respires encor les cieux !

C'est un très-gracieux tableau que celui des jeunes filles se baignant au lac d'Orchomène :

Et Mœra l'entraînant, toute l'ardente foule
S'élance dans tes flots et s'y plonge et s'y roule ;
Au loin ta folle écume avec leur voix jaillit.
Sur leurs seins palpitants, leurs épaules, leurs hanches,
Ton amoureux cristal roule ses perles blanches,
Et sous tes plis jaloux leur pied blanc tremble et luit.

La chute de cette pièce est charmante : les baigneuses se croient surprises, elles ont vu luire à travers le buis-

son un œil indiscret; on s'émeut, on se trouble, et au bruit que l'on fait,

> Le chœur riant voit fuir, tremblant déjà plus qu'elles,
> Le faon qui les suivait d'un œil ardent et noir.

La Désaimée, ballade, est d'un tour et d'un accent original. Le rhythme en est heureux, bien mené, bien enlevé.

Il y a aussi, dans ce petit volume, de jolies boutades comme celle qui commence ainsi :

> Vivent les hannetons! voilà des gens sensés!...

Elles contrastent, d'une manière piquante, avec les grandes pièces d'une élévation philosophique. M. Dubois, comme tous les poëtes et tous les philosophes, est préoccupé du problème de la destinée humaine, de la question de l'immortalité de l'âme. Et l'avenir des animaux l'inquiète autant que celui de l'homme; car enfin

> L'hôte innocent des bois, que la meute écartèle,
> Quels biens compenseront ses maux?

L'idée des *Deux Sylphes* est originale et la pièce est bien coupée.

C'est volontairement que M. Dubois imite ou traduit quelques-unes des odes ou plutôt des chansons d'Horace, et cela avec grâce et facilité; mais c'est sans doute involontairement que les deux pièces intitulées *Nuit d'amour* et *A deux sur mer*, sont des reflets de Victor Hugo.

A tout prendre, ce petit volume : *Penser, Oublier*, est l'œuvre d'un esprit très-distingué et d'un poëte parfois original, mais qui n'est pas toujours aussi complétement

dégagé des réminiscences qu'il se l'imagine lorsqu'il met en tête de son livre cette épigraphe un peu trop crâne : « *Mauvais, mais moi !* »

M. Eugène Dubois, M. Adolphe Mathieu, M. André Van Hasselt et M. Julien Chamard sont vivants, Dieu merci ! et n'ont pas encore dit leur dernier mot[1]. Un autre Belge, mort en 1849, Th. Weustenraad, a laissé un volume de poésies très-remarquables. Voici deux passages seulement d'une pièce qu'il composa en 1833, à propos du suicide d'un jeune artiste. Il le représente tour à tour désespéré par les premiers désenchantements, rappelé au courage par l'amour d'une femme, enfin perdant cette dernière espérance et se jetant dans les bras de la mort.

Des rêves d'or de ton enfance
Qui voltigeaient sous tes regards,
Nés d'un baiser de l'espérance
Et d'un sourire des beaux-arts,
Alors l'essaim vif et splendide
Te laissa seul avec ton cœur,
Et se dispersa dans le vide
Au souffle irrité du malheur...

Si l'amour a rendu à l'artiste, pour un moment, l'espérance et l'inspiration, combien ce moment a été court ! Écoutez maintenant ce rhythme étrange, si bien en harmonie avec l'idée et le sentiment qu'il exprime :

Quels doux pensers alors germèrent dans sa tête,
Maintenant mutilée, ouverte par le fer ;

[1] Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Julien Chamard a été enlevé à ses amis par une phthisie pulmonaire, dans l'été de 1860.

Murmurèrent autour de sa lèvre, muette
Maintenant, et livrée aux morsures du ver;
Firent étinceler son regard de poëte,
Maintenant mort et sans éclair!

Cette phrase qui trois fois commence et trois fois retombe, ces rimes qui trois fois donnent les mêmes sons, comme une sorte de glas funèbre, cette triste reprise de la vie et de la mort, ces coupes, ces mouvements, cette harmonie, ne sont-ils pas d'un vrai poëte? C'est un effet analogue à celui de la belle prose que chante l'Église :

Dies iræ, dies illa
Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum Sibylla.

Et ici se trouvent de plus les circonstances particulières, les oppositions de la jeunesse et du néant, de l'espérance et de la fatalité, l'intérêt d'un malheur individuel, le récit, le drame, en un mot tout ce qui complète la poésie.

Ne trouvez pas mauvais, ami lecteur, qu'au moment où je prends congé de la Belgique très-bienveillante et très-hospitalière, très-froide à la surface pour l'étranger, très-cordiale au fond quand la glace est rompue, je me plaise à vous citer quelques-uns de ses poëtes peu connus chez nous, et qui mériteraient de l'être davantage. J'y reviendrai peut-être quelque autre jour, ainsi qu'à ses artistes. Car tous les arts se tiennent, et les Muses sont sœurs.

Mais je dis que ce n'est pas une raison pour vouloir, comme M. Arsène Houssaye, confondre ensemble les procédés de tous les arts, remplacer ceux de l'un par ceux de l'autre, peindre avec la plume, sculpter avec le crayon, et,

comme parle La Bruyère, raboter avec une scie ou scier avec un rabot. A quoi sert ce renversement? Il prouve que l'on manque de précision et non pas qu'on a du génie. Êtes-vous écrivain ou peintre? êtes-vous sculpteur ou musicien? Choisissez, prenez un parti, et dites-nous ce que vous êtês. Ou, si par aventure vous êtes l'un et l'autre, si même vous êtes tout cela à la fois, comme Benvenuto ou comme Michel-Ange, ce n'est pas à dire qu'il vous soit permis de mêler, d'intervertir et de corrompre tous ces divers arts et tous leurs effets. Pourquoi vouloir peindre comme on chante; ou vouloir chanter comme on sculpte, ou vouloir écrire comme on peint? Où est l'utilité de ces transpositions? Chaque art se suffit à lui-même, pourvu que l'on sache en user et lui faire rendre ce qu'il contient. Cette confusion est impuissance et non pas puissance; ou bien c'est jonglerie, semblable à celle de ces soi-disant somnambules qui annoncent qu'ils liront avec la nuque. J'aime autant les phalanstériens de Cham, avec leur œil au bout d'une queue. — Je n'ai jamais compris les prétendus gourmets qui, en mangeant un bon gigot de pré salé, disent par manière d'éloge qu'il sent la noisette, ou qui, en dégustant une volaille truffée, s'écrîent : « Oh! l'excellent chapon! on dirait un faisan! » ou bien : « Que voilà une délicieuse pomme de calville! elle sent l'ananas! » Comme si la qualité de chaque chose n'était pas avant tout d'être elle-même et de sentir son propre goût!

Annoncer qu'on fait de l'histoire et traiter l'histoire en roman; se donner pour un écrivain et dire en même temps : « Je m'en vais peindre à fresque; » puis, au lieu de fresque, faire du pastel, et tout cela en guise d'histoire, c'est brouiller tout : j'en vois l'inconvénient, mais je n'en vois pas l'avantage.

« Fais ce que tu fais, » disaient les anciens, *Age quod agis;* fais cela et pas autre chose, c'est le moyen de le bien faire. Ils disaient encore : « Rien de trop! » Plutôt en deçà qu'au delà! *Ne quid nimis!* Ils disaient encore : « L'art suprême, c'est que l'art ne se montre pas, » *Suprema ars est, artem non apparere.* Et c'est en suivant ces préceptes qu'ils produisaient des œuvres nobles et délicates, élégantes et familières, douées de jeunesse éternelle, des œuvres idéales et réelles, humaines et divines. Et c'est en ne suivant pas ces mêmes préceptes qu'on gaspille aujourd'hui beaucoup d'esprit à faire des livres boursouflés, enluminés et éphémères.

Ces grands artistes méditaient longuement, vivaient leur œuvre, pour ainsi dire, la portaient dans leur sein avant de la séparer d'eux-mêmes et de la mettre au jour. Aujourd'hui, la plume fait tout; aussi la plupart des écrits n'ont plus rien de vivant, l'âme est absente : ce sont jeux de style, fioritures, variations fantaisistes, nés de la fumée de cigare et qui se dissipent comme elle. Le sérieux manque, et le naturel. Le *gendelettre* a tué l'homme.

« Quand on voit le style naturel, dit Pascal, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme; au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur. »

Le naturel, comme on doit l'entendre, n'est pas tout ce que nous présente notre imagination ou notre plume; le naturel n'est pas, malgré son nom, tout ce que donne la nature. Et d'ailleurs, comment distinguer ce qui viendrait de la nature seule, et ce qui vient de l'éducation, de l'habitude, de la mémoire, de la mode, de l'imitation involontaire? Ce n'est donc pas tout ce que donne la nature,

c'est tout ce qu'elle donne de conforme à la raison, au bon sens, au bon goût, au réel, mais aussi à l'idéal. Sénancour touche bien ce point dans un fragment qui suit ses *Rêveries* : « Le naturel n'est pas ce qui, par singularité, se présente d'abord à l'imagination, ce que dictent même ou ce qu'inspirent des habitudes ou des inclinations particulières, mais ce que tous les esprits auxquels on ne pourra contester de la justesse et de l'étendue croiront d'accord avec l'ordre universel ou conforme à nos penchants les moins variables, les plus secrets et pourtant les moins douteux. »

Pour conclure, le naturel vaut toutes les qualités du monde et fait passer bien des défauts. Réciproquement l'affectation étouffe bien des qualités. Il en faut toujours revenir au jugement d'Alceste et de Molière ; c'est là le bon, et je m'y tiens, n'en déplaise à M. Arsène Houssaye :

Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles...
Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité ;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature...

Ne quid nimis ! c'est la règle du goût ; — et c'est peut-être aussi celle du bonheur.

De tout un peu, et rien de trop ! Un peu de santé, un peu d'amitié ; un peu de travail, un peu de plaisir ; un peu d'argent, un peu de poésie ; un peu d'amour, un peu de solitude ; un peu de voyage, un peu de chez soi ; un peu de musique, un peu de peinture ; quelque statuette ou quelque vase ; un peu de chaleur en hiver, un peu de fraîcheur en été ; une rose, deux brins de réséda et cinq

à six violettes dans un verre d'eau ; un enfant qui joue près de vous en gazouillant comme un oiseau, tandis que vous lisez un livre court, écrit sans affectation, ou que vous causez doucement avec votre femme ou quelques amis ; — que faut-il davantage?

Heureux ceux-là qui possèdent ces biens ! et qui travaillent de toute leur bonne volonté et de toute leur énergie à les procurer le plus vite possible à ceux qui ne les ont pas encore !

Mais, à vrai dire, quelques-uns de ces biens sont de ceux que chacun doit se faire à lui-même et qu'autrui ne peut lui donner. C'est nous-mêmes qui, dans la plupart des choses, devons être les principaux artisans de notre bonheur. C'est là notre œuvre propre : l'homme fait son bonheur comme l'abeille fait son miel.

Mais dans le miel il y a les fleurs prises de toutes les campagnes, et le miel à son tour plaît à ceux qui le goûtent. Ainsi, dirait un homme de Bourse, le miel emprunte et prête tour à tour.

Et, de même, on peut nous aider à être heureux, et nous devons à notre tour faire une part aux autres dans notre bonheur.

29 mars 1860.

VII

Réplique à un Journal belge. — Les Gnomiques.

Un soir, il y a sept ou huit ans, à Bruxelles, j'entrai au théâtre des Galeries-Saint-Hubert. On y donnait ce jour-là, par hasard, une représentation de pièces flamandes. Quand j'arrivai, un acteur chantait des couplets dont le refrain était le mot *Fransquillons*. Chaque fois que ce mot revenait, accompagné de lazzi et de charges grotesques, toute la salle éclatait de rire.

Or, vous saurez que *Fransquillons*, dans le langage de certains Belges, veut dire *Français*, avec une teinte mixte de ridicule et de mépris.

J'étais venu là tout bonnement pour faire connaissance avec la gaîté flamande et pour en prendre ma part, si je comprenais. Je ne compris que le mot *Fransquillons*, que m'avait expliqué un frère aîné d'exil. Je sortis, attristé de voir que les représentations populaires étaient employées à cela : à fomenter les vieilles rancunes, les sottes antipathies de peuple à peuple.

Plus d'une fois depuis j'ai rencontré ces sentiments mesquins et misérables qui faisaient un triste contraste avec ceux de la majorité des Belges.

J'ai eu le plaisir de vous dire que la Belgique en général était très-bienveillante et très-hospitalière ; que le peuple belge, froid à la surface pour l'étranger, dont il se dé-

fiait d'abord, était très-cordial au fond lorsque la glace était rompue. Tels sont, je le répète, les sentiments de la majorité des Belges.

Tels étaient en particulier ceux de l'homme éminent, à jamais regrettable, que Bruxelles pleure en ce moment. M. Charles de Brouckère, bourgmestre de Bruxelles, fut en toute occasion l'appui des exilés français. C'était le type du bourru bienfaisant. En homme qui sait le prix d'une minute, il avait une obligeance brusque, tout le contraire de l'eau bénite de cour. Comme ces statues qui ont gardé la précieuse trace des jointures du moule, sa loyauté avait conservé tous ses angles. Il vous rendait service comme on vous congédie. Avec son air impétueux et rude, il était la bonté, la cordialité mêmes.

Ce sont là les vrais Belges, et j'en connais plus d'un. Malheureusement il y en a d'autres qui ont des sentiments bien différents; il y a, en Belgique, comme partout, des gens malveillants et obtus, prompts à mal comprendre et à se fâcher, pour le plaisir de laisser échapper un peu de la bile qui les gêne. A propos de tout, à propos de rien, ceux-là crient contre les Français, qu'ils ont rebaptisés comme je vous ai dit; ceux-là font de petits couplets et de petites pièces, et de petits journaux, qu'ils trouvent moyen de multiplier par un procédé fort commode.

On fabrique d'abord un journal, qu'on offre à des abonnés cléricaux; puis on change le titre et le premier article, et l'on offre le même journal à des abonnés libéraux; puis on refait la même opération, et l'on offre le même journal à des abonnés radicaux. Et c'est toujours la même composition qui sert. Cela fait trois titres de journaux, et c'est toujours le même journal. Que dites-vous de cette industrie? Maître Jacques est bien dépassé! Il n'était que

cocher et cuisinier, montrant alternativement son tablier ou sa casaque. Maître Jacques n'était qu'un *Janus bifrons:* ces gens-là ont trois fronts, je veux dire trois masques, et sous ces trois masques et sous ces trois titres, c'est toujours l'*Écho de Bruxelles,* l'Écho de M. Briavoine.

Cet Écho-là vient de montrer combien il a d'esprit et de bonne foi.

Je ne sais si vous vous rappelez qu'une grande partie de notre dernière *Revue de quinzaine* était consacrée à faire l'éloge des poëtes belges et de la Belgique. Quelques journaux belges, appréciant le sentiment qui avait dicté cet article, jugèrent à propos de le reproduire, les uns sans commentaires, les autres en le recommandant à leurs lecteurs. Mais que fit l'*Écho de Bruxelles?* Passant sous silence mes six colonnes d'éloges pour la Belgique, il ne voulut voir et montrer qu'une seule chose dans cet article abominable : c'est que j'avais révélé au monde que, dans les anciens Pays-Bas, il y avait des marécages, et, dans ces marécages, des grenouilles! Comprenez-vous bien toute l'horreur d'une pareille révélation? « Voilà, s'écrie l'*Écho,* voilà en quels termes M. Émile Deschanel, à l'exemple de tant d'autres Français présents, passés et futurs, remercie la Belgique et la commune de Schaerbeék de l'hospitalité qu'elles lui ont accordée depuis 1851 ! »

Là-dessus, j'ai écrit à l'*Écho de Bruxelles* la lettre suivante :

*A M. le Rédacteur en chef de l'*Écho de Bruxelles, *du* National, etc.

« Monsieur le rédacteur,

» On m'apprend que vous m'accusez d'ingratitude envers la Belgique, à propos de mon dernier article des *Débats,* qui pré-

cisément est consacré en grande partie à faire l'éloge des Belges. Il paraît que vous avez mal pris une plaisanterie sur les grenouilles de Schaerbeék, que j'ai eu cependant la politesse de comparer à celles d'Aristophane, et vous savez que les grenouilles d'Aristophane ne manquaient pas d'esprit. Les Athéniens, qui en avaient aussi beaucoup, monsieur le rédacteur, ne songèrent jamais à se fâcher contre le poëte qui avait mis en comédie les grenouilles de l'Attique; mais vous, qui prenez fait et cause si chaudement pour les grenouilles de Schaerbeék, pourquoi donc, je vous prie, êtes-vous plus sensible au mal que j'aurais pu dire d'elles, et que je n'ai pas dit, qu'au bien que j'ai dit, à plusieurs reprises, des Belges, vos compatriotes?

» Cela ressemble fort à de la malveillance ; et le moment n'en est pas bien choisi, quand justement dans ce dernier article je me plais à célébrer de nouveau « la Belgique très-bienveillante et très-hospitalière. »

» Permis à vous de ne pas entendre la plaisanterie; mais la loyauté vous permettait-elle de passer sous silence mes six colonnes d'éloges pour la Belgique et pour les Belges, alors que vous releviez, avec une si belle indignation contre tous les « Français présents, passés et futurs, » quelques lignes de plaisanterie anodine sur les marécages de Schaerbeék, et sur la Senne, qui n'est pas claire comme eau de roche, vous en conviendrez?

» Eh! que serait-ce, grand Dieu! — comme dit l'ami *Uylenspiegel,* qui vous a fait spontanément une riposte fort sensée et fort piquante, — que serait-ce si d'aventure j'avais parlé des ânes de Schaerbeék, qui sont passés en proverbe à Bruxelles?

» Mais ni les ânes ni les grenouilles ne m'empêchent d'avoir à Schaerbeék, comme dans toute la Belgique, de bons amis, que votre déclamation injuste et votre réticence calomnieuse ne sauraient m'enlever.... » Etc.

Je viens d'apprendre que M. Hetzel, de son côté, a adressé à l'*Écho de Bruxelles* une lettre, dont je le remercie, dans laquelle il proteste contre les accusations perfides de ce journal.

L'*Indépendance belge* a également flétri, en quelques lignes froidement dédaigneuses, tant de malveillance et tant d'injustice.

Et on vient de voir qu'un autre journal belge, *Uylenspiegel*, avait adressé à l'*Écho* une réplique un peu verte.

Uylenspiegel, nom un peu difficile pour des oreilles et des bouches françaises, a passé cependant du flamand en français, où il est devenu le mot *espiègle*. Mais *Uylenspiegel* est mieux qu'un espiègle ; c'est un journal très-littéraire qui a, sur toutes les questions, autant de raison que d'esprit, autant de style que de raison. Ajoutons qu'il est égayé de lithographies remarquables, dues au crayon d'un jeune artiste namurois, M. Félicien Rops, dont le talent sait parcourir toutes les gammes de la fantaisie depuis Gustave Doré jusqu'à Daumier.

Uylenspiegel se moque, comme il convient, des cris de l'*Écho de Bruxelles* et de son sosie *le National*. « Voilà donc, dit-il, qu'on ne pourra plus mettre en doute la beauté de la Senne sans insulter la Belgique ? On ne pourra plus dire qu'il y a des grenouilles à Schaerbeék sans offenser le patriotisme de *l'Écho* et du *National?* Mais ces deux honnêtes journaux se sont bien gardés de citer les éloges que M. Deschanel fait de nos poëtes belges... Qui sait si l'auteur de l'article imbécile (en Belgique on appelle les choses par leur nom), qui sait si l'auteur de l'article imbécile qui a paru dans les deux feuilles de M. Briavoine n'est pas un poëte incompris et plus malheureux en réalité de ne pas s'être entendu citer dans le *Journal des Débats* par M. Deschanel que d'avoir entendu celui-ci parler des grenouilles de Schaerbeék? Bienheureuses grenouilles qui font parler d'elles ! gre-

nouilles dignes d'envie!... Envieux embourbés dans les marécages du *National* et de l'*Écho*, envieux dignes de pitié! »

L'ami *Uylenspiegel* est plus près que nous et plus à portée d'observer les choses. Il doit donc avoir touché juste en signalant, outre la malveillance générale de ces terribles gallophages, quelque autre petit sujet d'animosité. Et, en effet, comment expliquer sans cela une déclamation si déraisonnable contre quelques lignes de plaisanterie, et d'autre part un escamotage si malhonnête et si effronté de tout ce qui constituait l'article dans son vrai sens et dans sa vraie pensée de sympathie et d'affection pour les Belges? Prétendre qu'en appelant la Senne un assez laid petit ruisseau, je me suis rendu coupable envers la Belgique, c'est comme si on m'accusait d'insulter Paris en disant que la rivière des Gobelins est aussi limpide que la Senne à Schaerbeék, ou bien comme si on m'accusait d'insulter la presse belge tout entière en faisant voir comment *l'Écho de Bruxelles* manque d'esprit ou de loyauté, ou de l'un et de l'autre en même temps, de tout enfin, ni plus ni moins que l'infortuné Cabochard! — « Il a manqué! — De combien manque-t-il? — Il manque de tout!... et le reste est pour ses créanciers. »

Mais laissons Cabochard, et Bilboquet, et Maître-Jacques, et l'*Écho de Bruxelles*, et pardonnez-moi d'en avoir trop parlé.

Voici quelque chose de plus intéressant. Ce sont trois volumes où M. Morel, esprit très-distingué et très-savant, a recueilli les pensées, maximes et sentences des écrivains orientaux, grecs et romains. Ces trois volumes ouvrent une collection intitulée : *La Morale universelle*, ou *l'Es-*

prit de tous les peuples[1]. C'est-un répertoire très-riche, très-varié et très-curieux.

Vivent les moralistes, et surtout les gnomiques! L'antiquité les adorait. Lorsqu'on n'avait pas encore trouvé l'écriture, et, même après l'écriture trouvée, lorsqu'on n'avait pas encore inventé l'imprimerie, la concision avait son prix. Dire beaucoup en peu de paroles, c'était une chance de planter un trait dans cette cible étroite qu'on nomme la mémoire. « Les paroles des sages, dit l'Ecclésiaste, sont comme des aiguillons et comme des clous enfoncés profondément, » *Verba sapientium sicut stimuli, et quasi clavi in altum defixi.* On aimait donc ce genre bref, qui supprime les développements ; on lui avait donné dans la littérature grecque un nom particulier, on l'appelait le genre gnomique, c'est-à-dire le genre des sentences.

Ce qui est resté des sept sages de la Grèce nous est parvenu principalement sous cette forme.

Chez les Latins, Publius Syrus l'a rendue célèbre.

Les modernes l'ont affectionnée aussi. Montaigne, Charron, Érasme, Pibrac, Pascal, Nicole, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, le prince de Ligne, Joubert, Daniel Stern, et d'autres encore, — sans parler des devises de mirlitons et de caramels, — en sont des exemples divers.

Le genre gnomique a plusieurs avantages. D'abord il épargne à l'auteur ce que Despréaux disait être le plus difficile de l'ouvrage, les transitions. Un livre de maximes se fait tout seul, sans qu'on s'en doute, et se fait d'autant mieux.

Ensuite ce genre convient aux gens pressés, et, par le temps qui court, tout le monde est pressé ; c'est un des

[1] Paris, Hachette et Hetzel.

caractères de notre siècle, qui a inventé les bateaux à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, et qui demain aura trouvé la direction des ballons. On est pressé d'aller d'un monde à l'autre, comme d'aller à ses affaires, comme d'aller à ses plaisirs. On est pressé de faire la guerre, on est pressé de faire la paix. Les petites filles sont pressées d'être grandes, les grandes sont pressées de se marier, les maris sont pressés de déserter leurs femmes; les femmes sont pressées de s'en consoler, et les jeunes gens de les y aider ; ainsi tout n'est que presse dans la vie. Les voluptueux sont pressés de se corrompre, les âmes basses sont pressées d'adorer le succès, les ambitieux sont pressés de vous supplanter, les sots sont pressés de s'applaudir, les envieux de vous dénigrer; le poëte est pressé de lire ses vers; le journal est pressé de paraître, moi d'avoir broché ma Revue, le lecteur de la critiquer, un confrère belge de dire qu'il a bien raison, et moi de penser à autre chose.

Il faut donc au public pressé une morale tout épluchée. Vous rappelez-vous cette gentille fable de Florian, *la Guenon, le Singe et la Noix?*

Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie,
Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que dans la vie
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

Eh bien! c'est l'attrait des recueils gnomiques, tels que ceux de M. Morel, qu'ils vous dispensent de ce travail, et qu'ils vous servent la morale en cerneaux. Et, grâce à la disposition alphabétique, la curiosité friande trouve à la minute ce qui lui convient.

Quoi de plus agréable que ces sortes de livres? Vous avez là les premiers jets de toutes les idées, de tous les sentiments, sans phrases, sans remplissage, sans rhétorique. Des traits, rien que des traits, ou parfois des croquis. Ces croquis sont pris sur le vif, ils sont frappants et saisissants, comme presque toutes les ébauches; ils ne sont pas polis et effacés par le travail et les hésitations de l'art, par le mieux ennemi du bien. Ces traits restent fixés dans l'esprit du lecteur, l'excitent, le fécondent. On pense à côté de l'auteur, à propos de lui, pour ou contre lui. Sa pensée aimante la nôtre, ou l'électrise, en tire des étincelles. Ces sortes de réflexions et de maximes, lorsqu'elles viennent d'un esprit supérieur, c'est la substance même de la vie, c'est la fleur de l'expérience, ou plutôt c'en est le fruit mûr, qui tout seul se détache et tombe.

J'ai connu un pharmacien qui disait : « Le raisin, c'est du vin en pilules. » C'était bien là une métaphore de pharmacien. Le même aurait pu dire que les ouvrages gnomiques étaient de la morale en pilules. Ainsi divisée et réduite, la morale est facile à avaler. Ce sont des globules homœopathiques. On peut prendre le livre, et le laisser, et le reprendre à son loisir.

Toutes les nations ont eu leurs gnomiques. Il y a partout des gens d'esprit, d'honnêtes gens et de vrais sages : seulement il faut prendre la peine de les chercher, de les entendre, de les laisser agir ou parler à leur mode; il faut consentir à leur passer des caprices d'expression et s'atta-

cher surtout au fond des choses. J'ouvre le livre des *Moralistes orientaux*, et je suis charmé, sans être surpris, d'entendre des Turcs, des Persans, des Arabes, des Indiens et des Chinois, tenir de charmants propos ou énoncer de solides vérités. Toutes ces maximes sont comme la monnaie courante de l'esprit et de la sagesse universels.

Voulez-vous un conseil d'activité dans la lutte contre l'infortune? « Mille larmes ne payent pas une dette, » dit un Arabe. Avez-vous une inquiète envie de courir le monde? Cet autre vous avertit en deux mots : « L'univers est où tu es. »

Ces Orientaux, qu'on nous représente comme si volontiers paresseux, savent bien le prix de l'étude : « L'ignorance, dit drôlement un Persan, est une rosse qui fait broncher celui qui la monte et fait rire de ceux qui la mènent. »

Et leurs femmes, que l'on croit captives et presque idiotes, le sont-elles en effet? Non pas toutes, assurément; il y en a qui savent parler et se défendre. « La langue des femmes est leur épée, » dit un Chinois. Il faut donc compter avec elles comme avec toute personne qui porte une arme. — On sait que les Turcs, étant fatalistes, essaient de se persuader que tout est pour le mieux. « Grâces soient rendues, dit l'un d'eux, au Créateur plein de sagesse qui a fait de la femme un être plein de ruses! »

L'apôtre conquérant, le père de l'Islamisme, était, lui aussi, un gnomique, témoin le Coran. Et, quoique sensuel, ce Mahomet savait dire aux femmes des choses gracieuses. M. Morel a recueilli cette agréable anecdote, contée quelque part dans un livre arabe :

« Le meilleur et le plus grand des hommes plaisantait

volontiers; mais, lorsqu'il laissait échapper la plaisanterie parmi ses paroles saintes, il ne disait jamais que la vérité, et c'était toujours d'une manière adroite et indirecte. On rapporte qu'un jour il dit à une vieille femme : « A l'heure de la résurrection, aucune vieille femme n'entrera dans le Paradis. » La vieille, toute troublée, s'écria avec douleur : « O prophète de Dieu, quelles fautes avons-nous commises pour être privées du bonheur d'entrer dans le Paradis? « Alors l'élu de Dieu : « Il n'y aura pas de vieilles femmes parce qu'elles seront toutes rajeunies. » N'est-ce pas plaisir d'entendre un prédicateur annoncer, avec un tour si gracieux, de si aimables merveilles?

Il y a un certain Nabi-Effendi, que M. Morel appelle un Chesterfield turc, — en effet les conseils de ce Turc à son fils forment un joli pendant à ceux de mylord, — ce Nabi-Effendi a tracé le portrait d'une sorte de Tartuffe oriental: on dirait un portrait de famille de notre *Tartuffe*.

Quelle grâce encore et que d'esprit dans les moralistes grecs! mais là il faudrait tout citer.

Quelle plénitude solide dans les moralistes latins! Ce ne sont plus, comme dans l'Orient, des lueurs indécises ou des éclairs; c'est la lumière de la raison dans sa pureté féconde.

Sans doute les Romains, comme tous les peuples dont la vie a été longue, ne sont pas restés immuables, et parmi eux, comme partout, il y a eu des extravagants et des sots; mais en général ils eurent comme moralistes ce mérite qui les a rendus si parfaits dans la science du droit, l'intelligence de la vie pratique.

Leurs maximes ont des formes accentuées. N'aimez-vous pas ce Fabricius, à qui les Samnites, battus par lui pendant la guerre, ménagés après et traités bénignement, envoient de l'or, et qui, portant les mains à ses oreilles, à ses yeux, à son nez, sur sa bouche, enfin sur son ventre, dit aux ambassadeurs : « Je suis pauvre ; mais tant que je pourrai commander à tout cela, je ne manquerai de rien. »

A l'époque même de la décadence, et chez des écrivains plus que licencieux, on rencontre de bons conseils de morale pratique : « Quels sont, dit l'un d'eux, les éléments du bonheur? Une fortune acquise sans peine et par héritage, une terrre d'un bon rapport, un feu qui dure, jamais de procès, peu d'éclat, un esprit calme, une constitution vigoureuse, un corps sain, une franchise mêlée de réserve, des amis qui soient vos égaux, une conversation facile, une table frugale, une nuit sans inquiétudes, un lit où le plaisir trouve sa place ainsi que la pudeur, un sommeil qui abrége les ténèbres, l'art de se contenter de ce que l'on a et de ce que l'on est, sans désirer comme sans craindre la mort. »

Qui a dit cela? C'est Martial, qui ne garde pas d'ordinaire autant de mesure, Martial, ce débauché, ce mendiant, ce poëte des rues et des bouges, ce vil chansonnier de la police. Méprisable tant qu'on voudra, il abonde en saillies, en étincelles. «Tu me pries de te dire mes épigrammes. Non, Célès, ce ne sont pas mes vers que tu veux entendre, ce sont les tiens que tu veux me lire. »

Dans le roman de Pétrone, le Balzac romain, il y a toutes sortes de mots sur les femmes. « Sertoria met du blanc, elle perd son blanc et son visage. »

Vous voyez par ces citations si les recueils de M. Morel sont intéressants. Cet écrivain, qui est un chercheur, et de

plus un trouveur, y a mis la substance et la fleur d'immenses lectures.

On rencontre dans ces moralistes de tous les pays des pensées de génie et des idées ingénieuses, des réflexions très-graves et d'autres très-comiques. On voit défiler, dans cette amusante revue, des originaux de tous les climats : Arabes, Arméniens, Assyriens, Carthaginois, Chinois, Grecs et Romains, Égyptiens d'autrefois et d'aujourd'hui, Juifs d'avant et d'après l'ère chrétienne, Japonais, Javanais, Malais, Mendaïtes, Indiens, Phéniciens, Perses et Persans, Thibétains, Turcs et Tatars.

Ce n'est pas tout : les *Moralistes orientaux, grecs et latins* sont ou seront suivis, dans la collection Hachette-Hetzel, des moralistes français, anglais, allemands, italiens, espagnols, bref des moralistes et des gens d'esprit de tous les pays et de tous les temps.

On aurait tort de s'effrayer de ce titre sévère : *les Moralistes*. Ces livres sont des anthologies très-curieuses et très-amusantes, et, si le sérieux est au fond, on voit fleurir à la surface la variété exotique avec toutes ses couleurs et tous ses parfums.

26 avril 1860.

VIII

Les arts en plein vent. — *Paris inhabitable*, brochure de M. Alexandre Weill. — Les livres de M. Alfred Assollant.

Vous me permettrez bien, pour une fois, de parler de la pluie et du beau temps. Qu'y a-t-il de plus actuel que le beau temps et que la pluie? Hier l'un régnait, et ce matin l'autre; puis les voici tous deux ensemble, se mariant, se querellant. « Le diable bat sa femme et marie sa fille, » disent les bonnes gens du peuple, en voyant ce mélange de larmes et de rire, de pluie et de soleil.

On avait cru l'hiver fini, ce long hiver, revanche de M. Babinet! Et pas du tout, l'hiver recommence toujours. Quand donc finira-t-il?

L'autre semaine, au premier souffle du printemps, — un printemps d'essai, une frime, — on avait vu les marronniers des Tuileries déployer leurs gros bourgeons rouges en éventails de feuilles vertes. Le joyeux petit peuple des enfants reprenait possession de ses domaines et les remplissait de gazouillements. On renouait les amitiés anciennes et on en formait de nouvelles. Avez-vous remarqué que les enfants se prennent, se quittent, se retrouvent avec la facilité des oiseaux? A peine la civilisation ajoute-t-elle dans la forme au dialogue des petites filles un peu de cérémonie.

— Mademoiselle, voulez-vous jouer avec nous? Nous jouons aux dames patronesses.

— Mademoiselle, je vais demander à maman.

— C'est cela, mademoiselle, nous vous attendons...

D'autre part, aux Champs-Élysées, tous les théâtres de marionnettes, profitant du premier soleil, avaient rouvert avec éclat. Entre la place de la Concorde et le rond-point, près des nouveaux jardins anglais qu'on est occupé à planter, c'était un feu roulant sur toute la ligne : le théâtre de Guignol, le théâtre de Gringalet, le théâtre de Bambochinet, le théâtre Nicolet, le théâtre Variabilité, faisaient assaut de drôleries et de métamorphoses.

Entre tous les héros présents, passés et futurs, ceux qui recueillaient, comme toujours, la plus large moisson de bravos et de rires, c'étaient Polichinelle et le gendarme : après la longue trêve de l'hiver, ils se redonnaient avec une vigueur nouvelle ces admirables volées de coups de bâton dont l'intérêt ne tarit pas.

Jamais ni l'immortel auteur de *Faust*, ni Charles Nodier, ni Lisfranc, ni M. Charles Magnin, ni M. Octave Feuillet, ni M. Champfleury, ni M. Maurice Sand, ni M. Villevieille ne furent plus ravis de ce spectacle que ne l'était, en ces premiers beaux jours, le public de ce lieu charmant ; c'est-à-dire d'abord les bambins et les bambines qui se pressaient avec leurs bonnes sur les bancs aristocratiques, à deux sous la place, dans l'enceinte de la chaîne de fer soutenue par des piquets : et puis, à l'entour, au dehors, les militaires et les pékins flâneurs.

Le soir, les cafés chantants, qui avaient rouvert aussi, faisaient rage : le fort ténor tendait sa voix à faire frémir l'arc de triomphe ; celle de la chanteuse légère, avec ses spirales aiguës, entrait comme une vrille dans le tympan

des gens qui passaient ; mais tout flambait de verve, de gáieté et de gaz, et l'on voyait de loin étinceler à neuf les kiosques blancs relevés d'or sous la verdure exaspérée.

La foule était partout, partout la fête, et partout les arts en plein vent.

Or les arts en plein vent, quoi qu'on en puisse dire, ont dans la civilisation un rôle, modeste mais utile. Permis aux esprits chagrins d'en gloser ou de déplorer en phrases sonores cette vulgarisation de l'art ; pour moi, j'ose avouer que j'aime à voir, sous quelque forme que ce soit et à quelque degré que ce puisse être, l'habitude des plaisirs intellectuels se répandre de plus en plus. Et, tout en ayant l'air de rire, je ne fais pas fi, croyez-moi, de la littérature dramatique en plein vent ni de la musique à la belle étoile. Songez donc que pour quelques sous on a des chansons, des romances, des duos, des trios, même des opérettes, le tout arrosé de bière ou de grog et parfumé de cigare enivrant. Si l'exécution n'est pas parfaite, les auditeurs ne sont pas difficiles. — Eh ! c'est là le mal, dites-vous. — Non, c'est un bien, qui conduit à un mieux. Ces formes de l'art, à peine ébauchées, s'achèveront dans quelque esprit rêveur, éveilleront en lui l'idéal. Ces musiques, ces chants, quels qu'ils soient, ce sont des germes imperceptibles disséminés à tous les vents du ciel ; quelques-uns tomberont ailleurs que sur la pierre, et porteront leurs fruits un jour ou l'autre. A grande ou à petite dose, c'est toujours de l'esprit, de l'art, de la lumière, une occasion de poésie et un appel à l'idéal. On ne trouve pas dans la vie tant d'occasions de cette sorte, qu'il faille dédaigner celles qui se présentent. Riez, si vous voulez ; moi j'applaudis, ne fût-ce qu'en passant et de loin. Ces con-

certs sont du moins un passe-temps honnête, cela vaut mieux que l'alcool tout pur.

Les orgues mêmes, les orgues de Barbarie, font aussi leur œuvre civilisatrice. Ces chansons, tour à tour comiques, sentimentales ou belliqueuses, alimentent à leur façon l'instinct poétique des masses populaires. Elles servent à occuper l'esprit, à le distraire et à le consoler. Avez-vous réfléchi à tout ce que contiennent de consolations, pour l'ouvrière intelligente, qui ne vit pas seulement de pain, un cahier de chansons de deux sous et un bouquet de violettes? Telle romance qui vous ferait rire, vous lettré, sceptique et blasé, a fait pleurer ces deux beaux yeux naïfs. Brûlés du travail à l'aiguille, ils sont rafraîchis de cette rosée. Elle a pris sur le pain de sa journée ce superflu, chose si nécessaire, qui lui a redonné du cœur et de l'espoir.

Et ces figurines de plâtre, surmoulages plus ou moins adroits, que revêtent de grâces inattendues les lueurs mouvantes des becs de gaz, ces statuettes à bon marché ne font-elles pas, en attendant mieux, le charme et l'éducation instinctive de l'ouvrier qui les achète en revenant de son travail? Ces surmoulages vous agacent les nerfs, mais dans le nombre il en est de passables, et il est bon que l'artisan ait chez lui quelque statuette, quelque objet qui ne soit utile à rien, — qu'à éveiller, même de loin, l'idée de la beauté et de la grâce. — Cela lui fera désirer un jour d'avoir la Vénus de Milo ou la Diane de Gabies.

Je veux donc bien qu'on n'aime pas les surmoulages, les orgues de Barbarie, les cafés chantants, si l'on a le bonheur de pouvoir se donner quelque chose de mieux; mais on doit reconnaître, pour être juste, que ces ébau-

ches, si grossières qu'elles soient, peuvent faire naître dans les âmes bien douées quelque chose de moins grossier, de plus pur, de plus élevé. Ce sont des échelons intimes qui aident à monter plus haut ceux qui, autrement, ne monteraient guère, ou ne monteraient pas du tout. Ce sont de pauvres allumettes — qui peuvent allumer le feu sacré.

J'aime donc les arts en plein vent.

Ainsi déjà tout riait et chantait aux Champs-Élysées et aux Tuileries, se réjouissant des premiers beaux jours, lorsque la pluie est revenue interrompre ces joies, ces fêtes, inonder tout, — et délayer le macadam. L'ignoble macadam ! joie des cochers et désespoir des promeneurs. Jadis, il m'en souvient, une Parisienne eût traversé la ville en temps de pluie, sans avoir une tache à sa bottine ni une mouche à son bas blanc ! Aujourd'hui, osez, quand il pleut, traverser une rue macadamisée ! l'affreuse invention de cet Anglais vous barbouille jusqu'aux chevilles, et de quelle boue jaune et hideuse ! Cherchez maintenant un bas blanc, bien tiré, au-dessus d'une bottine !...

On ne peut plus aller qu'en voiture : chose coûteuse d'abord et ennuyeuse ensuite pour les gens bien portants, agiles et dispos, qui aiment à flâner. On ne flâne pas en voiture ; on roule et on arrive. Le flâneur ne tient pas à arriver. S'il se souciait d'arriver, s'il avait un but, autre que flâner, ce ne serait plus un flâneur. Le macadam, c'est là son crime, porte un coup mortel à la flânerie et aux jolis bas blancs qui en étaient le charme.

Paris de plus en plus devient inhabitable, hormis pour les capitalistes. M. Alexandre Weill vient à ce propos d'écrire une intéressante brochure, qui justement porte ce titre : *Paris inhabitable ; ce que tout le monde pense*

des loyers de Paris et que personne ne dit[1]. L'épigraphe, renouvelée de Rousseau avec une légère modification, est ainsi conçue : « J'ai vu les baux de Paris, et j'ai écrit ce petit livre. » Il est dédié à M. Haussmann, préfet de la Seine.

La cupidité toujours croissante des propriétaires est, selon M. Alexandre Weill, la cause principale de l'enchérissement de toutes choses.

Je ne suis pas propriétaire, et je suis locataire, hélas! Je trouve donc utile qu'on crie sur les toits les faits nombreux que met au jour cette brochure révélatrice ; mais en bonne justice il faut, ce me semble, reconnaître que l'avidité des propriétaires est peut-être l'effet tout autant que la cause de l'enchérissement général. Il y a là un cercle qu'on ne peut nier.

Cette réserve faite, je trouve dans la brochure de M. Weill une réclamation très-fondée contre un privilége des propriétaires comparés aux autres industriels.

« Je ne demande, dit M. Weill, que l'égalité devant le Code civil entre le marchand et le propriétaire, entre l'emprunteur et le prêteur. Cette inégalité entre le marchand et le propriétaire est flagrante, et il suffit de la signaler pour qu'on la prenne en sérieuse considération.

» La marchandise que j'offre à l'acheteur, j'en ai payé l'impôt de patente, puis d'autres droits si c'est une denrée ou si elle vient de l'étranger. Que je la vende ou non, il faut que je paye à l'État comme si elle était vendue. L'État ne me permet pas d'étaler un châle et de dire : « J'en payerai le droit le jour où je le vendrai, sinon je ne le payerai pas. »

» Eh bien! c'est pourtant ce que fait le propriétaire, il met un écriteau à sa porte : *Appartement à louer*. De cet apparte-

[1] Paris, Dentu, 1860.

ment, il n'a payé que la patente, presque rien. Le jour seulement où il le loue, il paye définitivement la contribution pour la valeur locative. S'il ne loue pas, il réclame et ne paye rien, absolument rien. Il rend au gouvernement son châle ou son sel, dont il n'a payé que certain droit foncier, et lui dit : « Tant » pis pour toi, je n'ai pas trouvé d'acheteurs, je veux dire de » locataires. »

» Quoi d'étonnant que les appartements soient d'une cherté frisant la folie ? — Qu'on accorde ce privilége aux marchandises : à l'instant elles augmenteront de cent pour cent ; car c'est un privilége si jamais il en fut. — Qu'on l'accorde pour quelques années à des propriétaires qui élèvent des maisons neuves, rien de mieux, pour quelques années seulement ! Mais l'accorder aux propriétaires de vieilles maisons, c'est un privilége odieux, presque aussi odieux que l'ancien droit de jambage et de champart. — Tout propriétaire doit payer l'impôt comme si toute sa maison était louée, absolument comme le marchand paye le droit de sa marchandise, vendue ou non. A lui alors de la vendre ou de la louer.

» Cette mesure d'urgence est de salut public. Elle est capitale, elle fera baisser les loyers d'un tiers. »

Je ne sais pas si la mesure aurait l'effet que l'on prédit, mais le privilége est flagrant et l'inégalité incontestable.

Pour remédier à l'encombrement des quartiers du centre et à l'enchérissement indéfini des loyers, l'auteur de la brochure propose en outre d'établir à l'intérieur de Paris des chemins de fer, soit aériens, soit souterrains. « Rien ne sera, dit-il, plus facile. Outre le chemin de ceinture qui, chose inconcevable, ne fonctionne pas encore pour les Parisiens, on pourrait en construire avec facilité le long de la berge de la Seine, et établir dans les rues larges de la capitale des chemins aériens sur des arcades de fer, hautes de trois mètres seulement, pour que voitures et hommes pussent passer dessous. On pourrait en

faire deux de chaque côté des boulevards, depuis la barrière du Trône jusqu'à la barrière de l'Étoile. Ils seraient un embellissement de plus pour la cité. D'autres chemins pourraient se faire en tunnel. On trouvera bien le moyen de résoudre en même temps le problème des égouts. »

Je ne viens pas du tout m'opposer à la prise en considération de ce projet; et sur les berges de la Seine, pour commencer, la chose paraît très-praticable; mais l'objection générale qu'on pourrait faire est-celle-ci: s'il ne s'agissait pour les Parisiens que d'être portés d'une extrémité de Paris à l'autre, ou du centre aux extrémités, ces chemins de fer seraient fort utiles; mais s'il est nécessaire que chaque voyageur puisse monter ou descendre à chaque rue, comme en voyageant par les omnibus, alors de deux choses l'une: ou bien ils auront des stations nombreuses, mais les convois, en s'arrêtant à chaque pas, perdront ce que les physiciens appellent la vitesse acquise, et en résumé n'iront guère plus vite que les omnibus; ou bien, pour ne pas perdre cette vitesse, il n'y aura que deux ou trois stations sur toute l'étendue du parcours, et alors cela ne sera pas très-commode pour les voyageurs et ne remédiera pas beaucoup au mal qu'on se propose de guérir.

Quoi qu'il en soit, cette brochure mérite d'être lue et méditée. *Viderint ædiles.*

Puisqu'il pleut encore, puisqu'il pleut toujours, rentrons au logis, et lisons. Car que faire en son gîte, à moins que l'on ne lise? Voici, au surplus, de quoi nous tenter: ce sont les livres de M. Alfred Assollant[1]; et d'abord, les *Scènes de la vie des États-Unis.*

[1] *Scènes de la vie des États-Unis*, Paris, Hachette. — *Deux Amis en*

Les Américains ont toutes sortes de grandes et excellentes qualités, mais généralement ils ne passent pas pour être gais ; ils le sont devenus dans ce livre de M. Assollant, qui est très-amusant et plein d'esprit.

L'auteur ne met pas seulement cet esprit dans sa façon de conter, dans ses portraits, dans ses jugements qui emportent la pièce ; il l'a incarné dans un personnage, dans le Français Acacia, qu'il jette au milieu des Américains, non pas pour faire sa fortune avec eux, quoiqu'il la fasse par-dessus le marché, mais pour s'égayer et nous égayer des excentricités auxquelles il assiste. C'est ce personnage qui conduit l'action, une action lestement menée, où il n'y a pas de temps perdu.

M. Assollant ne s'attarde pas au pathétique ni à l'analyse des sentiments. Il a pourtant des demoiselles aimées et amoureuses, et qui se marient à la fin ; mais c'est pour la forme. Le fond, c'est la vie américaine, présentée tour à tour sous tous ses aspects par le mouvement perpétuel des acteurs. Les personnages sont des marionnettes très-originales, qui gesticulent à merveille, qui exécutent des scènes très-vives, et qui se cognent continuellement, suivant les règles du genre. Outre le bâton des marionnettes classiques, celles-là ont le revolver et le *bowie-knife*, sorte de couteau-poignard ; de sorte qu'il reste par terre je ne sais combien de tués et d'écloppés. Le tout est plein de verve, et forme un spectacle fou, mais entraînant.

L'impression qui en résulte est-elle vraie, et est-ce bien là ce qu'on trouve aux États-Unis ? Je n'y suis pas allé

1792 — *Ibid.* — *Brancas, les Amours de Quaterquem. Ibid.* — *Histoire fantastique du célèbre Pierrot.* Paris, Michel Lévy frères. — *La Mort de Roland*, fantaisie épique.

voir; mais je le crois: le dessin a trop de relief et d'effet pour n'être pas pris sur nature.

Ce sont, par exemple, des entrepreneurs d'églises, qui louent leur salle à toutes les communions, à tant par heure; il y a un cornet à piston pour faire des intermèdes entre les sermons. Si un fidèle est touché de l'esprit et veut parler dix minutes de plus, il prend un supplément au bureau.

C'est un nègre qui se plaint qu'on le traite comme un laquais anglais.

C'est un petit abbé italien, bon diable, et bien plus aimable que les puritains; car il ne dit jamais les psaumes qu'à vêpres, et en latin, de peur d'attrister les gens.

C'est une presse locale si bien renseignée qu'elle ne laisse pas mourir un chat d'indigestion sans expliquer au public le menu de son dernier repas. Ce sont surtout d'admirables modèles de réclames, de speechs, de plaidoyers, d'une éloquence étourdissante et abrutissante, qui fait qu'on a mal à la tête pour ceux qui l'entendent.

Le *puff* d'Acacia montrant Lewis et l'annonçant aux dames du Kentucky est encore une très-plaisante imagination où l'on sent la réalité.

Les *Scènes de la vie des États-Unis* sont l'ouvrage le plus sincère du monde. L'auteur était allé dans ce pays avec des préjugés très-favorables. Mais là se déclara l'incompatibilité de l'esprit français, de la civilisation parisienne, avec la rudesse des Yankees, la morgue anglo-saxonne et le protestantisme. Tout cela est pris sur le fait et peint avec vérité dans son livre, qui n'a pas d'indignation, ni même d'étonnement. Il a vu des scènes qui pouvaient être odieuses, il les a seulement montrées ridicules.

Quel joli et vif dialogue que celui de M. Samuel But-

terfly avec son fils George Washington, tous deux avisant aux moyens de se défaire de ce Français à qui ils ont volé, en son absence, le territoire d'une ville entière. Ce dialogue est tout découpé pour le théâtre, et je ne m'étonne pas que l'on s'apprête à le transporter sur la scène et à faire de la jolie nouvelle des *Butterfly* une comédie qui s'appellera : *Une Ville volée.*

Les écrivains politiques font œuvre de parti en vantant leurs amis et en décriant leurs ennemis ; mais M. Assollant est romancier, et, par le temps ou la distance, ses *Deux amis en 1792* appartiennent bien plutôt à l'histoire qu'à la politique. De là son impartialité envers les ancêtres. On sent qu'il aime mieux le républicain, mais il n'insulte pas le royaliste. Le marquis de Dives est gai, il a de l'esprit, de la verve, du courage, et une grande délicatesse, en ce qui ne touche pas le beau sexe ; c'est un type de gentilhomme. Son récit de la bataille de Valmy est très-vrai et très-plaisant. Sa fuite à travers la France et ses aventures sur la route de Dives sont un tableau fidèle des mœurs du temps. La Terreur n'est pas exagérée, et l'on voit, malgré les déclamations politiques, une bonhomie dans les caractères qui n'existe plus aujourd'hui. Rien n'est plus amusant que son souper chez un maire de campagne qui lui offre en mariage une de ses trois filles, au choix ; ou que son aventure avec la belle Orange, maîtresse du féroce Rodolphe, qui tient une échelle entre ses dents.

L'*Histoire du célèbre Pierrot* est pleine d'imaginations fantastiques. Le combat de Pierrot contre Belzébuth et tous les diables est un chant de l'Arioste. L'ironie se mêle à l'épopée, et les critiques de la vie sociale à la peinture des combats qui se livrent dans les gorges profondes

des monts Altaï et dans le vaste empire des Iles Inconnues. L'empereur Vantripan est fort drôle. Je le crois quelque peu parent du Schahabaham de Crébillon fils. La description de la cour et des habitudes de ce monarque est une jolie caricature. Cela ressemble au talent d'Hogarth ; plus, une gaieté vraie, légère, qui, comme l'a très-bien expliqué M. Taine, est et sera toujours inconnue des Anglais.

Brancas est un essai d'un autre genre. Ce n'est plus un conte de fées; c'est une peinture de la vie bourgeoise en province, où l'on trouve beaucoup de vérité et une grande horreur de l'exagération. Le colonel Malaga, vieux soldat de Napoléon, endurci au meurtre et au pillage par la guerre d'Espagne; le major Bonsergent, l'ami des roses et des tulipes; la belle Claudie, qui a de l'esprit et de la fierté; Élodie Bonsergent, la femme de cinquante ans qui a été incomprise, tout cela est bien saisi et lestement enlevé. La lettre de Rita à son amie Claudie mérite d'être relue. Peut-être ces deux jeunes filles ne sont-elles pas assez naïves, de la naïveté convenue des berquinades; mais est-ce que les filles de vingt ans sont naïves? est-ce qu'elles ignorent quelque chose? est-ce qu'elles n'ont pas lu, en pension, une trentaine de romans?

Les Amours de Quaterquem sont une fantaisie des plus amusantes, d'une gaieté vraie, nullement cherchée, qui jaillit de source. L'auteur, avant tout, s'amuse lui-même, et par suite nous amuse aussi. C'est une aventure de vaudeville, mais il n'y a pas de charge grossière.

La Mort de Roland est une autre fantaisie, mais celle-là est épique, encore à la façon de l'Arioste, épopée mêlée d'ironie. Les combats prodigieux de Roland, les remparts des villes escaladées, les échelles rompues, les lances brisées,

les héros jetés comme des sacs dans le fossé, les amours mystérieuses, tout cela est mêlé de plaisanteries sensées et souvent piquantes. Les discours du pêcheur de truites et ses sentences font un contraste agréable avec les rêveries romanesques du héros.

Le style de M. Assollant est comme son esprit, aisé, net, agile, ne se sentant d'aucune école, d'aucun système, ne donnant ni dans la déclamation, ni dans la tartine, ni dans le mot, ni dans la couleur; style d'honnête homme et d'homme d'esprit, quelque peu pantagruélique, je crois, « et confict en mépris des choses fortuites. »

Et qu'est-ce qui n'est pas chose fortuite, dans ce bas monde, où nous roulons sous tant de flots ?

Grande qualité de cet esprit : il est absolument exempt d'emphase, de *cant*, soit anglais, soit français, car les Français de notre temps en ont aussi leur bonne part. Naturel autant que sincère, sceptique envers les hommes, non envers les idées, il n'est ni dupe ni dupeur. Je m'imagine que Voltaire eût pris plaisir à lire ces livres. On retrouve dans quelques-uns la rapidité légère de *Zadig*, l'ironie qui effleure et la fantaisie qui se joue.

Mais il y a aussi cette ressemblance, que parfois c'est l'écrivain qui parle à la place de ses personnages, et que le récit va et vient selon les caprices de l'auteur. L'imagination et la réalité se mêlent agréablement. Beaucoup d'action, peu de réflexions ; c'est au lecteur de conclure à son gré.

Décidément, avec de telles lectures, je ne me plains ni de la pluie ni du soleil, et les laisse s'arranger entre eux comme ils voudront.

17 mai 1860.

IX

L'Exposition horticole.

Quand tous les cœurs suivent Garibaldi, quand toutes les pensées sont attachées aux émouvantes péripéties de cette expédition aventureuse et sublime, quel intérêt peut-on trouver à autre chose? Mais ce sujet, le seul qui passionne en ce moment toute l'Europe, tout l'univers, n'est pas de ceux auxquels on ait droit de toucher dans une frivole Revue de quinzaine.

Ainsi nos pensées iront d'un côté, pendant que notre plume ira de l'autre, au hasard, « la bride sur le cou », comme dit madame de Sévigné.

Avez-vous visité l'Exposition d'horticulture, au palais des Champs-Élysées?

La mise en scène en est jolie. Ces groupes d'arbres et ces pelouses dans le palais même, ces oiseaux voltigeant en liberté sous la grande voûte de cristal, cette petite rivière avec ses deux ponts, sont un agréable joujou: on a bien fait de le mettre sous verre. Vous croiriez voir une réduction de la rivière du bois de Boulogne, qui elle-même n'est qu'un jouet, de dimension un peu plus grande.

Un jour qu'on montrait à Sophie Arnould, dans un jardin anglais, chose alors nouvelle en France, une petite rivière de cette sorte : « Oui, c'est charmant, dit-

elle, cela ressemble à une rivière comme deux gouttes d'eau. »

Si l'Exposition n'est pas des plus riches, elle est extrêmement élégante. Ce que j'aime, c'est qu'on n'y voit pas de ces fleurs très-rares, mais très-laides, qui font la joie des amateurs savants. Les fleurs qu'on y voit ne sont que très-belles; il faut en prendre son parti.

On remarque là les roses de M. Fontaine, les azaléas de MM. Mathieu et Mathieu (*sic*); il y en a surtout quatre ou cinq, de l'espèce que l'on appelle *azalea liliiflora alba,* qui sont admirables, éblouissantes, —de blancheur? non, ce n'est pas assez dire, de candeur et de pureté.

Est-ce la grandeur de la nef qui fait paraître petite l'Exposition, tout en lui donnant de la grâce, de l'air et de la liberté? Je ne sais; mais on est surpris d'en avoir si tôt fait le tour. C'est là sans doute un beau défaut. Toujours est-il que l'ensemble des collections paraît un peu mince.

Après cela, c'est peut-être la Belgique qui m'a gâté et rendu difficile. Car vous savez qu'en fait d'expositions florales, la Belgique et la Hollande n'ont vraiment de rivale que l'Angleterre.

En France, à ce qu'il me semble, le caractère de ces expositions a peut-être plus de grâce, mais certainement moins de puissance et de majesté que dans ces trois autres pays.

Plus on va vers le nord et vers le froid, vers les brumes et vers les neiges, plus on voit se développer l'amour des fleurs. L'homme est porté à attacher du prix aux choses en raison de leur rareté. Les peuples voisins du soleil sont blasés sur les fleurs et sur les fruits; les gens du nord ont pour les fleurs un culte. Il n'y a pas, chez les

Russes, un seul appartement qui ne soit orné de nombreuses jardinières entretenues avec le plus grand luxe; ce sont des chapelles de fleurs, des reposoirs dans tous les coins.

L'horticulture, chez les peuples du nord, n'est pas seulement un plaisir, mais un art; pas seulement un art, mais une science; pas seulement une science, mais une religion.

Elle a même ses superstitions. Une entre autres est de préférer, non les plus belles plantes, mais les plus rares, et, par suite, de les aimer d'un amour jaloux, égoïste, comme un sultan ses odalisques dans le harem. « Quel bonheur, pense l'horticulteur hollandais qui possède une curiosité, quel bonheur si je pouvais la posséder tout seul! »

M. Eugène Noël, dans un aimable petit livre qui a pour titre *la Vie des Fleurs et des Fruits* [1], conte qu'il rencontra un jour en chemin de fer un de ces amateurs jaloux qui lui parla du *diclytra spectabilis*, apporté de l'Inde par Fortune : « C'est, dit-il à M. Noël, une plante des plus gracieuses; *malheureusement* elle pousse dans tous les terrains avec la plus grande facilité, elle passe l'hiver dehors, et nous la verrons bientôt dans tous les jardins et sur toutes les fenêtres, comme le fuchsia. »

L'horticulture, dans les pays glacés, est une lutte avec la nature; c'est une protestation et un défi; on nargue l'hiver à grands frais. Au contraire, la culture, en France, est, comme le dit gracieusement M. Noël, « une amitié de l'homme avec la nature. »

[1] *La Vie des Fleurs et des Fruits*, par Eugène Noël, avec une Préface de P. J. Stahl. Paris, Michel Lévy et Hetzel.

Maître Mollet, jardinier d'Henri IV, a écrit sur son art un livre pratique, plein de bonhomie, où l'on trouve de charmants passages comme celui-ci : « Les poiriers de bon chrestien d'hyver sont fort domestiques ; si bien qu'il ne faut pas les éloigner de la maison, ains (*mais*) les planter, si faire se peut, dans les basses cours; ils demandent de voir souvent leur maître ; l'haleine de l'homme leur est agréable. »

N'est-ce pas joli ? — Et l'homme, à son tour, aime tant ces poires, qu'il les mange. — Maître Mollet nous dit encore : « C'est une chose très-certaine que les plantes se portent jalousie les unes contre les autres aussi bien que les créatures raisonnables et animales. C'est pourquoi, pour empescher la jalousie que les espèces peuvent avoir les unes avec les autres, il les faut planter chacune en un quarré à part... »

En France, une Société florale a promis un prix à l'horticulteur qui montrera la plus belle collection de fleurs des champs; c'est une idée heureuse et qui mérite d'être louée. Elles sont charmantes, ces fleurs plébéiennes, et l'éducation va les rendre plus charmantes encore. Quoi de plus aimable, par exemple, que la petite fleur de la bourrache? Étoile d'azur, le cœur en dehors, symbole de la sincérité.

Les simples graminées n'ont-elles pas eu l'honneur d'être caractérisées par le grand Linnée en ces paroles amicales et fraternelles? *Gramina plebeii, rustici, pauperes, culmacei; vulgatissimi, simplicissimi, vivacissimi; regni vegetabilis vim et robur constituentes; quòque magis mulctati et calcati, magis multiplicativi.* « Les graminées sont les plébéiens, les prolétaires, les pauvres et les paysans du régne végétal; elles en sont la partie la plus simple, la plus nombreuse, la plus vivace; elles en

constituent la vaillance et la force; plus on les maltraite, plus on les foule aux pieds, plus elles se renouvellent. »

L'éducation les modifie, les développe et les achève, tout comme les êtres doués de raison. Le froment, qui nous donne le pain, n'existait point dans la nature : c'est l'éducation qui l'a créé.

Quoi de plus intéressant que les acclimatations, et quoi de plus utile? Greffer les plantes, comme croiser les races, c'est perfectionner les unes et les autres, c'est les modifier à l'infini, c'est les créer une seconde fois, autres qu'elles ne furent créées la première.

Le secret de la vie à bon marché, de l'abondance à la portée de tous, se trouvera peut-être, du moins en partie, dans un renouvellement des arts de la culture. Ce qu'a fait Parmentier en introduisant dans nos pays la pomme de terre, mille autres peuvent le faire à leur tour en popularisant d'autres végétaux non moins utiles.

On ne sait pas assez toutes les peines que se donna cet homme de bien pour faire admettre et pour vulgariser l'usage du précieux tubercule. En vain les journaux parlaient de la pomme de terre, en vain les académies la préconisaient : les paysans n'y mordaient pas. En vain aussi Louis XVI, dans une fête publique, avait eu l'idée humaine et sympathique de mettre à sa boutonnière une fleur de cette utile plante, — justement la fleur de la pomme de terre ressemble un peu à la croix de saint Louis. — En vain il avait fait servir des pommes de terre sur sa table; en vain il en avait fait planter dans les carrés du jardin des Tuileries, sous ses fenêtres; en vain il en avait envoyé des lots pour présents aux cultivateurs. « Ceux-ci les donnaient aux cochons, qui, d'un air satisfait, joignaient de petits grognements approbatifs aux recommandations

officielles. » Mais cela ne persuadait pas leurs maîtres.

Parmentier, au désespoir, continuait de voir sa plante partout dédaignée. « De quoi s'avisa-t-il? Le trait est de génie. Il planta un champ de pommes de terre aux Sablons, à la porte de Paris, et les fit cultiver avec soin. L'époque de la maturité venue, il place aux quatre coins du champ des écriteaux par lesquels est faite défense à tous de toucher à cette récolte, sous les peines les plus sévères. Des gendarmes ont charge de garder le champ nuit et jour et de poursuivre les délinquants. Puissance merveilleuse de l'autorité! En quinze jours, toutes les pommes de terre, en dépit des gendarmes, sont enlevées, mangées, déclarées excellentes, puis, à partir de ce moment, cultivées et propagées par tout le royaume. »

La plupart de nos plantes et de nos arbres sont d'acclimatation bien plus récente qu'on ne le croirait généralement. Le rosier du Bengale ne date que du siècle dernier, la rose moussue est de 1727; la rose-pompon n'a été découverte, sur une montagne des environs de Dijon, qu'en 1735. La renoncule et la rose de Damas nous viennent de saint Louis; le lilas fut apporté de Perse il y a trois cents ans. L'acacia (robinier) est de cent ans postérieur, et le patriarche de tous les acacias français, planté en 1635 par Vespasien Robin, existe encore au Jardin des Plantes. Le marronnier d'Inde, le plus ombreux de nos arbres, est du même âge. Il n'y a pas deux cent cinquante ans que le platane nous a été apporté d'Italie; l'orme ne s'est bien multiplié chez nous que depuis le XVIe siècle. La laitue, le melon, les artichauts, les œillets d'Alexandrie, furent apportés d'Italie par Rabelais, pour son ami le cardinal d'Estissac. Parmi les fleurs introduites chez nous depuis cette époque, la reine-marguerite n'a pas soixante

ans; les dahlias sont d'hier. La tulipe n'est connue que depuis le commencement du XVII[e] siècle. Le réséda nous est venu d'Égypte et de Barbarie, il y a à peu près cent ans. La capucine, originaire du Pérou, n'a qu'un siècle et demi. Le mimulus rouge date de 1834.

Sans dire du mal des fleurs rares, j'avoue que j'aime beaucoup les fleurs communes. Et je ne puis m'empêcher d'être un peu du sentiment de La Bruyère. Vous vous rappelez sa moquerie sur le fleuriste *curieux* ou, comme on dirait aujourd'hui, ami des curiosités:

« Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine, au milieu de ses tulipes, » etc.

La fleur que cet écrivain aime le mieux, c'est, pour employer son charmant langage, « l'une des grâces de la nature, l'une des choses qui embellissent le monde : un lis, une rose. »

Tel est aussi le sentiment de M. Eugène Noël. Il ne tient ni aux fleurs aristocratiques, ni aux raretés bizarres, ni aux monstruosités tapageuses. Il s'accommode, et nous aussi, des fleurs modestes. « Les plus humbles des fleurs, dit-il, nous donnent les plus précieux des fruits : le raisin, le blé. Ainsi ce sont les humbles des humbles qui nourrissent et désaltèrent le monde. »

On voit à l'Exposition des Champs-Elysées des raisins de toute beauté provenant des serres de MM. Charmeux, horticulteurs à Thomery, près de Fontainebleau.

L'autre jour, une petite fille voulait à toute force en prendre une grappe; la mère la retenait de son mieux, et elle-même avait visiblement l'eau à la bouche.

« On ne peut pas toucher aux grappes, ma petite fille.

— Mais les grains qui sont par terre, on peut bien les ramasser? »

Et, sans attendre une réponse, la petite ramasse les plus beaux, — diaphanes, blonds, pourprés, mielleux, « et d'un goût, à les voir, non pareil! » — Elle portait à sa bouche sa main pleine; la mère l'arrête : « Fi! mademoiselle, que c'est vilain! » et lui prenant deux ou trois grains, elle les avale étourdiment.

Qui fut surpris? Ce fut un groupe d'oiseaux qui, voltigeant tout à l'entour, avaient compté sur ces beaux grains tombés à terre, — mais compté sans la petite fille et sans la maman.

M. Cremont, de Sarcelles (Seine-et-Oise), et M. Moreau, de Verrières (même département), ont exposé, comme MM. Charmeux, des lots superbes de fruits forcés, bien faits pour tenter tout le monde : fraises, cerises, figues, pêches, poires, pommes, melons et ananas. On se croirait au paradis terrestre, et on sent des envies extrêmes de toucher au fruit défendu. Les hommes prennent un air hypocrite, mais les femmes laissent voir leurs dents humides entre leurs lèvres entr'ouvertes, et semblent de vivantes statues du Désir. On devine, on sent que les houppes papillaires de leur langue et de leur palais se dressent frétillantes, comme des petites filles à qui l'on va raconter une histoire. On reconnaît les filles d'Ève. Balzac seul aurait eu la même franchise qu'elles, et aurait laissé éclater aussi librement sa gourmandise frugivore et sa concupiscence végétale en présence de tant de beaux fruits.

Vous savez combien il aimait les fruits, si nécessaires à son corps échauffé par le travail et par les veilles. « Il en

consommait en quantité, — nous dit un de ses historiens familiers, M. Léon Gozlan; — ceux qu'on voyait sur sa table étonnaient par la beauté de leur choix et de leur saveur. Ses lèvres palpitaient, ses yeux s'allumaient de bonheur, ses mains frémissaient de joie à la vue d'une pyramide de poires ou de belles pêches. Il n'en restait pas une pour aller raconter la défaite des autres. Il dévorait tout. Il était superbe de pantagruélisme végétal, sa cravate ôtée, sa chemise ouverte, son couteau à fruits à la main, riant, buvant de l'eau, tranchant dans la pulpe d'une poire de doyenné, je voudrais ajouter et causant; mais Balzac causait peu à table. Il laissait causer, riait de loin en loin, en silence, à la manière sauvage de Bas-de-Cuir, ou bien il éclatait comme une bombe si le mot lui plaisait. Il le lui fallait bien salé; il ne l'était jamais trop. Alors sa poitrine s'enflait, ses épaules dansaient sous son menton réjoui. Le franc Tourangeau remontait à la surface. Nous croyions voir Rabelais à la mense de l'abbaye de Thélème. Il se fondait de bonheur surtout à l'explosion d'un calembour bien niais, bien stupide, inspiré par ses vins, qui étaient pourtant délicieux. »

Outre l'Exposition des fleurs, fruits et légumes, il y a celle des arts et industries horticoles : bancs, chaises, tables de jardins, kiosques, pavillons, volières; arrosoirs et jets d'eau de toutes sortes; appareils pour chauffer les serres ; instruments pour tailler les arbres, pour écheniller; — « insecticide Vicat, — *souricide* Vicat » ; — « *morto-insecto* pour la destruction des insectes » (un membre de l'Académie des Inscriptions proposerait peut-être de lire : *Mort-aux-insecto*), mais combien *morto-insecto* est plus joli ! surtout avec la glose qui l'accompagne : « pour la destruction de

insectes», de peur qu'un public illettré n'eût pas compris cette dénomination savante, inventée par M. Julien : *morto-insecto !*

Là sont aussi des vases, des poteries, et même de simples bouteilles, mais bouteilles loyales, jaugées et contrôlées ! et, pour point de comparaison, en regard, ce que le fabricant appelle très-justement « les bouteilles voleuses », celles qui ont cours dans le commerce, chez les marchands de vin, chez les restaurateurs et chez les cafetiers : « bouteilles voleuses, canettes voleuses, choppes voleuses, » dit l'écriteau, qui ne corrigera personne parmi tous ces honnêtes industriels, et n'empêchera pas le public bon enfant de continuer à se laisser voler. Le public trouve de mauvais goût d'avoir l'air chiche ; et ces industriels trouvent de bon goût de l'exploiter impudemment, diminuant sans cesse la capacité des bouteilles, des canettes, des choppes, et sans cesse augmentant les prix : friponnerie en partie double.

Ceci me rappelle un autre abus signalé par M. Alexandre Weill, dans la brochure dont je vous parlais l'autre jour, *Paris inhabitable.* « Il est d'usage à Paris, dit-il, que l'on donne deux sous au garçon de café ou de restaurant ; c'est le minimum pour une seule personne. Le limonadier gagne d'ordinaire soixante pour cent sur la consommation, il ne peut pas exister sans ce bénéfice ; mais, du moins, il pourrait payer ses garçons pour servir le chaland, comme cela se pratique en Allemagne et en Angleterre ; ou bien il pourrait laisser le pourboire à ses domestiques, que l'habitué de la maison rétribue selon son plaisir et son goût. Eh bien ! pas du tout ! Non-seulement il ne paye pas ses garçons, mais il partage avec eux le tronc des pourboires. Je connais des cafés et des rest

rants qui, après avoir prélevé la moitié du tronc, y laissent la somme fabuleuse de *soixante mille francs* par an. Ce n'est donc pas le travailleur garçon qui gagne à cet abus, mais le cafetier. Or le cafetier vous dira qu'il ne pourrait pas payer 30, 40 et jusqu'à 60,000 francs de loyer sur le boulevard sans les deux sous de pourboire par chaland. Il vous dira, ils me l'ont dit et prouvé, que le traité de commerce conclu avec l'Angleterre, dans une intention de bien-être national, n'aura pas la moindre influence pour la baisse du prix des consommations dans les restaurants et les cafés, attendu que tous les bénéfices sont absorbés par le loyer. »

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette charmante Exposition pour quelqu'un qui serait ou ferait semblant d'être plus horticulteur que je ne suis. Mais je confesse avec humilité que j'ai toujours trop aimé les fleurs pour apprendre la botanique. Je ne la comprends que comme un prétexte à se promener dans les bois, selon ce qu'écrivait Haüy, dans une lettre à Geoffroy Saint-Hilaire : « Un cours de botanique est de l'hygiène toute pure ; on n'a pas besoin de prendre les plantes en décoction : il suffit d'aller les cueillir pour les trouver salutaires. »

J'aime la botanique jusque-là ; mais, pour ce qui est de disséquer les fleurs et de leur donner de vilains noms tirés du grec ou du latin, ou pis encore, de ceux des personnes qui les ont découvertes, j'avoue que je n'en suis plus. Qui pourrait reconnaître le chèvrefeuille des Alpes dans le *Chamæcerasus xylosteon,* ou le jasmin à blanche fleur dans le *Nyctanthès sambac*, ou encore la giroflée jaune dans le *Cheiranthus cheiri?* Et voyez un peu

le bel effet que font des noms tels que ceux-ci, pris au hasard dans le livret de l'Exposition des Champs-Élysées :

Pandanus cuspidatus, *Pandanus utilis*,
Pinanga latisecta,
Macrophyllum chrysophyllum,
Beschorneria yuccoïdes,
Tupidanthus calyptrata,
Stadtmannia Jonghii,
Anœctochilus intermedius,
Caladium Troubetzkoii,
Carludovica palmata,
Alonzoa Warscewiczii,
Pincenectia tuberculata,
Curculigo sumatrana,
Begonia Griffithii, *Begonia xanthina Reichenheimii*, *Begonia hydrocotylæfolia superba*,
Erica ventricosa porcellina,
Pelargonium zonale inquinans,
Dodecatheon Meadia,
Mesembryanthemum deltoïdeum,
Spiræa Nicondertii,
Saxe-Gothæa conspicua,
Pinus Ayacahuite,
Abies Pinsapo, *Abies Pindrow*,
Cneorum Tricoccon, — etc.

Voilà quelques-uns des noms agréables, faciles, harmonieux, coulants et clairs, dont le livret est émaillé. Les fleurs peuvent être fort belles, et elles le sont; mais qui diable en peut retenir les noms, et à qui ces noms peuvent-ils plaire, excepté aux parrains qui les leur ont donnés, ou bien aux érudits en *us* ?

Encore ceux-ci trouveraient-ils parfois que le latin de

botanique ressemble fort au latin de cuisine ou au latin de diplomatie. Ce sont trois espèces de latin cousines germaines, infiniment curieuses, et qui eussent étonné Pline le Naturaliste autant que Cicéron ou Apicius.

J'aime donc la botanique pour ses promenades; mais j'émets le vœu qu'elle soit plus humaine lorsqu'elle se mêle de baptiser ou de rebaptiser les fleurs.

31 mai 1860.

X

Des excitants.

L'usage des excitants et des stupéfiants de toute sorte va se répandant de plus en plus.

Je ne suis membre d'aucune Société de tempérance — américaine, anglaise ni française ; — je n'ai donc pas l'intention de prêcher contre le vin, ni contre la bière, ni contre quoi que ce soit. Je ne veux que constater un fait et en rechercher les raisons.

Ce n'est plus seulement au vin ou à la bière, ce n'est plus seulement au café ou au thé, ou au tabac, que les hommes de nos jours demandent des excitations prétendues favorables, et qui, dans une certaine mesure, peuvent en effet n'être pas nuisibles, mais dont l'abus est très-funeste ; non, c'est à l'alcool sous toutes ses formes, eau-de-vie, rhum, absinthe, chartreuse blanche et verte ; pis encore, c'est à l'opium, c'est au haschich, que ces hommes déjà énervés demandent des excitations encore plus énervantes, des sensations inconnues et redoutables.

D'où viennent cet usage et cet abus ? Quels en sont les les effets et quelles en sont les causes ?

J'indiquerai d'abord la cause générale, tenant à la nature même de l'homme dans tous les pays et dans tous les temps. Cela suffira pour aujourd'hui, la suite viendra un autre jour.

I

Que l'homme est un animal mélancolique

L'homme, composé d'esprit et de matière, s'est défini lui-même « animal raisonnable. » Doué en effet de raison, et en même temps de passion, par l'une entrevoyant les problèmes insolubles de son origine, de sa destinée, du monde, de la cause première, par l'autre emporté dans le flot des instincts et des sensations, et, du milieu de ce torrent des réalités éphémères, levant les yeux vers l'infini de l'espace et de la durée, vers l'absolu plein de mystère, si l'homme est un animal raisonnable, il est aussi, par cela même, un animal mélancolique.

On a prétendu de notre temps que la mélancolie était un sentiment moderne. « A très-peu d'exceptions près, a dit Charles Nodier, les anciens ne paraissent pas avoir connu la mélancolie. » Victor Hugo a exprimé la même idée.

Je montrerai que ces exceptions ne sont pas si rares. Ce sera, si vous le voulez, comme une anthologie, ou comme un album des mélancoliques de l'antiquité. Feuilletez-le, si vous n'avez rien de mieux à faire. Autrement, si le monde antique vous ennuie, laissez cela et attendez que nous revenions au monde actuel.

La mélancolie existait dès la plus haute antiquité. La mélancolie est née avec l'homme, et elle s'est développée en même temps que sa raison.

Vous connaissez le vieux proverbe de l'Inde : « Il vaut mieux être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. » Quoi de plus mélancolique?

Dans le théâtre des Indiens, comme dans celui des Chinois, la rêverie se répand à grands flots à travers l'action dramatique. A chaque instant apparaît, dans leur poésie comme dans leur pensée, Yama, le dieu de la mort, portant sur sa tête une couronne, et une fleur dans ses cheveux; dans sa main droite est une massue, et il est monté sur un buffle.

Alexandre, demandant à un gymnosophiste (c'est le nom que les Grecs donnaient aux brahmes, à cause de leur vie ascétique et de leur nudité, même au cœur de l'hiver) — Alexandre lui demandant: « Quelle est la plus forte de la vie ou de la mort? — La vie, répondit le brahme, puisqu'elle porte tant de maux. »

Et comment le peuple indien, toujours conquis, n'aurait-il pas été toujours mélancolique?

La mélancolie des Arabes se montre assez dans le *Livre de Job*, qui est une légende de leur pays. Cet étrange poëme n'est qu'un long désespoir:

« L'homme, né de la femme,
Vit peu de jours et est rassasié de trouble;
» Comme une fleur à peine éclose on le coupe,
» Il fuit comme une ombre et n'a aucune durée...

» Quand j'ai appelé le tombeau mon père,
Et la pourriture ma mère et ma sœur,

» Où serait donc mon espérance?
Mon espérance, qui peut la voir?

» Elle est descendue aux portes de l'enfer,
Si du moins dans la poussière on trouve le repos!...[1] »

[1] *Le Livre de Job*, traduit de l'hébreu par M. Ernest Renan. Paris, Michel Lévy frères.

L'*Ecclésiaste* n'est pas moins désespéré que *Job* : « Vanité des vanités, dit-il, et tout est vanité... La mort des hommes est la même que celle des bêtes... Voyant les larmes des innocents, et que personne ne les consolait, j'ai trouvé les morts plus heureux que les vivants, et j'ai trouvé plus heureux que les morts celui qui n'était pas né. »

Ainsi le problème de la destinée humaine — de la naissance, de la vie, de la mort, — cette triple question terrible, d'où venons-nous? que sommes-nous? où allons-nous? source principale de toute mélancolie, ne préoccupait pas moins les Hébreux que les Arabes et que les Indiens.

La Bible tout entière serait là pour l'attester, depuis la Genèse et le pâtre Jacob, aux mystérieuses extases sous le ciel plein d'étoiles, jusqu'aux douces tristesses de Tobie et de Ruth ou aux désolations de Jérémie; depuis la veillée funèbre du Jardin des Oliviers et la sublime passion du Calvaire jusqu'aux visions apocalyptiques de l'île de Pathmos, dans lesquelles l'apôtre voit passer la Mort sur son cheval pâle, et tomber comme des figues les étoiles du ciel.

Les étoiles tombaient comme des figues vertes,
Et le ciel se roula comme un grand parchemin.

Et ce livre dont il nous parle, ce livre qui cause de l'amertume dans la bouche et dans les entrailles de celui qui l'avale, qu'est-ce, sinon le livre de la vie?

Passant de la Bible à Homère, et de la poésie orientale à la poésie grecque, on retrouverait partout et toujours le sentiment mélancolique.

« Entre tous les êtres qui respirent et marchent sur la

terre, il n'y en a point de plus lamentable que l'homme. » Telles sont les paroles que le plus grand des poëtes fait prononcer à Jupiter, père des hommes et des dieux. Et il les fait répéter par Ulysse, le plus sage de tous les mortels.

Aussi ne doit-on pas s'étonner de rencontrer dans l'*Iliade* le premier héros mélancolique de la poésie païenne, le personnage de Bellérophon :

« Alors, voyant que tous les dieux le haïssaient, dit le poëte, Bellérophon s'en allait seul, errant dans les plaines de la Lycie, rongeant son cœur, évitant les sentiers des hommes... »

La Fontaine avait ce passage dans la mémoire quand il a parlé de son ours, autre personnage mélancolique :

Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le Sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon, vivait seul et caché...

Hésiode ne trouve pas des accents moins lugubres que ceux d'Homère pour déplorer la tristesse de la vie humaine : « Les maux, — dit le poëte *des Travaux et des Jours*, — pleine en est la terre, pleine en est la mer ! »

Les poëtes tragiques parlent de même. Eschyle, « l'âme vêtue de deuil », pour employer une de ses expressions, tient le même langage que Job. « La race mortelle roule des pensées éphémères ; l'ombre de la fumée est moins fugitive. »

Que dit l'*Ajax* de Sophocle ? Même chose. « Je vois bien que nous ne sommes rien, nous tous qui vivons, que fantômes et ombres vaines. »

Que chante le chœur dans *Œdipe roi* ? « O générations

des mortels ! que votre existence est un néant à mes yeux ! » — Et celui d'*OEdipe à Colone*, qui résume la légende de Silène et de Midas : « Ne pas naître, bonheur ineffable ! Et le plus grand bonheur ensuite est de retourner vite de la vie à la mort. »

Tout le monde connaît le mot de Pindare : « Nous vivons un jour. Qu'est-ce que vivre? qu'est-ce que ne pas vivre? L'homme est une ombre en rêve. »

Si, au lieu des poëtes, on prend les philosophes, en voici deux, dont l'un, en présence de la destinée humaine, pleure toujours, et l'autre rit sans cesse, et le rire du second semble plus triste encore que les pleurs du premier.

La vie humaine ne paraît à Héraclite qu'une longue mort; partout des funérailles, la terre toujours béante, vaste champ de sépultures; voilà pourquoi il pleure. Et aussi parce que, dans l'âme humaine non plus que dans les choses extérieures, rien n'est fixe ni stable, et tout s'écoule, comme des eaux courantes. — Et la parole du philosophe païen se rencontre ici avec celle de Bossuet citant le livre des *Rois;* c'est ainsi que, sur cette pensée funèbre, la littérature profane donne la main à la littérature sacrée. — Il pleure enfin parce qu'il s'est vainement cherché lui-même, parce qu'à ses yeux la pensée humaine n'est qu'un jeu d'enfants. « La plus belle des guenons, dit-il, est laide comparée à la femme; et le plus sage des hommes, comparé à Dieu, n'est qu'une guenon. »

Démocrite, de son côté, négligeant les affaires ordinaires de la vie, parcourt le monde, et le trouve si plein de ridicules et de folies, qu'il le prend en pitié, se met à rire, à rire jusqu'à ce qu'il en meure. « L'homme tout entier, dès sa naissance, dit-il, n'est qu'une maladie », parce que l'homme est livré à l'incertitude et à la mort.

Stobée donne, sous le nom d'Aristote, une définition de l'homme que ni Démocrite ni Héraclite n'eussent démentie. « Qu'est-ce que l'homme? Un modèle de faiblesse, la proie de l'occasion, le jouet de la fortune, une image d'instabilité, une balance d'envie et de malheur; en résumé, flegme et bile. » Que ce dernier trait physiologique est terrible! — D'une manière analogue, les Anglais, esprits encore plus positifs qu'Aristote, au lieu de dire *mélancolie*, nom poétique et par là dangereux, disent tout simplement *spleen* (c'est-à-dire *rate*), avec aussi peu d'illusion et de grâce que, pour *papillon*, ils disent *mouche à beurre*.

Courons des philosophes aux historiens. Lisez dans Hérodote la conclusion si touchante et si triste de l'histoire de Cléobis et Biton, à propos de celle de Solon et Crésus. Voyez, au cinquième livre du même historien, les Thraces pleurant sur l'enfant nouveau-né et poussant des cris de joie dans les funérailles. Que dire des larmes de Xerxès? Qui ne les admirerait avec saint Jérôme? Laissons le grand orateur chrétien compléter le grand historien grec.

Saint Jérôme donc rappelle, d'après Hérodote, que Xerxès, le grand roi, étant monté sur une colline pour contempler le déploiement de son armée, composée d'un nombre infini de nations, se mit à pleurer en la regardant; et, comme on lui demandait ce qui le faisait pleurer, répondit: « Je pleure parce que, dans cent ans d'ici, de tant d'hommes que je vois, pas un ne sera en vie. »

« Oh! si nous pouvions, ajoute saint Jérôme, monter sur une tour tellement élevée que du sommet nous découvrissions toute la terre sous nos pieds (cosmographie du temps, conforme aux idées bibliques et homériques), c'est alors que nous verrions les ruines et les misères qui pèsent sur ce monde, les nations détruites par les nations, les

hommes massacrés, ou tourmentés, ou traînés en esclavage; d'autres noyés dans la mer; ici des noces, là des funérailles; les uns regorgeant de richesses, les autres réduits à la mendicité; enfin non-seulement l'armée de Xerxès, mais encore tous les habitants de la terre, en vie dans ce moment, et, dans quelque temps, morts! »

Quel accord entre les écrivains profanes et les écrivains sacrés! Quel concert de lamentations!... Est-ce assez de mélancolie?

Parcourrons-nous aussi les écrivains latins, pour achever, au moins sommairement, l'anthologie de la tristesse humaine depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours? Chez les Latins comme chez les Grecs, c'est toujours le même chant lugubre ou ironique sur les misères ou sur la brièveté de la vie; c'est toujours le mystère de notre destinée, projetant son ombre jusque sur nos joies, *omnia suffuscans mortis nigrore*, dit le poëte Lucrèce, qui, au sein de la volupté, trouve encore la mélancolie et s'écrie:

. . . . Même parmi les fleurs,
Quelque chose d'amer monte et glace nos cœurs.

Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angit.

De quels vers éclatants, mais éclatants à la manière d'une torche funèbre, ce grand poëte salue l'homme à sa naissance! « Comme un naufragé rejeté par la tempête, l'enfant, au moment où la Nature avec effort l'a poussé hors du sein de sa mère à la lumière du jour, gît sur la terre, nu, sans parole, privé de tout moyen de vivre, et remplit les lieux d'alentour de son vagissement lugubre, comme s'il devinait tout ce que la vie lui garde de maux à traverser! »

Pline le Naturaliste n'est pas moins amer que Lucrèce ; le savant parle comme le poëte : « L'homme, en naissant, est jeté nu sur une terre nue, livré dès cet instant aux cris et aux pleurs. Seul de tant d'animaux, il répand des larmes, et cela sitôt qu'il respire. Le rire, même précoce, même hâtif, n'est donné à nul être humain avant son quarantième jour. A ce douloureux essai qu'il fait de la lumière s'ajoute la souffrance des liens dont on serre ses membres, liens que ne connaissent pas les brutes. Né sous de si heureux auspices, le voilà pleurant, étendu, pieds et mains liés, lui qui doit commander à tous les animaux ! Il commence sa vie par des supplices, et pour un seul crime, celui d'être né. »

Horace, l'épicurien, cherchant à s'étourdir sur le problème de la vie, ne perd jamais de vue, dans ses chansons, l'idée de la mort : « Le vin chasse les soucis rongeurs, appelons Bacchus à notre aide... Pendant que ta jeunesse fleurit, cueille les roses ; couronnes-en ton front, avant qu'elles se fanent... Ne cherche pas à connaître ce que sera demain ; ne diffère pas jusqu'à l'autre année tes jouissances ; cueille ce jour, *carpe diem!* Pendant que nous parlons, la vie jalouse fuit. »

Perse, le stoïcien, qui devait mourir jeune, parle comme l'épicurien Horace : « Jouis de la vie ! Cueillons le plaisir ! Nous n'avons que ce moment d'existence ; bientôt tu seras cendre, vain nom, vaine ombre ! »

Avant ces deux poëtes païens, l'auteur, quel qu'il soit, du livre de *la Sagesse*, attribué à Salomon, n'avait-il pas dit de même : « Allons ! jouissons de la vie aussi longtemps que nous le pourrons. » — Et dans *les Perses* d'Eschyle, l'ombre vénérable du roi Darius ne sort-elle pas de son tombeau tout exprès pour donner aux Perses,

ses anciens sujets, un conseil semblable: Jouissons vite, la vie est courte!

Sur ce point donc, épicuriens ou stoïciens, profanes ou sacrés, vivants ou morts, tous se rencontrent, sont unanimes. Soit qu'on dise comme les uns : *La mort vient vite, jouissons de la vie,* soit qu'on dise comme les autres : *La vie nous échappe, pensons à la mort,* le fait où l'on revient toujours est identique; et ce fait est celui que les Trappistes, occupés à creuser leur tombe, ne cessent de se rappeler l'un à l'autre : « Frère, il faut mourir! »

Ainsi c'est vers la mort que tout regarde. Et qu'est-ce enfin que cette mort, objet de toutes les pensées? Mais il faut demander d'abord, comme tout à l'heure Pindare : Qu'est-ce que la vie? Ou bien il faut dire avec un autre poëte, mademoiselle Louise Bertin :

Si la mort est le but, pourquoi donc sur les routes,
Est-il dans les buissons de si charmantes fleurs;
Et, lorsqu'au vent d'automne elles s'envolent toutes,
Pourquoi les voir partir d'un œil mouillé de pleurs?

Si la vie est le but, pourquoi donc sur les routes,
Tant de pierres dans l'herbe et d'épines aux fleurs,
Que, pendant le voyage, hélas! nous devons toutes
Tacher de notre sang et mouiller de nos pleurs?

Sans parler des élégiaques latins, qui nous fourniraient trop d'exemples, Virgile, ce tendre génie, « ce paysan de Mantoue, avec sa timidité de vierge et ses longs cheveux rustiques », a des teintes d'une mélancolie rêveuse et d'une passion voilée qui déjà se pourraient nommer chrétiennes. Victor Hugo l'a bien senti et bien rendu en ces beaux vers :

Dans Virgile parfois, Dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait;
C'est qu'à son insu même il est une des âmes
Que l'orient lointain teignait de vagues flammes;
C'est qu'il est un des cœurs que déjà sous les cieux
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux.

En voilà assez, trop peut-être, pour prouver que le sentiment mélancolique existait dès l'antiquité. Étant l'un des nobles attributs de l'humanité, il s'est développé avec elle, et est par conséquent devenu plus intense chez les modernes. Le christianisme a contribué à le généraliser et à l'approfondir. « Sous le christianisme, dit M. Michelet, le moyen âge tout entier devient un Virgile. »

Le Stagyre de saint Chrysostome, analysé avec tant de finesse et de fermeté par M. Saint-Marc Girardin, ce Stagyre dont la maladie est l'*athymia*, le découragement, l'épuisement de l'âme, est, à certains égards, l'aïeul d'Hamlet; et Hamlet, à son tour, est parent de Pascal par sa folie mélancolique : Pascal est un Hamlet janséniste. Toutes ses pensées roulent aussi sur le *to be, or not to be*. — Chose plus singulière et moins remarquée : la fin du grand monologue de Figaro, s'élevant presque à la hauteur de celui d'Hamlet, atteint, peu s'en faut, à la même puissance de mélancolie, et cela dans une œuvre comique. « Pourquoi ces choses, et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête?... » — On sait que la mélancolie de Molière égalait celle de Shakespeare. La grande âme d'Alceste est sœur de celle de Jacques, ce héros bizarre et touchant de la comédie *Comme il vous plaira*. Vous vous rappelez la

scène où Jacques survient au milieu d'une chanson; en voyant son air sombre, le chanteur s'arrête...

JACQUES : « Continuez, je vous prie, continuez.

AMIENS : Cela vous rendrait mélancolique, monsieur Jacques.

JACQUES : Tant mieux! Continuez, je vous prie, continuez. Je puis sucer la mélancolie d'une chanson comme une belette un œuf. Continuez, je vous prie, continuez. »

Et le dialogue de Jacques avec Rosalinde, au commencement du quatrième acte.

De Hamlet et de Jacques le mélancolique descendent le Manfred et le Lara de Byron, comme du Saint-Preux de Rousseau descend le Werther de Gœthe. Et de tous ceux-là procèdent à leur tour le René de Châteaubriand, l'Oberman de Sénancour, le Joseph Delorme de Sainte-Beuve, la Lélia de George Sand, le Chatterton d'Alfred de Vigny, une grande partie des poésies de Lamartine, d'Alfred de Musset et de Victor Hugo.

La mélancolie est de tous les temps, non-seulement en littérature, mais en réalité; elle est le fonds de l'âme humaine, fonds qui s'accroît à mesure qu'elle s'élève. Voir de plus haut, c'est souffrir davantage, c'est approfondir les problèmes dont les bornes reculent toujours; plus l'horizon est étendu, plus il est sombre, plus on s'y perd. «Tous les hommes d'un esprit distingué, — dit Aristote, cité par Cicéron, — sont mélancoliques. » *Aristoteles quidem aït omnes ingeniosos melancholicos esse.* Mais ce ne sont pas seulement ceux-là, ce sont tous les hommes en général qui, même à leur insu, sont envahis par cette inexorable tristesse.

En vain le travail, l'amitié, l'ambition, l'amour, les affections de la famille et du foyer arrachent l'homme par

moments à cette maladie naturelle; plus souvent encore la fatigue ou l'insuccès, les déceptions, les désenchantements ou la perte des êtres chéris ne font que nous replonger plus profondément dans cet abîme de mélancolie. La vie elle-même et ses conditions nécessaires, la peine de ce que nous faisons, l'inquiétude de ce que nous ne faisons pas, nous accablent; et nous péririons, si l'étourdissement de la lutte incessante et la nécessité d'aller toujours ne nous sauvaient de nos pensées.

Quelques-uns concluent comme les Indiens, dont j'ai, en commençant, rappelé le proverbe.

Voici, par exemple, une nouvelle secte religieuse, établie à quarante milles de New-York, qui se propose pour idéal l'extinction complète de la race humaine, non pas violemment et en se tuant les uns les autres, mais en se condamnant à un célibat perpétuel. Ils se nomment la secte des *Stériles*.

Ils croient que l'homme est né méchant, et que moralement il n'est pas perfectible. Ils trouvent, disent-ils, dans la Bible, des preuves à l'appui de cette croyance. Il leur semble impossible d'admettre que l'homme soit fait à l'image de Dieu, et sont, au contraire, persuadés qu'il est tout entier l'œuvre du démon.

D'un autre côté, ils mettent en balance les rares instants de bonheur qu'on peut avoir sur la terre avec tous les chagrins qui sans cesse nous accablent, avec les souffrances physiques auxquelles l'homme est toujours en butte, et il leur semble, tout compte fait, que la vie n'a rien de fort agréable. Ils osent penser qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais été que d'être à ce prix. Si on leur objecte que cette vie n'est qu'un temps d'épreuve, et que Dieu punit les mauvais et récompense les bons, ils répondent qu'ils ne se

croient pas en droit de faire subir cette épreuve à ceux qui pourraient bien ne pas naître avec les vertus nécessaires à leur salut. Ils ne veulent donc pas prendre sur eux de mettre personne au monde.

Les gens qui composent cette secte sont hospitaliers; les étrangers qui passent chez eux sont logés et nourris gratuitement aux frais de la communauté; mais ne comptez pas sur le concours des Stériles pour vous sauver d'un danger qui menacerait votre vie : ils vous laisseraient bien vous noyer, vous brûler ou vous pendre, sans étendre la main pour vous secourir; car ils croiraient vous mettre au monde s'ils vous rappelaient à la vie, et ils veulent, avons-nous dit, l'extinction de la race humaine. Ils ne font rien pour détruire l'existence qu'ils tiennent de Dieu, mais ils se croient en droit de ne rien faire pour la conserver. On ne dit point cependant que, pour être logiques, ils aient eu l'idée de commencer par se laisser mourir de faim : ils ont l'inconséquence de vivre fort agréablement.

Ils possèdent un établissement magnifique, sur un point culminant, dans un site enchanté, d'où l'on découvre un des plus splendides panoramas de la nature. D'un côté est situé le bâtiment où demeurent les hommes; sur le côté opposé s'élève celui qui sert de refuge aux femmes. Les hommes et les femmes ne se rencontrent qu'au temple et à l'heure des prières. Les sectaires cultivent eux-mêmes la terre et font tous les travaux des champs en habit noir et en cravate blanche.

S'il advient que quelques-uns se rendent coupables d'infraction à leur vœu de célibat, ils sont aussitôt renvoyés de la congrégation. Toutefois, et comme leur doctrine prêche l'indulgence envers les faiblesses humaines, ils facilitent aux coupables leur rentrée dans le monde

en leur faisant don d'une assez forte somme d'argent.

On cite des personnes indélicates qui ne se sont enrôlées dans la secte des Stériles que pour en violer la loi et percevoir la prime accordée aux coupables.

II

L'homme donc, étant un animal mélancolique, a essayé de réagir contre cette tristesse naturelle. Accablé des fatigues et des soucis de chaque jour, soumis non-seulement aux peines physiques comme tous les êtres animés, mais encore à des peines morales résultant du don de l'intelligence qui lui a été accordé, il a cherché tous les moyens de se distraire de ses douleurs et de ses inquiétudes, d'y échapper, ne fût-ce que pour quelques instants.

Il a même voulu, en quelque sorte, se consoler par avance des maux et des soucis qui pourraient survenir, et faire provision d'humeur légère en vue des tristesses possibles. C'est pour cela qu'il a eu recours à toutes les substances propres à le mettre dans une disposition heureuse.

De là, chez les différents peuples, l'usage des excitants de toute sorte : vin, bière, hydromel, cidre, lait de jument aigri, café, chocolat, thé, alcool et ses modifications diverses ; de là aussi les stupéfiants : lotos et népenthès, dont parle Homère ; opium, tabac, haschisch ; auxquels on pourrait ajouter les anesthésiques, éther, chloroforme, destinés à supprimer la douleur, comme les autres à créer la joie ; — sans parler des aliments et des condiments propres à accélérer la circulation générale du sang, de la bile, de tous les fluides du corps humain, à stimuler la

digestion et toutes les fonctions de l'économie, à donner enfin à tout l'organisme une impulsion plus vive et plus rapide : venaisons, truffes, — sel, poivre, piments, moutarde, pickles, — glaces, sorbets, — fromages et putréfactions de toute espèce, — sortes de levains jetés dans notre lourde pâte pour la faire un peu fermenter ; — sans parler encore des parfums et de tout le règne aromal ; — sans parler enfin des excitants de l'ouïe, de la vue et du toucher, comme de l'odorat et du goût. Car l'homme veut par tous ses organes jouir ou se consoler de la vie, étendre le domaine de ses sensations, pour échapper à sa pensée, ou pour la varier et l'accroître ; en un mot, sortir, par tous les moyens, des lourdes ténèbres de la vie commune et journalière, s'envoler hors du monde réel dans l'imaginaire et dans l'idéal.

De sorte que, dans les vices mêmes de l'homme, se retrouve le goût de l'infini. Il se trompe de route, à la vérité, il veut aller en haut et va en bas ; mais c'est encore une cause spiritualiste qui sourdement le sollicite, même en ses erreurs matérialistes ; et, s'il se laisse aller à rechercher quelques passe-temps sans noblesse, chose singulière ! il y est poussé par un des plus nobles attributs de sa nature : la mélancolie. Un de nos grands poëtes l'a bien dit :

Quand l'âme a soif, il faut qu'elle se désaltère,
Fût-ce dans du poison !.....

A défaut des saintes ivresses, qui ne sont pas données à tous, mais à un petit nombre et pour bien peu de temps, — à défaut de l'ivresse du cœur, qu'on appelle amour, par laquelle tout s'illumine et s'enchante, — à défaut de l'ivresse de l'esprit et de l'âme, — enthousiasme, foi,

poésie, — par laquelle tout s'embellit et s'exalte, on essaie de se faire d'autres ivresses, que M. Charles Baudelaire, dans un livre nouveau, appelle des *Paradis artificiels* [1]; on y cherche tristement la joie, pour se redonner le goût de vivre.

III

Le vin est le plus ancien des excitants dont on se soit avisé ; il est resté le plus usité et le moins nuisible ; quelques-uns disent même le plus salutaire : cela dépend du tempérament et de la dose.

Pline nous apprend que, chez les Grecs, le vin trois et quatre fois cuit par le soleil se nommait *bios*, vie : n'est-ce pas déjà, chez les anciens, notre nom moderne, eau-de-vie ?

Le grave Eschyle chante « la joie de la vigne. » Anacréon en remplit ses chansons, que reprend et redit Horace. Les poëtes de tous les pays et de tous les temps célèbrent à l'envi les louanges du vin.

Hippocrate, père de la médecine, permet l'ivresse une fois par mois. Le législateur Solon non-seulement la permet une fois par mois, mais la prescrit. Un médecin contemporain de Montaigne était du même avis qu'Hippocrate et Solon, comme on le voit par ce passage des *Essais :* « J'ai ouï dire à Sylvius, excellent médecin de Paris, que, pour garder que les forces de notre estomac ne s'apparessent (*ne deviennent paresseuses*), il est bon, une fois le

[1] *Les Paradis artificiels, Opium et Haschisch,* par Charles Baudelaire. Paris, Poulet-Malassis et de Broise.

mois, les éveiller par cet excès, et les piquer pour les garder de s'engourdir. Et on écrit que les Perses, après le vin, consultaient de leurs principaux affaires... »

Platon défend de boire du vin avant dix-huit ans et de s'enivrer avant quarante. Les Stoïciens conseillaient l'ivresse de temps à autre pour relâcher l'âme. Socrate s'entendait à boire, comme à toute chose, selon le moment et l'occasion. La vertu de Caton l'Ancien, nous dit Horace, fut souvent échauffée de vin.

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.

Ce que Jean-Baptiste Rousseau traduit ainsi :

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Était souvent, ce dit-on,
De falerne enluminée.

Combien de poëtes et d'orateurs durent au vin leurs inspirations ! C'est Horace encore qui l'avoue :

Fecundi calices quem non fecere disertum?

« Coupes fécondes, à qui ne versez-vous pas l'éloquence ! »

Prenons garde seulement de nous inspirer trop.

« Si la pensée, dit Sheridan, est lente à venir, un v de bon vin la stimule, et, quand elle est venue, un de bon vin la récompense. »

Mais, à force de stimuler et de récompenser, on va de

l'usage à l'abus ; et Sheridan lui-même en fut un triste exemple.

Hoffmann, l'auteur des *Contes fantastiques*, usa et abusa du vin comme Sheridan. Il fait, en maint endroit, l'éloge de l'ivresse : « Ce n'est pas, dit-il, que l'on conçoive alors des pensées plus sublimes ; mais je suis tenté de comparer mon esprit dans cet état à une roue de moulin qu'une rivière gonflée fait tourner plus vite ; de même les flots de vin poussent plus violemment nos rouages intérieurs. »

Mais ces rouages, à force d'être poussés avec violence, sont bientôt usés et rompus. Plusieurs écrivains de ce temps-ci qu'on pourrait nommer, — deux en France, un en Amérique, — ont payé d'une mort prématurée l'abus des excitants de toute espèce. Un autre, sans mourir jeune, a terriblement expié des excès pareils : c'est l'Anglais Thomas De Quincey, *le mangeur d'opium,* selon le nom qu'il se donne lui-même. M. Charles Baudelaire, dans la seconde partie du même volume, nous traduit quelques-uns de ses écrits, les abrégeant tour à tour et les commentant avec une grande richesse [1].

Voltaire, malgré l'abus qu'il faisait du café, mit quatre-vingt-quatre ans à mourir. Fontenelle en avait mis cent. Balzac, l'auteur de *la Comédie humaine*, y mit, hélas! bien moins de temps.

Le docteur Réveillé-Parise, dans un livre intéressant et curieux [2], cite divers excitants singuliers, employés par des hommes livrés aux travaux de l'esprit : « Turgot ne travaillait bien que quand il avait largement dîné. Pitt ne

[1] *Confessions of an English opium eater, — Suspiria de profundis*, etc. *Ibidem.*

[2] *Physiologie et Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit.*

mangeait jamais que chez lui, et sa table était frugale; seulement, lorsqu'il avait une affaire importante à discuter, il prenait, dit-on, un peu de vin de Porto avec une cuillerée de quinquina. Addison parle d'un avocat qui ne plaidait jamais sans avoir dans la main un bout de ficelle, dont il serrait fortement un de ses pouces pendant tout le temps que durait son plaidoyer. Les plaisants disaient que c'était là le fil de son discours. Le docteur Shapman rapporte qu'un avocat célèbre de Londres se faisait appliquer un vésicatoire au bras chaque fois qu'il avait une affaire importante à plaider... »

IV

Les peuples à qui la vigne était refusée essayèrent de suppléer au vin par d'autres boissons fermentées, de grains ou de fruits, telles que la bière ou le cidre, ou par des infusions de végétaux excitants, tels que le thé.

Ce serait un piquant chapitre de l'histoire physiologique que l'étude du caractère des peuples d'après leurs diverses boissons. Dis-moi ce que tu bois, je te dirai qui tu es.

On pourrait ajouter : Dis-moi comment tu bois. Car chaque peuple boit à sa manière : tel beaucoup, et sans goût; tel peu, et avec goût; tel gaîment, et tel tristement.

« En Allemagne, dit Stahl, vous n'êtes gris que trois jours après avoir bu.

» Les vins allemands vous font taire. Les vins français vous font parler.

» On s'aperçoit qu'un Allemand a bu — à son silence. »

Il y aurait lieu, dans le chapitre dont je parle, d'étudier

ensuite comme quoi, entre les diverses boissons d'un même peuple, il s'établit en quelque sorte un système de compensations. Si, par exemple, les lourdes viandes froides, bœuf, porc, arrosées d'ale ou de porter, composent la partie épaisse, matérialiste, du régime diététique de l'Angleterre, ne pourrait-on pas dire en revanche que le thé en est la partie quasi-spiritualiste? En effet, si le thé, lorsqu'il est mal choisi et mal préparé, comme chez d'autres peuples mauvais imitateurs du peuple anglais, n'est qu'une affreuse potion pharmaceutique, au contraire chez les Anglais, choisi, préparé avec soin, il donne à leur système nerveux une excitation intellectuelle infiniment supérieure à l'excitation toute sensuelle du café ou du chocolat. Ainsi le thé contre-balance le porter, le gin et toute l'artillerie alcoolique, dont les femmes mêmes font à Londres un si effroyable abus dans ces innombrables débits de spiritueux qu'on nomme *public houses*.

On pourrait ajouter, à la louange du thé, qu'il est pour la famille anglaise, — et aussi pour la famille russe, — l'occasion, le centre des affections douces de la maison et du foyer. Soir et matin, le thé réunit la famille, dispersée le reste du jour, groupe les enfants autour des parents. L'habitude, le tour ordinaire de la vie les saisit insensiblement, les façonne et les moule aux vertus domestiques. La théière d'une famille anglaise, le samovar d'une famille russe, versent avec le thé les affections saines, les sentiments d'union et d'amitié. Pour l'étranger indifférent, profane, ce qui coule de là n'est que de l'eau chaude ou une triste tisane; pour eux, ce qui coule de là, c'est d'abord cette excitation intellectuelle, légère et noble, par laquelle on sent qu'on vaut davantage et qu'on est élevé à des hauteurs nouvelles; et puis, ce sont surtout ces sen-

timents d'union, de douceur, de tranquilles vertus. Le thé a, dans ces pays-là, une sorté d'influence morale, et l'on pourrait écrire l'éthique du thé.

Le thé est donc un des plus nobles excitants, peut-être même le plus noble de tous. Le vin ne lui est supérieur que par la gaîté qu'il produit, chez les Français du moins, et par la sociabilité qu'il développe. Si le thé fait fleurir les vertus domestiques, le vin excite les vertus sociales ; il nous met des larmes dans les yeux pour les malheurs de nos semblables, et des rires aux lèvres pour nos propres maux. Qui sait si ce n'est pas de là que vient l'insouciance, parfois infiniment trop prolongée, de notre nation ? S'il en était ainsi, le vin produirait donc beaucoup de bien et beaucoup de mal.

M. Michelet, dans son dernier volume, le met de compagnie avec le café, le tabac et l'opium, et les qualifie durement. Au XVIIe siècle, dit-il, « les quatre ministres du diable, vin, café, tabac, opium, donnèrent le goût des plaisirs solitaires, des ivresses non partagées », etc.

Je réclamerais du moins pour le vin, qui, pris avec mesure, ne me paraît pas mériter cet anathème. J'abandonne volontiers les trois autres ministres du diable, et je remplace le quatrième par le haschisch, prince des noirs mystères.

M. Michelet, dans un autre livre, flétrit avec justice l'alcool. L'alcool, en effet, sous toutes ses formes, si multipliées de nos jours, est l'excitant le plus funeste et le plus ignoble de tous. Il verse à la foule l'abrutissement. Rien n'est plus hideux, à Londres surtout, que de voir des multitudes de femmes, debout, pêle-mêle avec les hommes, à tous les comptoirs des *public houses,* absorbant des quantités énormes de gin, de brandy, de sherry, le teint

en feu, les yeux dilatés par l'ivresse, belles d'ailleurs et jeunes, avec d'épais cheveux d'un blond clair ou doré, qu'on prendrait pour de la soie vierge, débordant de dessous leur chapeau, car à Londres elles vont toujours en chapeau, fussent-elles nu-pieds.

L'âme baisse par l'alcool, l'esprit baisse par le tabac. Le cigare a tué la conversation. La nicotine est un des plus violents poisons qui existent. Vous vous rappelez l'affaire Bocarmé : un chimiste juré était parvenu, pour les besoins de la cause, à reconstituer une petite partie de nicotine extraite des entrailles de l'homme empoisonné; après avoir expliqué comment ce poison produisait sur la langue la sensation d'un fer rouge, il voulait en faire goûter aux jurés, et s'étonnait que pas un ne tendît la langue. Eh bien! les fumeurs de cigares absorbent avidement chaque jour des doses considérables de ce poison. S'ils résistent, c'est comme Mithridate avec ses drogues ou comme madame de Brinvilliers avec son bâton.

Ainsi de toutes parts les excitants triomphent, et la matière prend le dessus. Comme les sauvages, nous sommes domptés par l'eau de feu et par la nicotine; les Chinois et les Turcs le sont par l'opium; les Arabes par le haschisch. Mahomet leur défend le vin : qu'importe, si le haschisch règne et gouverne? L'Oriental cherche par tous les moyens à se procurer l'ivresse et l'extase : les fakirs font de l'hypnotisme en regardant fixement leur nombril. L'Occident est en voie d'imiter l'Orient : où cela nous mènera-t-il?

V.

L'opium est, après le vin, l'excitant le plus usité sur le globe terrestre. Un journal donnait récemment des chiffres

effroyables de la quantité d'opium absorbée annuellement en Chine. Quoique l'entrée de cette denrée délétère n'ait pas cessé d'être interdite dans le Céleste-Empire, elle n'envahit pas moins tous les marchés. Réservée d'abord aux seuls mandarins, qui en usaient pour eux et leurs amis comme d'un objet de luxe et de fantaisie, elle s'est répandue peu à peu parmi les riches, et enfin jusque dans le peuple. Toutes les classes de la société chinoise ont pris goût à ce poison. Les femmes mêmes de l'empereur se sont aussi laissé tenter. Le gouvernement désormais serait impuissant à arrêter ce qui est devenu une habitude, une nécessité.

Quant aux mandarins, les droits d'entrée qu'ils prélèvent à leur profit sur l'opium sont trop considérables pour qu'ils ne mettent pas leurs soins à en faciliter la vente, tout en ayant l'air de s'y opposer légalement. Dans toutes les villes de l'empire on voit des maisons patentées où l'opium se débite et se fume (en Chine comme en d'autres pays civilisés, la loi est faite pour être violée). Il suffit de faire des présents aux mandarins et aux tao-taï.

Les tabagies à opium (si l'on nous passe cette catachrèse) sont généralement tenues par des femmes de mauvaise vie. Ces établissements, tristes à voir, sont d'affreux bouges à peine éclairés. Sur les tables, placées au milieu de la salle, sont disposées des pipes à longs tuyaux et de petites broches ou pinces qui servent à prendre les boulettes d'opium qu'on chauffe légèrement avant de les introduire dans les pipes. A l'entour, on voit des espèces d'alcôves en bambou, où sont dressés des lits de rotins couverts de nattes, sur lesquels se couchent les fumeurs.

C'est là que les Chinois viennent aspirer ces vapeurs narcotiques qui, prises à petite dose, peuvent, par une exci-

tation du système nerveux, transporter leur esprit dans le monde des chimères; mais qui, à doses multipliées, les abrutissent et abrégent leur existence.

De Quincey et Edgar Poe ont merveilleusement décrit les sombres et attachantes splendeurs des hallucinations causées par l'opium.

« Vendredi prochain, s'il plaît à Dieu, je me propose d'être ivre », disait un duc. De même De Quincey, le mangeur d'opium, fixait d'avance quand et combien de fois, dans un temps donné, il se livrerait à sa débauche favorite. C'était une fois toutes les trois semaines, rarement plus, généralement le mardi soir ou le samedi soir, jours d'opéra. La musique entrait alors dans ses oreilles, non pas comme une simple succession de sons agréablement combinés, mais comme une série de *memoranda*, comme les accents d'une sorcellerie qui évoquait devant l'œil de son esprit toute sa vie passée. Elle reparaissait tout entière, non pas par un effort de la mémoire, mais comme présente et incarnée dans la musique. « Elle n'était plus douloureuse à contempler : toute la trivialité et la crudité inhérentes aux choses humaines étaient exclues de cette mystérieuse résurrection, ou fondues et noyées dans une brume idéale, et ses anciennes passions se trouvaient exaltées, ennoblies, spiritualisées. » C'est alors qu'il s'écriait dans son cœur : « O juste, subtil et puissant opium !... tu possèdes les clefs du paradis !... »

Quel enlèvement de l'esprit ! quels mondes intérieurs ! N'était-ce pas le *népenthès*, la guérison de toutes les douleurs humaines ? « Le grand secret du bonheur sur lequel les philosophes avaient disputé pendant tant de siècles était donc décidément découvert ! On pouvait acheter le bonheur pour un penny, et l'emporter dans la

poche de son gilet! L'extase se laisserait enfermer dans une bouteille! La paix de l'esprit et du cœur pourrait s'expédier par la diligence! Le lecteur croira peut-être que je veux rire, mais c'est chez moi une vieille habitude de plaisanter dans la douleur, et je puis affirmer que celui-là ne rira pas longtemps qui aura entretenu commerce avec l'opium. Les plaisirs mêmes qu'il donne sont d'une nature grave et solennelle, et le mangeur d'opium, dans son état le plus heureux, ne peut guère se présenter avec le caractère de l'*allegro;* même alors, il parle et pense comme il convient au *penseroso*.

En effet bientôt De Quincey força de plus en plus les doses, et les effets en furent désastreux. Il était arrivé, chose presque incroyable, à prendre trois cent vingt grains d'opium, c'est-à-dire huit mille gouttes de laudanum, par jour!

Mais, après les enchantements des hallucinations splendides, l'opium ne lui donna plus que des insomnies douloureuses et d'effroyables cauchemars. Sa vie toutefois se prolongea, de demi-guérisons en rechutes, jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans. Il est mort l'an passé, à Edimbourg.

M. Baudelaire analyse ses *Confessions* et ses *Suspiria de profundis* avec passion et avec amour, comme un ami plutôt que comme un ennemi de ces substances redoutables, opium et haschisch. Cependant il conclut contre elles, comme il convient; mais cela pourrait bien n'être que pour la forme. « L'homme a voulu, dit-il, créer le paradis par la pharmacie, par les boissons fermentées, semblable à un maniaque qui remplacerait des meubles solides et des jardins véritables par des décors peints sur toile et montés sur châssis. C'est dans cette dépravation

du sens de l'infini que gît la raison de tous les excès coupables, depuis l'ivresse solitaire et concentrée du littérateur qui, obligé de chercher dans l'opium un soulagement à une douleur physique, et ayant ainsi découvert une source de jouissances morbides, en a fait peu à peu son unique hygiène et comme le soleil de sa vie spirituelle, jusqu'à l'ivrognerie la plus répugnante des faubourgs, qui, le cerveau plein de flamme et gloire, se roule ridiculement dans les ordures de la route. »

M. Baudelaire raconte, en guise d'exemples, de curieuses anecdotes, déduites avec une rare puissance d'analyse, qui mettent en lumière et varient l'exposition des phénomènes de l'opium et du haschisch.

VI

Haschisch, en arabe, signifie *herbe*. Le haschisch est donc l'herbe par excellence, celle qui crée la joie et le bonheur.

On connaît les extravagances des poules qui ont mangé des graines de chènevis, et l'enthousiasme des chevaux que les paysans, dans les fêtes, préparent à une course au clocher par une ration de chènevis, quelquefois arrosée de vin. Voilà les phénomènes élémentaires du haschisch, car l'herbe par excellence n'est autre que le chanvre.

Seulement le chanvre de nos climats ne contient pas des sucs aussi puissants que le chanvre indien, *cannabis indica*, plante de la famille des urticées, semblable au chanvre de l'Occident, excepté qu'elle n'atteint pas à la même hauteur. Le principe narcotique du chanvre ré-

side dans la sève, c'est une espèce de résine. Le haschisch se fume, ou se prend sous forme de pâte ou de confiture.

L'usage du haschisch, sous différentes formes, est très-ancien, témoin le passage d'Hérodote relatif aux funérailles des Scythes :

« Ceux qui ont accompli ces cérémonies se purifient de la manière que je vais dire. Après s'être bien lavé la tête et le corps, ils les sèchent; puis ils fichent en terre trois pieux inclinés les uns vers les autres; autour de ces pieux, ils attachent des morceaux de laine aussi épaisse que possible, et forment ainsi une espèce de tente. Au milieu de l'espace compris entre les trois pieux, ils placent des briques rougies au feu. Ils ont eu soin de se munir d'une certaine quantité d'une espèce de chanvre qui ressemble à du lin, mais qui est plus long et plus touffu... Ils prennent la semence de ce chanvre, la jettent sur les pierres brûlantes placées sous la tente de laine, et alors il s'en échappe une vapeur parfumée plus forte que toutes celles qui seraient produites par les étuves grecques. Cette vapeur est pour les Scythes un bain excitant qui leur fait pousser des cris d'exaltation. »

Dioscoride et Galien citent le chanvre comme un calmant. Et en effet les mêmes substances sont tour à tour excitantes et sédatives. Il y a action et réaction. M. Virey a essayé de démontrer que le *népenthès* dont parle Homère, cette substance merveilleuse donnée par la femme de Thoon, en Égypte, à Hélène, fille de Jupiter, pour dissiper ses souffrances, n'était autre que du haschisch. On pourrait soutenir avec autant d'apparence que c'était du café, ou du thé, ou de l'opium, ou un excitant-sédatif quelconque.

Dans *les Mille et une Nuits,* le haschisch est désigné sous le nom de *bang.*

On sait les récits de Marco Polo, redits par La Fontaine et raillés par Voltaire (peut-être d'une manière trop absolue) sur le Vieux de la Montagne et les *haschischins,* nommés par corruption *assassins.* Ce scheik Hassan-ben-Sabbah, qui vivait au temps des Croisades (1050-1124), chef de la secte des Ismaéliens de Perse, espèce d'ordre religieux et militaire, les jetait, au moyen du haschisch, dans une sorte de délire qu'ils prenaient pour un avant-goût des félicités éternelles, et au sortir duquel ils allaient aveuglément exécuter ses arrêts de mort contre les rois et les princes ses ennemis. Ainsi furent tués, entre autres, un calife de Bagdad, un calife du Caire, et Conrad, marquis de Montferrat. Marco Polo, que j'abrége, s'exprime ainsi :

« Je vais vous raconter tout ce que moi, Marco Polo, j'ai entendu dire par bien des personnes sur ce qui concerne le Vieux de la Montagne. Il avait transformé en un jardin rempli de merveilles une vallée renfermée entre deux montagnes... On y voyait des fontaines d'eau, de vin, d'hydromel et de lait. Des femmes d'une beauté sans égale chantaient avec art et jouaient de toutes sortes d'instruments. Le Vieux avait persuadé à ses disciples que ce jardin était le paradis... Avant de les y introduire, on leur donnait un breuvage qui les plongeait dans un profond sommeil, pendant ce temps on les transportait dans le jardin. Lorsqu'ils ouvraient les yeux, et qu'ils se voyaient dans ce séjour de délices, qu'ils entendaient cette musique et ces chants ils se croyaient au nombre des élus... Ces jeunes gens obéissaient avee joie à tous les ordres du Vieux de la Montagne.... »

Henri, comte de Champagne, alla visiter ce chef redou-

table, qui le conduisit sur la plate-forme d'une tour élevée, au haut de laquelle se trouvaient rassemblés des hommes vêtus de blanc. « Je doute, lui dit le Vieux de la Montagne, que vous ayez des serviteurs aussi obéissants que les miens » ; et, faisant un signe à deux sentinelles qui se trouvaient là, elles se précipitèrent par-dessus le parapet et furent broyées dans leur chute.

Un jour que l'envoyé d'un puissant ennemi osait le sommer de se rendre, le scheik appela un de ses hommes et lui ordonna de se tuer; ce qu'il fit à l'instant. « Dis à ton maître, reprit alors le scheik, que je possède soixante mille hommes qui sont prêts à en faire autant à mon premier signe. »

Le breuvage par lequel le Scheik de la Montagne se soumettait ainsi ces hommes, corps et âmes, c'était le haschisch.

L'usage du haschisch est très-répandu en Arabie et en Algérie, où il produit des effets désastreux.

Il y a une vingtaine d'années qu'en France ses propriétés enivrantes très-extraordinaires ont attiré l'attention des savants, des littérateurs, des artistes et des gens du monde. Ce fut, je crois, dans l'atelier du peintre Boissart, avec Théophile Gautier, Meissonnier, Lorentz, Bellangé, Debon, Hetzel, qu'on en fit les premiers essais.

L'imagination ajoute quelque chose aux phénomènes réels du haschisch. Un jour M. Laurent-Jan invita quelques amis à une soirée de haschisch et leur servit, pour s'amuser, des pilules verdâtres qui n'étaient faites que d'une herbe innocente : plusieurs des convives n'en partirent pas moins pour le pays des hallucinations, comme s'ils avaient pris du haschisch véritable.

Alexandre Dumas et Auguste Maquet, dans *le Comte de*

Monte-Cristo, popularisèrent le haschisch. Et dès lors les expériences se multiplièrent de toutes parts dans notre société blasée.

Les effets du haschisch varient, non-seulement d'une personne à une autre, mais dans le même individu. Tantôt c'est une gaîté irrésistible et saugrenue, sans mesure comme sans cause; on prend en pitié les gens sérieux. Tantôt c'est une sensation de bien-être et de plénitude de vie; tout obstacle s'abaisse, toute contradiction s'efface, toute question se résout; l'esprit, croyant atteindre à la clairvoyance suprême, s'exalte et s'admire. Une voix parle en lui (hélas! c'est la sienne) qui lui dit : « Tu as maintenant le droit de te considérer comme supérieur à tous les hommes; nul ne connaît et ne pourrait comprendre tout ce que tu penses et tout ce que tu sens; ils seraient même incapables d'apprécier la bienveillance qu'ils t'inspirent [1]. » D'autres fois, le haschisch ne cause qu'un sommeil équivoque et traversé de rêves. D'autres fois, plus vulgairement encore, rien qu'une indigestion et un demiempoisonnement.

Parfois, les excès de haschisch mènent à la folie furieuse. Il y en a de nombreux exemples en Algérie. Au mois de mai dernier, un acte de violence sauvage fut commis dans la grande mosquée des Malekites par un fumeur de haschisch nommé Hammoud-el-Kahouadjii, qui tient un café mauresque dans la rue Philippe. Il ne fumait pas moins d'un quarteron par jour. « Tout à coup il fut pris d'un accès de fureur, pénétra dans la grande mosquée de la rue de la Marine, et se précipita sur une jeune Maure, qu'il mordit violemment au nez. Il maltraita également

[1] *Les Paradis artificiels, Opium et Haschisch*, par Charles Baudelaire.

le père de l'enfant... On eut beaucoup de peine à s'emparer de sa personne... »

L'*Akhbar*, qui rapporte le fait, ajoute : « Il est bon de rappeler, à ce propos, qu'il existe à Alger une cinquantaine d'indigènes atteints de folie par la même cause, et qu'il y aurait lieu de veiller à l'exécution de la mesure qui existe et qui défend la vente du haschisch, soit en herbe, soit en pâte. Du temps des Turcs, on punissait sévèrement les manipulateurs de cette plante et même les consommateurs. C'est une de ces sages prohibitions que la civilisation française peut emprunter avec avantage à la barbarie ottomane. »

Ordinairement l'ivresse du haschisch est comme un miroir grossissant. Physiquement et moralement, tout se grandit et s'exagère. Des années et des mondes tiennent dans une minute. Les proportions du temps et de l'être sont complétement dérangées par la multitude et l'intensité des sensations et des idées. Les inspirations se succèdent, les aperçus s'enchaînent avec une facilité qui vous charme ; c'est, — comme dit si bien Edgar Poe, qui ne l'avait que trop fréquemment éprouvé, — « une procession magnifique et bigarrée de pensées désordonnées et rapsodiques », mais d'une apparente harmonie ou d'une agréable promiscuité.

Vous sentez vaguement entre vous et les autres une différence de diapason et de niveau dont vous ne songez qu'à vous glorifier. « La sagesse et le bon sens, la régularité des pensées chez le témoin prudent qui ne s'est pas enivré, vous réjouit et vous amuse comme un genre particulier de démence. Les rôles sont intervertis. Son sang-froid vous pousse aux dernières limites de l'ironie. »

M. Baudelaire cite à ce propos une scène fort amu-

sante, qu'il faut lire dans son livre. Personne ne raconte et ne peint mieux que lui. Il décrit avec une grande précision les diverses phases de l'ivresse du haschisch, tous les phénomènes physiologiques et psychologiques. C'est un très-habile artiste de style. Son expression a des pinces qui saisissent l'insaisissable. Elle a des nuances, que l'on sent justes, pour représenter l'invisible.

« Il arrive quelquefois, dit-il, que la personnalité disparaît et que l'objectivité, qui est le propre des poëtes panthéistes, se développe en vous si anormalement, que la contemplation des objets extérieurs vous fait oublier votre propre existence, et que vous vous confondez bientôt avec eux. Votre œil se fixe sur un arbre harmonieux courbé par le vent; en quelques secondes, ce qui ne serait dans le cerveau d'un poëte qu'une comparaison fort naturelle, deviendra dans le vôtre une réalité : vous prêtez d'abord à l'arbre vos passions, votre désir ou votre mélancolie : ses gémissements et ses oscillations deviennent les vôtres, et bientôt vous êtes l'arbre. De même, l'oiseau qui plane au fond de l'azur représente d'abord l'immortelle envie de planer au-dessus des choses humaines; mais déjà vous êtes l'oiseau lui-même. Je vous suppose assis et fumant : votre attention se reposera un peu trop longtemps sur les nuages bleuâtres qui s'exhalent de votre pipe; l'idée d'une évaporation, lente, successive, éternelle, s'emparera de votre esprit, et vous appliquerez bientôt cette idée à vos propres pensées, à votre matière pensante; par une équivoque singulière, par une espèce de transposition ou de quiproquo intellectuel, vous vous sentirez vous évaporant, et vous attribuerez à votre pipe (dans laquelle vous vous sentez accroupi et ramassé comme le tabac) l'étrange faculté de *vous fumer*[1]. »

Mais le haschisch, comme l'opium, porte avec lui sa punition. Pour quelques heures d'hallucination quelque-

[1] Charles Baudelaire, *les Paradis artificiels, Opium et Haschisch.*

fois agréable, on se prépare des jours d'atonie, de tristesse. On voulait échapper à la mélancolie, on y retombe, et de plus haut. Ce n'est pas impunément que l'homme, par l'un ou l'autre de ces stimulants, procure à ses nerfs une exaltation inaccoutumée : en les tendant outre mesure, il les force, pour ainsi dire, et les avachit. Relâchés, ils retombent, deviennent languissants ou capricieux. L'instrument de la volonté se détraque; la volonté elle-même est attaquée, mortellement peut-être. L'homme n'avait vu que le plaisir prochain, sans s'inquiéter des lointains périls : il a violé les lois de sa constitution, il en est puni. L'affaissement est en raison de l'excitation anormale, la dépression est proportionnée à l'exaltation : juste châtiment de l'abus qu'on a fait de ses nerfs et des substances propres à les exciter. Il peut être permis une fois d'en essayer par curiosité : la faute et le péril futur commencent à la récidive. Si vous prenez l'habitude d'abdiquer votre liberté, n'espérez pas ressaisir quand il vous plaira le gouvernement de vous-même. Si vous vendez votre âme comme en détail à quelque fatalité sensuelle, rarement pourrez-vous la racheter.

L'Anglais Thomas De Quincey, l'Américain Edgard Poe, d'autres en France, dont tout le monde sait les noms, en sont de terribles exemples. Balzac résista à la tentation, s'il faut en croire M. Baudelaire :

« Balzac pensait sans doute qu'il n'est pas pour l'homme de plus grande honte ni de plus vive souffrance que l'abdication de sa volonté. Je l'ai vu une fois, dans une réunion où il était question des effets prodigieux du haschisch. Il écoutait et questionnait avec une attention et une vivacité amusantes. Les personnes qui l'ont connu devinent qu'il devait être intéressé. Mais l'idée de penser malgré lui-même le choquait vivement. On lui pré-

senta du haschisch; il l'examina, le flaira, et le rendit sans y toucher. La lutte entre sa curiosité presque enfantine et sa répugnance pour l'abdication se trahissait sur son visage expressif d'une manière frappante. L'amour de la dignité l'emporta. En effet, il est difficile de se figurer le théoricien de la *volonté*, ce jumeau spirituel de Louis Lambert, consentant à perdre une parcelle de cette précieuse *substance*.

» Malgré les admirables services qu'ont rendus l'éther et le chloroforme, il me semble qu'au point de vue de la philosophie spiritualiste, la même flétrissure morale s'applique à toutes les inventions modernes qui tendent à diminuer la liberté humaine et l'indispensable douleur. Ce n'est pas sans une certaine admiration que j'entendis une fois le paradoxe d'un officier qui me racontait l'opération cruelle pratiquée sur un général français à El-Aghouat, et dont celui-ci mourut malgré le chloroforme : « Ce n'était pas, me disait-il, du chloroforme qu'il lui fallait, mais les regards de toute l'armée et la musique des régiments. Ainsi peut-être il eût été sauvé! »

Sans aller avec M. Baudelaire jusqu'à flétrir l'usage du chloroforme et de l'éther dans les opérations chirurgicales, on doit reconnaître qu'il est moins pénible à un homme digne de ce nom de supporter la plus cruelle souffrance que de se supprimer lui-même momentanément avec elle. On ne renonce pas volontiers à être une personne pour devenir une chose, ne fût-ce que pendant quelques minutes. On répugne à lâcher le gouvernail, à tomber, comme Palinure, dans le gouffre de l'inconnu. Souffrir est plus digne, et peut-être même, au dire de quelques médecins, moins dangereux. Absolvons toutefois ou même bénissons les anesthésiques, qui rendent de si grands services à notre pauvre humanité dans les grandes opérations chirurgicales, et ne confondons pas avec les excitants qui veulent supprimer la douleur morale, la seule *indispensable*, les

stupéfiants qui ne se proposent que de supprimer la souffrance physique.

Ce que l'on a écrit de plus précis et de plus positif sur le haschisch se trouve dans le savant ouvrage du docteur J. Moreau (de Tours) : *du Haschisch et de l'Aliénation mentale :*

« Il n'est, dit-il, aucun fait élémentaire ou constitutif de la folie qui ne se rencontre dans les modifications intellectuelles développées par le haschisch, depuis la plus simple excitation maniaque jusqu'au délire le plus furieux, depuis l'impulsion maladive la plus faible, l'idée fixe la moins compliquée, la lésion des sensations la plus restreinte jusqu'à l'entraînement le plus irrésistible, le délire partiel le plus étendu, les désordres de la sensibilité la plus variée..... Je ne me suis pas seulement observé moi-même ; j'ai vu plusieurs personnes qui avaient pris du haschisch dans l'état d'excitation que j'ai décrit, et j'affirme qu'il était impossible d'établir la moindre différence entre eux et les malades que nous soignons dans les maisons de santé... La source est la même dans tous les cas, et elle n'est autre que l'*excitation* cérébrale... L'excitation est le *fait primitif générateur* de tous les phénomènes de délire. »

Le docteur Moreau entend par ce mot, *excitation*, une agitation confuse, espèce de mouvement oscillatoire de l'action nerveuse, qui met obstacle à l'association régulière et libre des idées; on est incapable de diriger ses pensées et de former des jugements; l'intelligence semble se dissoudre; « on sent ses idées, toute son activité intellectuelle, emportés par le même tourbillonnement qui agite les molécules cérébrales soumises à l'action toxique du haschisch. »

Le haschisch est donc l'un des excitants les plus sub-

tils, les plus riches et les plus dangereux, si l'on n'apporte une prudence extrême dans l'usage que l'on en fait.

VII

Il y a encore beaucoup d'autres excitants. Plusieurs peuvent aussi devenir funestes pour peu qu'on en abuse, mais sont utiles si l'on sait en user avec modération : par exemple, le *coca* du Pérou[1], qui permet à des mineurs, à des guides, de travailler, de marcher vingt-deux heures par jour (deux heures seulement étant réservées au sommeil), et cela pendant des semaines de suite. Il permet en outre aux voyageurs d'escalader les plus hautes montagnes sans ressentir aucunement l'oppression de poitrine qu'on éprouve d'ordinaire dans les régions élevées par suite de la raréfaction de l'air. Il empêche l'évaporation des tissus du corps pendant la fatigue la plus prolongée et soutient les forces musculaires en l'absence de toute nourriture.

Il y aurait à mentionner aussi le *bétel* des Asiatiques, *charica belle*, plante sarmenteuse des Indes Orientales; les Indiens forment avec ses feuilles, mêlées à l'arec et à la chaux vive, cette préparation appelée bétel, qu'ils mâchent continuellement.

Chaque pays possède ses excitants ou ses narcotiques

[1] *Erythroxylon peruvianum.* Il croît dans les vallées humides des Andes. C'était autrefois la plante sacrée des Péruviens, qui la brûlaient sur les autels du Soleil. Aujourd'hui les Boliviens mâchent ses feuilles roulées avec un peu de terre calcaire, ou avec des semences de *quinua*, espèce d'ansérine. (*Revue britannique*, mai 1860.)

particuliers. L'Australie et la Polynésie ont leur *ava* ou *kava*; la Nouvelle-Grenade et les montagnes de l'Himalaya, leur *pomme épineuse;* les Indiens de la Floride, leur *apalachine émétique;* l'Amérique du Nord et l'Europe, leur *galé odorant* et leur *ledum;* les Sibériaques, Samoïèdes, Ostiaks, Kamtschadales, leur champignon, *fausse oronge, agaricus muscarius, agaric moucheté.*

Enfin tous les peuples, anciens ou modernes, ont eu et ont leurs excitants ou narcotiques consolateurs, pour endormir leurs souffrances ou dissiper leurs soucis[1].

Aucune récolte, excepté le blé, et peut-être aussi le coton, n'a autant d'importance commerciale que celle des excitants-sédatifs. Les chiffres de consommation du vin et du tabac sont incalculables; les autres substances sont absorbées par la race humaine dans les proportions que voici : le coca, par dix millions; le bétel, par cent millions; le chanvre ou haschisch, par deux à trois cents millions; l'opium, par quatre cents millions.

« Non-seulement les effets des narcotiques diffèrent, mais souvent ils sont opposés. L'opium et le haschisch, dont quelques résultats sont semblables, diffèrent en ce que le premier amoindrit la sensibilité quant aux expressions extérieures, tandis que le dernier l'augmente infiniment. Le bétel est l'antidote de l'opium, de même que le thé est celui de l'alcool. Le tabac engourdit l'esprit, l'opium et le haschich l'excitent au plus haut degré[2] », mais d'une manière déréglée.

[1] Voir l'*Appendice* à la fin du volume.
[2] *Revue britannique*, mai 1860, extrait du *Nationale Review*.

VIII

Pour conclure, les excitants, quand on en use avec réserve et par exception, sont aussi utiles — qu'ils deviennent funestes quand on en use avec excès et qu'on s'en fait une habitude. On connaît le fait de cet employé d'un ministère anglais qui, obligé de donner précipitamment un travail que lui seul était capable de faire, mit cinquante-deux heures de suite, sans dormir, à l'exécuter; et cela grâce à l'ingestion successive de vin, de café, et en dernier lieu, d'opium.

Toute la question est de ne pas s'asservir, de conserver le gouvernement de soi. Le nombre est assez grand déjà des fatalités sensuelles que nous subissons; n'allons pas l'augmenter, nous forger d'autres chaînes, d'autant plus honteuses qu'elles seraient entièrement notre œuvre, au lieu d'être en partie celles de la nature et du tempérament.

Les gens dont le système nerveux ne suit guère les lois ordinaires, les hommes de lettres et les artistes, sont, après les courtisanes et les gens du peuple auxquels n'a pas été donné le bienfait d'une éducation suffisante, ceux qui font des excitants le plus grand abus. Ames curieuses et blasées, toujours à la recherche de sensations nouvelles, toujours affamées d'idéal, toujours envahies de mélancolie!

Comme les Indiens, et comme Job, et comme Pindare, et comme la secte des Stériles, « le mangeur d'opium » conclut en disant : « Nous pouvons regarder la mort en

face; mais sachant, comme quelques-uns d'entre nous le savent aujourd'hui, ce qu'est la vie humaine, qui pourrait sans frissonner (en supposant qu'il en fût averti) regarder en face l'heure de sa naissance? »

Malheur à qui demande aux excitants le *stimulus* qu'il ne trouve pas en lui-même! Pour celui-là a été prononcée la parole de l'Écriture: « Qui cherche le danger périra. » Ivresse, troubles dans le système nerveux, voilà les résultats prochains; à la longue, empoisonnement, atonie, hallucinations pleines d'effroi, incurable mélancolie, effroyable irritation de l'estomac, rêves morbides, délire, folie, l'infini dans la tristesse et dans l'horreur, et l'impuissance de s'arracher à ce supplice, voilà les résultats futurs.

Ainsi on a voulu créer ce que M. Baudelaire appelle *le paradis artificiel*, et on n'a créé qu'un enfer où l'on s'est soi-même plongé; enfer auprès duquel celui de Dante est faible, car il est tout matériel, et celui-là est un enfer moral. Edgar Poe, De Quincey et Baudelaire lui-même le décrivent à faire frissonner. Si un cerveau débilité par ces substances redoutables était entièrement abruti, le mal serait moins grand, du moins plus tolérable; mais un mangeur d'opium ou de haschisch conserve une lucidité intermittente et la conscience de son état: il retrouve par intervalles ses aspirations morales, mais sans force pour exécuter, pour essayer même. Le poids d'un cauchemar écrase la volonté.

N'essayez donc pas de créer par des substances pharmaceutiques la joie imméritée, illégitime, et de vous faire un faux bonheur. Il n'y a de légitime et de possible que la joie de la bonne intention persévérante, de l'effort qui est à lui-même sa récompense, quel que soit le succès.

Si vous avez perdu l'amour, la foi, l'enthousiasme, les saintes ivresses de l'âme et du cœur, en vain recourez-vous aux ivresses des sens, aux paradis artificiels : vous avez perdu le vrai paradis.

14 juin, 28 juin et 12 juillet 1860.

XI

L'occasion. Deux voyages par hasard. — Jersey, Guernesey, Londres. — Les chemins de fer franco-suisses du Jura. — Ligne de Pontarlier à Neuchâtel. Val de Travers. Gorges de la Reuse.

Il est bon parfois de flâner. Dans la belle saison surtout, c'est un devoir d'aller, quand on le peut, humer l'air au bord de la mer ou dans les montagnes. Si l'occasion se présente et nous prend par le bras, laissons-nous faire. L'occasion est si charmante, quoi qu'en dise le vilain portrait légué par la mythologie, qui ne lui donne qu'une mèche de cheveux. L'occasion, telle que je la connais, moi, est chevelue comme la Madeleine de Provence, et belle aussi comme elle, avant son repentir. Et si avenante! et si engageante! Comment lui résister, — s'appelât-on Joseph, — comment lui laisser son manteau?

Au surplus, si elle vous le prend, c'est pour vous le porter, la bonne fille, quand elle vous emmène en voyage. Vive l'occasion! et l'imprévu!

L'imprévu seul a du piquant. Je hais les plaisirs à programmes. On sait d'ailleurs que les programmes sont faits pour n'être pas suivis.

Il y a quelques semaines, un ami, qui sans doute pensait comme moi, me prit par le bras, sur le boulevard, et me dit : « Je vais à Granville, y venez-vous? — Non, je n'ai pas le temps. — Quand on ne l'a pas, il faut le pren-

dre. Menez-moi seulement jusqu'à Saint-Lô. Le chemin de fer nous y conduit. Là, vous me laisserez, si vous voulez. »

Ma foi! je me laissai aller et menai mon ami jusqu'à Saint-Lô.

Saint-Lô est charmant à voir sur son rempart de roches vêtues çà et là de verdure, mirant dans la rivière, qui coule au bas, le gracieux profil de ses maisons et de ses jardins suspendus.

« N'est-ce pas joli? dit mon ami. Eh bien! venez jusqu'à Granville, et vous verrez bien autre chose! »

Et j'allai avec lui jusqu'à Granville.

A l'arrivée, la mer, — qu'on découvre du haut des falaises dans son éclatante beauté, — vous saisit le cœur. Ce transparent tissu d'eau verte et de soleil est d'une séduction irrésistible. L'air, impétueux et doux, semble une caresse, dont on se sent enivré.

« Si nous allions voir les îles de la Manche? Vous ne pouvez, dit mon ami, vous imaginer combien elles sont belles. Victor Hugo dit que Jersey est une idylle en pleine mer. Et nous sommes si près de Jersey! Deux heures et demie de traversée seulement. Et, par ce temps délicieux, la traversée est un plaisir. »

Nous passâmes donc à Jersey. En effet, rien n'est plus joli. La nature y est gracieuse et d'une variété infinie : avec les arbres de notre Normandie et les roches de notre Bretagne, vous y trouvez les végétations des latitudes tropicales, les aloès en pleine terre, le bois de lauriers aux feuilles lustrées, d'une incomparable fraîcheur. Le tour de l'île présente des sites enchantés. La mer et la terre y créent des merveilles. On dirait qu'Aphrodite a donné à Jersey cette ceinture dont parle Homère. L'Océan se creuse

des grottes profondes, et on les visite après lui, à la marée basse, avec un étonnement mêlé d'effroi : car le charme est si grand, qu'on pourrait s'oublier, être surpris par le flot remontant, et périr — comme ces deux amants dont on vous raconte l'histoire. — Mourir ainsi, à deux, n'est rien; mais mourir seul, cela manque de charme.

Les Jersiaises sont jolies. Elles ont la beauté anglaise sans la roideur, et la grâce française sans la coquetterie. Jersey est, après l'Andalousie, le pays où j'ai rencontré le plus grand nombre de jolies femmes.

Les Jersiaises n'ont qu'un défaut, c'est qu'elles portent des pantalons : sotte coutume anglaise. « Alors, nous disait en riant Victor Hugo, à quoi sert le vent? »

Nous passâmes là quelques jours charmants.

« N'irons-nous pas à Guernesey? » dit mon ami. « En deux heures et demie nous y serions. »

Et je me laissai faire encore, et je n'eus pas lieu de m'en repentir. Jersey est plus souriant, Guernesey plus fier. A Guernesey, les vues sont plus vastes et plus grandioses, les sites plus âpres et plus sauvages. La grâce cependant s'y trouve toujours, comme dans tout cet archipel, qui est un sourire de la nature.

C'est là, à Guernesey, sur la plus haute cime, entre le ciel et l'océan, que Victor Hugo a posé son aire. La situation est la plus belle qu'on puisse voir, et l'intérieur de la maison que s'est aménagée le grand poëte est d'une fantaisie étrange, comme un rêve ou une féerie.

A Guernesey, aussi bien qu'à Jersey, nous passâmes, mon ami et moi, plusieurs journées délicieuses, écoutant le poëte qui nous en faisait les honneurs, et qui sur chaque site admirable brodait ses légendes et laissait couler ses charmants discours.

Mais enfin, comme dans l'Odyssée, quand parut la douzième aurore, mon ami m'adressa ces paroles ailées : « Puisque nous sommes à moitié chemin de l'Angleterre, qui s'est annexé ces belles îles, pourquoi n'irions-nous pas à Londres? — Pour les revendiquer? — Non pas; mais pour voir Londres tout bonnement. »

Et moi je le suivis à Londres. A Londres, la première impression que reçoivent les Français est triste. Ces maisons de briques non enduites, noircies par la fumée, ces fenêtres en guillotine, partout, même au palais habité par la reine, montrent d'abord un peuple peu soucieux du beau, amoureux avant tout de l'utile. Et cela se retrouve à Londres toujours, jusque dans les œuvres d'art. Par exemple, on voit une statue au haut d'une colonne; je crois qu'on m'a dit que c'était Nelson. On lui a fiché, pour le préserver, un paratonnerre, dont la pointe a l'air de sortir de sa tête. Vous diriez que Nelson est à la broche. A Londres, cela ne choque ni ne fait rire personne.

Mais bientôt on est captivé et subjugué, avec ou sans sympathie, par le spectacle de cette race anglo-saxonne, si puissante dans ses qualités, dans ses défauts mêmes. Mon ami et moi, nous étions venus à Londres pour quelques jours; charmés de tant de grandeur, d'activité et d'énergie, nous y passâmes deux semaines et plus.

De Londres je ne sais pourquoi nous n'allâmes pas jusqu'en Chine. Et à coup sûr nous y serions allés, si l'occasion l'eût voulu.

Mais l'occasion voulait autre chose, et, satisfaite de ma docilité, me ménageait d'autres plaisirs.

J'étais revenu à Paris depuis quatre jours seulement, lorsqu'un autre ami m'abordant et me prenant à son tour

par le bras, sans me laisser délibérer, m'emmène en Suisse. J'y étais allé autrefois, en entrant tantôt par Bâle et Zurich, tantôt par Genève et Louèche. Cette fois-ci, ce fut par le Jura, où l'on vient de créer deux chemins de fer, dont l'un a été inauguré le samedi 14 de ce mois, et l'autre hier mardi 24.

C'est celui-ci que j'ai parcouru à loisir. Il va de Pontarlier à Neuchâtel, par les Verrières et le Val de Travers, au fond duquel coule la Reuse.

On sait que le Val de Travers et les Gorges de la Reuse sont un des passages les plus beaux et les plus difficiles du monde. Le chemin de fer est perché sur les plus admirables précipices. Quand on les regarde en pensée et en souvenir, on a le vertige; mais, quand on y roule si commodément, dans un break élégant et confortable, d'où l'on découvre tout le pays, on ne songe qu'à jouir des spectacles sans nombre qui se déroulent sous les regards; on n'a que l'émotion du plaisir et du ravissement.

Le point de départ est la petite ville de Pontarlier, située à 940 mètres au-dessus du niveau de la mer, et ornée d'un clocher de tuiles bariolées, historié de fer-blanc. Ce clocher joue, pendant la nuit, le rôle d'un minaret, d'où les muezzinns pontissaliens (ainsi se nomment les habitants de Pontarlier) vous réveillent toutes les demi-heures pour vous dire de dormir tranquilles, hachant menu votre sommeil, sous prétexte de le protéger. Leur phrase, renouvelée de *la Tour de Nesle,* est psalmodiée sur un air d'église qui ajoute à l'effet lugubre de ces réveils continuels. Je quitte Pontarlier sans regret, après y avoir relevé, pour l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, deux écriteaux d'une rédaction agréable. L'un est sur la boutique d'un cordonnier ou d'une cordonnière :

« Mademoiselle de Beautendon a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle qu'elle liquide ses chaussures d'été. »

L'autre, chez un marchand de pain d'épice :

« Pavés rafraîchissants. »

En sortant de Pontarlier, on aperçoit bientôt le fort de Joux, nid de vautours juché dans les nuages sur des rocs où, selon l'expression de l'auteur de *Faust*, la pensée elle-même glisse. Ce château appartenait en 1476 à Charles le Téméraire, et fut livré à Louis XI par le sire d'Arbon, pour quatorze mille écus. C'est là que Mirabeau expia longtemps les folies de sa jeunesse ; c'est là qu'il était un peu consolé par les tendres visites de madame Monnier. C'est là aussi que mourut Toussaint Louverture. C'est là encore que fut enfermé le général Dupont pour avoir capitulé à Baylen.

Après le fort de Joux, on rencontre les Verrières françaises, — c'est la frontière, ornée de ses douaniers, — et ensuite les Verrières suisses, où l'on nous fit tâter d'une certaine crème au kirsch que tout l'or du monde ne saurait obtenir à Paris.

La ligne qui va des Verrières suisses à Neuchâtel se divise en trois parties ou sections, d'après la nature même du terrain, savoir : la descente du plateau des Verrières dans le Val de Travers, à Saint-Sulpice ; le parcours dans le Val de Travers, de Saint-Sulpice à Noire-Aigue, et la descente du Val de Travers, de Noire-Aigue au Vignoble et à Neuchâtel.

Pour les études et les travaux de cette ligne on a accompli des prodiges. Il s'agissait d'établir un chemin de fer à deux voies le long de ces montagnes escarpées, à une hauteur et sur des pentes où à peine était-il possible de passer à pied, et où parfois même, littéralement, on ne

pouvait pas arriver, si ce n'est en l'air. Les ingénieurs étaient obligés de s'attacher par le milieu du corps avec des cordes et de se laisser glisser le long de l'abîme; on les descendait et on les remontait avec des treuils, eux et leurs instruments : posture aussi incommode que poétique pour lever des plans. Les ouvriers, de même, en certains endroits, commencèrent les travaux étant pendus à des cordes à nœuds. Un gamin de Paris eût cru apercevoir un cerf-volant le long de la montagne : le cerf-volant était un ouvrier qui piochait, — un pionnier aérien.

En deux ans et demi tout a été fait, et c'est une œuvre gigantesque. Notez qu'en Suisse, comme en Belgique et comme en Angleterre, tout se fait par l'initiative individuelle et par l'entente communale. Dans le seul canton de Neuchâtel, qui est de quatre-vingt-dix mille âmes, dont vingt mille encore de population flottante (reste à peu près soixante-dix mille), on vient de dépenser 40 millions de francs en chemins de fer, uniquement par émulation et par désir d'être utile au public. Ce sentiment de l'utilité publique est naturel aux Suisses et se traduit sans faste. A Neuchâtel, j'ai trouvé sur la porte d'un hôpital cette inscription d'une simplicité et d'une modestie charmantes : CIVIS PAUPERIBUS (un citoyen aux pauvres). En France, de deux choses l'une : ou bien le citoyen se fût nommé, du moins laissé nommer par douce violence; ou bien, au lieu du mot PAUPERIBUS, il eût mis le mot FRATRIBUS (un citoyen à ses frères). C'est-à-dire qu'en France, j'en ai peur, soit la vanité aristocratique, soit l'emphase démocratique, eussent altéré le bienfait. Dans l'inscription de Neuchâtel, rien que la simplicité républicaine, vraiment touchante.

Le parcours de cette ligne franco-suisse, des Verrières

à Neuchâtel, est le plus pittoresque du monde. On aperçoit d'abord le Temple des Fées, le Moulin d'Enfer, puis les ruines d'une Tour romaine construite, dit-on, par Jules César; et le défilé des Chaînes, ainsi nommé parce qu'anciennement les Suisses en barraient le passage aux Bourguignons de Charles le Téméraire par de grosses chaînes de fer dont on voit encore quelques anneaux soudés au roc.

Au sortir de ce défilé, commence la Reuse, écoulement souterrain du lac des Tallières. Ses belles eaux, marbrées de vert et d'ombre, coulent d'abord tranquillement entre des saules. On y pêche d'excellentes truites. Plus tard, précipitées dans les gorges profondes, les ondes se déchirent d'abîme en abîme, entre les roches démantelées comme de vieux burgs. A un certain endroit, le chemin de fer, sans se gêner, a emprunté le lit de la rivière. Elle passe à côté de son ancien lit. Pour dédommagement, on lui a donné un beau pont coudé à angle droit, sous lequel elle s'engouffre, et d'où elle ressort en cascade faite de main d'homme, mais sur des roches naturelles. Cette cascade est aussi grande que celle de Coo, en Ardenne, et d'un très-bel effet. Nous descendîmes de break pour aller la regarder avant de passer dessus.

Rien n'est plus varié que la stratification des roches du Val de Travers. Leurs lames gigantesques sont disposées, courbées, lancées, soulevées dans tous les sens : vagues de la matière en fusion aux premiers jours de la planète.

Les travaux ont été d'autant plus difficiles. Les rocs, bleuis à la surface par le voisinage des verdures sombres, ont ouvert, sous la mine et sous le hoyau, leurs flancs bistrés ou roses. L'armée immense des sapins centenaires veillait en vain au haut de ces bastilles naturelles crêne-

lées par le temps : l'homme les a minées, éventrées. Les aigles, étonnés dans leurs calmes retraites, regardent voler sur les cîmes la locomotive aux ailes blanche et noire, vapeur et fumée : oiseau pour eux plus fantastique que ne le fut pour Sindbad, le marin, l'oiseau rok des *Mille et une Nuits*.

Un ours de la Noire-Aigue apparaît quelquefois au bord d'une forêt, et répond par un rugissement au sifflet de ce monstre inconnu qui envahit ses domaines.

On traverse la paix profonde des anciens jours de la nature.

Là moins que jamais j'ai compris ce lieu commun qui consiste à prétendre qu'en chemin de fer on ne voit pas le pays. C'est, au contraire, en diligence, qu'on ne le voyait pas assez. On voyait les villes, les villages, et ces longues routes monotones qu'on appelait rubans de queue. On n'avait que le côté poudreux, fripé, sali du paysage ; sans parler de l'ennui des diligences, où l'on était encaissé, encaqué, jambes entre-croisées avec les vis-à-vis (bien rarement quelque compensation de ce côté!) mais quel brouettage! et quelle asphyxie! sans compter le despotisme du conducteur, du postillon, de l'aubergiste et des servantes ; car, en France, tout le monde déteste le despotisme, mais tout le monde aime à l'exercer, et principalement les subalternes. Qu'y a-t-il de plus autocrate qu'un portier ?

Je crois vraiment que ce lieu commun si bête contre les voyages en chemin de fer a été mis en circulation par quelque aubergiste malcontent, à qui les chemins de fer avaient ôté la table d'hôte des diligences. Mais le public, quel intérêt a-t-il à répéter depuis si longtemps une banalité si fausse ?

En chemin de fer, au contraire, on traverse le paysage comme un oiseau; on le saisit de part en part dans sa beauté native, immaculée; on en prend la fleur, sans fatigue; on goûte la virginité de la nature. On aperçoit les villes à l'horizon, avec leurs clochers, comme un beau décor : cela suffit. Ou bien, si elles en valent la peine, on s'arrête, et on les visite à pied.

Les mêmes aubergistes ont encore inventé ceci, que nombre de bonnes gens redisent sans examen, comme toujours : « Le chemin de fer gâte le paysage. » — Comment cela? Serait-ce par les tunnels? On ne les voit pas, puisqu'ils sont sous terre. Serait-ce par les viaducs? Au contraire, ils ornent le paysage et le complètent. Vu de loin, rien n'est plus charmant qu'un viaduc dans un vallon, par exemple, sur la ligne de Neuchâtel à Genève, le viaduc de Boudry, encadré dans la verdure. Réciproquement, vu de près, le viaduc, encadrant le paysage dans ses arches, lui sert de repoussoir et le fait ressortir. Est-ce que les paysages du Poussin, où toujours les architectures se mêlent aux feuillages, sont déplaisants à voir?

Ce seraient donc les terres déchirées et les montagnes éventrées qui, au gré de ces bonnes gens, gâteraient le paysage? — Mais cela n'a-t-il pas aussi sa poésie? On avait ici besoin d'un remblai, on fait crouler la moitié d'une montagne; elle glisse dans la vallée, voilà le remblai. Un peu de ballast par-dessus, et tout est dit.

Que si la montagne ébréchée vous choque, rassurez-vous : bientôt sur cette plaie la nature répandra la verdure et les fleurs, vous y verrez croître, comme à l'entour, le serpolet riche et robuste des régions alpestres, l'élégant bouillon blanc, dit fleur de bonhomme, l'ancolie rose et le géranium herbe à Robert.

Loin de rien gâter à un paysage, un chemin de fer le complète, y ajoute des beautés nouvelles, sans parler des beautés morales, le travail de l'homme se mêlant à l'œuvre de Dieu.

Qu'y a-t-il de plus beau qu'un train filant à toute vapeur sur les cimes, au-dessus des précipices sans fond, au flanc des granits altiers perdus dans les nues ?

Et qu'y a-t-il de plus délicieux que d'être sur ce train, composé seulement d'un break et d'une locomotive, et de voler, par la route des aigles, sans avoir même à remuer les ailes? On respire l'immensité et la sérénité profonde, on goûte une volupté pure, tandis que le monde, bien loin là-bas, fuit sous vos pieds...

On aperçoit, au fond des vallées vertes, les villages microscopiques, les jolis chalets à mi-côte dans les bouquets d'arbres. Un ponceau, formé d'un tronc d'arbre, traverse la rivière; ou bien un joli pont couvert, faisant galerie à claire-voie sur les côtés.

De temps à autre, parmi la verdure noirâtre des pins et des mélèzes, on voit sortir la fumée bleue d'un feu de charbonniers.

Sur les flancs des monts, dans de vastes rigoles, glissent les grands troncs équarris : économie de frais de transport, ils arrivent ainsi dans les vallons. Là on les pose sur quatre petites roues, deux à chaque extrémité du tronc, de sorte que l'arrière-train est à cent pieds de distance du train de devant; jamais on ne vit chariot ayant une si longue échine, et c'est l'objet porté qui est l'échine. On attelle à cela des bœufs aux pieds ferrés, et cela s'en va dans les villes.

Toutes les montagnes qui vous entourent présentent dans le même moment cent vues diverses; tantôt cou-

vertes de vapeur bleue, comme les fruits au matin ; tantôt noyées dans des flots d'encre, à l'approche de quelque orage ; tantôt couronnées d'un double arc-en-ciel, ou de quelque lambeau de nuage coquettement accroché à un pic, comme une écharpe déchirée : au-dessus brillent des filets de neige, restés dans les plis des rocs noirs, comme des nervures d'argent.

Ici des blocs de granit, des lames dénudées, l'image d'un cataclysme de la nature; là, des croupes unies, revêtues de sapins du haut en bas, comme de velours vert. Au bas, ces grands océans de verdure remplissent un vallon où fut jadis un lac, aujourd'hui écoulé : chaque flot de cet océan houleux est la tête d'un pin de cent pieds. Cette mer de feuillages noirs est une forêt gigantesque, et vous passez à neuf cents mètres au-dessus d'elle ; la teinte plus sombre la distingue seule des humbles prairies.

Une de ces prairies, entre les gorges, le Champ du Moulin, était la promenade favorite de Rousseau, lorsque, banni de Genève pour son *Émile,* il vint habiter Motiers-Travers. Voltaire, peu généreusement, le poursuivit de ses sarcasmes jusque

Dans ce vallon si bien nommé Travers.

C'est à Motiers que Rousseau écrivit ses célèbres *Lettres de la Montagne*, en réponse aux *Lettres de la Campagne*. L'orage déchaîné contre lui ne fit que redoubler. Banni de France, banni de Genève, sa patrie, il se vit, après deux ans et demi d'inquiétudes, obligé de quitter aussi Motiers-Travers, et alla chercher un asile dans l'île Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne.

Au devant de Motiers est Boveresse. Plus loin, Fleurier,

élégant village, toujours dans les fonds. On y fabriquait autrefois, comme à Motiers, des dentelles à la main et des lacets (les Anglais disent encore *lace*); c'étaient, je pense, des espèces de guipures. Rousseau, habillé en Arménien, s'était mis à en faire aussi avec les femmes de Motiers.

« Ayant quitté tout à fait la littérature, dit-il dans ses *Confessions*, je ne songeai plus qu'à mener une vie tranquille et douce, autant qu'il dépendait de moi. Seul, je n'ai jamais connu l'ennui, même dans le plus parfait désœuvrement : mon imagination, remplissant tous les vides, suffit seule pour m'occuper. Il n'y a que le bavardage inactif de chambre, assis les uns vis-à-vis des autres, à ne mouvoir que la langue, que je n'ai jamais pu supporter. Quand on marche, qu'on se promène, encore passe ; les pieds et les yeux font au moins quelque chose ; mais rester là, les bras croisés, à parler du temps qu'il fait et des mouches qui volent, ou, qui pis est, à s'entre-faire des compliments, cela m'est un supplice insupportable. Je m'avisai, pour ne pas vivre en sauvage, d'apprendre à faire des lacets. Je portais mon coussin dans mes visites, ou j'allais, comme les femmes, travailler à ma porte et causer avec les passants. Cela me faisait supporter l'inanité du bavardage et passer mon temps sans ennui chez mes voisines, dont plusieurs étaient assez aimables et ne manquaient pas d'esprit. »

Depuis l'invention des dentelles à la mécanique, on ne fait plus de dentelles à la main ni de lacets à Motiers ni à Fleurier. L'industrie florissante de ce dernier village est de fabriquer de l'horlogerie, spécialement pour la Chine. Vous savez que tout Chinois qui se respecte a coutume, comme nos merveilleux de l'époque du Directoire, de porter toujours deux montres, — très-grosses et ciselées dans toutes leurs parties, à l'extérieur et à l'intérieur. — C'est Fleurier qui les leur expédie, au nombre de dix à douze mille par année.

A chaque instant, dans le Val de Travers, on croirait qu'on est enfermé dans les montagnes à n'en pouvoir sortir. Un tunnel arrange l'affaire : entre autres, le beau tunnel en ligne courbe qui va de Saint-Sulpice à Fleurier. Rien n'est plus gracieux que Saint-Sulpice, vallon dominé par un viaduc entre deux tunnels, ni que Fleurier aperçu plus bas dans l'entre-deux des montagnes où passe la Reuse.

Ce voyage, d'un bout à l'autre, est une série de paysages admirables, un vivant panorama, qui de minute en minute change sous vos yeux, — une suite de ravissements.

Toutes les formes de l'art sont employées à vaincre tous les obstacles de la nature et à en traverser toutes les beautés; et l'on ne sait qu'admirer le plus, des merveilles de la nature ou des chefs-d'œuvre de l'art. Rails en ligne droite, rails en ligne courbe, montants et descendants, plans inclinés; tranchées, tunnels droits, tunnels courbes, tunnels en S, tunnels en radier ou vastes cylindres de maçonnerie, gigantesques tubes de pierre et de roc; viaducs, remblais, drainages en grand, pour assainir, affermir les terrains; rien n'est plus admirable, ni plus amusant, que ce chemin qui rencontrait toutes les difficultés à vaincre, et qui les a résolues toutes par des spécimens différents de l'art le plus ingénieux et le plus hardi.

Les travaux de cette ligne franco-suisse ont été conduits par M. Chevannes, sous la haute direction de M. Ruelle, ingénieur en chef de la construction des embranchements du chemin de fer de Paris à Lyon, auquel cette ligne se rattachera.

Dans les prairies autour de Fleurier, paissent de nombreux troupeaux de vaches. Chacune d'elles porte au cou sa clochette, et chaque clochette a sa note; de sorte qu'en se promenant ces vaches forment un carillon qui, adouci

par distance, s'harmonise en montant jusqu'aux nuages à travers lesquels nous passons, quelquefois au-dessous, quelquefois au-dessus. Le hasard seul dirige cet orchestre; mais le hasard est grand musicien. En bien des choses il est excellent guide. Surtout rapportez-vous-en au hasard, lorsque vous voudrez avoir du plaisir.

Nous écoutions ces harmonies lointaines, du haut d'une galerie perpendiculaire à un grand tunnel, auquel elle donne du jour et de l'air par le milieu, sur le côté. En cet endroit, pour aller plus vite en besogne, on a attaqué la montagne en même temps par les extrémités et par le flanc : il en résulte cette agréable galerie, d'où l'on plonge en extase sur la délicieuse vallée.

Nous remontons en break, et nous voyons Couvet, autre élégant village, aux maisons confortables rappelant les cottages des îles de la Manche. Je remarque que toutes les maisons des villages suisses sont percées de nombreuses fenêtres : en Suisse, il n'y a point d'impôt sur la lumière et l'air. Tout y respire le bien-être et la propreté, « cette demi-vertu », disait saint Augustin. C'est à Couvet qu'on cultive l'absinthe, célèbre dans toute l'Europe : absinthe suisse.

Plus loin, de l'autre côté du vallon, nous apercevons tout là-bas, comme un trou de rat, la grande mine d'asphalte, d'où viennent en partie les trottoirs de Paris.

La Noire-Aigue (*nigra aqua*) marque la sortie du Val de Travers. Elle mêle ses ondes noires aux ondes vertes de la Reuse, que nous avons toujours suivie depuis sa source, en mille aspects divers, en mille cascades tourmentées, dans les gorges et les précipices.

Quand on regarde le versant opposé, qui est encore à l'état de précipice inabordable, on se fait une idée de ce

qu'était celui-là même sur lequel on vole à toute vapeur, trois mille pieds au-dessus de ces gorges, de ces vallées et de ces villages.

Il y a maintenant à Neuchâtel trois ou quatre étages de chemins de fer. — D'abord, tout en haut, une ligne qui relie Neuchâtel à la Chaux-de-Fonds et au Locle, et le bas de la montagne avec le sommet. La plus haute crête est percée par un tunnel de quatre mille mètres de long, et à une seule voie. On dirait d'une longue couleuvrine de pierre ; mais cette couleuvrine, au lieu de lancer la mort, comme les engins du moyen âge, lance l'industrie et la richesse. Ce chemin, inauguré il y a douze jours, se nomme le *Jura industriel*. Il fait un angle aigu et forme à lui seul deux étages, le troisième et le quatrième. Il se raccorde, près de Neuchâtel, à la ligne qui forme le second étage, — ligne que nous achevons de parcourir, et qui a été inaugurée hier mardi. — Enfin il y a, pour premier étage, la ligne qui va de Neuchâtel à Genève, ou chemin du littoral, longeant le lac de Neuchâtel.

On est ébloui quand on découvre tout cela à la fois, en sortant du Val de Travers par le Trou de Bourgogne, nommé aussi le Creux du Vent, d'où souffle le Joran, terreur de Neuchâtel. La tendre verdure des vignobles, qui produisent de bon vin blanc, commence à alterner avec les sapins noirs ; on aperçoit au bas, dans le val élargi qui descend vers le lac, cet élégant viaduc de Boudry, sur lequel passe le chemin de fer du littoral. On traverse encore cependant quelques dernières bastilles de rocs, et toujours les zigzags de la Reuse, qu'on voit écumer dans les fonds, mais dont on n'entend pas le bruit, perdu par la distance.

Enfin se montre le village de Colombier, et bientôt se

détache aussi, sur le beau lac de Neuchâtel, la ville qui lui donne son nom, pris du château qui la couronne : aujourd'hui vieux château, mais rajeuni et renouvelé par l'auréole glorieuse des événements du 4 septembre 1856. Il est merveilleusement posé sur de grands rocs au-dessus de l'abîme, et attire tout d'abord les yeux, comme il en est digne. On le salue en arrivant.

Au delà du château et de la ville, le lac admirable ; et, au-delà du lac, apparaît à l'horizon le sublime panorama des Alpes, — du nord au sud, depuis la Iung-Frau jusqu'au Mont-Blanc, — soixante ou quatre-vingts lieues d'Alpes, couronnées de neiges éternelles et de glaciers tantôt bleus, tantôt roses, selon le jeu de la lumière et l'heure du jour.

26 juillet 1860.

XII

Correspondances diverses. — Le Dictionnaire de l'Académie. — Le Journal de Pontarlier. — L'Angleterre conquise. — *La Normandie inconnue*, par François-Victor Hugo (2[e] édition). — *Œuvres complètes de William Shakespeare,* traduites en français, par le même. — L'encre blanche du tragédien Ballande.

Comme une personne qui ne songe qu'à se promener tranquillement dans les bois, heurte, sans y prendre garde, une branche ou l'autre, et en marchant fait tomber sur sa tête tantôt des gouttes de pluie restées aux feuilles, tantôt des fleurs, tantôt des fruits, — ainsi notre dernière Revue, qui ne songeait qu'à se promener de la mer aux montagnes, a fait pleuvoir sur elle des lettres ou des pages de toute sorte : les unes sympathiques et gracieuses, dont nous ne parlerons pas, mais qui nous ont vivement touché, et dont nous remercions ici les auteurs; les autres curieuses ou intéressantes à divers titres, dont nous devons parler un peu, pour y répondre, ou pour en profiter.

L'une de ces dernières débute ainsi, — et le début, je crois, nous suffira :

« Monsieur,

» Votre *Revue de quinzaine*, en date du 26 expiré (*sic*), commence par ces mots : « Il est bon parfois de flâner », etc.

» Il me semble que dans le *Journal des Débats* on devrait écrire en français. Or vous saurez, Monsieur, que le mot *flâner* ne se trouve point dans le *Dictionnaire de l'Académie...* » etc.

Eh bien! que mon honorable correspondant me permette de le lui dire, j'en suis marri pour le *Dictionnaire de l'Académie*, mais il y a un assez grand nombre d'autres mots, tout aussi français et tout aussi bons que *flâner*, qui ne se trouvent pas non plus dans ce *Dictionnaire*.

Je citerai, entre autres, ceux-ci : *Actualité, Aise* (substantif masculin : « Un aise. » Saint-Simon, *Mémoires*), *Assombrir, Bâter* (comme verbe neutre : « La querelle s'échauffait et bâtait mal pour les jésuites. » Saint-Simon, *ibidem*), *Chantage, Courtisanerie, Déconsidération, Déluré, Démoraliser, Détournement, Édicter, Éditer, Effluve, Élogieux, Élucider, Enamourer, Encroûter, Entrain, Équilibrer, Exonérer, Hypocritement, Infranchissable, Irrévérencieux, Instantanément, Insuccès, Intérimaire, International, Interner, Intimidation, Irritabilité, Laisser-aller, Miroitant, Nominalement, Non-lieu, Obèse, Obséquiosité, Ostière* (« Des gueux de l'ostière. » Voltaire), *Plèbe, Pourlécher, Querelleux* (La Bruyère, *Discours sur Théophraste*), *Rassortir, Réchapper* (employé comme verbe actif : « Maître fou, lui dit Candide, je t'ai réchappé des galères, j'ai payé ta rançon », etc. Voltaire), *Recrudescence, Rescousse, Révolutionner, Revouloir* (« Mais si mon cœur encor revoulait sa prison? » Molière, *le Dépit amoureux*), *Sauvegarder, Semestriel, Surexciter, Susnommé, Torrentiel, Transitoirement, Trôler* (c'est-à-dire promener, au figuré, amuser, leurrer : » Trôlez de Mouhy; promettez-lui de l'argent, mais ne lui en donnez pas. » Voltaire, *Lettre à l'abbé Moussinot*), *Trôner, Vulgarité*, etc., etc.

Je laisse de côté toute une autre série de mots qui, pour la plupart, de moins bon aloi, ne se trouvent pas, à plus forte raison, dans le *Dictionnaire de l'Académie*, et ne

laissent pas cependant d'être usités, chacun en son lieu et dans son monde; par exemple : *Activer*, *Baser*, *Blague*, *Blaguer*, *Blagueur*, *Constatation*, *Droguer* (au figuré, faire droguer quelqu'un, le faire attendre), *Embêter*, *Gourer*, *Impressionner*, *Impressionnable*, *Incomber*, *Méduser*, *Mioche*, *Moutard*, *Obliquer*, *Perpétration*, *Riflard*, etc.

Je comprends que l'on n'emploie pas la plupart des mots de cette seconde série, et tout au plus réclamerais-je en faveur de deux ou trois. Quant à ceux de la première, n'en déplaise à mon honorable critique, je les trouve presque tous de bon aloi et excellents à employer dans l'occasion, aussi bien que *flâner*, *flâneur* et *flânerie*. Je continuerai donc à m'en servir, le cas échéant, en attendant que l'Académie, qui n'est pas obligée de se presser, et qui a le droit de *flâner* un peu, ait jugé à propos de les enregistrer dans son *Dictionnaire*.

Passons à une autre réclamation. Le *Journal de Pontarlier*, « *feuille littéraire, industrielle, agricole et d'annonces* » (*sic*), se fâche tout rouge contre moi, et m'accuse « d'outrager d'une façon inqualifiable la vérité en tous points. » Voilà de bien grands mots et de bien gros mots; voyons si l'accusation est fondée.

1° J'ai dit que Pontarlier était une petite ville ornée d'un clocher de tuiles bariolées, historié de fer-blanc. — On ne le nie pas. Voilà donc déjà pour le moins un point sur lequel je n'ai pas « outragé la vérité. »

2° J'ai dit, sur la foi d'un renseignement, que Pontarlier était situé à 940 mètres au-dessus du niveau de la mer. — Il paraît que, d'après l'*Annuaire des Longitudes*, c'est seulement à 837 mètres. J'ai donc mis Pontarlier

103 mètres trop haut. Peut-on voir là les intentions malveillantes et « antipathiques » dont on m'accuse? Y a-t-il là de quoi se fâcher?

3° J'ai dit qu'à Pontarlier des crieurs de nuit vous réveillaient toutes les demi-heures pour vous inviter à dormir tranquilles. — Le *Journal de Pontarlier* ne nie pas le fait. Où est donc l'outrage à la vérité? — Seulement il il appelle cela « une généreuse et touchante institution, un usage humanitaire », parce que c'est un moyen, dit-il, de prévenir ou d'arrêter les incendies, « le veilleur ayant l'œil ouvert sur tous les villages d'alentour. » Et il se livre, pour prouver ce point, à des développements historiques.

Malheureusement ses développements sont en pure perte, ils portent à faux. On comprend l'utilité des *veilleurs* de nuit, et personne ne la conteste; on ne comprend pas l'utilité de leurs cris sinistres. On a besoin de *veilleurs*, et non de *crieurs*. « L'œil ouvert », soit! Mais le gosier, à quoi bon?

Direz-vous que c'est pour vous assurer qu'ils veillent? En êtes-vous encore là? Et vous apprendrai-je qu'il y a dix autres, vingt autres moyens de contrôle, beaucoup plus efficaces, beaucoup plus sûrs, et qui ne troublent le sommeil de personne? Ces moyens, tout le monde les connaît; ils sont en usage dans tous les grands établissements : lycées, colléges, pensions, séminaires, écoles, couvents, casernes, musées, bibliothèques.

Veiller est fort utile, je le répète; crier ne sert à rien, — qu'à ennuyer les gens.

En résumé, ne pas confondre *veiller* avec *réveiller*.

4° Comme il m'est arrivé par hasard d'appeler ces crieurs de nuit des *muezzinns*, métaphore quelconque, ce mot, que le *Journal de Pontarlier* prend à la lettre, blesse son

patriotisme et sa religion, et il m'accuse là-dessus très-sérieusement « de transformer de bons Français en Turcs. »

Allons! si le *Journal de Pontarlier* le veut, je fais amende honorable sur ce mot, et je reconnais, pour lui plaire, qu'un Pontissalien n'est pas un Turc.

5° Quant à ces deux inscriptions charmantes : — «Pavés rafraîchissants » , et — « Mlle de Beautendon a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle qu'elle liquide ses chaussures d'été », — il paraît, s'il faut en croire le *Journal littéraire et d'annonces*, que ma mémoire m'aurait trompé à demi, et que j'aurais lu ces deux jolis écriteaux dans une ville voisine, et non à Pontarlier même. — C'est bien possible, au moins pour l'un des deux ; mais cela n'a pas d'importance. — Et tenez, tout à l'heure, en revenant de mes excursions helvétiques et britanniques, j'ai retrouvé justement l'une de ces deux inscriptions si littéraires, — « Pavés rafraîchissants ! » — chez un autre marchand de pain d'épice, ou confiseur, du faubourg Saint-Honoré. Et je le révèle, ah ! mon Dieu, oui ! Et je suis bien sûr que le faubourg Saint-Honoré ne va pas s'imaginer pour cela que je le traite de « Béotien. »

C'est votre réclamation trop véhémente, et si peu fondée quant aux points essentiels, qui seule pourrait faire croire qu'à Pontarlier on n'entend pas la plaisanterie aussi bien qu'à Paris.

Pour moi, je ne demande pas mieux que d'être persuadé du contraire. N'avons-nous pas ici pour confrère un charmant esprit dont la patrie est Pontarlier? Je veux parler de M. Xavier Marmier.

Pour conclure, loin de moi la pensée de rabaisser les Pontissaliens, puisqu'au contraire, et de leur propre aveu, je les ai placés 103 mètres plus haut qu'il ne fallait.

Voici maintenant une rectification jolie et piquante qui nous arrive de l'autre bout de l'horizon. Il s'agit des îles de la Manche, Jersey, Guernesey, Aurigny, etc. J'avais dit, en passant et sans trop d'examen, que l'Angleterre s'était annexé autrefois ces belles îles françaises. — On me répondit ceci :

« Ce ne sont point ces îles qui ont été prises par l'Angleterre ; l'Angleterre, au contraire, a été conquise par leurs braves habitants, accompagnés de quelques aventuriers normands et bretons, sous la conduite de Guillaume le Bâtard, nommé depuis Guillaume le Conquérant. Les îles de Jersey, de Guernesey, et autres, ont donc pris l'Angleterre, et n'ont point été prises par elle. L'Angleterre leur appartient, elles n'appartiennent pas à l'Angleterre. Et c'est pourquoi elles ont toujours conservé, depuis le XIIe siècle, leur autonomie, leur vieux langage maternel (du moins en partie), leurs droits souverains, leurs us et coutumes normands. Les enfants d'Albion, qui d'ordinaire, dans leur force arrogante, montrent si peu de respect pour les droits et la dignité de leurs vaincus, ont toujours respecté l'autonomie, la langue et le droit coutumier des Jersiais, pourquoi ? Parce que les Jersiais ne sont pas leurs vaincus, mais leurs vainqueurs. Aussi les Jersiais, les Guernesiais, etc., n'ont-ils cessé de tirer de leur position exceptionnelle, unique, gloire et profit. Je veux bien reconnaître, au surplus, qu'il en faut tenir compte à la vieille Albion, si peu commode du reste.

» Je n'oublierai jamais, Monsieur, le ton de superbe dédain avec lequel certain Anglais, interpellé sur le sort misérable fait à l'Irlande par l'Angleterre, répondit à son interlocuteur : « Mais l'Irlande est à nous, nous l'avons payée de notre sang ! Les Irlandais sont nos vaincus ! » *Our conquered!* Ce mot explique tout, autorise tout ; mais on ne peut le dire en parlant des Jersiais.

» Il n'existe pas sous le soleil une localité quelconque dont la situation puisse être comparée à celle des îles de la Manche. Il fallait un pays formaliste et ami des anciennes coutumes comme l'Angleterre pour que ce phénomène se présentât et persistât des siècles ; c'est une chose qui, à mon avis, lui fait honneur.

» Rattachées à la France, ces îles auraient été fondues, depuis je ne sais combien de siècles, dans notre grande unité centralisatrice. L'Angleterre rattachée à elles, elles sont restées elles-mêmes. C'est un fait bizarre, original, unique dans l'histoire... »

La rectification n'est-elle pas piquante? Et notez qu'elle ne vient pas d'un Jersiais ni d'un Guernesiais; elle vient d'un Breton, de Nantes. — *Viderint historici.*

Ceux qui seront curieux d'étudier la question n'auront qu'à lire *la Normandie inconnue*, de M. François-Victor Hugo, dont la seconde édition se prépare.

Cette Normandie inconnue, c'est justement l'île de Jersey. Le second fils du grand poëte s'en est fait l'historien. Avec élévation et avec curiosité tour à tour, il a montré combien Jersey procède de la France plus que de l'Angleterre, et tient de l'une plus que de l'autre, par la géographie naturelle, par les origines, par la race, par la langue, par le droit et les coutumes, par mille autres liens encore.

Dans cette intéressante monographie, l'archéologie s'unit à l'histoire, et la philosophie à l'archéologie. A propos de la constitution sociale de Jersey, l'auteur explique avec une clarté limpide la féodalité tout entière, et, dans maintes pages excellentes, rendrait intelligible même à un enfant cette matière ardue.

D'autre part, dans certains chapitres, le huitième et le neuvième par exemple, le drame se mêle habilement à l'histoire proprement dite, et le récit des faits réels offre tout l'intérêt d'un roman. L'épisode de Philippe de Carteret et de son héroïque femme, puis une autre jolie légende, sont des modèles en ce genre.

Le style de ce volume est très-remarquable. Cela n'éton-

nera personne : c'est dans la maison paternelle que M. François-Victor Hugo a appris à sculpter ses idées.

Peut-être qu'il a pris là aussi ce ton un peu dominateur, qui du reste ne messied pas. Chez Corneille, le Cid parle bien un peu haut; mais qui songerait à s'en plaindre? Rodrigue n'est-il pas fils de don Diègue? Il porte fièrement, selon l'expression de Corneille lui-même, *le front de sa race*. Si le livre était signé d'un autre nom, nous souhaiterions de voir adoucir ces formules : « Qu'on le remarque ! » — « Qu'on le sache bien ! » et d'autres semblables. — Mais, à tout prendre, cela n'est pas désagréable ici.

M. François-Victor Hugo a toutes les qualités charmantes de la jeunesse; s'il en a un ou deux défauts, charmants aussi, faut-il s'en étonner? Amoureux de son sujet comme il convient, s'il l'exagère parfois un peu, aurions-nous le courage de lui en faire un reproche? Mais enfin, il faut l'avouer, certaines choses sont vues au microscope : entres autres, la poésie de Robert Vace.

Pourquoi ces éloges excessifs? Uniquement parce que Robert Vace naquit à Jersey. En isolant ce poëte des autres trouvères d'il y a sept cents ans, l'auteur le grandit. Mais c'est un artifice d'optique et un effet de scène. Ce qu'il dit de Robert Vace est vrai de mille autres. La poésie de la langue d'oïl à cette époque fut diffuse comme la voie lactée.

Si M. François-Victor Hugo grossit quelquefois les choses, quelquefois aussi, en voulant les grandir, peut-être qu'il les diminue. Il écrit, par exemple, ce brillant paradoxe :

« Le mariage de Henri VIII avec Anne de Boleyn eut des conséquences incalculables. Jamais ce *je ne sais quoi*, qui s'appelle

amour, n'eut des effets, je ne dirai pas plus *effroyables*, mais plus extraordinaires. Pascal a dit : « Si le nez de Cléopâtre eût » été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Ce que Pascal a dit du nez de Cléopâtre, on pourrait le dire à plus forte raison du nez d'Anne de Boleyn. — Si Cléopâtre n'avait pas été si belle, Antoine n'en fût pas devenu si amoureux; il n'eût pas pour elle délaissé Octavie et ne se fût pas fâché avec Octave. La bataille d'Actium n'aurait pas eu lieu, et le vainqueur d'Actium n'aurait pas été proclamé Auguste et Imperator, et n'aurait pas commencé cette désastreuse ère des Césars. On ne peut donc se dissimuler que la beauté de Cléopâtre ait eu des effets effroyables sur le monde ancien. — Mais l'influence de la beauté d'Anne de Boleyn sur les destinées du monde moderne n'a pas été moins grande, quoiqu'elle soit loin d'avoir été aussi funeste. Si Anne de Boleyn n'avait pas été si belle, Henri VIII ne l'aurait pas épousée, il n'aurait pas répudié Catherine d'Aragon; il n'aurait pas rejeté la suprématie du Pape, chassé le clergé catholique, détruit les couvents; il n'eût pas été le père d'Élisabeth et il n'eût pas jeté l'Angleterre dans le Protestantisme. Si, grâce à ce mariage, l'Angleterre n'était pas devenue protestante, la cause de la Réforme eût été perdue dans les Pays-Bas, en Suisse et en Allemagne. Il n'y aurait pas eu de Hollande protestante, de Prusse protestante ni d'États-Unis protestants. La cause de la Réforme étant perdue, la cause de la Révolution n'eût même pas pu être plaidée. Et, au lieu de l'univers moderne libre-penseur, nous aurions à l'heure qu'il est un univers dont le concile de Trente serait l'assemblée représentative et le Pape le président. La terre serait un gigantesque Paraguay. Heureusement donc, et bien heureusement, le nez d'Anne de Boleyn n'était pas trop court, et Henri VIII l'épousa. »

Cette page est agréable assurément, comme paradoxe et comme boutade; mais il y a une chose qu'elle néglige de dire : c'est que, si le Protestantisme et la Révolution n'avaient pas avancé par ces moyens-là, ils auraient avancé par d'autres. Des événements si importants, si nécessaires, ne dépendent pas uniquement de tel ou tel détail minime :

ils ont d'autres causes que des accidents. Ces causes, qui procèdent de la logique des choses, ou, si vous le préférez, de la raison providentielle, ne peuvent point, dans un temps donné, ne pas produire leurs principaux effets, par quelque moyen que ce soit.

Certes, la part du hasard est très-grande dans la vie des individus et dans celle des peuples; mais les destinées générales de l'humanité et de tous les êtres, ni celles même de tel ou tel peuple, ne dépendent point purement et simplement d'accidents si petits.

L'occasion n'est pas la cause. Pour une occasion qui manquerait, la cause, je veux dire la raison nécessaire, en aurait cent mille autres à son service. De même que, dans la nature, il y a, pour produire un seul arbre, un seul poisson, un seul insecte, un seul être si humble qu'il soit, de milliers, des millions et des milliards de germes répandus et prodigués, de même, dans la vie de l'humanité et des nations, pour produire chaque événement important, il y a des milliers, des millions et des milliards de combinaisons résultant de ce que l'on appelle la force des choses. Ces combinaisons, ces rapports sont imperceptibles autant qu'innombrables; ils s'entre-croisent, s'amalgament, fermentent, mûrissent pendant des siècles avant l'éclosion du grand événement. C'est ce que l'on pourrait nommer l'histoire latente et virtuelle, celle qui porte dans ses flancs l'histoire effective et réelle, et qui, lorsque le terme arrive, la produit. Peu importe que tel incident ou tel autre se trouve là par hasard à l'enfantement; il ne faut pas dire : *Cum hoc, ergo propter hoc*. Les incidents ne sont que les accessoires, ou, si vous voulez, les formes du fait; parfois même ils n'en sont que les déguisements : ce sont costumes de fantaisie et bouffonneries du hasard. Mais le

fond, résultant de la raison divine, de la nécessité des choses, ne peut point ne pas arriver. Quels que soient les moyens qu'emploie la cause, les effets sont assurés; ils sont immanquables, comme la cause est infaillible. Quand le mécanicien n'emploie pas une pièce, il en emploie une autre; la machine va toujours. N'allez pas croire que, faute d'un clou, tout fût perdu, ou qu'un grain de sable eût tout dérangé.

Il pouvait convenir à la thèse théologique de Pascal, raillant tristement les vicissitudes humaines pour entraîner les autres avec lui dans la foi aveugle, ou bien il pouvait plaire à l'ironie de Montaigne, de Bayle et de Voltaire, de regarder les choses par le petit bout de la lorgnette, comme vous faites en ce moment; mais n'allons pas prendre au pied de la lettre ces paradoxes ou ces ironies. Des hasards minimes peuvent, j'en conviens, avancer ou retarder parfois de quelques moments la marche nécessaire des événements, le progrès des idées et des faits qu'elles produisent; mais, à regarder tout de haut et d'ensemble, ces quelques moments sont imperceptibles dans le développement historique. Les individus peuvent les trouver longs, et en souffrir, et en mourir, hélas! mais l'histoire, dans sa marche générale, s'aperçoit à peine de ces grains de sable qu'écrase la roue de son char.

Au reste, M. François-Victor Hugo lui-même est bien, au fond, de notre avis. Dans sa Conclusion si remarquable, qui résume avec profondeur et limpidité tout ensemble la marche de la théocratie, de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie, il dit fort bien :

« Les événements, en apparence contradictoires, ont, selon nous, une logique profonde. Les faits sont des idées en action.

L'histoire est un raisonnement dont nous voyons les prémisses et dont nous ignorons la conclusion. »

Et cette conclusion dépendrait uniquement du nez de Cléopâtre? ou du nez d'Anne de Boleyn? ou du nez de n'importe qui? Allons donc!

En résumé, l'élévation morale de l'Introduction, les aperçus historiques vastes et clairs de la Conclusion, la variété légendaire égayant dans le courant du livre les recherches archéologiques, sur tout cela un style de haut relief et de vive couleur, tels sont les éléments de solide succès qui ont rapidement amené *la Normandie inconnue* de la première édition à la deuxième.

Par cette œuvre, M. François-Victor Hugo ne faisait que préluder à une autre, plus vaste, qui eût épouvanté un moins habile et un moins courageux que lui; c'est, à savoir, la traduction en français des œuvres complètes de Shakespeare.

Cette traduction, vraiment nouvelle, est faite, non sur celle de Letourneur, mais sur le texte de Shakespeare. On sait que la version de Letourneur a, la plupart du temps, servi de type aux autres traductions publiées jusqu'à présent, et qu'elle est restée bien loin de l'original, même après les remaniements dirigés par M. Guizot et la refonte de M. Benjamin Laroche. Ici le jeune et intrépide athlète a pris Shakespeare corps à corps. Aux audacieux Dieu prête la main! Lutte pleine d'intérêt et d'émotion...

Six volumes déjà sont publiés. Le premier contient *les deux Hamlet :* la comparaison entre l'un et l'autre a de quoi piquer la curiosité littéraire. Le second volume

réunit *les Féeries*, — véritables féeries d'imagination, de poésie et de grâce : — *le Songe d'une nuit d'été* et *la Tempête*. Le troisième, intitulé *les Tyrans*, groupe ensemble *Macbeth*, *le roi Jean* et *Richard III*. Le quatrième et le cinquième ont pour titre commun *les Jaloux*. Dans l'un se trouvent *la Fameuse Histoire de Troylus et Cressida*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *le Conte d'hiver* ; dans l'autre, *Cymbeline* et *Othello*. Enfin le sixième, sous ce titre : *les Comédies de l'amour*, nous donne *la Sauvage apprivoisée*, *Tout est bien qui finit bien* et *Peines d'amour perdues*.

Ces six volumes sont dédiés successivement par le jeune traducteur, à sa mère, à sa sœur, à son père, à son frère, à M. Auguste Vacquerie, à M. Paul Meurice.

Chaque tome est précédé d'une Introduction étendue dans laquelle l'imagination anime la critique et l'histoire. L'Introduction d'*Othello* est particulièrement belle.

A la fin de chaque volume sont des Notes et des Appendices riches de renseignements et de documents de toute sorte. Là se trouvent reproduites, tantôt *in extenso*, tantôt par extraits abondants, les légendes, les chroniques, les vieilles pièces de théâtre, aussi bien que les contes et les romans, qui ont été la matière première élaborée par le génie du grand poëte. Il y a là une mine féconde d'études et de rapprochements curieux.

Enfin, nouvelle par l'exactitude rigoureuse, nouvelle par les examens critiques, nouvelle par l'abondance des compléments groupés autour du monument shakespearien comme une vaste forêt autour d'un palais, cette publication, selon la promesse de la préface générale, sera nouvelle encore et surtout par ceci : elle offrira au public l'auteur d'*Hamlet* commenté par l'auteur de *Ruy Blas*.

En attendant que d'autres, plus compétents que moi, parlent dignement de cette traduction, applaudissons à ce labeur considérable, auquel la passion littéraire toute seule ne suffisait pas : il y fallait encore le talent, le courage, et autant de scrupule que de vigueur. M. François-Victor Hugo possède tout cela.

Et maintenant, *ladies and gentlemen*, savez-vous avec quoi j'ai écrit ces douzes colonnes? C'est avec de l'encre blanche comme de l'eau. Et cette encre miraculeuse n'est pas le secret de la comédie, c'est le secret de la tragédie, car elle a été inventée par le tragédien Ballande.

Avec cette encre blanche, on écrit noir. Oui, sur du papier blanc, avec de l'encre blanche, qui ressemble à de l'eau sucrée, vous écrivez — noir comme aile de corbeau. Blanc sur blanc donne noir, deux négations valent une affirmation, grâce à un papier sympathique.

Ne craignez plus de répandre votre encre. Cette encre d'une nouvelle espèce ne tache ni vêtements, ni meubles, ni tapis, — ni doigts, ni plume.

Avec cette encre, Rosine pourrait écrire son billet d'amour à Almaviva, sans craindre de noircir son doigt rose et d'être dénoncée par cette tache à l'œil jaloux du tuteur Bartholo.

Avec cette encre, on ne peut plus gâter aucun livre, aucune gravure, aucun manuscrit. Avec cette encre, Paul-Louis Courier n'aurait pu faire, volontairement ou non, au beau manuscrit grec de *Daphnis et Chloé*, cette fameuse tache noire qui fut le sujet de tant de discussions et de querelles. « Certes le trait est noir ! » disait Paul-Louis, essayant de se tirer d'affaire par un bon mot.

Avec cette encre, Brid'oison, qui disait si bien : « Un pââàté ! je sai-ais ce que c'est ! » ne le saurait plus aujourd'hui.

Un enfant peut toucher à l'encrier sans risquer de changer sa robe en nouvelle carte de l'Europe.

Au besoin, vous vous laveriez les mains avec cette encre, et elles n'en seraient que plus blanches.

9 août 1860.

XIII

Chiromancie nouvelle : les Mystères de la Main révélés et expliqués, par Ad. Desbarrolles.— Les Gladiateurs de la république des lettres, par Charles Nisard.

Pendant que nous courions les champs, une pyramide de volumes s'est élevée sur notre table. Vous vous rappelez cette fille d'un roi d'Égypte qui, au dire du bon Hérodote, demanda une pierre à chacun de ses amants, et en fit bâtir la Grande Pyramide. Ainsi chaque amoureux de la Publicité apporte un livre à la princesse, et les pyramides s'élèvent comme par enchantement.

Voici d'abord un curieux ouvrage, que M. Philarète Chasles mettrait au nombre des signes du temps. C'est la *Chiromancie nouvelle* de M. Ad. Desbarrolles.

Disciple tout à la fois de Lavater, de Gall, d'Éliphas Lévi (c'est-à-dire de M. Alphonse-Louis Constant) et du capitaine d'Arpentigny, M. Desbarrolles pose en principe que le caractère de chaque personne est écrit sur son visage, sur les sinuosités de son crâne, dans la forme et les lignes de ses mains, et s'applique particulièrement à nous développer les mystères de la chirognomonie et de la chiromancie. Il se fait fort de deviner, comme le capitaine d'Arpentigny, le caractère des gens d'après la forme de leurs doigts, et, comme M. Constant, les instincts et la destinée de chacun d'après la disposition des monts de la main et des lignes qui en sillonnent la paume.

En hardi lieutenant, il enrôle avec lui Socrate, Virgile, Rabelais, Montaigne, Newton, Herder, Bichat, Balzac, toute une armée d'hommes illustres. Est-ce une armée de volontaires? Il faudrait pouvoir le leur demander. Toujours est-il qu'il les passe en revue, et, bon gré mal gré, les mène avec lui, tambour battant, enseigne déployée. Et cette enseigne, c'est : *la Chiromancie nouvelle.*

Le livre est un peu vague : doit-on s'en étonner? il s'agit de mystères. *Les mystères de la main!...* A propos de chiromancie, l'auteur parle de bien des choses : des mystères orphiques et de la kabbale, d'Hermès et de M. Alexis, d'Origène et de M. Home, de l'Égypte et de l'Inde, de la Terre, de la Lune et du Soleil, de la lumière astrale; que sais-je enfin?

Voulez-vous un échantillon du langage des initiés?

« L'aspir et le respir de la terre, c'est la lumière astrale, Nous la nommons astrale, parce que la terre est un astre.

» C'est le grand agent magique.

» Il se révèle par quatre sortes de phénomènes soumis aux tâtonnements des sciences profanes sous quatre noms : calorique, lumière, électricité, magnétisme.

» On lui donne aussi les noms de tétragramme, d'inri, d'azote, d'éther, d'od, de fluide magnétique, d'âme de la terre, de serpent, de Lucifer. »

Vous voyez que la lumière astrale a presque autant de noms qu'une infante d'Espagne.

C'est elle qui gouverne tout.

Il y a donc d'abord cent cinq pages de préliminaires de cette sorte, *de omni re scibili et quibusdam aliis.*

Venons à la chirognomonie et à la chiromancie, — qui à grand'peine se sauvent à la nage du milieu de ce tor-

rent de sciences inexactes. — En voici les traits principaux, que j'ai recueillis çà et là dans ce gros volume, et qui appartiennent soit à M. Desbarrolles lui-même, soit à ses auteurs.

L'espèce humaine tout entière se divise en deux catégories :

Celle des doigts lisses,

Et celle des doigts noueux.

Les hommes à doigts lisses sont les artistes, les gens d'intuition et de caprice.

Les hommes à doigts noueux sont les calculateurs, les gens exacts et positifs, propres aux sciences.

« A défaut d'autres preuves, disait Newton, le pouce me convaincrait de l'existence de Dieu. »

L'animal supérieur est dans la main, *l'homme* est dans le pouce, selon M. d'Arpentigny. Le pouce des singes, fort peu flexible, et, pour cette raison, peu ou point *opposable*, n'est regardé par quelques naturalistes que comme un talon mobile ; tandis que le pouce humain, au contraire, placé et organisé de manière à pouvoir toujours agir dans un sens opposé aux autres doigts, symbolise le sens moral que nous opposons aux entraînements de nos instincts et de nos passions. Ici M. d'Arpentigny donne pour preuves :

Les idiots de naissance, qui viennent au monde *sans pouces* ou avec des pouces impuissants et atrophiés ;

Les nourrissons, qui, jusqu'au moment où la première lueur d'intelligence vient à poindre, tiennent les doigts par-dessus le pouce ;

Les épileptiques, qui, dans leurs crises, ferment le pouce avant les doigts ;

Et les gens près de mourir, qui rentrent le pouce sous les doigts.

« Le pouce est dédié à Vénus et à Mars par beaucoup de vieux chiromanciens, et alors le pouce est toute la vie : l'amour et la lutte. » (Page 180.)

« Le pouce représente la création. Sa forme rappelant, non pas par un caprice de la nature, mais par une sage analogie, le jod kabbalistique, le phallus des anciens, il réunit à lui seul *la génération, la raison* et *la réalisation ou la volonté* (ce qui est un en magie).

» Le pouce, donc, c'est la vie, c'est l'être, c'est l'homme tout seul entouré d'influences dont il doit pétrir son bien ou son mal, selon la direction qu'il donnera à son intelligence, à sa volonté. » (Page 197.)

« Ne comptez ni sur l'amitié ni sur la constance ou sur la fidélité au parti (en politique) des pouces dont la première phalange est courte. Ils pourront avoir des accès de dévouement, être capables d'un acte d'héroïsme, mais *instantanément.* S'il leur faut persévérer dans leurs inspirations parfois sublimes, l'haleine leur manque ; ils ne donneront pas de suite deux coups de collier ; ils en reviendront bientôt à leur état naturel, l'incertitude, et l'insouciance. » (Page 331.)

Honte donc et raca à ces pouces dont la première phalange est courte ! Avant de mettre votre main dans une autre, regardez bien à cette phalange. Que de gens aujourd'hui ont les bras longs parce qu'ils avaient la phalange courte !

Le maître de philosophie de M. Jourdain est moins habile à lui expliquer les beautés de chaque lettre de l'alphabet, que M. Desbarrolles à nous analyser le sens de chaque doigt et de chaque phalange, — à commencer par la première, la phalange onglée, selon qu'elle est pointue avec

des doigts lisses, ou carrée avec des doigts lisses, ou spatulée avec des doigts lisses, etc.

« Les doigts pointus, c'est : religion, extase, divination, poésie, invention. MONDE DIVIN.

» Les doigts carrés, c'est : ordre, obéissance aux choses convenues, organisation, régularisation, symétrie, réflexion, pensée, raison. MONDE ABSTRACTIF.

» Les doigts spatulés ou en spatule, ainsi nommés parce que chaque doigt offre la forme d'une spatule plus ou moins évasée, c'est : résolution, besoin de mouvement physique, action quand même, sentiment de la vie positive, intérêts matériels, amour sans tendresse, recherche du confortable, et souvent audace et besoin de se faire voir. MONDE MATÉRIEL. » (Page 122.)

Les doigts sont lisses, c'est-à-dire sans nœuds apparents, ou ils ont des nœuds, soit à la première jointure, soit à la seconde, soit aux deux jointures. Ces différentes formes ont leurs diverses influences, que M. Desbarrolles analyse encore. Chaque nœud est un monde.

Puis il reprend toutes ces divisions, et y rebrode mille détails, mille arabesques de fantaisie.

« Les doigts pointus à l'extrémité appellent l'électricité comme les pointes aimantées des paratonnerres.

» Si les doigts pointus sont lisses et offrent ainsi un conduit facile et sans obstacles, l'impression est immédiate.

» De là viennent les inspirations hautes, les illuminations, les inventions parties du ciel sans s'allier, vu leur spontanéité, à un mélange terrestre.

» Les voyants, les inventeurs métaphysiques, les rêveurs, les poëtes, ont les doigts pointus. » (Page 143.)

Les doigts longs annoncent l'amour des détails, la minutie.

« Un littérateur qui a les doigts longs fatigue le lecteur ou le spectateur par le soin qu'il met à chaque détail, et il nuit ainsi à l'ensemble. »

Les lignes et les monts de la main fournissent aussi à l'auteur de riches chapitres. Je n'en citerai qu'un seul passage, mais un bon :

« Le nombre des enfants que l'on a eus, ou que l'on doit avoir, se trouve marqué sur la percussion de la main à la hauteur du mont de Mercure. Ces lignes sont placées en long dans la direction du doigt auriculaire et sur le dehors de la main, dans l'espace qui se trouve entre la racine du doigt et la ligne de cœur. Si elles sont bien droites, bien longues, bien écrites, ce sont des garçons. Si ce sont des filles, les lignes sont tortueuses. Les lignes qui sont faibles et courtes, et un peu effacées, signifient les enfants qui ne doivent pas vivre, ou qui n'ont pas encore vécu.

» A la même place, mais en travers, c'est-à-dire dans la direction de la ligne de cœur, des lignes bien écrites et longues donnent le nombre des femmes légitimes ou des maîtresses qui vous serviront de compagnes dans une partie de votre existence.

» Une seule ligne annonce un seul mariage, une seule affection. Ces cas sont rares.» (Page 347.)

N'est-ce pas joli? Et dire que cela s'appelle la Chiromancie *nouvelle!* Qu'était donc l'ancienne, bon Dieu!

L'astrologie, comme vous venez de le voir par le « mont de Mercure », se mêle nécessairement à la chiromancie. Outre le mont de Mercure, il y a, bien entendu, dans la paume de la main, le mont de Jupiter, le mont de Saturne, le mont d'Apollon ou du Soleil, le mont de la Lune, le mont de Mars, le mont de Vénus, et leurs modifications réciproques, et toutes les significations diverses qui en résultent.

Mais les planètes nouvellement découvertes, n'ont-elles donc point aussi leur influence? Je ne vois pas qu'on parle d'elles.— Tant pis pour elles ! Elle n'avaient qu'à se laisser découvrir plus tôt !

Il faut s'attendre à trouver là encore, avec l'astrologie, la science des nombres. En voici, pour finir, un curieux spécimen, emprunté à un autre ouvrage publié, sans nom d'auteur, sous ce titre : *Recherches sur les fonctions providentielles des dates et des noms dans les annales de tous les peuples.*

« La distance entre la naissance de saint Louis et celle de Louis XVI est de 539 ans. En ajoutant ces 539 ans à chacun des événements remarquables de la vie de saint Louis, on trouve un événement remarquable correspondant de la vie de Louis XVI. »

1.

Naissance de saint Louis : 23 avril.	**1215**
Ajoutez. . . .	**539**
Naissance de Louis XVI : 23 août.	**1754**

2.

Naissance d'Isabelle, sœur de saint Louis.	**1225**
Ajoutez . . .	**539**
Naissance d'Élisabeth, sœur de Louis XVI.	**1764**

3.

Mort de Louis VIII, père de saint Louis.	**1226**
Ajoutez. . .	**539**
Mort de Louis (dauphin), père de Louis XVI.	**1765**

4.

Minorité de saint Louis, comme roi, commence eu. . . .	**1226**
Ajoutez. . .	**539**
Minorité de Louis XVI, comme dauphin.	**1765**

5.

Mariage de saint Louis (premières démarches). 1231
Ajoutez. . . 539

Mariage de Louis XVI. 1770

6.

Majorité et gouvernement personnel de saint Louis. . . . 1235
Ajoutez. . . 539

Avénement de Louis XVI. 1774

7.

Saint Louis victorieux, conclut une paix avec Henri III. . 1243
Ajoutez. . . 539

Louis XVI, victorieux, arrête les préliminaires de la paix avec George III. 1782

8.

Captivité de saint Louis. 1250
Ajoutez. . . 539

Captivité de Louis XVI : 5 et 6 octobre. 1789

9.

Naissance de Tristan au moment de la captivité de son Père. 1250
Ajoutez. . . 539

Opposition :

Mort du premier Dauphin dans l'année de la captivité de son père. 1789

10.

Mort d'Isabelle d'Angoulême. 1250
Ajoutez. . . 539

Opposition :

Naissance de Marie-Thérèse-Charlotte d'Angoulême. . . 1789

11.

Canonisation de saint Louis, sous Philippe IV. 1297
Ajoutez. . . 539

Mort du frère de Louis XVI (Charles X) 1836

On remarquera que le nombre 1297, année de la canonisation, se compose des mêmes chiffres que la date 1792, fin de la royauté et de la monarchie de Louis XVI.

De plus, en additionnant la date de l'avénement de Louis XVI au trône.	1774
et le nombre 19, produit de l'addition des chiffres de cette date mis les uns au-dessous des autres.	19
on trouve la date de sa mort sur l'échafaud.	1793

Enfin, en additionnant la date de la chute de Louis XVI,	1789
et le nombre 25, produit par l'addition des chiffres de cette date	25
on trouve celle de la Restauration.	1814

Châteaubriand a fait une observation qui trouve naturellement sa place à la suite de ces singuliers calculs :

Charlemagne est mort le 31 mars 814, et Napoléon a perdu sa puissance à la reddition de Paris, 31 mars 1814, 1000 ans après, jour pour jour.

Quoi qu'il en puisse être de ces rencontres, et sans vouloir examiner s'il n'y a pas, par ci par là, dans ces rapprochements, tel ou tel détail tiré par les cheveux, telle date un peu arrangée, ces jeux innocents de la science des nombres sont des curiosités qui en valent d'autres et qui ne déparent pas le livre de M. Desbarrolles.

Selon la brochure anonyme, il existe en outre une affinité non moins positive que mystérieuse entre la vie de tel ou tel personnage et les dates de sa naissance et de sa mort. Quelques exemples donnent une idée de ce rapport singulier.

Il suffit, pour faire ce calcul, de compter le nombre des

lettres de chaque mot, d'additionner les chiffres des époques, et de réunir tous ces divers chiffres ensemble :

Charles VII, mort à l'âge de 58 ans :

Charles 7, né en février 1403, mort en juillet 1461.
7 7 2 2 7 8 4 2 7 12

Total, 58

Louis XII, mort à 54 ans :

Louis 12, né en juin 1462, mort en janvier 1515.
5 3 2 2 4 13 4 2 7 12

Total, 54

François Ier, mort à 54 ans :

François I, né en 1494, mort en 1547.
8 1 2 2 18 4 2 17

Total, 54

Louis XIV, mort à 76 ans :

Louis 14, né le 5 septembre 1638, mort le 1 septembre 1715.
5 5 2 2 5 9 18 4 2 1 9 14

Total, 76

Louis XV, mort à 65 ans :

Louis 15, né le 5 février 1710, mort le 10 mai 1774.
5 6 2 2 5 7 9 4 2 1 3 19

Total, 65

Le livre de M. Desbarrolles se termine par des exemples de chiromancie appliquée.—MM. de Lamartine, Alexandre Dumas, Jules Janin, Émile Augier, Maquet, Proudhon, Meissonnier, Gérôme, Diaz, Corot, Auber, Gounod, Frédérick-Lemaître, Got et mademoiselle Déjazet prêtent la main successivement aux amusantes et spirituelles démonstrations du sorcier. [1]

[1] Depuis que cet article a été écrit, j'ai eu l'occasion de rencontrer M. Desbarrolles et de lui livrer aussi ma main ; il ne me connaissait pas plus que je ne le connaissais moi-même personnellement ; et la

Ici et ailleurs, des observations jolies et fines se noient dans un océan d'assertions arbitraires, confuses, amphigouriques ou drôlatiques.

L'ouvrage forme un volume de 625 pages. Il est orné d'images kabbalistiques, pour éclaircir le texte, — avec des mains de toutes formes, de toutes lignes et de tous monts.

Tel qu'il est, il plaira, je pense, à une bonne partie du public d'aujourd'hui, en quête d'amusements bizarres et de mystères. Les adeptes ne manqueront pas plus à la chiromancie qu'au spiritisme. C'est aux époques où l'on ne croit à rien qu'on croit à tout. En d'autres termes, les temps où il y a le moins de croyances sont ceux où il y a le plus de crédulité. Les gens qui n'ont aucun principe à quoi se tenir se laissent aisément emporter par tous les flots des opinions, ou des doctrines, ou des rêveries qui surviennent; ils vont à vau-l'eau, au gré des courants. Il en fut de même à Rome dans la décadence.

Ceux qui croient aux esprits frappeurs sont sans doute des esprits frappés. Le peuple dirait qu'ils ont un coup de marteau.

Ceux qui croient aux mains, autrement que d'une manière générale et pour ainsi dire physionomique (système de M. d'Arpentigny, faisant suite à celui de Lavater), ceux qui croient à la ligne de vie, à la ligne de tête, à la ligne de cœur, à la ligne de foie, à la ligne de Saturne, à la ligne de Jupiter, à l'anneau de Vénus, et aux figures formées par toutes ces lignes, et aux monts et aux plaines de

sincérité m'oblige à dire que, toute astrologie à part, il possède, ainsi que sa compagne, connue sous le nom de l'*Initiée parisienne*, une remarquable faculté de conjecture et de divination physiognomoniques.

Saturne, de Jupiter, de Mercure, de Mars, de Vénus, de la Lune et du Soleil, ceux-là sont de braves gens qui aiment à passer le temps. Et M. Desbarrolles est un homme d'esprit qui compte sur ces braves gens-là pour acheter son livre, et qui par conséquent ne se moque pas d'eux. Un acheteur est toujours respectable.

Mais je m'aperçois, un peu tard, que je n'ai encore ôté qu'une seule pierre de cette grande pyramide qui s'est élevée sur mon bureau. Eh! vite, vite! un second coup de pioche!

Les Gladiateurs de la République des lettres, aux XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles,* par M. Charles Nisard, sont un livre écrit avec soin et même avec une certaine recherche, où l'on trouve de l'esprit, assurément, mais un esprit un peu sec, un peu triste, et sentant le travail, l'effort.

Les gladiateurs dont il s'agit sont : François Filelfo ou Philelphe, Poggio, Laurent Valla, Jules-César Scaliger, Gaspard Scioppius ou Schopp, et, au XVIIe siècle, François Garasse.

Deux volumes in-octavo, c'est beaucoup pour cinq ou six écrivains de cette espèce. On est tout à fait dans les sentiments de M. Charles Nisard lorsqu'il dit :

« Je m'arrête, confondu et surtout dégoûté d'une polémique où les plus viles passions du cœur humain se donnent carrière, sans aucun mélange d'honnêteté, d'esprit et presque de talent. »

Seulement c'est à la page 162 du tome Ier que l'auteur s'exprime ainsi, au sujet de Poggio. Et Filelfo, qui le précède, mérite la même appréciation ; et Valla, Scaliger, Schopp, Garasse, qui les suivent, ne valent guère mieux

que ces deux-là. Et le tome Ier ne s'arrête pas à la page 162, il a 407 pages. Et, puisque c'est le tome Ier, il y a un tome II, et ce tome II en a 416. Total, 823 pages in-octavo, consacrées à d'affreux et plats gredins qui, à eux tous, peut-être, n'en méritaient pas cent.

D'où vient donc qu'un homme sérieux et un homme de talent a tant choyé des gens qui en avaient fort peu, lui-même le reconnaît, des gens qui n'avaient presque pas d'esprit, du moins dans les écrits qu'il analyse, et qui n'avaient pas du tout de cœur?

C'est, apparemment, que parfois une érudition fureteuse se laisse aller à attacher du prix aux choses en raison de la peine qu'elle a prise à les déterrer, plutôt qu'en raison de leur valeur.

Les lignes mêmes de M. Nisard que nous venons de citer, et qui sont entièrement conformes à nos propres impressions, nous enhardissent à dire que tout cela ne méritait pas d'être exhumé. Les œuvres satiriques et polémiques de tous ces gens-là, moralement ne sont que de la fange, littérairement ne sont que du chiffon.

Les beaux héros! les charmants personnages! pour leur faire les honneurs de deux in-octavo! Ce Poggio et ce Filelfo, par exemple! Après avoir, — ce sont les mots mêmes de M. Nisard, et ils n'ont rien de trop fort, — « vomi l'un contre l'autre des injures fétides », ils font mine de se réconcilier, pour obéir à Cosme de Médicis; mais à peine Poggio est-il mort, que Filelfo, par manière d'oraison funèbre, recommence à l'apostropher ainsi :

« Égout infect de toutes les méchancetés, de toutes les saletés qui déshonorent une vie! » etc., etc.

Il y a un nom pour ce style-là et pour celui des halles. Mais les harengères des halles ont du moins de la verve

et de l'esprit parfois; on cite d'elles des mots qui, dans leur genre, sont des merveilles; au lieu que vos gladiateurs sont avant tout et après tout des cuistres, des pédants ennuyeux. Ce ne sont pas même de ces fier-à-bras qui aujourd'hui se nomment éreinteurs, de ces condottieri de plume, à la verve bourbeuse mais amusante; non, vos gladiateurs des quinzième, seizième et dix-septième siècles n'ont même pas ces qualités relatives des gladiateurs d'aujourd'hui. Ils sont venimeux et fastidieux, baveux et bavards, et ne trouvent pour leurs colères que des images de pacotille et des centons regrattés, replaqués.

Quel intérêt prendre à de telles gens et à de telles œuvres ? On s'en détourne avec dégoût, avec ennui. Les invectives qu'ils ne cessent de lancer les uns contre les autres sont aussi froides que grossières. Nous ne pouvons encore que souscrire au jugement de M. Charles Nisard lorsqu'il dit, en parlant des satires de Filelfo :

« Si l'on refuse à Filelfo, l'élégance, la clarté, la décence et l'atticisme du style, on ne saurait lui contester l'érudition sottisière, et, si j'ose dire, la science pornographique. Une chose m'étonne en tout ceci, c'est que Filelfo ait eu la patience de mettre en vers ce ramas d'invectives et de turpitudes; car, encore que ces vers soient durs, pénibles, obscurs et tout bourrés de chevilles, que les lieux-communs y pullulent et varient à peine leurs formes, la seule observation du rhythme, forçant le poëte à demeurer plus longtemps sur la même idée, aurait dû paralyser son essor... »

Et une chose aussi nous étonne, nous, encore une fois, c'est que, reconnaissant tout cela, on ait fait à des gens si impudents et si ennuyeux l'honneur de parler d'eux si longuement, et d'analyser leurs écrits avec une sorte de

complaisance que déguisent mal la solennité un peu apprêtée du style et sa couleur légèrement archaïque.

Ce qui fait paraître ces deux volumes encore plus longs, c'est que, pour un nombre immense de petits détails, il n'y a pas assez d'idées générales. *Arena sine calce.* On n'est porté par rien.

Enfin j'ai dit, et ne m'en dédis pas, que ces deux volumes sont écrits avec soin et même avec recherche; on y pourrait cependant noter çà et là quelques incorrections ou inadvertances.

Tome Ier, page 305 : « A Rome, *il n'y avait pas que* les esclaves qui fissent le métier de gladiateurs. » — C'est là, dans le sens où l'emploie M. Charles Nisard, une construction horriblement barbare, quoique fort usitée aujourd'hui. On n'en trouverait pas un seul exemple dans toute la littérature française avant la fin du dix-huitième siècle. Le plus ancien que j'aie rencontré est de Maurice Dupin, petit-fils du maréchal de Saxe et père de madame Sand. C'est dans une lettre qu'il écrit à sa mère en 1798. Je ne connais, avant cette date, aucun exemple de pareille faute dans les écrivains français. Grammaticalement, en effet, et logiquement, si cette construction signifiait quelque chose, elle signifierait précisément le contraire de ce qu'on veut lui faire dire quand on l'emploie aujourd'hui. Je n'en veux pour preuve que ces vers du vieil Horace de Corneille :

Ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,...

c'est-à-dire, « Et ne l'auront point vue obéir, *si ce n'est* à son prince, Ni d'un État voisin devenir la province. » Tel

est le sens français et correct de cette tournure, quoique aujourd'hui un grand nombre de personnes et même d'écrivains l'emploient fréquemment dans le sens opposé. Pour eux, le vers de Corneille voudrait dire : « Et ne l'auront point vue obéir *seulement* à son prince. » C'est justement tout le contraire.

Et voici d'où vient la confusion. Ils s'imaginent, faute d'avoir réfléchi, que cette tournure, *il n'y a pas que,* est l'opposé de *il n'y a que,* tandis qu'au fond, soit grammaticalement, soit logiquement, ces deux tournures n'en sont qu'une; témoin le vers de Corneille. En effet, en ajoutant simplement le mot *pas* à la tournure *il n'y a que,* on croit ajouter une seconde négation à la première, ce qui serait indispensable pour que l'une signifiât le contraire de l'autre; mais en réalité on n'y ajoute rien du tout, si ce n'est le mot *pas,* mot purement explétif, qui, soit qu'on le mette ou qu'on l'omette, fait partie virtuellement de la première négation, et ne saurait, à lui tout seul, en constituer une seconde. *Ne* tout seul, ou *ne pas,* à volonté, n'est qu'une seule et même négation. Corneille a bien dit ce qu'il voulait dire; mais les auteurs d'à présent, se servant de la même tournure pour dire le contraire, font un barbarisme de phrase et au fond un nonsens. Ce qui n'empêche pas, je le répète, que cette tournure ne soit tout à fait usitée aujourd'hui, mais bien à tort, et depuis 1798 seulement.

Une autre phrase incorrecte, tome II, page 25 : « Ses amis déploraient qu'il *ait* changé si promptement », n'est sans doute qu'une faute typographique, et c'est à ce titre seulement que je la signale. De même, au tome Ier, page 88, il faut évidemment lire : *Carminis* et non *Carminibus*.

De même encore, tome Ier, page 6, il faut lire *Henriette* et non *Hortense :* « Filelfo avait épousé Théodora surtout pour son grec. Hortense pensait un peu différemment, aussi n'épousa-t-elle point Vadius. »

Si je transcris cette phrase, c'est aussi comme un exemple des plaisanteries un peu cherchées et tristes que l'auteur mêle à son style solennel pour essayer d'y jeter quelque variété et d'en assouplir la roideur.

En résumé, on regrette de voir une somme considérable de recherches et d'études appliquée à des écrivains, la plupart fort lourds et fort insipides, qui ne le méritaient guère, du moins par les côtés où nous les montre M. Charles Nisard.

Les gladiateurs forcés, qui défendaient leur vie dans les cirques romains pouvaient, exciter l'intérêt; les gladiateurs volontaires, qui dans l'arène des lettres attaquent la vie et la réputation d'autrui, n'excitent, même quand ils se dévorent entre eux, ni intérêt ni pitié. Le dégoût est le seul sentiment qu'ils inspirent. Tout ce qu'on peut leur accorder, c'est le mépris d'abord et ensuite l'oubli. M. Nisard leur a fait trop d'honneur.

Et dire que notre pyramide de volumes est à peine entamée!... Nous la démolirons un autre jour.

23 août 1860.

XIV

Impressions littéraires, par M Louis Ratisbonne. *Morts et Vivants, Nouvelles Impressions littéraires*, par le même. — *Petits Poëmes*, par M. Édouard Grenier. — *Chants populaires de la Grèce moderne*. réunis, classés et traduits par M. le comte de Marcellus. — *Scènes de la Vie juive en Alsace*, par M. Daniel Stauben. — *Scènes du Ghetto*, par M. Léopold Kompert, traduction de M. Daniel Stauben. — *Les Juifs de la Bohême*, par M. Léopold Kompert, traduction de M. Daniel Stauben.

M. Louis Ratisbonne, que l'Académie française vient de couronner une seconde fois pour sa remarquable traduction de la *Divine Comédie*, n'est pas seulement un poëte; vous savez qu'il est un critique aussi, un critique aimable, qui n'impose pas ses jugements, et qui les donne comme des impressions personnelles, rien de plus. C'est sous ce titre, *Impressions littéraires*, qu'il a eu l'heureuse idée de réunir en deux volumes les articles publiés par lui dans ce journal [1].

La forme est rapide, le fond est solide. Ce qu'on improvise est souvent ce que l'on produit de meilleur. C'est là qu'on met le plus de soi, le moins d'autrui. On touche en quelques mots les points essentiels; on les effleure d'une course légère — comme la Camille de Virgile effleure le dessus des épis, — au lieu d'enfoncer à pas lourds dans l'ornière du développement.

[1] *Le Journal des Débats.*

Il y a dans ces volumes une grande variété. La poésie et les poëtes, l'amour et les femmes, la philosophie et l'histoire, l'art, la fantaisie et le sport, les littératures anciennes et modernes, les courses de taureaux ou la chasse au lion, tout convient à cette plume aisée, agile, sérieuse et mondaine à la fois.

Les caractères principaux du talent de M. Ratisbonne sont l'élévation et la grâce. Même dans sa critique on reconnait un poëte; même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Dans les articles consacrés à Alfred de Musset et à Briseux, on retrouve l'auteur du *Printemps de la vie*. Dans le *Jour des Morts*, on sent le traducteur du Dante. On le retrouve aussi dans la notice sur Manin, noble et à jamais regrettable représentant de la patrie italienne. On le retrouve encore, tout naturellement, dans l'article sur Ary Scheffer, le peintre de Françoise de Rimini. Ce grand artiste est peint lui-même avec une délicatesse de touche égale à la sienne, et pleuré avec une amitié vraie.

N'est-elle pas aussi d'un poëte, cette analyse si vivante et si émue de *Mireiò?* Elle a été pour le monde littéraire la révélation d'une œuvre remarquable. Et cette révélation, c'est M. Ratisbonne qui en partage l'honneur avec M. Adolphe Dumas.

En même temps, toutefois, que le poëte se laisse voir toujours chez M. Ratisbonne, le critique y est bien réellement aussi; je veux dire un sens juste, fin, léger, une ironie qui se joue, un fuyant sourire; une bienveillance générale assaisonnée parfois d'une malice douce; le trait part sans effort et touche sans douleur.

Ses jugements ne sont pas des carcans qui prennent le lecteur par le cou; ce sont les causeries d'un galant homme.

Beaucoup de bon sens, et de bon sens élevé, cela devrait aller sans dire, car le bon sens qui manque d'élévation n'est pas le bon sens; mais on l'entend souvent aujourd'hui d'autre sorte, et ce que l'on nomme bon sens, dans la littérature ou dans la vie, n'est bien souvent que platitude.

Beaucoup d'esprit aussi, et neuf, cela devrait encore aller sans dire, car ce qui n'est pas neuf n'est pas spirituel, et ce qui est spirituel est toujours neuf, eût-il trois mille ans; mais, de nos jours, quelques industriels de lettres ont trouvé moyen d'avoir de l'esprit à peu près comme les concierges tailleurs ont du talent.

La notice sur le comte de Raousset-Boulbon, d'après le livre de M. Henri de la Madelène, est des plus intéressantes. Ce brillant « braconnier d'empires », auquel il n'a manqué que le succès, est, suivant ses deux sympathiques biographes, « un Cortès tué au début. » Mais, dit M. Ratisbonne, « l'aventurier heureux est un héros, le héros qui échoue et qui succombe n'est qu'un aventurier : c'est, hélas! la moralité de cette mondaine rumeur, *il mondano romore,* qu'on appelle la gloire. » Ce que l'on doit reconnaître, en tout cas, avec ou sans sympathie pour les natures aventureuses, c'est que le comte de Raousset-Boulbon montra jusqu'à la fin un caractère d'un ressort singulier et d'une prodigieuse énergie.

Quelques-uns des écrivains du *Journal des Débats* ont place naturellement dans le volume des *Nouvelles Impressions littéraires*. M. de Sacy est apprécié, comme il convient, avec délicatesse, avec sympathie et en bon langage. M. Jules Janin est touché d'une plume brillante et fine. M. Taine est courtoisement, mais sévèrement discuté. M. Ratisbonne l'accuse d'exagérer sa méthode, l'histoire naturelle appliquée à l'histoire littéraire, d'être anato-

miste à outrance, de produire ave son scalpel « des écorchés superbes »; mais il ajoute, pour conclure : « Ce mélange de précision et de hardiesse, de force et d'imagination, forme un tout d'une séduction certaine. »

Daniel Stern et ses *Esquisses morales* ont leur chapitre. Le critique relève quelques contradictions de cette orageuse pensée.

Nous saisissons cette occasion de dire que le libraire Techener vient de publier une troisième édition des *Esquisses morales*, avec un très-beau portrait, œuvre de la fille même de madame d'Agoult, et qui a eu beaucoup de succès à l'Exposition dernière. Ce portrait, dessiné par madame de Charnacé, est signé Claire-Christine. Il est gravé par Léopold Flameng, dont on connaît le talent. La tête est fort belle et fort ressemblante : grandes lignes sculpturales, adoucies par une couronne de volubilis.

Les romans champêtres de George Sand, *François le Champi*, qui parut pour la première fois dans le *Journal des Débats* quelque temps avant la révolution de 1848, *la Petite Fadette*, *la Mare-au-Diable*, sont loués par M. Ratisbonne avec amour et avec un vif sentiment des beautés neuves de ces œuvres exquises.

Le roi Voltaire, de M. Arsène Houssaye, est épinglé délicatement par la douce main d'un ami, qui toutefois ne peut s'empêcher de relever des phrases comme celles-ci :

« Madame Denis, une vieille montre de la manufacture de Ferney, qui ne marquait plus l'heure de l'amour. »

« Le Pape lui-même lisait Voltaire, caché par l'éventail des Alpes. »

D'autres articles encore mériteraient d'être signalés, *j'en passe et des meilleurs :* un entre autres, tout à fait aimable et fin, sur la littérature à l'usage des enfants, —

à laquelle M. Louis Ratisbonne lui-même ajoutera bientôt un charmant volume de fables cueillies sur nature. Ce sera pour vos étrennes et pour celles de vos enfants.

On voit assez, par cette revue rapide et nécessairement incomplète, l'attrayante variété de ces *Impressions littéraires*. Rien n'est plus agréable que ces bouquets composés par le hasard même, mais qui ont pour lien l'unité d'un esprit doué des qualités les plus diverses, et capable de tout comprendre, de tout sentir et de tout exprimer.

Quant au titre de *Morts et Vivants* donné à ce deuxième volume d'*Impressions littéraires*, c'est un titre à la mode du jour, choisi peut-être par l'éditeur plus que par l'auteur, et selon le goût du public. Avez-vous remarqué qu'aujourd'hui un titre tout simple, un titre sensé, qui dit clairement de quoi il s'agit, attire ordinairement peu d'acheteurs; au lieu qu'un titre qui a cet avantage de n'être pas compris du premier coup, et ensuite de convenir à un grand nombre de livres indifféremment, comme une selle à tous chevaux, est considéré par les éditeurs comme un bon et excellent titre. *Morts et Vivants !* parlez-moi de cela ! On ne sait pas bien d'abord ce que cela veut dire; cela sent sa ballade de Lenore ! Quand on ouvre le livre, on voit que c'est tout bonnement parce qu'il y est question d'écrivains ou d'artistes morts, puis d'écrivains ou d'artistes vivants, à peu près comme dans tous les livres de critique. N'importe! *Morts et Vivants* fait bien sur une couverture de couleur réséda ! Ou encore, *Profils et Grimaces*, autre recueil d'articles. Ou bien, *les Toqués !* Oh ! *les Toqués !* celui-là est parfait ! Mais j'en ai vu un meilleur encore : *Les bonnes Binettes !* Voilà les titres en faveur, et qui recommandent un livre. Je sais bien que M. de Sacy a eu

la simplicité d'intituler le sien tout uniment : *Variétés littéraires, morales et historiques*. Mais c'est qu'apparemment M. de Sacy ne se soucie pas d'être à la mode. Et, si son livre se vend très-bien malgré cela, c'est par exception. En thèse générale, il faut un titre qui ait, comme dit Philaminte, « quelque chose de rare. » Vous pouvez mettre du bon sens dans le livre; mais dans le titre, c'est imprudent : il faut être fort pour l'oser, et surtout pour que l'éditeur vous le permette. M. Ratisbonne, j'en suis sûr, eût pris bien volontiers pour titre ce qu'il a mis seulement en sous-titre : *Nouvelles Impressions littéraires;* mais l'éditeur! je parierais que l'éditeur, qui est un homme habile et sachant son public, a préféré *Morts et Vivants!* Et en effet, avec ce titre, on peut compter que l'édition sera promptement enlevée.

Le même jour où l'Académie couronnait pour la seconde fois M. Louis Ratisbonne, elle couronnait aussi M. Édouard Grenier, pour son volume intitulé tout simplement *Petits Poëmes*.

Le principal de ces poëmes, *la Mort du Juif-Errant*, est une œuvre d'une élévation et d'une harmonie qu'on pourrait nommer jocelyniennes.

Ahasvérus, après avoir erré sur la terre pendant plus de dix-huit siècles, est enfin absous par l'expiation et le repentir : il obtient du Christ lui-même son pardon et la mort, c'est-à-dire le repos qu'il a tant imploré.

L'idée est belle, la forme est digne de l'idée. On trouve dans ce poëme des tableaux pleins de grandeur, par exemple celui de la campagne romaine et du Colysée vus pendant la nuit, ou celui de l'arrivée du Christ dans la cabane; des descriptions suaves et fraîches; des senti-

ments nobles et doux, revêtus d'une forme très-musicale :

Et, la main dans la main, sans trouble, sans secousse,
Ils glissent à la mort par une pente douce.

..... Tu seras père un jour,
Ton cœur s'élargira pour cet immense amour.

Une tendresse sympathique respire dans tout le poëme. On y sent palpiter un cœur triste et charmant.

La pièce qui a pour titre *le Rêve* est animée d'un soufle mixte. L'âme de saint Jean et celle du Dante se mêlent avec celle du poëte.

L'Elkovan est d'une musique et d'une couleur byroniennes. Cette légende de harem peint les jalouses fureurs de l'Orient et les souffrances de l'amour fidèle. Le rhythme est des plus heureux :

O lendemain du jour, du premier jour qu'on aime !
O frais enchantement de l'heure du réveil,
Où l'âme ouvre les yeux avant le corps lui-même
Et vous dit à travers les voiles du sommeil :
« Non, ce n'est pas un rêve, ô volupté suprême !
Un autre vit par toi, comme tu vis pour lui,
Et ton cœur enivré bat dans le sein d'autrui ! »

Depuis les stances du *Lac* de Lamartine, Alfred de Musset avait seul trouvé une harmonie analogue à celle des vers que voici :

Quel bonheur de glisser sur l'eau bleue et profonde,
Entre le double azur de la mer et des cieux,
Comme fait l'albatros, qui vole en rasant l'onde !
Quel bonheur de voguer frais et silencieux,
De regarder le ciel en oubliant le monde,
Et de poser la tête en rêvant au doux bruit
De la brise qui passe et de l'eau qui s'enfuit !

L'Orient mêle à ce poëme ses parfums comme ses terreurs. On y respire les brises embaumées du Bosphore :

O Bosphore! il est doux sur tes rives fleuries,
A l'ombre d'un platane aux longs rameaux mouvants,
Devant ton horizon tout peuplé de féeries,
De suivre du regard le vol des elkovans,
En se laissant bercer de vagues rêveries.
Le flot passe entraînant la pensée et les yeux,
Et les flots et les jours glissent silencieux.

Des rives du Bosphore à la *Grèce moderne*, dont M. le comte de Marcellus a recueilli les *Chants populaires*, il n'y a qu'un pas.

La poésie grecque, même sous le règne des Osmanlis, ne mourut jamais. Y a-t-il si loin de Tyrtée à Rigas?

A travers le précieux recueil de M. le comte de Marcellus le lecteur peut suivre, dans un ordre à peu près chronologique, les espérances et les progrès des Hellènes depuis le jour de l'asservissement jusqu'à la première heure de l'indépendance.

Presque tous ces chants sont courts, expressifs, d'un tour original, étrange. Écoutez la *Chanson en l'honneur de Souli :*

« Un petit oiseau s'est placé sur le haut du pont; il fait sa complainte et parle. Il dit à Ali-Pacha :

» Ce n'est point ici Iannina pour y mettre des jets d'eau; ce n'est pas ici Prévésa pour y bâtir des citadelles; c'est ici le célèbre Souli, Souli le renommé, où combattent les petits enfants, les femmes et les jeunes filles; où se bat la femme de Tsavellas! Le sabre dans une main, le fusil dans l'autre, son enfant sur son sein et les cartouches dans son tablier, elle marche en avant. »

Le dernier chant de Parga, plus développé, n'est pas moins beau. Il respire l'héroïsme et le désespoir.

Comme contraste, oyez cette petite chanson, *l'Amour découvert :*

« O jeune fille, quand nous nous sommes embrassés, il était nuit; qui nous a vus?

» — La nuit nous a vus, et l'aurore, l'étoile et la lune.

» L'étoile s'est abaissée et l'a dit à la mer. La mer l'a dit à la rame, la rame au matelot.

» Et le matelot l'a chanté à la porte de sa belle. »

Et que pensez-vous de cette autre chanson, qui a pour titre : *le Lecteur de l'archevêché :*

« Une jeune fille est à la fenêtre, et le Lecteur dans la cellule. Il lui jette des morceaux de sucre, et l'atteint à la poitrine.

» — Tiens-toi sage, ô Lecteur! Le voisinage te verrait; on le dirait à l'archevêque, qui te couperait les cheveux.

» — S'il me coupe les cheveux, il me faudra porter le bonnet de laïc; et alors la fille que j'aime, je l'épouserai! »

Aux chants et chansons l'éditeur a ajouté un certain nombre de ces *Distiques* qui abondent dans l'Archipel et sur ses bords; puis des *Proverbes et Adages*.

Voici deux ou trois des *Distiques :*

« Que ne suis je une hirondelle? J'entrerais dans ta chambre, et sur ton oreiller je ferais mon nid. »

« Je deviendrai une petite hirondelle pour me poser sur ton cou, et pour baiser le signe que tu as sur le visage. »

« Non, les yeux noirs ne sont pas faits pour dormir au point du jour, mais pour être éveillés et caressés. »

On croirait lire des vers de Sapho.

Je finis par quelques adages :

Voit-on une noce où l'on ne pleure
Et une mort où l'on ne rie?

Au monde il est trois fléaux :
Le feu, la femme et les eaux.

Pour l'homme heureux
Son coq lui-même pond des œufs.

L'œil du maître
Engraisse le cheval.

En recueillant ces fruits de l'esprit hellénique, qui autrement se seraient perdus, M. de Marcellus a rendu service à l'histoire des mœurs autant qu'à celle des lettres. Comme il avait enlevé de Milo la Vénus victorieuse condamnée à périr sous le marteau musulman, il a de même recueilli, à Milo encore, à Naxos, à Chypre, à Cythère, à Idalie, à Scio, ces chansons où se peint le cœur d'un peuple. L'histoire et l'art lui sont également obligés et lui doivent de doubles remercîments.

Il me reste bien peu de place, et je voudrais parler encore de trois volumes consacrés à peindre, non plus la vie grecque, mais la vie juive.

Il en est des mœurs et coutumes des villages juifs de l'Alsace, de celles des ghetto de l'Autriche et de la Bohême, comme de certains quartiers du vieux Paris : les unes et les autres s'en vont sous les exigences de la vie moderne et du temps, ce grand niveleur. Quelques années encore, et l'on cherchera vainement les traces de l'antique Lutèce, et pareillement celles de la vie juive, telle qu'on peut la surprendre encore, soit dans les bourgs du Haut et du Bas Rhin, soit dans telles villes ou campagnes de l'Alle-

magne : vie empreinte d'une physionomie particulière, car elle ne ressemble pas plus à celle des populations chrétiennes dont elle est entourée qu'à celle des Israélites des grands centres; sorte de débris du moyen âge, espèce de ruines gothiques ou orientales qui restent pour peu de temps encore au milieu des constructions modernes.

L'artiste et l'antiquaire sauront gré à MM. Léopold Kompert et Daniel Stauben d'avoir, l'un en Allemagne, l'autre en France, sauvé de l'oubli les traits les plus caractéristiques et les parties les plus saillantes de cette manière d'antiquité judaïque qui est sur le point de disparaître. En effet, MM. Léopold Kompert et Daniel Stauben auront été, l'un et l'autre, le chroniqueur et le poëte d'un ensemble d'idées, de rites, de superstitions, de légendes, de cérémonies et de types, formant une sorte de civilisation à part, double résultat et d'une antique croyance et des misères de l'exil.

En Alsace, M. Daniel Stauben (qui cache sous ce pseudonyme le nom d'un professeur de Faculté) nous fait assister successivement à la solennité de la veille du sabbat, à une noce, à des funérailles, le tout célébré à l'antique, *more majorum;* ensuite aux grandes fêtes du printemps et de l'automne : ce sont les Pâques, la Pentecôte, le solennel et austère Kippour, les gracieuses Cabanes, alors qu'en souvenir du séjour dans le désert les Israélites alsaciens dressent dans leurs villages des huttes en plein air, que le sapin parfume de son odeur pénétrante, et où brille, au-dessus d'une table copieuse, la classique lampe des fêtes, la lampe à sept becs.

Ce que M. Daniel Stauben a fait pour l'Alsace, son coreligionnaire M. Léopold Kompert l'avait fait pour les ghetto allemands. Personne mieux que l'auteur des *Scènes*

de la Vie juive en Alsace n'était en état de comprendre et de traduire l'auteur des *Scènes du Ghetto* et des *Juifs de la Bohême.*

Les héros de M. Kompert sont les ancêtres des personnages de M. Stauben, puisque la population israélite du vaste empire d'Allemagne a envoyé ses colonies en Alsace, province encore germanique en plus d'un point par les habitudes et les mœurs.

M. Kompert est un enfant du ghetto; il ne le dirait pas dans sa préface, qu'on le devinerait en lisant ses livres. Avant de demeurer à Vienne, où il occupe un rang distingué parmi les publicistes contemporains, il a respiré l'air malsain de ces quartiers étroits et sombres où le gouvernement autrichien, à l'exemple de celui de Rome, tient encore parqués des milliers d'Allemands dont le seul crime est d'être nés dans la religion de leurs pères. Nul donc mieux que M. Kompert ne connaît les habitudes, les chroniques, les légendes, les misères, les joies et les passions, tous les faits et gestes enfin des habitants du ghetto. Et il a décrit tout cela de la manière la plus heureuse dans une série d'histoires et de nouvelles formant les deux volumes traduits par M. Stauben.

Un des caractères du talent de M. Kompert paraît être la naïveté. Il a le rire allemand, pas très-léger, mais plein de bonhomie. Par exemple, qu'est-ce que le *schlemiel*, — titre d'une des nouvelles *du Ghetto*? M. Kompert le définit ainsi :

« Un homme a-t-il des manières lourdes et gauches, on dit dans le ghetto : C'est un schlemiel. Le schlemiel laisse toujours tomber sa tartine de beurre sur le côté beurré. Si d'autres saisissent l'occasion par la tête, c'est à peine si le schlemiel l'attrape par l'orteil, et encore la laisse-t-il échapper. Il a du guignon en

tout. Sa vie durant, il se lève du pied gauche. Mettez de l'or dans les mains d'un schlemiel, les gens du ghetto vous affirment qu'il se changera en cuivre; laissez-lui le cuivre, il se métamorphosera en un mauvais plomb; ajoutons qu'avec ce plomb on ne pourra pas même fondre une balle assez bonne pour se faire sauter la cervelle. Vous voyez par là combien on est malheureux d'être né schlemiel. »

M. Kompert, outre la naïveté, possède une sensibilité vraie. Elle ne se montre pas moins dans *les Juifs de la Bohême* que dans *les Scènes du Ghetto*.

On doit donc savoir gré à M. Daniel Stauben d'avoir traduit en français ces deux volumes de M. Léopold Kompert, comme d'avoir lui-même composé *les Scènes de la Vie juive en Alsace*.

Dans un *Avertissement*, M. Daniel Stauben, dont le vrai nom est M. Auguste Widal, nous fait une confidence; il nous dit comment l'idée lui est venue d'écrire *les Scènes de la Vie juive :*

« Parmi les divers romans dus à la plume d'une illustre contemporaine, nous venions d'en lire quelques-uns empreints d'un cachet particulier. Nous voulons parler de ceux où, laissant de côté toute théorie politique et sociale comme aussi la peinture brûlante des orages du cœur, l'auteur de *la Mare-au-Diable* et de *François le Champi* aborde des sujets plus calmes, moins irritants, et avec un rare bonheur entre dans une veine nouvelle, celle de la vie rustique et de la poésie champêtre. Comme tout le monde, nous fûmes émerveillé à la lecture de cette série de petits chefs-d'œuvre. Ces récits si simples, ces tableaux si frais, cette naïveté de mœurs, ces curieuses chroniques de village, ces traditions populaires si gracieusement racontées, ces amours tout agrestes, ces individualités rustiques si bien étudiées, tout cela nous avait vivement *impressionné* (*sic*). En même temps s'étaient éveillées en nous une foule de réminiscences ayant trait à un

monde à la fois analogue et différent, si on peut le dire : analogue par la bonhomie des habitudes, l'ancienneté des usages et l'originalité de certains personnages ; différent par la religion qui sert de cadre à tout cela. Le Berry, me dis-je alors, n'est pas la seule contrée de la France où vivent des populations au caractère tranché, aux coutumes antiques, à l'idiome pittoresque. Aux paysans de l'Indre on pourrait opposer, sous plus d'un rapport, dans une autre sphère d'existence et d'idées, les Juifs de nos hameaux de l'Alsace... etc. »

M. Auguste Widal a donc voulu faire un pendant à *François le Champi* et à *la Mare-au-Diable*. Et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Je ne le blâmerai pas non plus de nous avoir fait part de son dessein, qui sans cela eût pu nous échapper. Si *les Scènes de la Vie juive* sont, comme nous venons de le reconnaître, intéressantes par le fond du sujet, nous n'étonnerons personne, ni M. Widal lui-même, en disant qu'elles ne rappellent ni par la composition ni par le style les inimitables chefs-d'œuvre qui les lui ont inspirées. A la vérité, M. Widal ne parle que de l'intention et non de l'exécution. Mais quelques malignes gens trouveront peut-être que, si le livre n'est pas dénué d'intérêt, l'*Avertissement* n'est pas dénué de naïveté.

6 septembre 1860.

XV

La Chasse et la Pêche.

I

L'autre soir, dans le faubourg Saint-Honoré, une femme à la voix de Stentor (ou de *Centaure*, comme disent les grisettes) criait : « Voilà ce qui vient de paraître, ça ne se vend qu'un sou à tout le monde ; c'est la biographie du célèbre Jules Gérard, dit le Tueur de lions ; demandez le détail exact de ses horribles souffrances dans son dernier combat... »

A ces mots, les passants et les passantes de s'écrier : « Pauvre Gérard !... Un si brave homme !... Cela devait lui arriver un jour ou l'autre... » Et d'acheter la feuille, et de la dévorer à la lueur des becs de gaz et des boutiques.

J'allais faire comme eux ; il se trouva, — chose assez ordinaire aux gens de lettres, — que je n'avais pas le sou.

Alors, avant de trop m'émouvoir, je remarquai le double sens de ces paroles bien faites pour allécher la foule : « Demandez le détail exact de ses horribles souffrances dans son *dernier* combat. »

Cela voulait-il dire : « Dans le combat où Gérard a trouvé la mort ? » Ou bien cela signifiait-il seulement : « Dans son plus récent combat ? »

Le journal de demain matin, pensai-je, me renseignera

à ce sujet. C'est déjà trop que Jules Gérard, si ce qu'on dit est vrai, ait horriblement souffert; espérons qu'il n'aura pas été tué.

Ni le lendemain, ni depuis, je n'ai trouvé dans les journaux le nom de Jules Gérard. D'où je conclus qu'apparemment la seconde interprétation était la bonne, que le brave Tueur n'est pas tué, et que même peut-être ses « horribles souffrances » n'étaient encore qu'un enjolivement et une amorce à piper l'acheteur.

Mais est-il donc besoin de chasser le lion pour risquer sa vie à la chasse? Le lièvre ou la perdrix suffisent. Tant de chasseurs, voulant tuer les bêtes, se tuent! Où, pis encore, s'estropient pour toujours!

La chasse vient à peine de s'ouvrir, et déjà les journaux rapportent je ne sais combien d'accidents funestes, les mêmes qui chaque année signalent le retour de ce divertissement, le plus violent et le plus entraînant de tous.

La première qualité du chasseur étant l'adresse, d'où vient qu'il en montre si peu à ne pas s'occire lui-même?

Ah! comme le gibier doit rire quand le chasseur, au lieu de le tuer, se tue! Vous vous rappelez le chasseur et la perdrix de La Fontaine; encore ce chasseur-là n'est que *bredouille,* et cependant comme la perdrix se moque de lui!

Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit...

Que dire quand le chasseur tue son ami? « A toute chasse, remarque à ce propos M. le marquis de Belloy, l'unique règle est de ne tuer son meilleur ami que le moins possible. »

Que de choses raisonnables, sensées, humaines, on a écrites et on pourrait écrire encore contre la chasse, contre

le duel, contre la guerre, contre le jeu, — sans rien changer au train du monde, où triomphe ce quatuor, dont la dominante est la passion que Charles Fourier appelle *la cabaliste*.

Oui, *la cabaliste* et *la papillonne* se partagent les pauvres humains et les entraînent tour à tour. Et c'est principalement de la cabaliste que relèvent la chasse, le duel, la guerre et le jeu.

Il y a dans la chasse, — comme dans la guerre, dont elle est, dit-on, l'image, — une certaine part de férocité. Ce n'est pourtant pas la férocité qui y prédomine. Ce qui y prédomine, c'est le jeu : c'est la poursuite adroite de la chance, c'est la lutte ardente avec le hasard.

L'occasion est femme, et la fortune aussi ; et de toutes les femmes, sans en excepter la fortune, l'occasion est celle que l'homme aime le plus à suivre et à forcer.

La papillonne aussi pourtant, c'est-à-dire l'inconstante humeur, a sa part dans la chasse et dans le jeu, — qu'un de nos plus grands moralistes explique, l'une et l'autre, par le besoin de divertissement et de distraction qu'éprouve l'homme voulant échapper à la tristesse qui l'accablerait s'il restait seul en présence de sa destinée :

« Le lièvre qu'on court, dit Pascal, on n'en voudrait pas s'il était offert.. Ceux qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre, qu'ils ne voudraient pas avoir acheté, ne connaissent guère notre nature. Ce lièvre ne nous garantirait pas de la vuë de la mort et des misères, mais la chasse nous en garantit,.. L'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait, même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion ; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard, ou une balle qu'il pousse, suffit pour le divertir... Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les

jours peu de chose. Donnez-lui tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à la charge qu'il ne joue point, vous le rendrez malheureux... D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage... »

Voltaire dit quelque part que Louis XIV « allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfants », et ajoute « qu'il faisait fort sagement. »

Quoi qu'on puisse penser sur ce dernier point, ce qui est sûr, c'est que la chasse ou le jeu (même chose au fond) est la passion la plus absorbante, je dirais après l'amour, si l'amour lui-même n'était, sous certains rapports, une variété de la chasse et du jeu. C'est toujours cabaliste et papillonne, quoique Fourier ait rapporté l'amour à une troisième passion-maîtresse, qu'il a nommée *la composite*, laquelle, par ses impulsions et ses attractions enthousiastes, balance les effets des deux autres.

Souvent donc la chasse et le jeu ont guéri l'homme de ses tristesses; mais jamais homme ne fut guéri ni de la chasse ni du jeu.

C'est qu'en effet la chasse, pour ne parler que d'elle, n'est pas un plaisir ordinaire, auquel on puisse aisément renoncer. Au moyen âge, évêques et cardinaux, quoique l'Église prétende avoir horreur du sang, chassaient aussi bien que rois et seigneurs. En vain les conciles, à plusieurs reprises, en 507, en 585, en 606, en 803, en 1303 avaient interdit aux ecclésiastiques ce divertissement cruel; la loi était sans cesse violée par ceux qui l'avaient faite.

On voyait même quelquefois les prélats se faire suivre de leurs meutes jusque dans les églises et au pied de l'autel. Ou bien ils y entraient le faucon sur le poing; ils déposaient l'oiseau sur le bord de l'autel, pendant qu'ils officiaient, pour le reprendre quand la messe était finie. Ils adoptèrent cette coutume parce que les seigneurs avaient voulu s'en attribuer le privilége : ceux-ci mettaient l'oiseau à droite de l'autel; les prélats le mirent à gauche, disant que « le côté de l'Évangile était le meilleur[1]. »

Plusieurs papes furent grands chasseurs. Pie II, Jules II, Léon X étaient passionnés pour ce plaisir. Pie II, Æneas Sylvius, a fait un livre sur l'amour de la chasse, *de Studio venandi*.

Quelques évêques furent sans pitié envers des valets de chasse infidèles. En 1531, un évêque d'Auxerre fit crucifier un de ses gardes, pour avoir vendu des faucons.

Les chanoines de Tulle étaient de hardis chasseurs, et ils allaient à la chasse en habit d'église.

Par contre, on a vu des chasseurs laïques servir la messe ou vêpres le fusil sur l'épaule. Un jour Racan, le poëte des *Bergeries*, qui aimait fort la chasse, arrive, tout équipé, chez son ami le prieur de la Ronde :

« Le temps est beau, dit-il, viens-tu chasser?

— Et mes vêpres, qui les dira ?

— On peut bien s'en passer.

— Impossible. Un dimanche!

— Eh bien! dépêche-toi.

— Mais l'heure n'est pas sonnée, je n'ai personne pour me répondre.

[1] E. Blaze : *le Chasseur conteur, ou les Chroniques de la chasse*. Paris, Tresse.

— Et moi donc !

— Allons, soit.

— Je serai l'assemblée des fidèles. »

Ils entrent dans l'église, et, seul à seul, débrident les versets au galop. Le prieur, dans sa hâte, n'avait pas trop pris garde au costume de Racan : gibecière sur le dos, fusil en bandoulière. Racan venait de chanter le *Magnificat*. A la bénédiction, le prieur se retourne, le voit à genoux dans cet attirail, et ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

« Bel exemple que tu me donnes là, dit Racan.

— Mais qui diable tiendrait son sérieux en voyant un enfant de chœur si bizarrement accoutré?

— Mon cher prieur, saint Augustin a dit : « Ceux qui rient en voyant un chasseur pleureront en voyant le sauveur des hommes. » *Qui enim venatorem vident et delectantur, videbunt Salvatorem et tristabuntur*[1].

La chasse, dans les pays civilisés, ne paraîtrait qu'un passe-temps cruel, si le péril ne semblait l'ennoblir. Chez les peuplades primitives, elle est naturelle, étant nécessaire : c'est la chasse qui les nourrit. Plutarque, Bossuet et Rousseau ont beaucoup déclamé là-dessus, l'homme est né carnivore : la nature de ses dents l'indique. Rengaînez donc vos hyperboles :

Les peaux rampaient sur la terre écorchées,
Les chairs au feu mugissaient embrochées;
L'homme ne put les manger sans frémir,
Et dans son sein les entendit gémir.

Ainsi, dit Plutarque-Amyot, cité par l'auteur de l'*Émile*.

[1] E. Blase : *le Chasseur conteur, ou les Chroniques de la chasse*. Paris, Tresse.

qui ne manque pas l'occasion de broder une déclamation si belle : « Ma sotte et grossière gourmandise n'enrichirait point un maître d'hôtel ; il ne me vendrait point au poids de l'or du poison pour du poisson ; ma table ne serait point couverte avec appareil de magnifiques ordures et de charognes lointaines... » Ce qui veut dire, s'il vous plaît, bécasses et faisans, perdreaux et lièvres, chevreuils et venaisons de toute sorte.. O Jean-Jacques ! tu me fais de la peine !

Bossuet lui-même, dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, ne s'est-il pas laissé aller à dire : « Tous les raffinements dont nous nous servons pour couvrir nos tables suffisent à peine à nous déguiser les cadavres qu'il nous faut manger pour nous assouvir. » Tant la forme, chez les plus grands écrivains eux-mêmes, tourne aisément à la déclamation, sitôt que la pensée est fausse !

A tant de belles phrases, en effet, la physiologie répond simplement : L'homme a quatre canines. Donc il est carnivore en même temps que frugivore. Tant pis si cela contrarie les pythagoriciens et autres légumistes, ou les phraseurs sentimentaux qui n'en perdent pas un coup de dent.

Rousseau pourtant ne laisse point de permettre la chasse à Émile. Il dit à quelle époque cet exercice est convenable et utile au jeune homme : c'est quand les passions vont s'éveiller en lui, et qu'il s'agit de l'en distraire.

« Il faut à Émile une occupation, nouvelle qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il se passionne, et à laquelle il soit tout entier. Or, la seule qui me paraît réunir toutes ces conditions est la chasse. Si la chasse est jamais un plaisir innocent, si jamais elle est convenable à l'homme, c'est à présent qu'il faut y avoir recours. Émile a tout ce qu'il faut pour

y réussir : il est robuste, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice; il y mettra toute l'ardeur de son âge; il y perdra, du moins pour un temps, les dangereux penchants qui naissent de la mollesse. La chasse endurcit le cœur aussi bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, et l'allégorie est très-juste : les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentiments tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur, sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asiles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises. Où l'un n'entend que chalumeaux, que rossignols, que ramages, l'autre se figure les cors et les cris des chiens. L'un n'imagine que dryades et nymphes; l'autre que piqueurs, meutes et chevaux... Je ne veux pas que toute la jeunesse d'Émile se passe à tuer des bêtes, et je ne prétends pas même justifier en tout cette féroce passion; il me suffit qu'elle serve assez à suspendre une passion plus dangereuse pour me faire écouter de sang-froid parlant d'elle, et me donner le temps de la peindre sans l'exciter. »

Or çà, j'ai sous les yeux toutes sortes de récits de chasse et de pêche, livres nouveaux, appropriés à la saison.

D'abord un dont il a déjà été question ici[1], et dont pour cela je parlerai peu; c'est *Bombonnel le Tueur de panthères,* et ses chasses racontées par lui-même[2].

Ensuite, *les Chasseurs de chamois,* par M. Alfred Michiels[3].

Puis les *Souvenirs de chasse,* par M. Louis Viardot[4].

Puis *la Chasse en Algérie,* par M. Henri Béchade[5].

[1] Dans le *Journal des Débats.*

[2] Paris, Hachette et Cie.

[3] *Ibidem.*

[4] *Ibidem.*

[5] Paris, Michel Lévy frères.

Puis *Beckwourth le Chasseur,* scènes de la vie sauvage en Amérique, œuvre extrêmement curieuse, traduite de l'anglo-américain par M. Noblet[1].

Puis *la Pêche en eau douce et en eau salée,* par M. Alphonse Karr[2].

Que sais-je encore? On n'a que l'embarras du choix. Suivons aujourd'hui *Beckwourth le Chasseur,*—chasseur de buffles, d'ours gris, et d'hommes même. Le reste viendra un autre jour.

En Amérique, la chasse et la pêche ont des proportions colossales. Dans ces contrées où, comme dit l'historien Prescott, la nature opère toujours sur la plus grande échelle, il semble que les amusements de l'homme empruntent quelque chose du grandiose de la nature. C'est ainsi que la chasse au bison, et la pêche ou plutôt la *trappe* du castor, sont devenues pour les Américains des sources de richesse intarissables.

On sait que nous tirons des immenses steppes de l'Amérique du Nord, de ces régions qu'on désigne aux États-Unis sous les noms de *Great-West, Far-West,* etc., la plupart des magnifiques fourrures qui font aujourd'hui le confortable ornement de nos costumes européens pendant l'hiver. Mais, ce que l'on sait beaucoup moins, c'est l'énorme profit que procure ce genre de commerce aux compagnies de chasseurs américains qui en ont le monopole. J'en trouve le calcul approximatif dans le livre dont je parle.

L'auteur, James Beckwourth, chasseur, trappeur et

1 Paris, Dentu.
2 Paris, Michel Lévy frères.

montagnard de Saint-Louis du Missouri, dictant ses Mémoires, rapporte qu'en une seule saison la compagnie dont il faisait partie obtint, dans son trafic avec les Indiens, au prix de soixante gallons d'eau de feu, c'est-à-dire de whiskey, une quantité de onze cents robes de bisons, plus dix-huit chevaux, le tout valant à Saint-Louis au moins 6,000 dollars. Or les soixante gallons de whiskey représentaient un déboursé de 28 fr. 80 cent. Et, comme les honnêtes Yankees, dans le dessein apparemment de ménager la tête et les nerfs des Indiens, ont toujours soin de réduire la force du whiskey qu'ils leur vendent au cinquième environ par l'addition de quatre parties d'eau sur cinq d'alcool, ce qui fait que chaque gallon revient en fabrique à peu près à 6 centimes, on voit que les fourrures et les chevaux vendus à Saint-Louis 6,000 dollars, ou *trente mille francs,* avaient coûté à ces heureux trafiquants juste la somme de *cinq francs soixante-seize centimes.*

Tels sont les profits que savent réaliser, en s'amusant, les joyeux chasseurs de l'Amérique septentrionale. Voilà ce que c'est que de savoir allier l'esprit du commerce à l'amour du plaisir et des excursions lointaines. Bien des fortunes, dans les vastes districts de l'Arkansas, de l'Illinois, du Kentucky, etc., n'ont pas d'autre origine.

Ces intéressants *Mémoires de Beckwourth,* le chasseur américain, viennent d'être traduits, avec beaucoup d'exactitude et de verve tout à la fois, par M. Noblet.

Beckwourth n'est pas un chasseur ordinaire, ou plutôt il est autre chose qu'un chasseur. Né à Frédéricksbourg, en Virginie, le 26 avril 1798, le troisième de treize enfants, et parti fort jeune des derniers établissements des blancs sur les frontières du Missouri, une sorte de curiosité fiévreuse, un besoin inné d'aventures et de périls l'avaient

entraîné de bonne heure, à la suite d'autres pionniers, dans les vastes prairies que parcourent les tribus nomades de Peaux-Rouges, Scioux, Pawnies, Cheyennes, Commanches, etc. Il y était tout acclimaté, et s'était déjà marié deux fois dans la tribu indienne des Pieds-Noirs, lorsqu'une plaisanterie d'un de ses camarades le signala à une autre tribu, celle des Crows, comme un de leurs enfants, un Crow véritable, enlevé de leur village dans une des guerres si fréquentes que des torts réciproques et la politique des États-Unis entretiennent entre les Sauvages. Il n'en fallait pas davantage pour animer les Crows du désir de reprendre le jeune Indien dérobé à leurs wigwams et élevé depuis illégalement dans les colonies de la race blanche. Un matin que Beckwourth était occupé à trapper le castor sur un cours d'eau, il est entouré tout à coup d'une multitude de guerriers dont le nombre ne lui laisse d'autre ressource que de se rendre prisonnier avec ses trappes et ses armes.

On l'entraîne, on l'emporte dans la salle du conseil, la *Médecine-Lodge*, comme disent les Américains, par une locution que je n'ai pas le temps d'expliquer, mais qui équivaut à ceci : *la Chambre des Voyants*. On le soumet à l'examen des vieilles *squaws*, les matrones de la tribu.

« La case fut vidée pour faire place au comité d'examen, et toutes les *squaws*, haletantes d'émotion, les yeux élargis et les narines ouvertes, vinrent en masse encombrer la salle du conseil. Je crois que jamais homme ne fut l'objet d'un examen plus attentif, plus minutieux, plus rempli d'intérêt. Mes bras et mes jambes furent touchés, palpés, retournés dans tous les sens ; ma figure passa ensuite à l'épreuve, puis mon cou, ma poitrine et toutes les parties de mon corps jusqu'à mes pieds : rien n'échappa à l'active sollicitude de ces anxieuses matrones, dont

chacune brûlait de découvrir la marque particulière qui devait lui faire reconnaître un fils. »

Une d'elles s'écrie que c'est certainement son fils, qu'elle le reconnaît, et qu'il doit avoir un signe sur la paupière gauche. On lui ferme les yeux, on étire la paupière, on y trouve par hasard une petite tache. Plus de doute : c'est bien là le Crow que l'on croyait perdu. Transports de joie, embrassements frénétiques, cris inarticulés, délire, fantasia gigantesque ! Et voilà le Yankee Beckwourth reconnu Indien dans la famille de son père le seigneur *Big-Bowl* (Gros-Bol ou Grosse-Boule), l'un des chefs de la nation *Crowe*.

Ce nom de *Crows*, qui veut dire *les Corneilles*, n'est pas du reste le vrai nom de cette tribu. Elle répond à celui de *Sparrowhawks,* qui signifie *les Éperviers*, en indien *Ap-sah-ro-kee*. On présume que l'épithète de *Crows* leur aura été donné malicieusement par quelques chasseurs ou trafiquants de l'Ouest ; mais elle leur est demeurée, et les géographies américaines n'en emploient pas d'autres.

Devenu sauvage, notre chasseur ne borne plus ses exploits à la poursuite du buffle ou du castor. L'ours gris lui-même, le terrible Grizzly, n'est plus pour lui qu'un passe-temps, une sorte de hors-d'œuvre. Ce qu'il pratique en grand et avec une énergie toute *Peau-Rouge*, c'est la chasse à l'homme, sur les tribus ennemies de la sienne.

Il acquiert bientôt une célébrité particulière par son courage et sa prestesse à enlever des *scalps*, par le grand nombre de chevelures qu'il arrache dans les combats, et dont il orne son palais — construit de bois, de peaux et de fougère. — Sa renommée grandit à chaque bataille.

Il monte rapidement en grade. La reconnaissance et l'enthousiasme de son peuple l'élèvent successivement jusqu'aux dignités les plus hautes. Enfin il devient le chef suprême de la nation, ce qui veut dire l'empereur, l'autocrate de trente mille guerriers sauvages ; car Beckwourth n'estime pas à moins les forces actives de sa tribu, lesquelles, il est vrai, comprennent tous les hommes en état de porter les armes, depuis seize ou dix-sept ans jusqu'à soixante.

Dans le cours de cette brillante carrière, Beckwourth, marié déjà deux fois chez les Pieds-Noirs, ne manque pas, comme bien vous pensez, d'épouses nouvelles parmi le Crowes. Il a d'abord à choisir entre trois filles, toutes trois fort jolies, dont les noms étaient : *Eau-Tranquille*, *Noir-Poisson* et *Trois-Chemins*. Il choisit *Eau-Tranquille,* qui ne fait pas mentir son nom, et qui, en dépit du proverbe de madame Pernelle, inconnu de l'autre côté de l'Atlantique, le rend heureux. Cependant les charmes d'une autre belle, nommée *Cerise-Rouge*, avaient fait sur Beckwourth une impression profonde; et quoiqu'elle fût la femme légitime de *Grosse-Pluie*, chef redoutable de la police crowe, notre hardi chasseur, chassant sur les terres d'autrui, emmène Cerise-Rouge dans une expédition. L'expédition réussit, et Beckwourth revient deux fois triomphant, et de Cerise-Rouge et des ennemis.

Mais, au retour, la morale indienne reprend ses droits. Cela consiste en une belle flagellation administrée par les mains du mari et de ses parents, non pas à l'épouse infidèle, mais à celui qui l'a rendue coupable.

Trois fois cependant, et même quatre, l'ardent et obstiné Beckwourth réitère son amoureuse entreprise ; trois fois le châtiment se renouvelle, et toujours de plus en plus

fort. A la quatrième, comme il ne restait plus qu'à assommer l'impénitent séducteur, ce qui allait probablement arriver, les Crows réfléchissent qu'il y aurait folie à se priver des services d'un si grand chef. En conséquence, ils déclarent que les deux amants ayant donné de nombreuses preuves de leur affection mutuelle, il convient de la légitimer : on ôte *Cerise-Rouge* à *Grosse-Pluie*, qu'on dédommage par des présents, comme dans Homère, et on la donne, par un plébiscite, à *Bras-Sanglant*, nom honorable décerné à Beckwourth depuis ses derniers succès.

Bref, ce héros arrive bientôt à avoir huit femmes, je dis huit femmes légitimes; non pas les unes après les autres, et par veuvage ou par divorce, mais toutes en même temps, la polygamie étant permise chez les Indiens, et d'une manière illimitée pour les grands chefs. Au reste, le menu peuple ne se permet jamais qu'une femme à la fois, n'ayant pas les moyens de s'en donner plusieurs.

Je voudrais pouvoir suivre le chasseur intrépide dans ses mille autres aventures; je voudrais franchir avec lui les Montagnes Rocheuses, pour m'arrêter dans l'agréable vallée qu'il a découverte, et où il vit depuis quelques années, se reposant de ses guerres et de ses fatigues. Mais déjà la place me manque. Disons seulement qu'on se tromperait beaucoup si l'on s'attendait à ne trouver dans *Beckwourth le Chasseur* que des récits du genre de ceux dont j'ai donné ici un spécimen. Les mœurs, les habitudes, les origines et les transformations des nations sauvages de l'Amérique du Nord, leur situation actuelle en face de ce qu'on appelle la civilisation des États-Unis, apparaissent dans ce livre sous un tout autre jour que

celui sous lequel bien des gens sont accoutumés à les envisager.

On peut aussi accompagner Beckwourth dans le Nouveau-Mexique, où il a trouvé sa neuvième femme, sur le versant occidental des Montagnes Rocheuses, et jusqu'en Californie, où il a pris part, les armes à la main, à la révolution récente qui a fait de cette province la trentième étoile de l'Union américaine.

Vous trouverez dans cet ouvrage des détails curieux, des enseignements qu'il serait difficile de vous procurer ailleurs. Car ce livre, avant tout, est vrai. C'est le récit et le tableau pris sur nature de ce qui se passe tous les jours aux frontières de la société américaine. M. Noblet, en traduisant ces Mémoires, a donc fait une chose utile autant qu'agréable.

Le personnage de Jim ou James Beckwourth n'est point imaginaire; il existe bien réellement. Ses Mémoires, quelque singuliers qu'ils puissent paraître, sont considérés aux États-Unis comme authentiques. C'est pendant l'hiver de 1854-1855 qu'un voyageur, M. Bonner, a recueilli de la bouche même de Beckwourth ces récits qui, pour les gourmets de réalité savoureuse, sont bien supérieurs aux inventions des romanciers, nombreux et faibles imitateurs des belles œuvres de Fenimore Cooper, — *le Dernier des Mohicans, les Pionniers* et *la Prairie.*

Grâce à ces Mémoires, on peut, sans fatigue et sans péril, prendre part aux étonnants voyages du hardi Beckwourth et à ses chasses prodigieuses — de buffles, de castors, d'ours gris, et d'hommes. — On recueille, tout en s'amusant, des notions exactes sur tous ces peuples qui, refoulés, exterminés ou absorbés par la civilisation envahissante, vont disparaissant de jour en jour.

II

M. Louis Viardot, un jour, dans sa jeunesse, rencontra chez un ami l'illustre docteur Gall. L'inventeur de la phrénologie essaya sur la tête du jeune homme la merveilleuse puissance qu'une longue habitude d'observation lui avait donnée pour découvrir les facultés et les penchants naturels.

« Il me trouva, — dit M. Viardot, — au-dessus des oreilles, la bosse du meurtre, et au-dessus du front la bosse du sens moral, de la *bienveillance*, celle que nul animal ne partage avec l'homme, et qui corrige dans l'homme les instincts animaux. En combinant ces deux puissances innées, qui devaient agir toutes deux, mais en sens contraire, de façon que l'une combattit l'autre et la fit dévier, il devina le résultat de cette lutte : « Je suis sûr, me dit-il, que vous êtes chasseur. »

« Cette explication, simple et ingénieuse, d'un goût naturel que les uns appellent féroce, tandis que d'autres le proclament innocent, noble et généreux, me fit un plaisir extrême. Elle me rendit en quelque sorte le repos de ma conscience. Jamais, il est vrai, je ne m'étais aperçu qu'un chasseur fût plus méchant qu'un autre homme; au contraire, j'avais trouvé chez la plupart des gens qui chassent une qualité précieuse, la franchise, la cordialité. Pour mon compte, je pouvais bien dire comme Montaigne : « Je hais, entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extrême de tous les vices; mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne vois pas égorger un poulet sans déplaisir, et vois impatiemment gémir un lièvre sous les dents de mes chiens. » Prêt à m'accuser

De tuer une puce avec trop de colère,

je portais si loin l'horreur du sang, qu'en voyant pour la pre-

mière fois une course de taureaux à Madrid, je tombai sans connaissance; on m'emporta par les pieds et par la tête. Mais vainement je me disais que ce n'est pas l'action de tuer qui est le but et le plaisir de la chasse, que tout chasseur voudrait, après le coup tiré, ressusciter la pièce qu'il vient d'abattre; que, si le gibier, qu'on frappe de loin et comme avec la foudre, venait, au lieu de fuir, se mettre dans la main des chasseurs, pas un d'eux n'aurait le cœur assez froidement barbare pour tordre le cou à un chevreuil ou étouffer une perdrix sous le pouce. Il me restait toujours je ne sais quel doute sur la parfaite innocence du goût de la chasse, et je ne sais quel remords des meurtres qu'il fait commettre. Je me disais quelquefois avec Luther : « La chasse, n'est-ce pas l'image du diable poursuivant les âmes innocentes? » — En m'expliquant que ce goût n'était chez moi, et probablement chez tous les chasseurs, qu'un horrible penchant transformé par la plus belle des qualités humaines, et par conséquent un vice corrigé, un retour du mal au bien, une victoire de l'âme sur la bête, Gall commença à m'ôter les remords qui troublaient mon plaisir. Buffon acheva de m'éclairer...[1]. »

Buffon constate en effet que, dans la nature, les animaux étant organisés pour se manger les uns les autres, tout est pour le mieux en ce meilleur des mondes possibles. « L'homme sait user en maître, dit-il, de sa puissance sur les animaux... Le goût de la chasse, de la pêche, est un goût naturel à tous les hommes... » C'est une distraction puissante et salutaire. « Quel exercice plus sain pour le corps? quel repos plus agréable pour l'esprit?... C'est le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif, sans langueur, sans mélange et sans satiété. »

[1] *Souvenirs de chasse*, par Louis Viardot, 7e édit. Paris, Hachette et Ce,

Que la chasse soit un grand divertissement, voire même le plus puissant de tous, et contre le tracas des affaires, comme le dit Buffon, et contre l'amour, comme le veut Rousseau, et contre la mélancolie qui fait le fond de la nature humaine, comme l'observe Pascal, cela est incontestable. Le chasseur oublie tout, hormis la chasse; Horace déjà l'avait dit : « Le chasseur, négligent de sa jeune épouse, attendra patiemment, sous un ciel glacé, quelque cerf relancé par la meute obéissante, ou le sanglier qui s'échappe à travers les filets rompus [1]. »

Que, d'autre part, l'homme soit né carnivore, ayant quatre canines, cela est évident; nous l'avons aussi reconnu.

Mais est-il bien certain que ces deux raisons-là justifient pleinement la chasse, ou même l'expliquent suffisamment? M. Louis Viardot a-t-il bien réussi, lui qui a autant de bonté que de talent, à se le persuader au fond de l'âme? Pas tout à fait, je crois; car il ajoute, avec une sincérité qui l'honore : « Maintenant, ami lecteur et camarade chasseur, si j'ai pu te délivrer à mon tour du remords et du doute, si j'ai fait passer dans ton âme ce calme bienfaisant qu'ont versé dans la mienne (en suis-je bien sûr?) la démonstration de Gall et l'éloquence de Buffon, remerciemoi : ce n'est pas un petit service que je t'ai rendu. »

En suis-je bien sûr? Cette parenthèse prouve que tout

[1] *Les Œuvres d'Horace*, traduction nouvelle, par M. Jules Janin.

> . . . . Manet sub Jove frigido
> Venator, teneræ conjugis immemor,
> Seu visa est catulis cerva fidelibus,
> Seu rupit teretes Marsus aper plagas.

scrupule n'est pas ôté, que la conscience doute encore : c'est la confession d'une âme délicate.

Et en effet, ces raisons-là ne justifient ni même n'expliquent suffisamment la chasse. Ce qui l'explique surtout à notre avis, sans en démontrer l'innocence, nous l'avons dit et nous le répétons, c'est le jeu. J'entends par le jeu : le goût de l'aventure, la poursuite de la chance, le calcul instinctif des probabilités, le flair de la veine et de la déveine, la balance perpétuellement mobile de l'audace et de la prudence, balance plus sensible que celle d'un orfévre ou d'un lapidaire et plus délicate qu'une sensitive, les alternatives de crainte et d'espoir, et les pulsations qui la font palpiter ; la lutte adroite, ardente et obstinée, avec l'objet que l'on poursuit : exercice de l'esprit encore plus que du corps. Il y a un combat de feintes et de ruses, et en quelque sorte un assaut d'escrime, entre le chasseur et le gibier ; et le vainqueur, ce n'est pas toujours l'homme. Parfois c'est le gibier qui chasse le chasseur, — comme dans cet amusant album de *Pierre l'Ébouriffé*, la nouveauté du jour, qui fait, par son texte à la fois récréatif et moral et par ses vignettes drôlatiques, la joie de tous les petits enfants et de leurs mamans [1].

Oui, c'est principalement le jeu, et le péril aussi, quand il s'y joint, qui nous dissimulent ce que la chasse a de cruel, — si naturelle qu'elle puisse être, — et qui en font une passion entraînante et irrésistible.

Fléchier, dans ses Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne, en raconte un exemple encore plus curieux que celui du prieur de La Ronde avec son ami Racan :

[1] *Pierre l'Ébouriffé*, par Trim. Paris, Hachette et Ce.

« Un curé du diocèse de Clermont était plus occupé de la chasse que du service divin, et il avait plus de soin de faire mourir les lièvres que d'assister ses paroissiens. Pour vous exprimer l'ardeur qu'il avait pour cet exercice, je n'ai qu'à vous dire qu'il était tombé dans un tel déréglement que, portant le saint-sacrement dans une ferme éloignée de son presbytère, il faisait porter un fusil par son clerc; et, s'il découvrait quelque gibier par la campagne, il quittait le saint-sacrement et prenait ses armes en main; il poursuivait sa proie jusqu'à ce qu'il l'eût prise, ou qu'il l'eût manquée. »

Nous avons vu combien tout le monde, au moyen âge, était passionné pour la chasse. C'était à ce point, que les croyances populaires en attribuaient le goût même aux démons. Il existait une race de diables qui passaient la nuit à chasser, jusqu'à l'Angelus de l'aurore. Ces diables chasseurs étaient appelés *hellequins* ou *hennequins*[1].

Les bords du Rhin fourmillent de légendes et de ballades sur le Diable-Chasseur et son Cheval fantôme. Victor Hugo en a cueilli la fleur dans l'*Histoire du beau Pécopin.*

Elles ont inspiré le *Freyschütz*, de Weber, opéra qui fut connu d'abord en France sous le nom de *Robin des Bois.*

Pour le dire en passant, les fanfares de chasse sont les compositions les plus anciennes de la musique française.

Les rois, comme les abbés, furent grands chasseurs. Charlemagne s'entretenait la main dans cet exercice. Il

[1] Introduction de *la Chasse à courre en France*, par Joseph La Vallée. Paris, Hachette. — *La Chasse à tir en France*, par le même, *ibid.* — *Les Récits d'un vieux Chasseur*, par le même, *ibid.* — *Zurga le Chasseur*, par le même, *ibid.*

avait, dit-on, dans ses meutes des ours et des lions dressés.

Il n'y a pas jusqu'à Louis XVI, monarque pourtant pacifique, qui n'adorât la chasse. Le comte d'Artois, qui fut depuis le roi Charles X, l'aimait passionnément aussi. On sait qu'il était encore à la chasse le jour où ses ordonnances inconstitutionnelles lui faisaient perdre un trône. Le comte de Provence, au contraire, qui devint le roi Louis XVIII, ne trouvait à la chasse aucun plaisir. Seulement, pour complaire à Louis XVI, il avait soin de se trouver présent au départ et au retour. Pendant la chasse même, il se réfugiait dans quelque pavillon, et là jouait aux cartes, autre forme de jeu qui convenait mieux à son embonpoint prématuré. Un jour que la chasse finissait plus tôt que de coutume, il sort à la hâte de son pavillon, monte à cheval, puis, regardant ses habits: « Mon Dieu ! dit-il, comme je suis propre ! pas une tache de boue, pas une éclaboussure ! je n'oserai jamais paraître ainsi devant le roi ! Allons, Chabeault, jette-moi de la terre. »

Le garde Chabeault hésitait. — « Allons donc ! dit le comte de Provence, jette-moi de la terre, jette-moi de la boue, et vite !

— Ce que j'en fais, dit Chabeault, c'est par respect pour les ordres de Votre Altesse. » — Mais en lui-même il se disait : « Tu en veux, tu en auras. »

Et, ramassant de la boue à pleines mains, il lui en jette sur la croupe du cheval, sur les bottes, sur l'habit.

« Encore ! encore ! » disait le comte de Provence, qui en avait déjà jusqu'aux oreilles.

Enfin Chabeault l'accommoda si bien, que Louis XVI le remarqua.

« Ah ! mon frère, lui dit-il, que vous me faites plaisir ! Vous prenez donc goût à la chasse?

— Mais, dit le comte de Provence, c'est grâce à Chabeault si je suis en cet état-là.

—Bien, bien! fit le roi: qu'on donne vingt-quatre livres à Chabeault. Je suis très-content. C'est que ce sont des taches glorieuses que celles qu'on gagne au champ d'honneur, et vous voilà fait comme si nous avions couru le loup toute la journée [1]. »

Platon appelle la chasse « un exercice divin, l'école des vertus guerrières. » — Des vertus guerrières, soit! Mais il y aurait beaucoup à dire sur les vertus guerrières et sur la guerre, si nous n'avions affaire ici principalement à un public français, qui n'entend pas raillerie sur l'article et qui en est encore sur cette question au point où en étaient ses ancêtres, dont le philosophe Posidonius, cité par Strabon, disait : « Le caractère commun de toute race gallique, c'est qu'elle est irritable et folle de guerre. » Il est vrai qu'il disait aussi : « Ils prennent volontiers en main la cause de celui qu'on opprime. »

Au reste, quelque opinion qu'on puisse avoir sur la chasse au point de vue de la morale absolue et de la fraternité de tous les êtres, personne ne niera qu'on y trouve un très-salutaire exercice, un plaisir des plus enivrants.

Soit que, comme l'Américain Beckwourth, dont nous parlions l'autre jour, ou comme M. Henry Révoil [2], on chasse le bison, le castor et l'ours gris; soit qu'avec le célèbre Jules Gérard, ou son émule Bombonnel, ou M. Henri Béchade, on chasse en Algérie le lion ou la panthère, la gazelle ou le chacal, l'hyène ou l'autruche; soit

[1] Introduction de *la Chasse à courre,* par Joseph La Vallée. Paris, Hachette.

[2] *Chasses dans l'Amérique du Nord,* par Bénédict-Henry Révoil. Paris, *ibid.*

qu'avec M. Alfred Michiels on poursuive le chamois sur les Alpes aux cimes escarpées et glissantes, ou simplement le coq de bruyère dans les Ardennes belges, avec M. Léon de Thier, il faut convenir que la chasse, et les plaisirs qui l'accompagnent, la vie au grand air, dans les champs, dans les montagnes et dans les bois, les déjeuners sur l'herbe, le bon vin dans les gourdes, les conversations au retour, et les exploits toujours plus beaux en récit qu'en réalité, composent des journées charmantes, où sont puissamment stimulées toutes les énergies de notre nature, où nous nous sentons relevés des platitudes de l'existence ordinaire, et où nous vivons au centuple, — en tuant les autres créatures de Dieu.

Ah! vous rappelez-vous, dans les poésies de Briseux, la charmante pièce du *Bouvreuil?* Qui de nous n'a pas éprouvé, au moins une fois dans sa vie, des remords semblables à ceux du poëte, après avoir donné la mort, par passe-temps, à un être joyeux?... Puis l'habitude vient, et le cœur s'endurcit. L'action cependant est toujours la même : on tue sans nécessité; on verse le sang rien que pour exercer son adresse. Écoutez le docteur Melchior Yvan, dans ses *Voyages et Récits*, nous raconter d'une manière touchante comment il a renoncé à la chasse, après avoir tué un pauvre singe des bois :

« Dans ce temps, je n'avais pas encore répudié mes sottes habitudes d'hostilité contre les animaux inoffensifs, et je marchais toujours muni d'un fusil, prêt à leur faire la guerre. Les sinuosités de la forêt furent mon *chemin de Damas*, et j'abjurai là pour toujours mes habitudes de Nemrod.

» Un jour, j'avais battu dans tous les sens les profondeurs de ces fourrés, et je m'assis au pied d'un sapin séculaire. Pendant que j'écoutais avec recueillement le bruit des solitudes, la voix

du vent dans les branches, les chants des oiseaux, le bruissement des herbes agitées par des insectes voyageurs, et les sons mystérieux que se transmettent les échos, un singe vint gambader sur un arbre placé en face de moi. Je ne voulus pas perdre une si belle occasion d'exercer ma stupide adresse, je saisis mon fusil, le coup partit, et un cri de douleur succéda à la détonation. J'aperçus, à travers un voile de fumée, le pauvre animal tomber de branche en branche, en portant ses mains à droite et à gauche pour se retenir. Un moment il s'accrocha aux écorces raboteuses; mais ses forces l'abandonnèrent, et il glissa jusqu'à terre en suivant le tronc du grand végétal. Je courus vers le point où j'avais vu tomber le blessé; et, à mon grand étonnement, je ne l'y trouvai pas. Une affreuse trace de sang me guidant, je le découvris à quelques pas de là, blotti sous un arbuste, une main sur sa blessure, et l'autre sur ses yeux pour essuyer ses larmes. A cet aspect, je tressaillis de la tête aux pieds, car je sentis que j'avais commis un meurtre. Un de mes guides s'approcha de ma victime et visita sa plaie. Elle tourna vers lui ses yeux humides, et le laissa faire sans se plaindre. Le coup avait porté sur le flanc droit ; la peau était divisée et les intestins sortaient par cette affreuse ouverture : il n'y avait nul espoir de sauver le pauvre animal. Je tendis mon fusil à mon dobachi, en lui disant d'achever le patient. Ce brave homme repoussa l'arme meurtrière avec horreur. En cet instant, le malheureux singe tomba sur le flanc, il étendit ses membres, tourna ses yeux sur moi et expira. Je m'éloignai du cadavre, saisi d'un sentiment indicible de honte et de remords, et jurant au fond du cœur de respecter désormais la vie de tous les êtres. »

M. Guillemard, l'auteur d'un livre très-spirituel et très-amusant sur *la Pêche*, — la pêche, c'est encore la chasse, la chasse aux poissons, — prétend que, si beaucoup de personnes compatissent aux souffrances des quadrupèdes ou des oiseaux, il n'en a pas trouvé une seule qui fût sympathique aux souffrances d'un poisson. « Il semble, ajoute-t-il, que plus l'organisation d'un être animé s'é-

loigne de la nôtre, moins nous sommes disposés à nous mettre pour lui en frais de sensibilité; d'où il suit que celle que nous témoignons à certaines espèces d'animaux serait tout simplement le résultat d'un retour égoïste sur nous-mêmes [1]. »

M. Alphonse Karr reprend pour son compte la même observation.

Elle peut être juste en général; mais je sais des gens que les poissons mêmes ne laissent pas sans un certain remords, soit quand de la main droite on ôte l'hameçon piqué dans leur gosier que l'on déchire, tandis que leurs flancs battent si fort dans la main gauche qui les serre; soit lorsque, jetés ensuite sur l'herbe, ils y palpitent si longtemps dans leur énergique agonie... Et cependant, après ce sentiment très-véritable, on ne continue pas moins de pêcher: tant le plaisir du jeu, de l'espoir, de la lutte, l'emporte sur le regret de l'injustice! tant la pêche est, comme la chasse, une incurable passion!

M. Alphonse Karr fut, comme on sait, atteint de cette passion-là dès son enfance, où il pêchait, pour ses débuts, des poissons de fer-blanc dans une cuvette avec un hameçon aimanté: prélude de pêches plus sérieuses et plus meurtrières! Son livre sur la pêche est, comme celui de M. Guillemard, très-amusant. Seulement il est trop court. Il ne se compose que de soixante pages, suivies du *Dictionnaire du Pêcheur*.

Mais ces soixante pages sont très-gaies; et la gaîté chez M. Alphonse Karr, c'est le bon sens en étincelles. — D'a-

[1] *La Pêche à la ligne et au filet dans les eaux douces de la France*, par N. Guillemard, illustrée de 50 vignettes par L. Rouyer. Paris, Hachette.

bord il donne des nasardes au sot préjugé qui rit de la pêche :

« Si vous parlez de pêche devant un bourgeois vulgaire, il vous interrompra en souriant, ne pouvant prendre sur lui de retarder le moment de placer une des cinq ou six plaisanteries qu'il possède. « La pêche, dira-t-il, ah ! oui, la pêche à la ligne ! toute la journée le bras tendu pour prendre un goujon[1] ! »

Ou bien : La ligne est une ficelle qui a une bête à chaque bout. Etc.

M. Karr et M. Guillemard se moquent à leur tour des moqueurs. Et rira bien qui rira le dernier ! Puis M. Guillemard énumère une foule de pêcheurs illustres : « Est-il permis de craindre le ridicule quand l'on compte parmi les confrères de l'hameçon tant de grands esprits, tant de noms fameux à des titres divers : Ovide, l'empereur Trajan, Louis le Débonnaire, qui pêchait à Remiremont, Boileau, Walter Scott, J. Laffitte, sir Humfrey Davy, Olivier Goldsmith, Rossini, Tulou, Habeneck, etc., etc., tous gens d'assez bonne compagnie? Pêchons donc, nous qui savons pêcher ; apprenez à pêcher, vous qui ne le savez pas. »

En Angleterre, la pêche, sous toutes ses formes, n'est pas moins en honneur que la chasse.

Pêcheurs et chasseurs de tous les pays ont ce point commun, qu'ils sont grands hâbleurs. Mais ce sont hâbleries sincères. Ils sont dupes tous les premiers des contes de

[1] *La Pêche en eau douce et en eau salée*, suivie du *Dictionnaire du Pêcheur*, par Alphonse Karr. Paris, Michel Lévy frères.

leur imagination exaltée. Elle se joue des drames à elle-même, elle est actrice et spectatrice et poëte tout à la fois.

C'est surtout lorsqu'ils ont manqué la proie, qu'ils s'en font accroire à eux-mêmes. « Un chasseur, dit M. Léon de Thier, avouerait plutôt une petite infamie qu'une maladresse naturelle. Tous, nous tirons parfaitement, c'est notre moindre qualité; et, s'il arrive qu'en présence de témoins nous fassions ce qui s'appelle en langue de chasse des *brouettes,* il est certain que notre gibecière, toujours bien fournie en raisonnements de toute sorte, nous offrira les moyens de les expliquer toutes à notre plus grande gloire. Les chasseurs sont un peu comme certains guerriers qui n'ont jamais été vaincus sans trahison. Ceux-là n'ont jamais manqué une pièce sans en accuser, soit le fusil, soit le chien, soit le temps, tout, excepté leur maladresse. Le plus modeste vous dira, s'il *brouette* un perdreau: « Je tire parfaitement le poil. » Si c'est un lièvre qui échappe à son plomb: « Je ne manque jamais la plume. »

Et les pêcheurs, lorsqu'ils manquent le poisson! Ah! le beau poisson, qu'un poisson manqué! Jamais on ne vit son pareil! Sur ce point M. Alphonse Karr énonce les aphorismes suivants :

« Il n'y a de patrie que pour les exilés.

» Il n'y a d'amants que les amants maltraités.

» Un poisson manqué n'a jamais pesé moins d'une demi-livre, au moment où l'on met le pied sur la plage.

» Le soir, — car tout poisson manqué est d'une espèce particulière dont la croissance est rapide, — le soir, il pèse une livre.

» Huit jours après, c'est un monstre. »

Et il en raconte un exemple : Un jour, son matelot Bu-

quet manque une raie : « Ah ! quelle raie ! disait-il... Un turbot de cette grosseur-là serait un fier turbot !... Après ça, c'était peut-être un turbot; on ne voyait pas bien. »

Et à terre il disait : « Par la faute de M. Mouchel, nous avons manqué un joli turbot. »

Et le lendemain : « J'ai pêché bien des turbots, mais je n'en ai jamais vu de pareil à celui que M. Mouchel nous a fait perdre. »

Et depuis, il dit : « Je n'aime pas les peintres (les Mouchels), à cause du magnifique turbot que le Mouchel du Havre nous a fait perdre. Les peintres, ça n'est bon qu'à vous faire manquer des turbots. »

Et, quand il parle de dimension, c'est là sa mesure ; c'est : « Gros comme le turbot que M. Mouchel nous a fait manquer. »

Les états de service de M. Alphonse Karr, énumérés par lui, se terminent par la mémorable pêche d'un poisson rouge dans un bocal, rue Laffitte, au cinquième étage. Il faisait une visite à une femme de lettres de ses amies ; elle lui fit demander la permission de finir quelques lignes. « Au bout d'un quart d'heure, dit-il, m'impatientant un peu, et ne voulant pas cependant m'en aller, parce que Gatayes devait venir me trouver, je pris dans une boîte à ouvrage du fil et une épingle ; j'allai demander un peu de mie de pain à la camérière du bas-bleu, et, au moyen de ma canne, je fis une ligne, avec laquelle je me mis en mesure de pêcher un gros poisson rouge qui tournait dans un bocal, sur une console. Il ne tarda pas à mordre et à rouler sur le plancher. Je le remis en toute hâte dans son domicile, en entendant arriver la maîtresse du logis. Quelques jours après, le poisson mourut subitement. Je mis sur le bocal son épitaphe, adressée à sa maîtresse :

Aucun sujet ne bouge
Sous ton aimable loi;
Même ton poisson rouge
Est mort d'amour pour toi. »

A Guernesey, en fait de pêche et de pêcherie, il y a une chose curieuse que Victor Hugo, en plaisantant, appelle, et cela sans métaphore aucune, « un port au quatrième étage. » C'est en effet une pêcherie située au haut de quatre séries de rampes abruptes, taillées par les pêcheurs dans la falaise et praticables pour eux, mais non pas pour leurs barques. Au bas, ces barques n'auraient aucun refuge; aussi chaque soir, par un treuil, on les hisse sur des rails de bois posés presque verticalement; et là, au quatrième étage, on débarque le poisson qu'on a pris. Le lendemain, toutes les barques redégringolent ces montagnes russes et s'en retournent pêcher au rez-de-chaussée pendant tout le jour, puis remontent le soir au grenier.

Pêcheurs ni chasseurs ne doutent de rien. Comme tous les joueurs, ils ont pour devise : *Audaces fortuna juvat!* La loi même les arrête peu. Chasser, pêcher, jouer, c'est de droit naturel. Le célèbre tragédien Larive avait à Mont-Lignon, dans la vallée de Montmorency, une fort belle habitation, et souvent il chassait dans le voisinage. Un jour qu'il s'était laissé entraîner sur les terres du prince de Condé, un garde survient et lui dit : « De quel droit chassez-vous ici? » Le tragédien le regarde du haut de sa grandeur, et, se souvenant à propos du rôle de *Mahomet*, répond avec un geste théâtral :

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains,

— « Ah ! pardon, Monseigneur, dit le garde abasourdi ; je ne savais pas... Pardon !... »

Pour conclure, puisque, à mon avis, chasse, pêche et jeu sont même chose, trois passions diablesses que rien ne peut dompter et procédant du même principe, j'appliquerais volontiers à la chasse et à la pêche ce que le prince de Conti disait du jeu : « Le plus grand plaisir du monde, c'est de jouer et de gagner ; et le plus grand plaisir ensuite, c'est de jouer et de perdre. »

20 septembre et 4 octobre 1860.

XVI

Les jardins zoologiques d'acclimatation.

I

Nous parlions de chasse et de pêche, parlons aujourd'hui d'acclimatation. C'est changer la pièce, mais non les acteurs; car il s'agit toujours des animaux, — « nos frères inférieurs », dit M. Michelet, qui un soir, au coin du feu, ajoutait en souriant : « Les chiens sont des candidats à l'humanité. »

Jusqu'à présent on n'avait guère étudié les animaux que comme des types immuables. On commence enfin à s'apercevoir qu'au contraire leurs transformations sont continuelles, que les créations de la nature ne s'arrêtent jamais et que celles de l'homme s'ajoutent à celles de la nature.

Il y a, par exemple, autant de races de chiens qu'il existe de degrés de civilisation à la surface du globe terrestre. On en peut compter près de deux cents, — depuis le chien des Australiens, qui n'aboie pas, jusqu'au chien des Esquimaux, qui tire les traîneaux sur la glace, et depuis le chien des Esquimaux jusqu'au chien savant, qui joue aux dominos aussi bien que M. Jules Janin, mais qui ne traduit pas aussi élégamment Horace.

Le chien lui-même n'a pas toujours été chien : c'était,

à l'origine, un chacal. Le mouton n'a pas toujours été mouton : on retrouve, sur quelques montagnes de l'Asie, son ancêtre et son prototype dans le mouflon, qui est un animal sauvage. Le porc, à l'état naturel, était le sanglier. La plupart de nos animaux domestiques sont des créations que n'avait pas prévues la nature.

Qui les a faits? L'homme.

Or, comme l'homme diffère d'une région du globe à une autre région, comme il n'exerce pas partout la même puissance sur le règne animal, il s'ensuit naturellement que la vie des animaux change avec la vie des sociétés. Le chien du sauvage est à demi-sauvage comme son maître. Le chien du barbare est, le plus souvent, dressé aux exercices de la guerre : c'est l'Attila de la race. Le chien de l'ouvrier des villes est un prolétaire; il partage les travaux domestique : en Belgique, il traîne les petites voitures de sable ou de moules; dans nos campagnes, il tourne la broche; en Amérique, il bat le beurre ou berce l'enfant.

Bref, l'histoire naturelle nous montre de plus en plus que les animaux domestiques n'ont pas toujours été ce qu'ils sont, qu'ils ont changé pour se perfectionner, et à tel point, qu'aujourd'hui il est difficile parfois de reconnaître dans ceux qui ont été travaillés par l'homme les types qu'avait inventés la nature.

De ces faits que conclure, sinon que nous devons nous appliquer chaque jour à compléter une conquête commencée il y a quelque six mille ans, et dont les progrès se sont enchaînés les uns aux autres par la marche des sociétés? En deux mots, il reste :

D'abord à apprivoiser des races d'animaux qui jusqu'à cette heure sont demeurées sauvages;

Ensuite à améliorer d'autres races qui sont déjà domestiques, mais dont on peut étendre l'utilité et accroître les services.

Tel doit être le double objet des jardins zoologiques. M. Alphonse Esquiros, dans son livre sur *la Néerlande ou la Vie hollandaise,* définit ce but en disant : « On s'est dégoûté de l'art pour l'art, on se dégoûtera de la science pour la science. Connaître et comprendre tout ce qui vit, c'est un charme sans doute; mais se servir des ressources que nous propose la nature pour augmenter la force et la prospérité des nations, c'est un devoir. »

Entendons-nous : l'art a en lui-même sa raison d'être, la science également. Si donc on pouvait se dégoûter jamais de l'art pour lui-même et de la science pour elle-même, ce serait le signal de la déchéance de l'esprit humain. Mais, en dehors de ce culte désintéressé, il y a place pour des applications utiles : emprunter à la science quelques-uns de ses secrets pour doter la société humaine d'une plus grande somme de richesse, de bien-être et d'élégance, c'est en effet un droit et un devoir. De même, lorsque l'art fait alliance avec la morale, toutes conditions de génie ou de talent égales d'ailleurs, ses inspirations d'autant plus élevées ont chance de produire des œuvres d'autant plus belles, et de réaliser la célèbre formule attribuée à Platon, bien qu'elle ne se trouve nulle part écrite dans ses livres : « Le beau est la splendeur du vrai. » Ces réserves faites, nous admettons la définition que donne M. Esquiros du but spécial des jardins zoologiques d'acclimatation.

Le jardin zoologique de Regent's Park, à Londres, est célèbre à juste titre pour sa grandeur, sa variété et sa richesse. Je ne lui reprocherai que de manquer d'ordre :

tout y semble jeté au hasard. On pourrait souhaiter aussi que les demeures de quelques animaux, des singes et des perroquets par exemple, fussent mieux tenues et mieux aérées : en y entrant, on court le risque d'être asphyxié par la mauvaise odeur, et on se hâte d'en sortir. La santé de ces animaux eux-mêmes doit souffrir du manque d'air pur. *Aer pabulum vitæ*, « l'air est l'aliment de la vie », c'est un des axiomes de la médecine antique que n'a pas rejetés la médecine moderne.

Liverpool a aussi son jardin zoologique.

La Belgique en a trois fort remarquables, à Bruxelles, à Gand, à Anvers. Celui d'Anvers date de 1843, celui de Gand a été fondé en 1851, celui de Bruxelles un ou deux ans après.

En Hollande, celui d'Amsterdam donnerait au Regent's Park de Londres des leçons de propreté.

Dans tout le nord de la Hollande, il est curieux de visiter les étables. Ce sont des salons. Les vaches sont rangées dans des stalles. La fermière les trait et fait le beurre ou le fromage avec des gants blancs. Pour empêcher les vaches de se salir, on leur suspend la queue avec une ficelle attachée au plafond de la salle. Les ordures sont reçues dans une rigole construite en briques, et incessamment balayées par un courant d'eau vive.

Le village de Broek est célèbre. L'étiquette de la propreté y est poussée si loin et a été si bien inculquée aux animaux eux-mêmes, que les chiens s'essuient les pattes sur l'herbe avant d'entrer.

A l'exemple de la Hollande, de la Belgique et de l'Angleterre, la France est entrée enfin dans la voie féconde de l'acclimatation des animaux.

Naguère nous vivions encore, à peu près comme les

sauvages, des fruits que la nature a mis pour ainsi dire sous notre main, des poissons que, selon la distribution géographique des eaux, elle jette à la portée de nos filets, des animaux qui depuis la division des climats volent, courent, rampent à une faible distance de nous. L'expérience démontre pourtant que ces limites peuvent reculer, ou même disparaître entièrement, sous la volonté de l'homme. Un grand nombre de fruits et d'animaux qui sont aujourd'hui français, si l'on peut s'exprimer ainsi, étaient étrangers à nos contrées et inconnus des premiers habitants de la Gaule. On sait l'âge de la plupart de ces conquêtes. Pour n'en citer qu'une seule, la carpe a chez nous quelque chose comme quatre cents ans. J'ai nommé, à propos de l'Exposition horticole aux Champs-Elysées, les dates de nos principales conquêtes botaniques.

Depuis le Celte, qui vivait de gland, *glandem ructante marito*, et n'y renonça d'abord qu'avec peine, ce n'est pas seulement la table qui s'est enrichie : tout le bien-être social, sans oublier l'ameublement et la toilette, s'est accru, diversifié, embelli par de nouveaux emprunts à un règne animal exotique que la nature semblait avoir séparé de nous par des barrières infranchissables. La jeune ouvrière qui essaie le dimanche une robe de soie ignore peut-être que le ver, ce fileur d'or auquel elle doit d'être si pimpante, est originaire de la Chine; que l'empereur Aurélien refusa, dit l'histoire, à sa femme, tout impératrice qu'elle était, une robe de soie, s'excusant sur la dépense que devait entraîner l'achat de cet ajustement ruineux; que Jacques Ier, avant de monter sur le trône, dut prêter au comte de Mar une paire de bas de soie (tant ce tissu était rare encore), afin que le comte pût se présenter devant l'ambassadeur anglais. Aujourd'hui, pour 40 ou 50 francs

un artisan peut se montrer plus magnifique envers madame Louise ou mademoiselle Mimi que les rois et les empereurs du temps jadis, réduits dans toute leur opulence à refuser une robe de soie que convoitait la fantaisie de leur femme ou de leur maîtresse.

La destination des jardins zoologiques est donc de servir de théâtre aux expériences d'histoire naturelle et d'acclimatation, dont le succès a pour résultat l'accroissement du bien-être et de l'élégance parmi toutes les classes de la société.

Tel est en effet le dessein des fondateurs du beau jardin zoologique qu'on vient d'inaugurer au bois de Boulogne. Aussi le président du conseil d'administration, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, a-t-il pu dire que le but de l'établissement était « d'offrir l'utile sous l'apparence de l'agréable. »

Ce jardin d'acclimatation ne fait ni concurrence ni double emploi, comme on pourrait le croire, avec l'ancien établissement situé à l'autre extrémité de Paris, et qui, appelé le Jardin dés Plantes, est aussi le Jardin des Animaux. Fondé sous le nom de Jardin du Roi, et entretenu aux frais de l'État, celui-ci est l'appendice du Muséum d'Histoire naturelle; ou réciproquement, puisque le Muséum ne date que de la Révolution. Les animaux qu'on étudie ou empaillés ou disséqués dans les salles du Muséum, le jardin qui en est devenu l'annexe les présente vivants, comme points de comparaison, comme synthèse après l'analyse. Le but de cet établissement est purement scientifique. Si la curiosité s'y joint, c'est par-dessus le marché.

Au contraire, le nouveau Jardin zoologique d'acclimatation, œuvre d'une Société particulière dont le président

est M. le baron de Rothschild, se donne pour but, avant toute chose, l'utilité industrielle et sociale.

La collection de ce jardin se compose :

1° Des espèces et races qui sont ou doivent devenir les objets de tentatives d'acclimatation en France ;

2° Des espèces et races qu'il pourrait y avoir lieu d'acclimater dans d'autres pays, ou qui y sont habituellement élevées pour l'utilité ou l'agrément.

Animaux auxiliaires de l'homme, animaux alimentaires, animaux industriels, animaux médicinaux, animaux d'ornement, telles sont les différentes catégories auxquelles s'ouvre le nouveau Jardin zoologique.

D'une belle étendue, ne contenant pas moins de 20 hectares, depuis la porte des Sablons jusqu'à la mare de Madrid, près la porte de Neuilly, il est traversé par une jolie rivière, où les animaux aquatiques prennent leurs ébats et sur laquelle on a jeté des ponts d'un effet pittoresque. Soixante parcs se partagent le terrain, et chacun d'eux se rattache, en étoile, à une des quinze élégantes fabriques, — cabanes, pavillons, kiosques, — qui servent d'abri et de demeure aux animaux. Les constructions sérieuses et solides se mêlent aux constructions légères et gracieuses.

Le pavillon rustique des antilopes est charmant comme les hôtes qui l'habitent. Le logement des hémiones, des zèbres et des yaks est bien entendu. Le mouflon a des rochers pour grimper et ne s'en fait pas faute. La volière est magnifique : elle a 63 mètres de longueur sur 5 de hauteur. La poulerie est d'architecture originale, quoiqu'un peu lourde et sentant son égyptien ou son étrusque; elle a ceci de particulier, qu'elle est faite de béton moulé et ne forme qu'un seul bloc de pierre artificielle d'une centaine de mètres en hémicycle. Les bordures des avenues

et des routes pour les voitures sont faites de la même matière et par le même procédé. La magnanerie est fort belle; déjà on y voit prospérer les vers à soie du mûrier, de l'ailante, du chêne et du ricin. L'aquarium, où l'on mettra les poissons et les mollusques, égalera pour le moins celui de Regent's Park; il est même disposé d'une manière plus originale quant au jeu de la lumière qui ne parvient au spectateur qu'à travers l'eau, où l'on observe ainsi bien plus aisément tous les hôtes mystérieux du liquide empire, leurs jeux, leurs mœurs, leurs amours.

Une bergerie, une vacherie, une porcherie, et un chenil compléteront l'ensemble des constructions du Jardin zoologique, appelé à servir de lieu d'exposition pour les plus beaux produits des animaux de toute race et de tout pays.

Grâce à ce bel établissement, Paris n'aura plus rien à envier, sous ce rapport, ni à la Belgique, ni à la Hollande, ni à l'Angleterre.

Pour parcourir avec utilité les jardins zoologiques d'acclimatation et de perfectionnement, le meilleur guide et le plus charmant qu'on puisse prendre est le livre du docteur Jonathan Franklin et de M. Alphonse Esquiros, intitulé : *la Vie des Animaux, Histoire naturelle, biographique et anecdotique des animaux*, formant six séries séparées, collection Hachette et Hetzel.

Ce livre cite beaucoup de faits qui prouvent que l'homme s'est énormément enrichi en puisant depuis l'origine des sociétés, mais surtout depuis les temps modernes, dans les trésors de la nature que semblaient lui disputer les divisions géographiques.

Seulement ce fonds est inépuisable, et l'homme n'y a point assez mis les mains. Si nous avons conquis beaucoup

d'animaux sauvages ou étrangers, il en reste un grand nombre à conquérir, qui ne nous seraient pas moins utiles. Les uns nous habilleraient, les autres nous porteraient encore mieux que ne le fait à cette heure le mulet dans les montagnes, d'autres enfin réveilleraient la gourmandise blasée des riches ou apaiseraient la faim des populations laborieuses.

Le livre indique, comme utiles à introduire et à acclimater dans nos contrées, le wapeti, sorte d'élan, le renne, l'ému, le hocco, oiseau dont la chair est aussi savoureuse que celle du faisan, etc.

Lucullus réduit à manger des langues d'oiseaux est un exemple de la pauvreté culinaire de la société romaine : aujourd'hui Lucullus commanderait en Chine des nids d'hirondelles ; et encore mieux, si Lucullus était intelligent, il cultiverait dans ses terres l'espèce d'hirondelles qui enduit son nid d'une substance gommeuse et parfumée.

Une autre raison qui doit encourager la formation des jardins zoologiques comme écoles d'acclimatation et de perfectionnement des races, c'est que les animaux sauvages s'en vont. On sait à peu près l'année où a été détruit en Angleterre, en Écosse, en Irlande et en Hollande, le dernier loup. C'est vers le commencement du XVIIIe siècle.

M. Alphonse Esquiros, dans un autre ouvrage dont le succès n'est ni moins grand ni moins légitime que celui des deux livres que nous venons de citer déjà, — c'est *l'Angleterre et la Vie anglaise,* — parlant des trois races d'hommes qui se sont succédé sur le territoire des îles Britanniques, ajoute ces curieux détails :

« La vieille race celtique a laissé dans la Grande-Bretagne un autre représentant auquel on ne s'attendrait guère ; c'est le

rat. Je me promenais une nuit avec un naturaliste écossais des Highlands, dans le quartier le plus pauvre, le plus mal famé, le plus laid, le plus vieux et le plus pittoresque de la ville de Londres, dans Wapping. Là sont les docks, les *wharfs* de souffrance, les fabriques de voiles, d'ancres et de cordages; là descendent et logent, dans des rues étroites, dans des maisons équivoques, les matelots de tous les pays et de toutes les couleurs. Là un pavé fangeux, broyé par les roues, voit passer chaque jour, dans de lourds camions, les richesses du monde entier, qu'on débarque et qu'on charge dans d'opulentes masures délabrées. Nous descendions les vieux escaliers de Wapping, *Wapping old stairs*, célèbres dans les chansons des marins. La lune répandait sur la Tamise une lumière glacée. Hormis la voix du fleuve, tout faisait silence. Sur les marches de pierre boueuses et déchaussées, nous fûmes alors témoins d'un combat entre deux rats de taille et de couleur différentes : le plus faible des deux adversaires fut exterminé par le plus fort avant que nous eussions eu le temps de suspendre les hostilités. Mon guide poussa un soupir : « Pauvre Breton, dit-il, voilà ton sort! tu succombes partout sous les attaques de tes envahisseurs! Encore quelque temps, et le naturaliste te cherchera en vain à la surface de tes îles natales! » Il m'expliqua ensuite qu'il y avait dans la Grande-Bretagne deux variétés de rats : le noir et le brun. Le rat brun, dit la tradition, est venu d'Allemagne en Angleterre dans le même vaisseau qui apportait une dynastie nouvelle, la maison de Hanovre. Cet intrus, le rat hanovrien, a repoussé, détruit le rat indigène, le vieux rat celtique, lequel ne se retrouve plus que dans quelques parties de l'Angleterre — et à Wapping. »

Des ours énormes, qui habitaient autrefois le nord de la Grande-Bretagne, ont complétement disparu. Le castor, la gazelle, la girafe, l'éléphant, l'ému, et quantité d'autres animaux de l'ancien et du nouveau monde, deviennent plus rares de jour en jour.

A mesure que la civilisation s'étend, elle refoule les animaux sauvages et rétrécit le désert. Les plus menacés par ces envahissements de l'homme et des sociétés, ce sont

les plus gros animaux. A ces masses vivantes il faut de grands espaces pour se retourner, des pâturages abondants ou des proies copieuses. Ces conditions venant à manquer, et elles manqueront de plus en plus, une partie du règne animal semble destinée à céder la place aux colonies et aux établissements de l'homme. Cette extinction des espèces vivantes, sans cataclysme, sans déluge, sans aucune des causes qui ont bouleversé les anciens mondes, n'est pas un rêve ; c'est un fait.

On sait, par exemple, qu'un grand oiseau à ailes courtes, appelé *dodo*, s'est éteint depuis les temps historiques. Il fut découvert dans l'île de France, quand elle était encore inhabitée. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'une jambe et un portrait au *British Museum*. Aucune autre trace de cet animal disparu et devenu désormais à peu près aussi fabuleux que les phénix, les alcyons et les cocquesigrues ou coccygrues. La supposition la plus probable est que la race du dodo s'est éteinte par suite de la chasse que les Européens lui ont faite, car il avait le malheur d'être bon à manger, — comme ce brave archevêque du Canada, dont un voyageur français demandait des nouvelles au grand chef d'une tribu voisine : — « Vous l'avez connu, lui dit-il, où est-il maintenant? Quel digne homme, et si bon ! — Oh ! excellent ! dit le grand chef avec onction, j'en ai mangé ! »

Comme le dodo, on verra sans doute disparaître avant peu de temps l'aptéryx et le solitaire, dont l'un vit dans la Nouvelle-Zélande, et dont l'autre ne se retrouve déjà presque plus que dans l'île Rodriguez.

Ainsi voilà un fait certain : la nature vivante ne peut se maintenir à l'état de liberté en présence de l'homme et des conquêtes de la civilisation.

Ce spectacle attriste mon naturaliste, Jonathan Franklin : il se demande ce qu'il y aurait à faire pour empêcher les types vivants de se perdre. Le vœu de l'économiste, dit-il, est que le désert s'efface ; mais le désir du naturaliste est que rien ne périsse de tout ce qui est sorti de la main de Dieu. Si l'on n'y prend garde, dans cent ou deux cents ans d'ici, date qu'on peut débattre, les girafes et les antilopes ne seront plus bonnes à figurer (comme la licorne) que sur les armoiries, si tant est que dans ce temps-là on porte encore des armoiries.

Il tremble même pour le lion et les autres grands carnassiers, dans la crainte que la civilisation de l'homme ne les dévore, loin que l'homme soit dévoré par eux.

Les écrits des anciens historiens nous apprennent que les lions étaient autrefois des habitants de l'Europe. Cherchez-les maintenant dans nos contrées, vous ne les y trouverez plus qu'empaillés dans les muséums ou prisonniers dans les ménageries. Le sol de la Grèce et toute l'étendue de l'Asie-Mineure étaient autrefois exposés à leurs ravages ; ils ont été délogés et extirpés de ces beaux pays par la civilisation.

Les déserts de l'Asie et de l'Afrique ont vu eux-mêmes le nombre des lions sauvages diminuer d'époque en époque. Marc-Antoine parut dans les rues de Rome sur un char traîné par des lions ; à ses côtés était sa maîtresse Cythéris, actrice de je ne sais plus quel théâtre. Pompée fit paraître six cents lions dans le Grand-Cirque, et César, le dictateur, quatre cents. Aucun empereur aujourd'hui ne pourrait donner le spectacle d'une exhibition pareille, et nos directeurs de ménagerie savent combien il devient difficile de remplacer ces rares et précieux captifs qui meurent d'ennui dans les cages de fer.

en Angleterre, en Hollande, en Belgique et en Italie, s'est mis en état de rendre les plus grands services à l'institution nouvelle dont il est le secrétaire.

Le directeur de cette institution est M. le docteur Rufz de Lavison, ancien président du conseil général de la Martinique.

Entre les mains d'hommes si habiles, le nouveau jardin zoologique ne peut manquer de prospérer aussi bien que la Société dont il est l'œuvre.

Fondée il y a six ans seulement, la Société zoologique d'acclimatation compte déjà 2,500 membres, parmi lesquels on remarque vingt-et-un souverains qui lui accordent, de la France au Brésil et jusqu'à Siam, l'appui de leur autorité royale ou même de leur collaboration personnelle.

Un des meilleurs guides que l'on puisse choisir, avons-nous dit, pour parcourir avec fruit les jardins zoologiques, c'est le livre qui a pour titre : *la Vie des Animaux, histoire naturelle biographique et anecdotique,* par le docteur Jonathan Franklin et M. Alphonse Esquiros. Le bon docteur pourrait bien n'être qu'une fiction littéraire ; mais le livre, qu'il ait deux auteurs ou qu'il n'en ait qu'un, est riche en renseignements de toute sorte, comme en sentiments élevés et délicats. L'introduction est charmante et exquise. L'idée de cet ouvrage est la même que celle qui a donné naissance aux établissements d'acclimatation en Angleterre, en Hollande, en Belgique et en France. Pour conquérir les animaux, il faut les connaître. Or ce n'est point dans les musées qu'on peut se faire une idée de leurs mœurs, de leur vie, de leurs instincts : on n'y étudie que la nature empaillée. Jonathan est un Anglais qui a beaucoup voyagé pour faire connaissance avec les animaux des différents pays et pour adopter toute cette

famille du bon Dieu. Sa philosophie est que tous les êtres créés ont du bon, qu'ils sont ou peuvent devenir utiles, que la méchanceté des uns tient à la haine qu'ils nous inspirent, la férocité des autres aux mauvais traitements que nous leur infligeons. Pour gagner le cœur des animaux, il faut les aimer. Il n'y a pas de bête féroce dont le caractère ne soit capable de s'adoucir. Dans un des châteaux forts de l'Afrique possédés par les Anglais, on a vu un léopard et une panthère rechercher la société des ladies et des enfants. La fable du lion amoureux se laissant couper les ongles n'est peut-être une fiction que parce qu'il n'y a point eu jusqu'ici de femme assez confiante et assez courageuse pour faire l'éducation du lion. Les animaux domestiques, si doux et si soumis à cette heure, tels que le chien, le cheval, le bœuf et même le mouton, étaient à l'origine aussi redoutables et plus vicieux que la plupart des bêtes féroces que nous regardons avec effroi enfermées dans des cages de fer.

La sagesse antique a prétendu que les animaux usaient originairement d'un langage commun avec les hommes, mais que, par une juste aversion de notre perfidie et de notre vanité, ils avaient un jour résolu à l'unanimité de ne plus communiquer avec nous par la parole. Les savants superficiels, abusés depuis lors par les apparences, ont cru qu'il suffisait d'étudier dans les animaux l'organisation extérieure et intérieure de la machine; tout au plus sont-ils allés jusqu'à décrire assez grossièrement ce que l'on nomme d'un terme de mépris l'*instinct*. Mais les philosophes sagaces ont poussé les recherches plus avant : ils ont pénétré le mystère de l'âme des bêtes; ils ont noté les tons, les formes et les intentions des voix que les individus des diverses espèces s'adressent les uns aux autres pour se

communiquer leurs sentiments et leurs idées. On a fait plus : on a recueilli les actions notables, les traits singuliers, les boutades spirituelles, les caprices plaisants et même (car les bêtes ne sont pas sans quelques défauts) les cruautés, les balourdises et les sottises les plus curieuses de la vie des animaux. Cette partie anecdotique de leur histoire, sorte d'*Essai sur les Mœurs* de la gent animale, est admirablement faite dans le livre dont nous parlons. Ce livre est intéressant, émouvant; mais la biographie s'arrête où commencerait le scandale. L'adolescent et la jeune fille peuvent l'ouvrir sans danger; ils y trouveront ce qui doit leur plaire aussi bien qu'aux gens du monde : la solidité unie à l'agrément. S'instruire et ne pas s'ennuyer, n'est-ce pas le rêve de tout esprit bien fait?

Aussi nous semble-t-il que les éditeurs, encouragés par le succès, feraient bien de donner un complément à leur publication : il faudrait y joindre des gravures dignes du texte, pour rendre plus sensible encore cette vérité, que le monde des animaux ne le cède ni pour le comique ni pour le tragique au théâtre de la vie humaine.

On en trouve déjà des preuves chez les auteurs grecs et latins, dont l'attention à cet égard était éveillée par les découvertes des Orientaux. Avec plus de réserve que ceux-ci et trop de défiance peut-être envers le génie de l'Inde, de l'Arabie, de l'Égypte, Aristote et Pline ont cependant donné place à de curieuses aventures d'animaux. Ces grands esprits, malgré leur perpétuel effort pour se maintenir dans une sorte de complaisance exclusive à l'égard du génie de l'homme, n'ont pu refuser leur admiration à l'intelligence de la bête.

Que de lectures, que d'investigations pour se renseigner scrupuleusement! Quelle naïveté de vrai savant dans les

paroles suivantes du livre X de Pline: « On lit dans les Annales qu'au pays d'Ariminum, sous le consulat de Marcus Lépidus et de Quintus Catulus, en la maison de campagne de Galérius, un coq parla. C'est la seule fois à ma connaissance. »

Nulle part, il est vrai, dans l'ouvrage du docteur Jonathan Franklin, nous ne voyons que des coqs aient parlé: le docteur est peu crédule; il n'a pas hérité de ses illustres prédécesseurs ce travers dangereux; mais, à leur exemple, il aime son sujet, et rien ne lui échappe de ce que l'historien exact se fait un devoir de connaître. Ce n'est point un Ésope conteur; c'est un Buffon, mais sans manchettes et sans phrases pompeuses, et qui s'est mis au niveau de la science moderne, sans ombre de pédanterie. — « Quoique très-instruit, il se défendait d'être savant. » — Il trouve dans ses souvenirs une foule d'histoires vraies, et les mêle avec grâce aux notions exactes. Plutarque procède ainsi pour la Vie des grands hommes, et personne ne dira que Plutarque soit moins habile que le sévère Thucydide à nous faire connaître les personnages dont ils nous parlent tous les deux.

Il y a dans cette *Vie des Animaux* des histoires très-jolies. Un Anglais, étant à Paris, passait un jour sur le Pont-Neuf; un caniche se jette dans ses jambes et lui salit ses bottes. L'Anglais s'approche d'un décrotteur qui se tenait là sur le pont, et fait réparer le dommage. Un ou deux jours après, même aventure, précisément au même endroit; l'Anglais croit reconnaître le maudit chien. Les jours suivants, il prend exprès le même chemin; toujours même incident. Cela pique la curiosité de l'Anglais: il observe attentivement le chien; il le voit descendre l'escalier du quai, se diriger ver le bord de la Seine, tremper

ses pattes dans le limon, puis remonter, et sur le pont attendre de pied sale la première personne bien propre et bien cirée, sur les bottes de laquelle il pût continuer sa petite industrie. C'était le chien et le compère du décrotteur; il lui procurait ainsi des pratiques.

Dans quelques maisons africaines, certaines espèces de singes font l'office de portiers. Le singe cependant, en général, est paresseux. Les nègres du sud de l'Afrique disent qu'il saurait parler s'il voulait, mais qu'il s'en garde bien, parce que les hommes blancs le feraient travailler.

J'ai connu un inspecteur de l'Académie de Bourges qui avait composé une étude philologique sur la langue des ouistitis.

D'autres savants ont publié des traités sur l'arithmétique des pies et sur celle des bœufs.

Hier, ici[1], notre confrère M. Taine citait la page ironique de Carlyle sur les idées cosmographiques, religieuses et morales des cochons : « L'univers, autant qu'une saine conjecture peut le définir, est une immense auge à porcs », etc.

Il y a un joli passage du docteur Johnson où une vieille femelle de vautour donne ses opinions à ses enfants sur l'homme et sur la guerre. La chair de l'homme a été destinée par la nature à être la nourriture des vautours ; mais ceux-ci cependant n'auraient pas souvent l'occasion de s'en repaître, si la nature n'avait inspiré à l'homme une étrange férocité. « Souvent on voit deux troupeaux d'hommes se choquer, ébranler la terre sous le fracas de leur lutte, et remplir l'air de feu. Quand vous entendrez du bruit et quand vous verrez du feu, avec des éclairs cou-

[1] Dans le *Journal des Débats.*

rant à la surface du sol, hâtez-vous de vous rendre en ce lieu-là, hâtez-vous de toute la vitesse de vos ailes, car vous pouvez être sûrs que les hommes sont en train de se tuer les uns les autres. Vous trouverez le terrain fumant de sang et couvert de cadavres qui peuvent être démembrés et déchirés pour le plaisir des vautours... Ceux d'entre nous qui ont suivi de près les hommes prétendent que, dans chaque troupeau, il y en a un qui commande aux autres et qui semble se délecter magnifiquement à la vue d'un immense carnage. Qu'est-ce qui le désigne au rang suprême? nous l'ignorons. Il est rarement le plus fort ou le plus agile; mais il montre du moins, par son ardeur et son activité, qu'il est, plus que tous les autres, l'ami des vautours. »

Le docteur Johnson, dans cette page que j'abrége, comme Carlyle dans celle que citait M. Taine, comme aussi La Bruyère dans son brillant passage sur la folie de la guerre, et sur les chats, les loups, les singes et les lions répliquant au soi-disant « animal raisonnable », sont des fantaisistes et des humoristes. Mais le docteur Jonathan Franklin, aussi bien que son prétendu traducteur et éditeur testamentaire, M. Alphonse Esquiros, sont des historiens scrupuleux et des voyageurs qui ne mentent point.

De nos jours, l'accroissement des moyens de locomotion et le nombre des voyages ouvrent à l'histoire naturelle et à l'acclimatation des perspectives infinies. « Une moitié du globe a été seule exploitée, il reste à exploiter l'autre... Sur les cent quarante mille espèces qui, selon les estimations les plus récentes, composent le règne animal, combien sont au pouvoir de l'homme? Un peu plus de quarante! Encore n'arrive-t-on à ce nombre qu'en réunissant les animaux domestiques de tous les pays; on doit le ré-

duire d'un quart pour les contrées les plus civilisées et les plus agricoles, et de bien davantage pour les autres [1]. »

Il y a donc beaucoup à faire.

Naturellement l'attention doit se porter d'abord sur les animaux qui, n'étant pas trop difficiles à acclimater, peuvent nous rendre le plus de services.

Une conquête qui semble toute préparée est celle du phoque. Il pourrait être dressé à la pêche tout aussi bien que le chien a été dressé à la chasse. Sur ces déserts d'eau où le navigateur est seul et ne compte autour de lui que des ennemis, le phoque par ses instincts d'attachement, est capable de devenir l'ami de l'homme, le chien des mers.

D'autres animaux, qui ont déjà été adoptés par les naturels de différentes régions du globe, tels que le chameau, le lama, l'alpaca, pourraient aussi, sans grands efforts, enrichir la liste de nos animaux européens. L'alpaca, cette brebis du Pérou, ce favori des cabines indiennes, à qui les Incas étaient redevables de leurs riches étoffes, tente avec raison le zèle des acclimateurs. Le Jardin zoologique du bois de Boulogne possède le plus troupeau d'alpacas que l'on connaisse en Europe. Déjà des expériences faites dans les îles Britanniques et ailleurs avaient suffisamment démontré que ces animaux domestiques des Andes pouvaient devenir à peu de frais les animaux domestiques de l'ancien hémisphère. Il sseraient surtout d'une utilité incontestable aux montagnards isolés des grandes villes par les barrières de la nature, et dont la vie est adonnée aux habitudes pastorales. Dans cent ans d'ici, le voyageur rencontrera sans

[1] Isidore Geoffroy Saint Hilaire, *Histoire naturelle générale des règnes organiques, principalement étudiée chez l'homme et les animaux*, tom. III.

doute des troupeaux d'alpacas broutant l'herbe sur les versants de toutes nos montagnes européennes. Si vous reveniez alors, cher lecteur, votre étonnement serait grand peut-être de trouver nos campagnes envahies par une foule d'animaux qui, dans nos idées d'aujourd'hui, se rattachent à des régions très-lointaines du globe. Il faut dire que, dans l'état présent des choses, l'ébahissement des anciens habitants du Nouveau-Monde serait encore bien plus grand s'ils pouvaient voir le continent américain occupé aujourd'hui par des animaux dont ils ne soupçonnaient même pas l'existence, tel que le cheval, l'âne, le chameau, le porc, et une foule d'autres.

A propos de porc, on pourrait aussi naturaliser le tapir, sorte de cochon, mais avec une velléité de trompe, comme un essai de petit éléphant. Le tapir semble avoir été le prototype de plusieurs animaux fabuleux, par exemple du griffon au nez recourbé. Le tapir, qu'on acclimaterait facilement, enrichirait nos boutiques de charcuterie.

Le dromée ou casoar d'Australie pourrait rendre les mêmes services en Europe que dans pays son natal, où il sert de monture et d'aliment. Cet échassier rudipenne, de la famille des autruches, court admirablement. Sa chair est excellente et peut être employée comme la viande de bœuf.

Tout en recommandant d'adopter d'abord les animaux domestiques étrangers ou les animaux sauvages dont la conquête est le plus facile, le docteur Jonathan Franklin n'exclut rien de ce qui vit. Selon lui, tous peuvent être utiles, tous demandent à être sauvés de la destruction qui les menace. Les uns ajouteraient des sens à nos sens, des instincts à nos instincts ; les autres nous donneraient soit leur parure, soit leur chair, soit leur travail. Les paresseux seraient du moins un spectacle et nous feraient l'au-

mône de leur beauté. Ceux qui ne nous serviraient point nous instruiraient.

L'Histoire biographique des animaux réfute un certain nombre de préjugés. Buffon, par exemple, avait déclaré que l'hyène était intraitable. Eh bien! Buffon faisait tort à l'hyène. Il y a eu en Afrique et ailleurs mille exemples d'hyènes aussi douces et aussi apprivoisées que des chiens [1]. « Je me souviens, dit l'auteur du livre, d'avoir vu il y a quelques années, à *Exeter-Exchange,* une hyène si parfaitement privée, qu'on lui permettait de se promener librement dans une salle où le public était admis.

[1] A propos de ces articles, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire me fit l'honneur de m'écrire entre autres choses :

« Ce que vous dites des hyènes, tant calomniées, m'a rappelé un fait qui m'a beaucoup amusé. Mon ancien camarade Romieux a consacré trois ou quatre articles dans *le Moniteur* (il y a cinq ou six ans), à raconter triomphalement comme quoi il était parvenu à adoucir nos hyènes du Jardin des Plantes, à force de gâteaux et de câlineries de voix ; à ce point, d'être arrivé à pouvoir *les toucher le troisième jour.* Or ces mêmes hyènes étaient si douces que *le premier venu* pouvait *immédiatement* les toucher et les caresser. Deux d'entre elles existent encore, et la prolongation de leur captivité, et l'âge, les ont laissées douces. Je ne vais jamais à la Ménagerie sans les caresser, et cependant mes visites n'y sont pas assez fréquentes pour que je sois connu de ces animaux.

» Je me rappelle aussi en ce moment un fait qui est à l'honneur des hyènes. Un colon d'Alger avait reçu une toute petite hyène qui s'était élevée dans sa cour. Quand elle fut devenue grande, on craignit qu'elle ne vînt à mordre les enfants, et l'on se décida, ne voulant pas la tuer, car on l'aimait, à la transporter au loin et à la perdre. Le colon fit donc atteler, conduisit la bête à une grande distance, et la laissa. Puis il revint au logis. La première *personne* qu'il y aperçut, ce fut la bête. Elle était revenue au logis comme le chien le plus fidèle.

» Les hyènes, avec leur réputation de férocité et leur douceur réelle, sont le trésor des *banquistes* et des *dompteurs* Les spectateurs frémissent de terreur lorsqu'il voient les dompteurs ouvrir d'une main intrépide une gueule... innocente. »

Elle fut, quelque temps après, vendue à une personne qui, l'emmenant promener dans la campagne, la conduisait avec une petite ficelle. A ces années de tolérable dépendance succédèrent brusquement des temps de dure captivité. L'animal devint la propriété d'un exhibiteur forain, qui le tint constamment en cage. A partir de ce moment, la férocité de l'hyène se réveilla et devint inquiétante. Elle ne souffrait plus qu'un étranger approchât d'elle. Et, après avoir perdu par degrés ses bonnes qualités, elle mourut dans l'impénitence finale. » De là cet aphorisme, qui semble un paradoxe et qui est une vérité : « On n'enferme pas les animaux parce qu'ils sont méchants, ils deviennent méchants parce qu'on les enferme. »

Non contents d'acclimater des animaux étrangers, les jardins zoologiques devraient perfectionner l'éducation de nos anciens animaux domestiques. Le chien, par exemple, selon notre docteur anglais (dont il est permis de ne pas partager ici les vœux), remplacerait l'homme avec avantage dans la recherche des voleurs et des meurtriers. Il parle surtout d'une race de limiers anglais, au flair sûr, et que la nature semble avoir doués exprès pour servir d'agents de police. En 1803, une société anglaise se constitua dans le dessein de rechercher les malfaiteurs au moyen de ces employés d'une nouvelle espèce. Elle se procura un de ces limiers. Un voleur fut lâché, vers dix heures du matin, d'une place où il y avait foule. Une heure après, le chien fut mis à la poursuite du fugitif. A la suite d'une chasse qui dura une heure et demie, le limier trouva l'homme caché, à plusieurs milles de là, dans un arbre. Le docteur cite beaucoup d'autres exemples pour prouver que cette race de chiens semble préparée par la nature à la police des villes, et affirme que nombre

d'hommes sérieux de la Grande-Bretagne prêchent dans ce sens.

Il y a quelques années, vivait à Londres un petit chien actif et fureteur qui avait découvert à lui tout seul le meurtrier d'un policeman. Les camarades du défunt avaient adopté le chien. Tout le monde connaissait Peeler, le chien de la police. Peeler s'était constitué lui-même inspecteur de police en chef : il allait d'une station à une autre; et, quand il avait visité un district de la ville, il continuait sa ronde dans les quartiers voisins. On le voyait souvent entrer au chemin de fer de Kingstown, monter dans un wagon de première classe et se rendre à Black-Rock. Là, il visitait la station de police, continuait son tour d'inspection jusqu'à Booterstown, puis attendait le passage du convoi et se rendait ailleurs pour observer l'état des esprits. Après s'être assuré par ses yeux que tout allait bien, il retournait par un train du soir à Kingstown.

Notre naturaliste est, bien entendu, partisan de la loi Grammont qui protége les animaux, et membre du Congrès de la paix. Il ne veut point de la guerre contre les bêtes, et il espère que les conquêtes pacifiques de l'homme sur la nature finiront par désarmer les hostilités des peuples entre eux.

Voici la conclusion des six volumes de ce livre aimable et utile :

« Plein de ces idées, je me promenais l'autre jour dans une vaste plaine où les soldats anglais venaient de se livrer à l'exercice des armes à feu. L'espace, animé naguère par le bruit des voix, des pas, des fusils et des canons, était redevenu silencieux. L'herbe, foulée aux pieds des hommes et des chevaux, commençait à relever la tête, — piquée qu'elle était çà et là de fleurettes rouges et jaunes. — Au

milieu de ce calme qui succédait à l'orage de la poudre, une circonstance me frappa. Un papillon aux ailes blanches était venu se poser sur la bouche d'un des canons qui étaient demeurés au repos dans la plaine. Cette vue m'inspira de douces réflexions. Dans ce papillon, image de la nature, image de l'âme, selon les anciens, je crus voir un message de paix. Quand la force brutale a tonné, quand la fumée de nos divisions a un instant obscurci le soleil, la nature avec ses ailes blanches se pose sur nos instruments de mort, sur les ruines de la guerre, et vient de la part de Dieu convier de nouveau les hommes à l'amour, à l'espérance, à la contemplation du beau. »

III

A quoi se mesure le degré de civilisation d'un peuple?

C'est, dirions-nous, à la somme de liberté dont il jouit et à l'usage qu'il en sait faire.

C'est, diraient d'autres, à la somme des restrictions, des réglementations et des entraves.

C'est, dit une nation voisine, à la quantité de fer qu'il fabrique.

C'est, dirait l'orfévre M. Josse, au nombre des bijoux qu'il porte.

C'est, dit un autre, à la quantité de papier.

C'est, dit un autre, à la quantité d'acide sulfurique.

Enfin, suivant un agronome et un économiste distingué, M. Richard (du Cantal), « on pourrait mesurer le degré de civilisation d'un peuple à la quantité des animaux qu'il élève, à leur nature et surtout à leur qualité. »

Soit ! Mais élever les animaux, multiplier les individus, améliorer les races, ce n'est pas tout, ajoute M. Geoffroy Saint-Hilaire[1] ; la zootechnie, comme on doit l'entendre, embrasse encore plusieurs autres ordres de travaux, ayant pour but :

Premièrement, la conservation des animaux sauvages, biens que nous tenons en pur don de la nature, et que laissent trop souvent perdre notre ignorance et surtout notre incurie ;

Secondement, l'emploi de nos animaux domestiques selon leur plus grande utilité, afin qu'eux-mêmes et les produits qu'ils nous donnent ne soient jamais ni perdus ni mal employés ;

Troisièmement, l'adjonction à nos espèces utiles, soit sauvages, soit domestiques, c'est-à-dire soit données par la nature, soit déjà conquises sur elle, d'autres animaux sauvages et surtout domestiques, propres à de semblables usages ou, mieux encore, à des usages nouveaux.

Ce qui peut se ramener à ces trois termes, qui se complètent réciproquement :

Conserver ce que nous possédons,

L'*utiliser* selon le mode le plus profitable,

Et y *ajouter*, s'il est possible.

Nos ressources d'alimentation sont très-bornées, il ne tient qu'à nous de les étendre. La classe qui travaille le plus est celle qui a la nourriture la plus insuffisante.

« Le commun peuple, disait le grand Vauban à la fin du XVII[e] siècle, ne mange pas de la viande *trois fois en un an.* »

[1] *Acclimatation et Domestication des Animaux utiles*, un volume in-8°, par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. Paris, Librairie agricole.

« Il ne mange *presque jamais* de viande, répétait Voltaire en 1769 ; son carême est de toute l'année. »

M. Geoffroy Saint-Hilaire se demande si, depuis un siècle, la situation a beaucoup changé, et, au lieu de répondre lui-même, il laisse parler l'ouvrage de statistique le plus complet et le plus exact qui ait été récemment publié sur la situation des classes ouvrières ; c'est le livre intitulé : *les Ouvriers européens,* par M. Le Play, conseiller d'État et ingénieur en chef des mines (Paris, in-folio, 1855). Cet ouvrage est le fruit de recherches poursuivies pendant un grand nombre d'années et pour lesquelles l'auteur a puisé à toutes les sources officielles, et recueilli par lui-même, en des lieux très-divers, une multitude de faits. L'Académie des Sciences s'est empressée de décerner à cet important ouvrage le prix de statistique, en donnant les plus grands éloges à la rigueur de la méthode suivie, et à « l'esprit mathématique », et à « l'esprit de modération » qui président partout à la constatation et à l'interprétation des faits. (*Voir* les *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences*, t. XLII, pag. 123 et suivantes ; 1856.)

Or voici les résultats donnés par ce livre :

L'immense majorité des travailleurs, et notamment des cultivateurs, environ vingt-cinq millions sur trente-six se répartit en trois catégories :

Ceux qui mangent de la viande environ *six fois* l'an ;

Ceux qui en mangent *deux fois ;*

Ceux qui en mangent *une seule fois ;*

En sorte que « dans la plus grande catégorie des ouvriers français, les journaliers agriculteurs, *la quantité de la viande consommée* EST A PEU PRÈS NULLE. »

Voilà la vérité : le peuple manque de viande. Il

en manquerait beaucoup moins, si l'on acclimatait bon nombre d'animaux dont la chair est excellente, et si d'abord on ne dédaignait pas de manger la viande de plusieurs qu'on a sous la main, et qui ne sont pas des comestibles moins précieux,— tels que le cheval et l'âne.

Selon M. Geoffroy Saint-Hilaire, qui cite un grand nombre de faits à l'appui de son assertion, la viande de cheval est saine et agréable, quand elle est « suffisamment rassise et provenant de chevaux sains et reposés. Elle est alors excellente comme rôti; et, si elle laisse à désirer comme bouilli, c'est précisément parce qu'elle fournit un des meilleurs bouillons, *le meilleur peut-être* que l'on connaisse. » Mais un préjugé, d'autant plus obstiné qu'il est plus aveugle, fait qu'on la dédaigne. Et le peu de viande de cheval qui jusqu'à présent entre dans l'alimentation de l'homme « est vendue sous le nom de viande de *bœuf* ou de *chevreuil*, et payée comme telle dans les restaurants (même de l'ordre le plus élevé), sans que les consommateurs soupçonnent la fraude ou s'en plaignent.»

On dit aussi beaucoup de bien de la chair de l'âne, — toujours dans les conditions voulues, c'est-à-dire lorsqu'elle est suffisamment rassise et qu'elle provient d'ânes sains et reposés.

Mais le respect humain est là qui s'oppose à ce qu'on profite de ces excellents comestibles, à moins de les déguiser, d'en changer le nom, de les désavouer lors même qu'on s'en sert.

Rien n'est plus singulier, comme le remarque l'auteur du livre de *l'Acclimatation*, que la diversité de ces préjugés très-absurdes qui, dans la plupart des pays, privent l'homme de la nourriture qu'il pourrait se procurer si aisément. Chaque peuple trouve sots les préjugés des

autres et s'obstine dans les siens. Il y a là-dessus un bien joli chapitre dans *Zadig*.

« Singulière contradiction! disent deux agriculteurs distingués, MM. Villeroy, dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, le catholique voit en pitié le juif qui a horreur de la chair de porc, et il repousse l'idée de faire usage de la viande de cheval. »

Ce ne sont pas seulement les juifs, ce sont les musulmans aussi qui s'abstiennent de la chair de porc.

Les Hindous n'ont pas moins d'horreur pour la chair de bœuf.

La chair de mouton n'est pas non plus d'un usage général.

On jetait autrefois, comme impropres à la nourriture de l'homme, les pieds de veau, les foies de chapon et les abatis d'oie.

Encore aujourd'hui les Russes évitent de manger le pigeon, par préjugé religieux, à cause de la forme sous laquelle on représente le Saint-Esprit.

Le lapin est repoussé par les Italiens.

Avec le temps, ces préjugés disparaîtront devant le progrès des lumières. N'a-t-on pas dédaigné longtemps la pomme de terre comme étant de saveur désagréable, *bonne tout au plus pour les porcs*, — et « dont l'usage peut donner la lèpre », est-il dit dans les considérants d'un arrêt du Parlement de Franche-Comté, qui défendait (on l'a fait aussi en Bourgogne) la culture de cette « substance pernicieuse? » J'ai raconté précédemment les nobles tentatives de Louis XVI et la ruse ingénieuse de Parmentier pour faire accepter du public français ce précieux aliment.

Déjà le préjugé contre la viande de cheval commence à disparaître en Allemagne.

A Vienne, depuis trois ans qu'on a commencé à vendre de cette viande, douze bouchers ont abattu 4,725 chevaux, qui ont fourni 1 million 902,000 livres de viande (1 million 65,143 kilogrammes) distribuées à des nécessiteux en 3 millions 804,000 portions. Le rendement moyen d'un cheval est donc de 225 kilogrammes, 427.

Toutes les autres grandes villes d'Allemagne et un grand nombre de petites ont aujourd'hui, comme Vienne (et comme Copenhague depuis un demi-siècle), leurs boucheries de cheval. On a aussi commencé à en établir en Belgique et en Suisse.

Non contents d'utiliser ce que nous avons, il faut y ajouter le plus possible par l'acclimatation. Ce que l'homme a conquis jusqu'à ce jour ne forme qu'une fraction minime du règne animal : 47 espèces seulement sur 140,000 environ. Et encore, de ces 47 espèces, 15 manquent à la France, 13 à l'Europe entière. Une moitié du globe a été seule exploitée, il reste à exploiter l'autre.

Le yak, sorte de bœuf à poil de chèvre et à queue de cheval, est depuis six ans parfaitement acclimaté en France. Il sera plus utile qu'aucun autre animal domestique, puisqu'il donnera aux populations montagnardes, jusqu'à présent les plus pauvres de toutes, sa force, sa toison, son lait et sa chair.

Une autre culture destinée, avons-nous dit, à créer des sources de richesses dans nos hautes montagnes est celle du lama et de l'alpaca, qui sont à la fois bêtes de somme, bêtes de boucherie, bêtes laitières, bêtes à laine. Le premier est plus précieux comme animal auxiliaire, en raison de la supériorité de sa taille; le second est préférable comme animal industriel, en raison de l'abondance et de la finesse plus grande de sa toison.

Dès 1765, Buffon songeait à enrichir nos Alpes et nos Pyrénées du lama et de ses congénères, l'alpaca et la vigogne.

« J'imagine, disait-il, que ces animaux seraient une excellente acquisition pour l'Europe, spécialement pour les Alpes et pour les Pyrénées, et produiraient *plus de biens réels que tout le métal du Nouveau-monde.* »

M. Geoffroy Saint-Hilaire fait observer qu'à l'époque où Buffon s'exprimait ainsi, il savait qu'au XVIIe siècle quelques vigognes, et peut-être aussi quelques lamas avaient été transportés en Espagne et n'y avaient pas réussi : Buffon ne se laissait pas décourager par cet insuccès ; il l'expliquait avec raison par la mauvaise direction donnée à ces premières tentatives.

Après Buffon, vint l'abbé Béliardy, qu'un long séjour en Espagne avait mis à même de recueillir de nombreux documents sur le lama, l'alpaca et la vigogne. Béliardy insista sur l'utilité de l'importation de ces animaux.

Au commencement de notre siècle, le vœu de Buffon et de Béliardy est reproduit par une femme qui devait, quelques années plus tard, s'appeler l'Impératrice Joséphine. Elle obtient que le roi d'Espagne, Charles IV, fasse venir des Cordillères en France un troupeau de lamas, d'alpacas et de vigognes assez nombreux pour qu'on n'eût pas à redouter les chances ordinaires d'accidents et de mortalité. Mais on n'avait pas prévu celles de la guerre : le troupeau resta six années entières à Buénos-Ayres, sans qu'il fût possible de l'embarquer ; et, lorsqu'en 1808, neuf individus, reste de trente-six, arrivèrent à Cadix, l'Espagne était en feu ; et non-seulement les lamas ne purent recevoir les soins convenables, mais il s'en fallut de peu qu'ils ne fussent jetés à la mer, en haine du prince de

la Paix, qui avait contribué à les faire venir pour la France. Ainsi échoua cette tentative qui, sans un déplorable concours d'événements, eût réalisé dès-lors le progrès qu'on a mis tant d'années à accomplir.

M. le duc d'Orléans avait songé, lui aussi, à enrichir nos montagnes de la culture du lama et de l'alpaca. Il voulait également introduire ces animaux dans l'Atlas. M. de Castelnau, à son départ pour l'Amérique, avait reçu les instructions du prince, et un de ses premiers soins, quand il eut atteint les Cordillères, fut de former un troupeau et de le diriger sur Lima. Mais, par un bien regrettable malentendu, aucun ordre n'avait été transmis aux bâtiments de l'État : les commandants refusèrent leurs services, et il fallut renvoyer les animaux dans leurs montagnes.

Ainsi, au XVIII[e] siècle, Buffon et Béliardy demandent l'introduction du lama et de l'alpaca; au commencement du XIX[e] siècle, l'Impératrice Joséphine, puis le duc d'Orléans, essayent de la réaliser. Enfin en 1849, sous le ministère de M. Lanjuinais, puis sous celui de M. Dumas, son successeur, une nouvelle tentative est faite par les soins de M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire: elle échoue à Versailles, faute de soins suffisants; elle réussit à Paris, au Muséum d'histoire naturelle.

Nous avons dit que le Jardin zoologique d'acclimatation du bois de Boulogne possède le plus beau troupeau de lamas et d'alpacas.

En Australie, une prime de 250,000 fr. était promise au premier introducteur de ces ruminants des Cordillères. Elle a été obtenue par M. Ledger en 1858.

Bientôt un autre animal très-utile et très-précieux, la chèvre d'Angora, prendra place dans notre agriculture et

dans notre industrie textile, entre les mérinos, que la France doit à Daubenton, les yaks, que vient de lui donner M. de Montigny, et les alpacas, qui, par les soins de nos acclimateurs, vont se multiplier de toutes parts.

La possibilité d'utiliser l'hémione est prouvée; son acclimatation est complète : il ne reste qu'à le multiplier et à le répandre, afin qu'il prenne utilement le rang qui lui appartient parmi nos animaux légers de trait et nos bêtes de selle et de course.

Le tapir est également destiné à prendre place prochainement, et comme auxiliaire et comme alimentaire, entre nos plus utiles animaux domestiques.

Le nilgau de même, soit comme bête fine de boucherie, soit comme gibier, soit l'un et l'autre à la fois, enrichira notre alimentation. Sa chair est, dit-on, excellente. Au Mogol, on la réserve pour la table de l'empereur; le don d'un quartier de nilgau est une des faveurs les plus enviées par les courtisans.

Le canna, ou élan du Cap, fournit aussi « une viande extraordinairement succulente, d'un tissu fin, d'une saveur très-délicate. »

Outre les quadrupèdes, divers oiseaux pourraient devenir aisément, selon l'expression de M. Geoffroy Saint-Hilaire, *des oiseaux de boucherie*. L'autruche, le nandou, le casoar, le dromée, ces oiseaux inailés qui sont en quelque sorte de gigantesques gallinacés, nous offriraient des avantages que nous n'obtenons aujourd'hui que de quelques espèces de la classe des mammifères : la production rapide d'une viande aussi abondante que saine.

L'aide et confrère de M. Geoffroy Saint-Hilaire, M. Florent Prévost, après quelques remarques générales sur le dromée, ou casoar australien, continue ainsi :

« Sa chair, comparable pour le goût à celle du bœuf, serait d'un avantage précieux comme viande de boucherie ; puisque la cuisse seule du dromée peut atteindre un poids de plus de 10 kilogrammes, et que chez les jeunes individus de quinze à dix-huit mois, arrivés alors à tout leur développement, cette viande, plus blanche et plus tendre, intermédiaire à celle du coq d'Inde et du porc, devient un mets très-estimé en Australie. Ses œufs, dont le volume équivaut à celui de douze œufs de poule, sont très-délicats et d'un goût exquis. Sa peau, recouverte d'une abondante fourrure, sert à faire des tapis précieux, et ses plumes, souples et élégantes, sont employées pour la parure....

» Bien avant la fondation de la Société d'acclimatation, je cherchais, par tous les moyens en mon pouvoir, à propager certaines espèces d'oiseaux utiles, entre autres le casoar, que je crois avoir contribué à acclimater, et avoir fait reproduire pour la première fois en France, ainsi que je vais essayer de le montrer, en vous communiquant ce que j'ai dû tenter pour y parvenir.

» En novembre 1845, j'ai acheté à Londres, au prix de 875 fr., deux casoars ou dromées de la Nouvelle-Hollande, âgés de douze mois. Ce prix était assez élevé pour de jeunes oiseaux, mais ils étaient les seuls qui fussent à vendre à cette époque, et je craignais de ne plus rencontrer de longtemps l'occasion d'acquérir une espèce qui devenait de plus en plus rare.

» A leur arrivée, mes deux oiseaux furent logés dans une chambre au sixième étage de la maison que j'occupais alors, rue Saint-Hyacinthe, où ils restèrent près d'une année.

» Ils furent ensuite établis dans un jardin que M. le docteur Pinel-Grandchamp voulut bien mettre à ma disposition, et où ils sont restés près de dix-huit mois. Ce jardin devant être alors détruit pour le passage de la rue Soufflot, un autre de mes amis, M. Duflocq, qui possédait rue Rochechouart un vaste terrain, eut l'obligeance de les y recevoir. Ils séjournèrent dans ce terrain ouvert au nord et situé sur un des points les plus élevés de Paris, depuis 1847 jusqu'au milieu de 1849, c'est-à-dire pendant deux hivers, exposés à la pluie, à la neige et au froid, sans avoir jamais paru en souffrir.

» Mes deux casoars, alors adultes, étaient des femelles, et le

Muséum d'histoire naturelle possédait à cette époque un mâle de la même espèce. M. Geoffroy Saint-Hilaire, sous la direction de qui je suis chargé de la Ménagerie de cet établissement, m'engagea à y faire transporter ces deux individus que j'avais, pendant quatre années, ainsi élevés et acclimatés, dans l'espoir de les faire reproduire. Cet espoir a été complétement réalisé. »

L'acclimatation des poissons fournirait-elle moins de ressources que celle des oiseaux et que celle des quadrupèdes? Bien au contraire! « Les eaux, dit Lacépède, peuvent nourrir bien plus d'hommes que la terre. »

M. Geoffroy Saint-Hilaire donne quelques détails qui démontrent jusqu'à l'évidence la justesse de cette assertion : « C'est par dizaine que se comptent, pour divers mammifères, les produits qu'on peut obtenir en une année, et il est des oiseaux qui donnent des centaines d'œufs; cette fécondité est très-grande, relativement à la plupart des espèces des mêmes classes; mais que serait-elle, comparée à celle des poissons? La stérilité. — Lund, Harmer, Leuvenhoeck, Petit, Rousseau, M. Valenciennes, et plusieurs autres naturalistes ou physiologistes du XVIII[e] siècle et du nôtre, ont, non pas compté, comment ici compter? mais calculé le nombre des œufs chez divers poissons; et ils en ont trouvé des centaines de mille chez le brochet et la tanche, plus d'un demi-million chez la carpe et le maquereau, six millions chez la plie, sept millions six cent mille chez l'esturgeon, neuf millions chez le turbot, onze millions chez la morue, et enfin, ce dernier résultat est dû à M. Valenciennes, treize millions chez le muge à grosses lèvres! Ce serait à remplir les fleuves et les mers elles-mêmes, si l'immense majorité de ces innombrables œufs et des jeunes qui en sortent ne servait d'aliment aux autres poissons. »

Il ne tient donc qu'à nous d'accroître, par l'acclimatation et la pisciculture, nos ressources alimentaires, industrielles, agricoles.

Mais, disent quelques agriculteurs et aussi quelques naturalistes, que nous manque-t-il donc? quels biens pourraient résulter pour nous de la possession de quelques animaux de plus? — M. Geoffroy Saint-Hilaire leur répond : « Imaginez qu'une de nos espèces actuelles vînt à nous manquer et voyez quel vide se ferait aussitôt sentir dans nos ressources agricoles, économiques, industrielles! Que l'on fasse maintenant la supposition contraire, et qu'on se demande quelles conséquences, à l'inverse, devront se produire. Par les pertes que nous aurions subies dans une de ces hypothèses on pourra se faire une idée des avantages que nous obtiendrions dans l'autre. »

Ces quelques détails, recueillis çà et là dans les 530 pages dont se compose le nouveau livre de M. Geoffroy Saint-Hilaire, vous font assez voir quel est l'intérêt tout à la fois philosophique et pratique de cet ouvrage.

Jamais on ne comprit mieux qu'en le lisant la vérité de ce que dit Descartes: que les sciences peuvent être comparées toutes ensemble à un arbre immense *portant ses fruits à l'extrémité de ses branches.*

18 octobre, 1er novembre 1860 et 24 janvier 1861.

APPENDICES

Pages 99 à 102.

Voici comment, quelque temps après mon article des *Débats*, l'*Indépendance belge* parlait de la Senne (c'est dans le numéro du 27 juin 1860) :

« L'ignoble égout qui a nom la Senne n'est pas seulement une souillure pour la capitale de la Belgique, il déshonore jusqu'aux belles et riches campagnes qui avoisinent Bruxelles en aval de son cours. Des personnes qui ont parcouru, ces jours derniers, les prairies, déjà en partie fauchées, qui bordent la Senne au-dessus de Vilvorde, nous affirment que, sur tout le parcours de cette rivière, et particulièrement aux heures où les eaux sont basses et laissent à découvert certaines parties de leur lit de fange, on ne respire que des miasmes putrides et délétères, que des exhalaisons infectes, repoussantes, qui, dans certains endroits, dominent jusqu'à une assez grande distance les vigoureuses senteurs de la fanaison. »

Deux jours après, quelqu'un crut devoir répondre en ces termes, pour une prétendue rectification :

« Nous rapportions avant-hier que la Senne exhalait, dans son parcours à travers les prairies voisines de Vilvorde, une odeur infecte qui se répandait à une certaine distance dans la campagne. On nous informe, à ce sujet, que ce n'est là qu'un fait exceptionnel et le résultat, purement accidentel, du curage de la rivière qui s'opère en ce moment dans la partie de son lit qui traverse la capitale.

» Cette opération, si indispensable à la salubrité de la ville de Bruxelles, s'est faite, cette année, avec un soin tout particulier et dans des conditions d'activité auxquelles on ne saurait trop applaudir. Il suffira de remarquer, pour donner une idée de l'amélioration apportée dans l'exécution de cet important travail, que, l'an dernier, il n'avait été enlevé du lit de la rivière, pendant les deux premiers jours de curage, que 662 et 802 tombereaux de vase et d'immondices, tandis que, cette année, les deux journées correspondantes ont produit un déblaiement de 866 et de 893 tombereaux. »

Que cela !... Était-ce donc trop que de dire : « Un laid petit ruisseau? »

Mais à cette réponse il y eut une réplique, quatre ou cinq jours après, encore dans *l'Indépendance,* — et cette réplique la voici.

« M. Stiellemans, sénateur et bourgmestre de Weerde, nous adresse la lettre que l'on va lire. Les faits cités par l'honorable sénateur ont une éloquence qu'il est fort difficile de contester ; nous les publions avec l'espoir d'attirer la sérieuse attention des autorités compétentes sur une question qui intéresse si vivement la salubrité publique :

Bruxelles, le 3 juillet 1860.

« Monsieur le rédacteur en chef,

» Dans votre numéro du 27 juin 1860 vous avez dit avec rai-
» son que « l'ignoble égout qui a nom la Senne n'est pas seule-
» ment une souillure pour la capitale de la Belgique, mais encore
» que ses miasmes putrides et délétères empoisonnent les cam-
» pagnes qui avoisinent Bruxelles en aval de son cours. »

» Dans votre numéro du 29 juin vous annoncez qu'on vous communique que le fait signalé par vous est *exceptionnel*, purement *accidentel* et provenant du curage de la rivière.

» Permettez-moi de vous dire, monsieur, que celui qui vous a donné cette rectification se trompe. Les miasmes putrides et dé-

létères qu'exhalent dans la vallée de la Senne les eaux de cette rivière ne sont pas, comme on le prétend, un mal accidentel, causé par le curage, c'est une calamité dont les habitants du vallon en aval de Bruxelles sont affligés pendant les deux tiers de l'année.

» Depuis longtemps les eaux de la Senne sont tellement corrompues qu'elles ne contiennent plus de poisson, et qu'aucun riverain ne peut plus s'en servir même pour les besoins de ses étables. En été ces eaux ne deviennent plus qu'une espèce de boue liquide, ressemblant à un grand égout à ciel ouvert, et exhalant des miasmes qui corrompent l'air le long de tout le parcours de la Senne. Cet état de choses empire tous les jours par suite de l'accroissement de la population de Bruxelles et des fabriques. Le mal en est, du reste, venu à un tel point, qu'il est dangereux de loger le long de la Senne, en aval de la rivière, et cela sur une longueur de quatre à cinq lieues.

» Je résidais à Weerde pendant une partie de l'année ; j'y possède une usine, et je m'y étais créé, à grands frais, une habitation que j'affectionnais ; les miasmes délétères de la Senne m'en ont chassé, et j'ai dû, à mon grand regret, renoncer à y résider en été.

» Depuis plusieurs années, nous nous plaignons à l'État et à la province, et nous réclamons en vain des mesures pour mettre un terme à cet état de choses. Dans votre numéro du 27 vous avez signalé la situation réelle ; elle est flagrante, et vous n'avez nullement exagéré en disant que l'ignoble égout qu'on appelle la Senne empoisonne les campagnes en aval de Bruxelles. De nouvelles réclamations viennent encore d'être adressées au gouvernement provincial par plusieurs communes lésées ; elles confirment complétement tout ce que vous avez dit : elles affirment que toute la vallée de la Senne est littéralement empoisonnée ; que la rivière ne donne plus cours à de l'eau, mais bien à de la boue liquide, et qu'elle est devenue le grand égout à ciel ouvert de la capitale.

» En signalant cet état de choses désastreux, vous rendrez un service immense aux riverains de la Senne dont la situation déplorable mérite toute la sollicitude du gouvernement.

» Veuillez insérer la présente lettre dans vos colonnes et rece-

voir, monsieur, avec mes remerciements, les salutations empressées de votre abonné,

» H. STIELLEMANS,

» Sénateur et bourgmestre de Weerde. »

Je donne ici, en Appendice aux pages 118 et 119 sur les Scènes de la vie aux États-Unis, un feuilleton publié par moi sur le même sujet, dans l'*Indépendance belge* du 24 juillet 1857 :

Trois ans aux États-Unis, par M. Oscar Commettant, 2 volumes, format anglais. — *The English Woman in America*, Londres, John Murray, 1 vol.

Le livre de M. Oscar Commettant sur les États-Unis, écrit avec impartialité, *sine favore et odio*, contient d'intéressants aperçus et de curieux détails. Nous en écrémons quelques-uns.

La liberté, en Amérique, rend les hommes plus intelligents, parce qu'elle leur ouvre sans difficulté toutes les carrières; elle les rend plus moraux et plus nobles, parce qu'elle détruit la dissimulation; elle les rend plus fiers, parce qu'elle établit l'égalité; elle les rend plus courageux, parce qu'elle exclut les lâches sentiments que développe la servitude; elle les rend plus forts enfin, parce qu'elle permet, avec tant d'autres précieux avantages, les associations, qui, en réunissant les forces de tous, décuplent la force de chacun.

La vapeur et les machines sont, après la liberté, une des causes principales de la prompte fortune du peuple laborieux des États-Unis.

Les agriculteurs, qui savent tous lire et écrire, et sont tous abonnés à quelque journal, ont reçu, comme les industriels des villes, l'impulsion du progrès. Les travaux de la terre se font en grande partie au moyen de la mécanique. Des machines locomobiles, de la force de 40, 50, et même de 60 chevaux, défrichent les vastes plaines du Kansas, de l'Orégon et de la Californie. Le labourage se fait à la mécanique, on moissonne à la mécanique, on bat en grange à la mécanique, on vanne à la mécanique.

Pour tout ce qui peut hâter la colonisation et augmenter rapidement la prospérité matérielle, on se sert de moyens mécaniques.

Dans les États où, à côté des maisons en bois, on bâtit des maisons en briques et en pierres, on se sert, pour tailler les pierres, sculpter les corniches, dessiner les rinceaux et couper les volutes, d'une machine à cet usage, extrêmement curieuse. Cette machine, mue par la vapeur, fonctionne avec tous ses outils taillants, piquants, grattants et contondants.

Si la maison est en bois, il existe une machine pour la transporter d'un point à un autre et l'installer sur de nouveaux fondements. M. Commettant a vu, l'an dernier, à New-Brighton, dans le Staten-Island, une maison ainsi déménagée; ce fut l'affaire d'une journée. La maison qui, la veille, se trouvait au bas de la colline, était placée, le lendemain, sur le point culminant.

Dernièrement, d'audacieux voleurs, munis sans doute d'une semblable machine, ont dérobé une maison abandonnée qui était en réparation. La police, avertie par le propriétaire, s'est mise à la recherche des coupables. Les voleurs ont été arrêtés; mais on n'a pu rattraper la maison, qu'ils avaient démolie et vendue en détail. Ce fait

a été consigné dans tous les journaux de New-York.

Dans les récits d'un voyage en Amérique écrit par Brissot le conventionnel, et imprimé à New-York, en 1792, par Berry et Rogers, 35, Hanover square, nous voyons que, dès l'année 1788, on faisait sur la Delaware, près de Philadelphie, des essais dispendieux de bateaux à vapeur. L'inventeur, M. Ficht, avait trouvé des associés pour partager avec lui les dépenses, et il se voyait déjà disputer sa découverte par M. Rumsey, qui construisait un navire destiné à traverser l'Océan en quinze jours. Sur le bateau de M. Ficht, la machine à vapeur mettait en mouvement trois larges avirons d'une force considérable, qui devaient donner soixante révolutions par minute. Mais les Américains n'accordaient alors aucune foi à une invention qui devait plus tard opérer de si prodigieux changements dans l'industrie et le commerce, et leur indifférence découragea bientôt les ingénieux inventeurs. Fulton, né dans la Pensylvanie, avait alors vingt ans; il est probable qu'il eut connaissance des essais de Ficht. C'est seulement en 1802 que Fulton fit des expériences en grand à Paris, et en 1807 qu'il lança son premier steamboat sur la rivière de l'Hudson. Mais ne sait-on pas que, cent ans auparavant, un médecin français, Denis Papin, avait fait marcher par la vapeur un bateau à roues sur la rivière Fulda, à Cassel?

Il y a, dans chaque hôtel de New-York, une blanchisserie mécanique à vapeur, desservie par des négresses, où le linge est lavé, séché, repassé et plié en deux heures.

A Cincinnati, on tue les porcs à la mécanique. L'animal tombe sous une première trappe, où il est égorgé. De là il passe dans de larges chaudières, où l'eau bouillante lui enlève les poils. Un autre compartiment de la machine le

dépèce; et, d'oubliettes en oubliettes, l'infortuné compagnon de Saint-Antoine se trouve, au bout de quelques heures de ce rude travail, symétriquement coupé, salé, mis en baril, prêt à être expédié sur tous les points où le réclame l'estomac de l'homme. Ces malheureux cochons n'ont pas le temps de se reconnaître.

Dans les principaux hôtels, à New-York, des télégraphes électriques, à l'usage des voyageurs, communiquent avec toutes les villes des États, à un prix très-modéré.

M. Commettant ne fait pas un grand éloge de la cuisine américaine : légumes cuits à l'eau, sans beurre et sans sel; volaille conservée dans de la glace, etc. Triste, triste, triste !

Selon lui, les émigrants cultivateurs sont, de tous les étrangers en Amérique, les plus heureux. Ils achètent dans l'Ouest des terres excellentes qui, dès les premiers mois, font vivre leur famille, et rapportent bientôt annuellement au delà du prix d'acquisition. Les fils des émigrants actuels seront un jour, dit-il, les propriétaires de l'Amérique entière, dont le vaste territoire pourrait nourrir le monde. Les ouvriers étrangers qui restent dans les villes sont beaucoup moins heureux que les agriculteurs, et se trouvent exposés à manquer d'ouvrage.

Un des chapitres les plus amusants est celui des diverses exhibitions imaginées par le célèbre Barnum, le roi du *humbog* (nom américain du puff, de la blague et de la réclame) : entre autres, une exhibition de *babies*. Le mot a passé d'anglais en français et est devenu *bébés*.

Il engagea les mères et les nourrices, qui voudraient l'honorer de leur confiance, à lui expédier leurs marmots, francs de port, promettant des *primes d'encouragement* aux plus beaux, c'est-à-dire aux plus gros.

Cette idée, impossible dans tout autre pays, eut à New-York un succès extraordinaire. On ne parla, pendant plusieurs semaines, que du *babies show*. On envoya de toutes les villes de l'Union, à l'adresse de M. Barnum, qui les reçut en père, une foule de petits monstres à large face, à triples mentons, à encolures énormes, bouffis comme des anges de Rubens, repus comme des oies grasses. Une mère eut l'idée d'envoyer trois enfants nés d'une même couche; elle eut une prime d'honneur et reçut, de la part de M. Barnum, les paroles les plus flatteuses et les plus morales.

Bref, la foire aux enfants fut le spectacle de prédilection des Américains, et fit déserter les représentations de l'Opéra. Un jury fut formé pour juger du *mérite* de chaque concurrent. Il se composait de personnes graves et de mères de famille expertes en la matière. Il y eut là comme partout des intrigues, et plus d'une mère ou d'une nourrice usa d'influences secrètes pour faire couronner son poupon, au mépris de la justice et de l'embonpoint.

Enfin, le grand jour des récompenses arriva. Les mères et les nourrices, le sein agité d'une émotion facile à comprendre, attendirent avec impatience la décision des juges.

Les juges se prononcèrent, et les petits monstres bouffis furent présentés à la foule, qui les accueillit par des applaudissements et des hourras enthousiastes, auxquels pourtant, il faut bien le dire, se mêla le tumulte des nourrices mécontentes.

M. Barnum avait exposé tous les concurrents réunis. Ensuite, comme de raison, il exposa les vainqueurs, qui attirèrent tout New-York, et remplirent les caisses de l'homme adroit qui, vingt ans auparavant, avait formé le premier noyau de sa fortune en montrant dans une ba-

raque une vieille négresse qu'il faisait passer pour la nourrice de Washington.

En ce beau pays du *humbog,* les annonces des journaux sont quelquefois très-originales. En voici quelques-unes fidèlement transcrites :

« On demande une cuisinière catholique et borgne, pour le service d'une petite famille. On exige de la cuisinière la perte d'un œil, pour des raisons sérieuses qu'on expliquera à la personne qui se présentera Prince-Street, 9. » (Extrait de la *Tribune* du 18 mars 1853.)

« Je suis J. Q. K., d'Édimbourg. Il y a bientôt quatre ans que je n'ai eu de nouvelles de ma femme; c'est depuis le jour fatal (13 janvier) où l'infâme W. Smith, du Michigan, l'a séduite, pour l'abandonner ensuite dans la misère et le désespoir. Aujourd'hui, pour des raisons du plus haut intérêt, je désirerais parler à ma femme. Je prie donc instamment les personnes qui ont pu la connaître de vouloir bien m'adresser au bureau de ce journal les renseignements que je demande. Ma femme a aujourd'hui trente-quatre ans. Elle était blonde, d'une taille moyenne, et je la trouvais jolie. Elle a sans doute beaucoup changé. Les initiales de ses noms sont : M. L. B. » (Extrait du *New-York Herald*, du 14 octobre 1852.)

« *Égaré ou volé*, un individu que, dans un moment d'oisiveté et de solitude, j'ai eu la sottise de prendre pour époux. C'est un garçon de bonne mine, mais faible de caractère, assez avisé toutefois pour rentrer quand il pleut, à moins qu'une jolie femme ne lui offre son parapluie.. Il répond au nom de Jim. La dernière fois qu'on l'a vu, il se promenait avec Julia Harris, lui passant le bras autour de la taille, en pleine rue, et ayant l'air plus fou que jamais. Quiconque attrapera et ramènera le pauvre diable, de manière à ce que je puisse le corriger vigoureusement de son humeur nomade et volage, est invité à prendre le thé avec Henriette A. Smith. » (*Courrier des États-Unis*.)

« Le docteur R... (Office, 161, Broadway) demande des têtes de ver solitaire, destinées par lui à être ajustées à des corps sans tête de ce botryocéphale, dont il possède une belle collection. Les personnes qui ont des têtes de ver solitaire, et qui dé-

sireraient s'en défaire avantageusement, peuvent s'adresser à l'office du docteur, de trois à cinq heures. Le docteur pourra aussi, si on le désire, échanger quelques corps de ténia, tous en parfait état de conservation, contre des têtes du même intestinal. » (*Tribune*, 4 septembre 1851.)

« M. Boebe a l'honneur d'informer sa nombreuse clientèle (remarquez le mot clientèle) qu'il vient de joindre à sa belle fabrique de cercueils, avantageusement connue, un magnifique assortiment de faux-cols, cravates et soieries. Il espère, comme par le passé, mériter la confiance du public pour la bonne qualité de ses marchandises. Grand choix de cercueils de luxe, à ventilateur. »

« Une jeune demoiselle de dix-neuf ans, d'origine anglaise et sans aucun parent, désirerait se mettre en pension dans une famille américaine ou étrangère. Elle donnerait, en échange de la pension, des leçons de piano, de chant et de couture, et aussi de langue anglaise si on le désire. Ses manières sont distinguées, son esprit est vif, son caractère enjoué. — Écrire M. N. L. Post-Office, Box, 331. »

Une société savante de la Nouvelle-Orléans avait proposé l'année dernière un prix de 100 dollars au meilleur mémoire qui lui serait envoyé sur cette question :

Quels sont les plus sûrs moyens de détruire les souris?

Elle vient d'adjuger le prix au docteur Francastots (de Saint-Louis), qui avait rédigé ce mémoire laconique :

« *Multiplier le nombre des chats.* »

Les Américains estiment qu'un des plus grands bienfaits de leur Constitution est l'absence d'une religion officielle entretenue aux frais de l'État. Ils trouvent juste de laisser à chacun le soin de payer les prêtres dont il réclame les services.

Chose singulière : dans ce pays de liberté et d'égalité, il est cependant défendu aux nègres d'entrer dans les

mêmes églises que les blancs. Les nègres ont leurs églises à part. Par là beaucoup de ces malheureux en sont arrivés à douter de l'existence d'un seul Dieu, et s'imaginent qu'il y a un Dieu pour chaque race d'hommes, et par conséquent un paradis et un enfer pour les nègres, suivant certains ministres de couleur.

M. Commettant rapporte qu'il assista un jour à un sermon débité par un ministre nègre, et dans lequel il décrivait les délices du paradis et les horreurs de l'enfer.

« L'enfer, mes chers frères, — disait-il aux nègres terrifiés, —est un lieu de supplice horrible, où il gèle constamment, où la neige tombe sans cesse sur les épaules nues des pécheurs condamnés pour l'éternité. Là, mes frères, ce ne sont que balles de coton, que sacs de café, que caisses de sucre, que Dieu, dans sa juste colère, les condamne à porter éternellement à bord de navires en charge qui ne se chargent jamais ! L'enfer, c'est, la torture des tortures, le malheur des malheurs ; c'est pour tout dire en deux mots, le travail sans repos, combiné avec le froid sans dégel... »

Ici la multitude des nègres frissonnait, en faisant une affreuse grimace.

« Mais, — poursuivait le prédicateur, — si, au lieu des châtiments de l'enfer, c'est le paradis que vous méritez, que de bonheurs vous sont réservés ! que d'enivrements vous attendent !... »

A ce moment, le visage des nègres prenait un caractère de félicité ; plusieurs d'entre eux ne pouvaient retenir les éclats d'un rire nerveux.

« Dans le paradis, mes chers frères, il fait toujours chaud, de cette douce chaleur qui fertilise les contrées de notre Afrique bien-aimée, et fait du Sénégal le paradis de cette terre, avec

cette différence, toutefois, que dans le ciel la chaleur est encore plus forte et qu'on n'y travaille jamais. Là, mes chers frères, les bienheureux élus du Seigneur ne sont exposés à rencontrer ni balles de coton, ni caisses de sucre, ni sacs de café. Il n'y a point de navires en charge. Et les nègres y mangent sans cesse les meilleurs haricots, assaisonnés d'un lard dont le plus excellent lard de ce monde ne peut donner qu'une idée affaiblie et misérable. »

Beaucoup de nègres, à ces dernières paroles, riaient de joie et se parlaient entre eux; d'autres se léchaient les lèvres silencieusement.

« Ainsi donc, mes chers frères, comparez: d'un côté, l'enfer avec ses frimas et ses glaces incessantes, ses balles de coton, ses caisses de sucre et ses sacs de café, qu'il faut porter sans cesse à bord de navires en charge qui ne se chargent jamais; de l'autre, les délices du paradis, avec sa chaleur éternelle, son loisir perpétuel, et les succulentes friandises que je viens de vous dire... »

« Le lard! le lard! » cria naïvement un nègre dont le choix était fait.

Aux États-Unis, contrairement à l'usage européen, les sifflets sont, dans un concert, la marque de la plus grande satisfaction. Ce détail seul, s'il est bien authentique, montrerait combien ce peuple a l'oreille musicale.

C'est à New-York qu'un compositeur a eu l'idée d'écrire une *symphonie animale* ayant pour titre : *l'Arche de Noé*. On y entendait le braiment de l'âne, le bêlement du mouton, le beuglement du veau, tous les divers chants des oiseaux, le rugissement du lion, sans oublier la voix de l'homme.

Cependant on fait beaucoup de musique à New-York, et quelquefois d'assez bonne. C'est particulièrement dans

les églises catholiques. Tous les dimanches on y chante, avec accompagnement d'orgue, des messes entières de Mozart, de Haydn, de Cherubini, de Weber, et en général de tous les grands maîtres. A la vérité, le chœur n'est formé que de quatre chanteurs, un soprano, un contralto, un ténor et une basse; mais, soutenue par l'orgue, cette musique est préférable au plain-chant dit par des chantres et par des enfants de chœur qui ont la voix fausse ou sans expression. Le règlement qui, en France, exclut les femmes du chœur des églises, n'a pas encore pénétré à New-York, où les bons soprani sont recherchés par les églises de toutes les religions.

S'il faut en croire M. Commettant, tel est, chez tous les Américains, le respect de la liberté individuelle, que la médisance et la calomnie leur sont inconnues. Chacun serait trop irrité de voir contrôler ses actions pour se permettre de contrôler celles des autres.

Cette dignité de l'Américain lui donne une force morale qu'on ne saurait méconnaître. Il y a certainement de la misère à New-York, et pourtant jamais vous n'entendez aucun Américain se plaindre en essayant de vous apitoyer sur son sort. Quelle que soit sa position, il l'accepte sans murmurer, et lutte avec courage. Envers ses débiteurs, il est patient et modéré dans la forme de ses réclamations. Jamais on ne le voit se livrer à ces éclats scandaleux, perfides et méchants, qui compromettent la réputation d'un homme malheureux, souvent honorable, en jetant aux oreilles du public des débats personnels qui ne le regardent pas. Il use de son droit avec calme, tolérance et dignité. S'il vous rend un service, ce ne sera jamais pour se faire valoir à vos yeux ni en réclamer le prix. Il n'est pas reconnaissant, c'est vrai, mais ne demande la

reconnaissance de personne. S'il rend un service, c'est moins par générosité d'âme, par expansion de cœur, que pour obéir à ce devoir de société qui prescrit aux forts et aux puissants d'aider les faibles et les besoigneux, sous peine de voir la société se démembrer et périr. C'est de l'égoïsme, mais il est préférable à cette bonté d'apparat, à cette prévenance astucieuse, qui s'offre à vous obliger pour le plaisir de s'en vanter, qui console vos chagrins pour mieux les connaître, et ne se rend utile que par curiosité.

Voilà ce que rapporte M. Oscar Commettant.

L'as-tu bien entendu, lecteur? point de calomnie, point de médisance à New-York ! Voilà une ville comme on en voit peu, et l'on serait tenté d'aller s'y établir. Une chose non moins extraordinaire, c'est que, dans cette ville admirable, une femme qui a commis une faute ne trouve nulle part de plus ardents défenseurs que parmi les autres femmes. « Cela, j'en conviens, dit l'auteur, renverse toutes les idées reçues, et me paraît de nature à apporter le plus grand trouble dans l'esprit des moralistes ; mais il n'en est pas moins vrai que les femmes, en Amérique, ne se déchirent pas entre elles, et qu'au contraire elles se défendent et excusent réciproquement leurs faiblesses avec un esprit de corps admirable. »

Ce qui s'appelle en France marivaudage s'appelle aux États-Unis *flirtation*, qui se prononce *fleurteichonn* ; cela tient le milieu entre une conversation purement amicale et une conversation galante et passionnée. En Amérique, ce sont les femmes qui sont plus hardies à *flirter* (*fleuretter?* conter fleurette?) ; et ce sont les hommes qui se tiennent sur la défensive; non sans raison, puisqu'en ce bon pays la simple déclaration d'une femme suffit léga-

lement pour proclamer père l'homme du monde qui aurait le moins de droits à cette distinction.

Les braves que n'épouvante pas ce danger ont le droit, pour *flirter* de plus près, d'*épauler* les *young ladies*. En Amérique, un mari ou un fiancé a seul le droit de donner le bras à sa femme ou à sa fiancée. Quand un homme désire accompagner une jeune personne dans un lieu public, il marche à ses côtés sans jamais lui offrir le bras; mais il l'*épaule* volontiers, ce qui est parfaitement reçu.

« Voici comment on *épaule* une demoiselle en Amérique; le cavalier arrondit le bras, et le consolide ensuite sur l'épaule de la demoiselle, en la poussant légèrement devant lui. Il élude ainsi les rigueurs de l'étiquette. Autrefois les Américains accompagnaient les dames dans les rues en les tenant par le coude. L'épaulement est un progrès; mais ce progrès même commence à être dédaigné dans les grandes villes par la société qui se pique de donner le bon ton, et il n'y a plus guère que la société moyenne qui continue d'escorter ainsi les demoiselles à la promenade en les épaulant.

» Il est des endroits privilégiés où la *flirtation* a, pour ainsi dire, ses coudées franches. Tel est, par exemple, à New-York, le musée de Barnum, où les beaux se promènent partout sans façons en tenant leurs belles par la taille, et en leur parlant parfois si près du visage que personne ne pourrait assurer qu'ils ne s'embrassent pas. J'ai vu au petit théâtre de ce musée, — que M. Barnum persiste à appeler *Lecture room*, par esprit de cagotisme, car M. Barnum est un saint homme qui prêche la tempérance, tout en louant à des marchands de vin ses *basements* (boutiques au-dessous du rez-de-chaussée); j'ai vu, dis-je, des couples amoureux s'embrasser publiquement. Personne n'y porte la moindre attention, ou, si quelqu'un le remarque, c'est d'un air distrait. Jamais on ne se permettrait de troubler ces amoureux dans l'exercice de leur liberté individuelle. »

Au Canada, les mœurs ne sont pas moins faciles, au dire d'un autre livre sur l'Amérique, *the English Woman*

in America. Les jeunes Canadiennes dansent admirablement, et telle est leur passion pour ce plaisir, passion qui leur vient sans doute de leurs ancêtres de France, que souvent les femmes mariées suivent les mêmes cours de danse que leurs enfants, afin de se tenir constamment en haleine.

Au commencement de l'hiver, chaque jeune homme, si tel est son goût, choisit une jeune fille pour en faire sa partenaire dans les nombreux amusements de la saison. Il ne semble pas qu'il faille autre chose de plus que le consentement de la jeune personne, qui, lorsqu'elle le donne, est baptisée du nom de *muffin;* car les mamans ont été *muffins* elles-mêmes dans leur temps, et ne peuvent refuser à leurs filles la même faveur.

Le jeune homme a le privilége d'emmener avec lui la demoiselle dans son traîneau, dans sa voiture, à la promenade, de la faire danser toute une soirée sans qu'on y trouve à redire, de l'accompagner dans toutes les réunions, et d'être son cavalier en toutes circonstances.

Quand arrive le printemps, le pacte expire. Et l'on n'entend point dire qu'il résulte de cette coutume beaucoup de mariages, ni que le même couple renouvelle la convention pendant deux hivers de suite. La raison en est que, de part et d'autre, on se connaît de reste.

Cette coutume est presque universelle à Montréal et à Québec. Par de belles soirées froides, au clair de lune, quand les clochettes des traîneaux tintent joyeusement, et que la neige crie broyée sous le pied des chevaux, les jeunes gens viennent chercher leurs *muffins*, pour les conduire à des rendez-vous dans les clubs de traîneaux, ou à des parties sur la neige, ou à des soupers au champagne sur la glace, d'où l'on ne revient pas avant deux heures du matin.

Cependant, avec cette liberté apparente de mœurs, les femmes du Canada sont modestes, réservées, et pleines de distinction; la simplicité de leurs habitudes est parfaite; et probablement il n'est pas de pays au monde, si ce n'est peut-être la Hollande, où il y ait une somme si considérable de bonheur domestique. Vive la liberté et le naturel!

A Boston et à Baltimore, au contraire, — je reviens au livre de M. Commettant, — la pudibonderie des mœurs puritaines va jusqu'au grotesque. On en peut juger par cet exemple :

« J'avais observé, à Boston, — dit l'auteur, — que, dans les maisons connues par leur puritanisme, quand il y avait un piano, les pieds de l'instrument étaient soigneusement recouverts d'une housse qui les enveloppait entièrement jusqu'à la caisse. Je n'avais pas eu occasion de faire cette remarque dans les maisons qui passaient pour moins sévères. Cela m'intriguait fort, et je me décidai un jour à en demander l'explication à un facteur de pianos. — C'est, me répondit très-sévèrement cet industriel, qu'on dit quelquefois en anglais les jambes d'un piano, aussi bien que les pieds, et que, pour certaines personnes rigides, il n'est ni décent, ni convenable, même aux instruments de musique, de laisser voir leurs jambes nues. »

Mais à New-York on est beaucoup moins puritain. Les omnibus de cette ville, quand survient une pluie, sont le théâtre de scènes fort plaisantes pour les étrangers qui ne sont pas encore faits aux usages du pays. Les femmes, qui arrivent en foule et se précipitent dans les omnibus déjà pleins, s'asseyent, sans se faire prier, sur les genoux des voyageurs. On voit des omnibus déjà remplis se doubler littéralement de cette manière. C'est le spectacle le plus comique. D'abord les femmes s'asseyent modestement sur l'extrémité de vos genoux; puis, le cahot de la

voiture aidant, et comme elles se trouvent mal assises, elles finissent par prendre leurs aises et faire de vous un véritable fauteuil à la Voltaire.

Ce qu'il y a de plus caractéristique dans tout cela, c'est le silence des hommes, c'est leur attitude respectueuse et leur sérieux, formant un contraste plein d'originalité avec la figure des folles voyageuses, qui parlent haut, rient aux éclats, et gesticulent dans tous les sens, comme des enfants ivres de joie.

Le caractère si étrange, si plein d'imprévu, si souvent charmant des Américaines, qui sont toutes, sans exception, au dire de M. Commettant, de véritables enfants gâtés, mériterait qu'on l'étudiât longuement. Leur sans-gêne et la confiance qu'elles ont en elles-mêmes est extrême.

Il dit encore : « Dans des corps de sultanes, les créoles ont des cœurs de sœurs de charité. »

M. Frédéric Gaillardet dit de son côté : « Dans aucun pays, les femmes n'ont un plus grand air qu'aux États-Unis. Elles sont la noblesse et la poésie de cette démocratie marchande qui n'admet que deux aristocraties, celle de la fortune et celle de la beauté. »

Extrait du journal l'*Avenir*.

Philadelphia, le 2 octobre 1858.

Monsieur le rédacteur,

S'il est une chose qui soit en progrès en Amérique (et par Amérique on entend fastueusement ici la république des États-Unis), c'est à coup sûr l'imprimé périodique, de quelque nature qu'il soit. Vous vous faites difficilement une idée, de l'autre côté

de l'Atlantique, de l'effroyable quantité de journaux que transporte la poste ou qu'on vend dans la rue. Pas une petite ville, une bourgade, un *town* quelconque qui n'ait la prétention d'apprendre à l'univers, au moyen de son journal, les jugements rendus par son *esquire*, les arrestations faites par son policeman... quand il en fait, chose rare !

Tout est prétexte à journal. Chaque avocat ou médecin qui veut se créer une clientèle, chaque sectaire qui invente une nouvelle manière d'adorer Dieu et de voler ses prosélytes, chaque charlatan qui éprouve le besoin de produire ses *humbugs* et son boniment, a le *Sun;* Barnum en a deux.

La difficulté n'est pas de *lancer* un journal, mais de le faire lire, de lui créer une position dans cette mêlée générale. C'est alors que l'imagination yankee s'évertue d'une façon sublime. Aussi les États-Unis sont la terre classique de la réclame. Elle revêt toutes les formes, les plus banales comme les plus excentriques. Il faut attirer l'attention et être lu. Ce peuple de marchands se soucie peu de politique : il lui faut DES ANNONCES, Aussi tiennent-elles les neuf dixièmes des journaux. C'est à qui mettra la sienne en relief dans ce tohu-bohu de la publicité. Je me rappelle qu'à l'époque de la guerre de Crimée, époque brûlante pendant laquelle tous les vœux des Yankees étaient pour la Russie, ce qui ne semble ni logique, ni honorable pour eux, les annonces commençaient généralement ainsi :

Sebastopol taken !

ou bien :

Sebastopol not taken !

Sébastopol est pris ! — ou — Sébastopol n'est pas pris ! — On sautait vingt alinéas pour arriver plus vite à l'émouvante nouvelle qu'annonçait ce titre palpitant, et on trouvait : « que, si Sébastopol n'était pas pris, M. Goodyear n'en continuait pas moins à vendre les bretelles en caoutchouc vulcanisé, possédant la propriété de faire disparaître après quelques mois d'usage, par l'effet de l'électricité, les gibbosités les plus affligeantes et les plus démesurées. »

Tout est bon aux journalistes américains pour remplir leurs

colonnes : les scandales les plus provoquants, les canards les plus invraisemblables, les révélations d'intérieur les plus répugnantes. Un écrivain distingué a dit que ce peuple n'a pas le sens moral. C'est surtout dans le monde de la presse que cela est vrai. Au reste, Fenimore Cooper et Charles Dickens ont également flétri l'ignoble chantage qu'exercent les feuilles qui s'agitent dans les bas-fonds de la publicité.

Le journal, c'est la vie du citoyen des États-Unis. Il lui sert à tout, il lui est bon à tout, il lui tient lieu de tout. Il y écrit à sa femme, à ses amis, à ses enfants. à ses créanciers, à sa maîtresse Il y compte ses affaires d'argent comme ses affaires de cœur, sous un voile plus ou moins transparent. Soyez assuré que si deux Yankees plantent leur *wigwam* dans une gorge des Montagnes Bleues, l'un sera le journaliste de l'autre, qui, à son tour, deviendra son banquier, car le banquier pullule autant que le journaliste, et le photographe autant que tous les deux ensemble.

Je n'ai pas de meilleure distraction le dimanche, jour où l'ennui vous prend à la gorge dans tous les pays protestants, que celui de lire ces correspondances bizarres, dont le journalisme se fait le complaisant colporteur. J'en collectionne un grand nombre que j'ai copiées, ou plutôt coupées, suivant l'usage reçu, ce qui, entre parenthèse, donne aux journaux perforés de mille ouvertures l'aspect de la maison de ce bon conseiller Crespel dont parle Hoffmann dans le *Violon de Crémone*.

C'est surtout le *New-York Herald* qui, en raison de l'étendue de sa publicité, et de l'extrême accessibilité de ses annonces, s'est fait une spécialité pour les avis personnels, et est devenu le Mercure galant de la cité impériale. Là, viennent chaque jour se trahir à demi des secrets qui n'osent se fier à l'exactitude très-problématique de la poste aux lettres. Et puis, chez ce peuple remuant, voyageur, coureur, qui constitue la majeure partie de la population de New-York, on ne sait pas toujours le lendemain l'adresse d'un intime de la veille. Cependant, il peut être pressant de se mettre en rapport avec lui. Comment faire ? Le moyen est bien simple : tout le monde lit ou est censé lire le *Herald*. C'est à lui qu'on s'adresse, et le lendemain, des vingtaines de milliers d'exemplaires portent à la connaissance d'une centaine de milliers de lecteurs que :

« B. B., de Ripley, désire savoir l'adresse de M. B. G. — Réponse par le Broadway post-office. »

Ou encore que :

« B. autrefois de P. street, n° 18, verra un vieil ami en envoyant son adresse actuelle à X. X. au bureau du *Herald*. »

Le plus souvent, l'avis est conçu en ces termes peu variés :

« Si M. ou madame (le nom en toutes lettres) passe au bureau ou au domicile de N..., il ou elle apprendra quelque chose à son avantage. »

Parfois cette engageante formule ne recèle que ce qu'elle promet ostensiblement, mais aussi, combien de fois ne sert-elle pas d'appât insidieux pour mettre un débiteur en présence de son créancier, une épouse fugitive au pouvoir d'un époux irrité !....
Il y a de ces bureaux qui sont de véritables boîtes à surprises, des souricières dont la chronique n'est pas toujours bonne à divulguer.
Les affaires de famille sont souvent en jeu dans les colonnes du *Herald*. En voici un exemple :

« Miss G. B... pourrait-elle, si elle est vivante (prévision prudente !), adresser une ligne ou revenir dans sa famille ?... Cela soulagerait de vives inquiétudes. Qu'elle ait confiance, et tout sera oublié. »

Dieu sait combien de chagrins ignorés, de douleurs poignantes, de larmes amères sont contenus dans ces quatre lignes, qui, du moins, couvrent d'un incognito protecteur celle qu'elles condamnent. En voici de moins discrètes :

« Clarence Brooks est priée de revenir immédiatement à cause de maladie dans sa famille. »

Enfin il n'est pas sans exemple qu'un désagrément conjugal

soit livré à la publicité la plus illimitée par une douleur maladroite ou une stupidité indulgente.

Exemple :

« Si madame Mary Byers, du nº 35, Dean street, à Brooklyn, retourne près de son mari désolé, mais affectionné, et près de son enfant Samuel, elle sera reçue avec joie et pardonnée avec bonté. — Les autres journaux sont priés de reproduire. »

Or, si les autres journaux ont la politesse d'accéder à l'invitation, ce n'est plus cent mille, mais un million de lecteurs qui sauront que madame Mary Byers, du nº 35, Dean street, à Brooklyn, est d'une déplorable légèreté, et que M. Byers... ce bon M. Byers! Voilà un homme que le respect humain ne trouble guère.

Les femmes se plaisent volontiers à se plaindre de l'orgueil des hommes, de la dureté de leur cœur, et autres aménités. La citation que nous venons de faire répond péremptoirement à la première accusation. Voici maintenant qui pourra vous édifier sur la seconde :

« Harriett! je vous supplie d'envoyer votre adresse. Je regrette profondément ce qui s'est passé. Je ne désire que votre bonheur. Je vous transférerai la maison où nous avons coutume de vivre à New-York, et un revenu suffisant pour vous maintenir, ainsi que les enfants, sur un pied respectable. Épargnez-leur ce bonheur à venir. — Signé : Richard. »

A côté de ces confidences intimes dont une formule énigmatique passe seule sous les yeux du public, je ne saurais trouver place ici pour toutes les bizarreries dont sont émaillées les annonces personnelles du *Herald*. Elles servent à toutes fins, mais particulièrement aux messages amoureux, dont la variété offre un champ curieux à parcourir.

Les relations se nouent souvent par une demande d'entretien confiée au Mercure galant de Nassau-Street. Alors apparaît l'avis suivant d'un style éminemment cavalier :

« Où et quand? — Air d'hippodrome. »

Il paraît qu'on s'est regardé passionnément pendant que l'innocente musique jouait sa ritournelle. Parfois, la première requête est plus circonstanciée. Ce sera, par exemple :

« Si la personne qui était à Niblo samedi, en compagnie de trois autres, et à qui l'on a parlé dans Broadway, envoie une adresse ou indique où et quand une entrevue peut avoir lieu à C. H., au bureau du *Herald*, on lui sera reconnaissant. »

D'autres fois les rôles sont intervertis, et c'est le sexe modeste qui prend l'initiative :

« Si ceci passe sous les yeux du gentleman qui descendit en omnibus au bas de la ville lundi matin, 20 août, et plus tard remonta de la même façon, de Maiden Lane à Chambers street, il conférera une faveur à la dame qu'il a vue dans ces deux omnibus, en adressant à C. V. N., au bureau de poste de Broadway, un billet qui dise où et quand une entrevue peut avoir lieu. »

Voilà une annonce dont le gentleman en question pourrait bien payer l'insertion au maximum du tarif.

Quelquefois le motif qui dicte les annonces du *Herald* est plus avouable. Il arrive même qu'un sentiment plus louable, celui de la reconnaissance, par exemple, donne à la requête une couleur touchante. Ne serait-ce pas s'exposer à porter un jugement téméraire que de supposer des sous-entendus à l'avis suivant ?

« Le gentleman qui, le soir du 25 mai, a accompagné à l'église du Dr Van Dyke une jeune dame à qui il était arrivé un accident dans Clinton street, Brooklyn, aura-t-il la bonté d'adresser un avis à Waren, bureau du *Herald*, pour dire où l'on peut le trouver? »

C'était au mois de mai, il est vrai, le mois des amours; mais on allait à l'église. On y retournera sans doute encore, espérons-le : Honni soit qui mal y pense!

Parfois, sans s'adresser à personne en particulier, même par des initiales convenues, le rendez-vous a chance d'arriver à son adresse, dût-il amener plus d'un appelé, sinon plus d'un élu :

« Miss Julia R... se rendra ce soir au théâtre de Niblo pour voir Gabriel Ravel dans les *Magic pills*. »

Et pour voir aussi probablement quelque autre personnage, ailleurs que sur les planches.

Ce pauvre Gabriel Ravel, qu'on transforme ainsi en paravent ! C'est une métamorphose ajoutée à celles des *Pilules du Diable* ; mais ce dernier n'y perd rien.

Le rendez-vous le plus agréablement assigné que j'aie trouvé dans le *Herald*, est l'avis poétique suivant :

« Le soleil brillera aujourd'hui (jeudi), à onze heures précises du matin, pour D. D., si cela lui agrée. »

Peste ! D. D. serait un véritable drôle, un malôtru, indigne de jamais voir le soleil ni la lune, si une pareille proposition ne lui agréait pas.

Autre train de plaisir :

« Balcon. — Broadway. — Salut non rendu. — Traîneau omnibus. — Samedi. — Vous ne vous êtes pas trompé. — J'expliquerai. — J'implore une entrevue. — Envoyez-moi une information adressée : Clover Nook, bureau restant. — Je m'informerai pendant une semaine. »

Ici, le champ laissé à l'imagination est vaste, et le lecteur, intrigué, a des jalons tout tracés pour dérouler un roman multicolore sur les données de la réalité.

Quelquefois, ledit roman peut être brusquement interrompu par un avis charitable qui vous avertit du danger imminent où vous placent l'activité et la jalousie d'un rival ou d'une passion négligée :

« A. D. O. H. Vous êtes un homme marié; prenez garde à vous ! — Franck. »

L'homme marié me paraît ici dans une situation risquée, et j'ai lieu de croire qu'il est loin d'avoir la conscience tranquille.

En arrivant en Amérique, j'appris que les époux y sont d'une fidélité éternelle. Hélas! j'ai su par les annonces que c'était *une réclame !*

Le rendez-vous, le rendez-vous masculin, surtout, n'est pas toujours accepté, et même, quand il l'est, il peut encore être déjoué par suite de circonstances imprévues, erreur, distraction, impossibilité d'éviter une surveillance obstinée. Alors, second avis :

« Si la dame qui s'est présentée au n° 74, Smith-street, Brooklyn, et a laissé son nom : Williams, veut bien revenir, n'importe quel jour de cette semaine, entre midi et deux heures, elle pourra voir la personne qu'elle désirait connaître. »

Remarquons incidemment que Brooklyn (devenu un faubourg de New-York) figure pour une bonne part dans les avis personnels.

L'Américain est tenace; un rendez-vous, deux rendez-vous manqués, il en provoque un troisième :

« J'ai attendu L. D. mardi dernier; mais j'ai encore été désappointé. — Je serai au même lieu ce soir mardi, à huit heures. J.-J. »

Un don Juan peu dissimulé présente au contraire, pour avoir manqué au rendez-vous, cette excuse, qui pourrait tenir lieu d'offense :

« C. A. B. Écrivez-moi, je vous prie, car alors je faisais un somme. »

Il dormait !... et il l'avoue !!... Ah ! s'il avait affaire à miss Nelly, il n'en serait pas quitte à si bon compte. Jugez-en :

« Nelly, vous êtes pour moi une parfaite énigme dont, j'en ai peur, je ne pourrai jamais connaître le mot. De grâce, écrivez comme précédemment avec une adresse. »

Ce à quoi Nelly s'empresse de répondre le lendemain

« Nelly a écrit une troisième lettre adressée comme précédemment ; allez la chercher demain à midi. »

Nelly écrit trop. C'est une imprudence qui m'étonne de la part d'une femme qui me paraît voir les choses de haut.

Tant que les jours sont tissés de félicités sans nombre, un silence pudibond règne dans le *Herald ;* on ne lui fait plus de confidences ; mais quelque cœur inquiet sent-il le besoin de s'épancher ? Alors Mercure reprend son office, et on lit :

« Chéri ! (Darling !) as-tu reçu ma lettre du 13 ? Écris à l'adresse convenue. — B... »

Celle-là est encore heureuse ; celle-ci ne l'est plus :

« O Edwin ! écrivez-moi et laissez-moi tout savoir, même le pire ! car cette incertitude est terrible. Ne soyez pas assez cruel pour ne pas répondre. M. W. »

Et maintenant, lisez ceci :

« Adèle, si ceci passe sous vos yeux, je vous supplie de m'écrire, car je suis toujours le même. »

Allons ! en voilà un qui est fidèle. Mais C. C. H..., qui ne l'est pas, reçoit cette intimation grosse d'orages :

« Si C. C. H... ne donne pas de ses nouvelles, et cela promptement, il aura amplement sujet de le regretter, jusqu'à la dernière heure de sa vie. »

Si le criminel me consultait, je lui conseillerais de partir pour la Californie, où sa belle aurait grand'peine à le distinguer dans la foule.

Pour terminer cette étude de mœurs si différentes des vôtres, je vous citerai cette annonce, assurément fort ingénieuse :

« Deux demoiselles de Franklin street, 15, ont perdu, chacune, il y a quelques jours, des boutons de manchettes.

» *Le gentleman* qui les aura trouvés pourra les rapporter en personne s'il a bonne mine, et s'il est nanti de bonnes recommandations. Toutefois, on donnerait la préférence à deux, s'ils sont jeunes. »

Tout cela se lit, et personne ne s'écrie : *SHOCKING!*

J'ajouterai que personne ne doute, bien que le *Herald* n'en dise rien, que les deux jeunes demoiselles de Franklin street, 15, retrouvent beaucoup plus de boutons qu'elles n'en ont perdu.

Tel est le curieux extrait du journal l'*Avenir*. Je joins encore ici l'extrait suivant d'un autre journal; le morceau est intitulé :

LA CRINOLINE A BOSTON.

Un agent de police de Boston avait cité devant le juge correctionnel une jeune et belle dame fort connue, l'accusant d'obstruer les trottoirs de Washington-street par un trop grand développement de crinoline. Le juge demande où est la prévenue. L'agent répond qu'elle est à la porte et qu'elle attend, mais qu'on a essayé en vain de la faire entrer, la porte étant trop étroite.

Le juge déclare le cas fort extraordinaire et ajoute que la constitution garantissant la publicité des débats, il ne peut autoriser cette dame à obstruer ainsi l'entrée du prétoire. Force fut alors de recourir à la grande porte, et la délinquante put ainsi pénétrer dans la salle sans trop de froissement.

L'agent dépose ainsi : « Madame occupait toute la largeur du trottoir; j'ai été obligé de sauter une douzaine de fois sur la chaussée pour la laisser passer. Je me suis même trouvé en contact avec une voiture, et j'ai failli être écrasé. Serait-ce la ville ou la dame qui payerait une pension à ma veuve si j'étais tué?

LE JUGE. La rotondité de la prévenue ne provenait elle pas de quelque cause naturelle?

L'AGENT. Non, monsieur. D'ailleurs, je suis père de seize enfants, et j'ai même le bonheur d'en attendre un dix-septième le mois prochain, et jamais ma femme n'a occupé moitié tant d'espace que l'accusée. Je dois ajouter, il est vrai, que le ciel m'a toujours préservé de jumeaux.

LE JUGE. Il vous en peut encore venir. Continuez.

L'AGENT. J'ai invité plusieurs fois madame à ne pas s'arrêter sur le trottoir, ce qui forçait les passants et les passantes à circuler sur la chaussée; mais elle n'a tenu aucun compte de mes observations.

LE JUGE. L'affaire est embarrassante, car je ne connais pas de précédents. Toutefois, attendu qu'une ordonnance municipale défend tout encombrement des trottoirs par des ballots ou paquets trop volumineux, la cour condamne la prévenue à 5 dollars (25 fr.) d'amende et aux frais. »

APPENDICES AU CHAPITRE DES EXCITANTS

Pages 136 à 176.

I

Au nombre des excitants les plus ordinaires, on peut aussi mettre les fleurs. Toutes les filles de joie les adorent, On peut reconnaître leurs demeures aux fleurs dont les fenêtres sont garnies. Ce qui ne veut pas dire que les

femmes honnêtes n'ont pas le droit d'aimer les fleurs. Quelques-unes les aiment inconsidérément, jusqu'à altérer leur santé. Telle petite fleur, l'héliotrope par exemple, est pour certaines personnes nerveuses une cause d'asphyxie. Les dames russes, dans leurs appartements remplis de fleurs, supportent des doses de parfums qui tueraient des Françaises et même des Français que je connais. Au reste quelques-unes de ces Russes elles-mêmes succombent parfois, sans le savoir, à ces émanations terribles : la tubéreuse, dont elles ne se méfient pas, les tue.

Quand l'héroïne de Balzac, *le lys dans la vallée*, madame de Mortsauf, déjà mourante, est près de se laisser aller à son amour pour Félix Vandenesse et de faire naufrage au port, ce n'est pas elle qui est coupable, c'est un grand bouquet oublié dans sa chambre pendant la nuit.

« Les fleurs avaient causé son délire, elle n'en était pas complice. Les amours de la terre, les fêtes de la fécondation, les caresses des plantes l'avaient enivrée de leurs parfums, et sans doute avaient réveillé chez elle les pensées d'amour heureux qui sommeillaient depuis sa jeunesse. »

II

Le docteur Charles Londe, dans sa Revue scientifique de l'*Indépendance belge*, a publié sur *le tabac* le curieux article que voici :

« Il se fait une recrudescence de protestations contre un usage universellement adopté. Comme pour donner satisfaction à cet

acharnement, un décret vient d'accroître de trente-six millions la taxe déjà lourde qui pèse sur un produit dont le besoin est devenu presque aussi vif que celui du pain et du vin. On a déjà deviné que c'est une humble plante, le tabac, qui est l'objet de ces attaques violentes, parfois même injustes. Il donne, dit-on, lieu « aux maux les plus horribles que la nature humaine puisse subir, il pervertit les mœurs, il jette dans l'abrutissement, » etc., etc. On se garde bien d'ajouter que, si le tabac ne remue pas des armées, il fait circuler des millions ; on n'admet en sa faveur nulle circonstance atténuante. Voici, au reste, un spécimen d'une de ces attaques, que nous copions dans un numéro du *Moniteur scientifique :*

« Le tabac ! rien que d'écrire ce nom, le dégoût nous prend ; cette peste de notre époque, plante maudite, qui règne en souveraine sur l'homme de génie et sur la brute de nos plus sombres carrefours ; tabac, je te hais, bien que Lamartine te prise avec délices, et qu'il dépense des sommes folles pour satisfaire cette passion que tu lui inspires. Tabac, vous retardez la liquidation des dettes de M. de Lamartine : jugez-en plutôt par ce billet tracé de sa main, et qui enveloppait deux sous de caporal, que le magasin de la *Grosse-Pipe*, au Palais-Royal, délivrait à un zouave de la garde :

« M. de Lamartine envoie payer à M. Nalin cinq cent soixante » et dix francs, solde de tous ses comptes jusqu'à ce jour.

» Il lui demande douze livres de tabac à priser, deuxième » qualité.

» Paris, le 5 février 1855.

» LAMARTINE. »

Un chirurgien de grand mérite, pour le savoir et le caractère duquel nous professons la sympathie la plus vraie, a, de son côté, dans ces derniers temps, fait un travail pour établir que l'habitude de fumer produit fréquemment le cancer des lèvres. Cette dernière assertion a été admise sans conteste par des confrères de la presse scientifique. Déjà, il y a quelques années, le savant et excellent Roux, dont l'antipathie contre le cigare était portée plus loin encore que celle de Louis-Philippe et de

M. Thiers, — le premier n'ayant jamais pu empêcher les princes de fumer, subissait avec une indulgente bonté une odeur qu'il abhorrait; le second, malgré une répugnance égale, travaillait, chaque jour, avec un chef de division exhalant constamment au plus haut degré l'odeur si répulsive au ministre, — M. Roux, disons-nous, avait, en pleine Académie, énoncé pareille opinion, sans l'appuyer, il est vrai, de nombreuses observations, comme le fait le professeur de Montpellier. Antérieurement même aux assertions de ces deux hommes éminents, Percy avait attribué, lui aussi, à l'habitude de fumer le carcinôme de la lèvre inférieure. Dans des temps plus reculés encore, l'archiâtre Fagon et cent autres médecins s'étaient répandus en déclamations plus ou moins acerbes contre l'habitude du tabac, ce qui, soit dit en passant, n'avait pas empêché le gouvernement de Louis XIV, pendant la conquête de la Hollande, de distribuer régulièrement aux troupes françaises du tabac à fumer, et de « forcer ou d'inviter chaque soldat à se munir de sa pipe et de son briquet. »

Avant d'exprimer notre opinion sur les accusations portées contre le tabac, citons encore ce que Napoléon pensait de l'usage de la pipe. Le grand capitaine, qui était loin de priser aussi abondamment qu'on l'a dit, et qui, la plupart du temps, se bornait à flairer sa prise de tabac et la laissait tomber, eut, un jour, la fantaisie de fumer. C'était, il est vrai, pour faire honneur à une magnifique pipe reçue en présent de l'ambassadeur persan ou turc. Un valet de chambre prépare tout pour cet essai. Le feu est appliqué au récipient; il ne s'agit plus que de le communiquer au tabac. Mais à la manière dont s'y prend Sa Majesté, cela devient absolument impossible. L'Empereur, au dire de Constant, se contente d'ouvrir et de fermer alternativement la bouche sans exécuter la moindre aspiration. — « *Comment diable!* dit-il, *cela n'en finit pas.* » — Constant fait observer qu'il s'y prend mal et montre comment il faut procéder. Mais l'Empereur en revient toujours « à son espèce de bâillement. » Enfin, ennuyé de ses vains efforts, il ordonne à Constant d'allumer la pipe. Celui-ci obéit et la rend allumée. A peine l'Empereur en a-t-il aspiré une bouffée, que la fumée, qu'il ne sait point chasser de sa bouche, tournant autour du palais, pénètre dans le gosier et

ressort par les narines et par les yeux. Dès qu'il peut reprendre haleine, — « *Otez-moi cela!* s'écrie-t-il; *quelle infection! oh les cochons! le cœur me tourne.* » — L'Empereur se sentit en effet incommodé pendant près d'une heure, et renonça pour toujours à un *plaisir*, dont l'habitude, disait-il, n'était bonne qu'à *désennuyer les fainéants.*

Arrivons maintenant à l'interprétation de ce qu'il peut y avoir de fondé dans ces accusations; et sans trop nous arrêter sur les effets immédiats du tabac connus de tout le monde et consignés dans cent ouvrages, cherchons quels motifs ont pu porter l'homme à *priser*, *fumer* ou *chiquer;* ce qu'il rencontra dans la satisfaction ou la privation de ce besoin qu'on appelle *factice ;* et quels sont en réalité les effets consécutifs de ces diverses habitudes.

La vie et la sensibilité sont, chez l'animal, deux faits qui se supposent mutuellement, puisque tous les animaux sont doués du pouvoir de sentir. C'est ce pouvoir qui, entrant en exercice, constitue la sensation ; et chaque organe est disposé pour être mis en rapport avec des stimulants spéciaux, propres à la produire. C'est pour cela qu'on appelle ceux-ci *stimulants propres* ou *fonctionnels.* Ainsi la lumière est le stimulant fonctionnel de l'œil, les aliments sont le stimulant fonctionnel de l'estomac, les impressions dites *morales*, le stimulant fonctionnel du cerveau, etc., etc.

Chaque partie de l'organisme éprouve le besoin de la stimulation pour laquelle elle a été construite, parce qu'en dernier résultat la satisfaction de ce besoin tourne à l'avantage de l'ensemble de l'organisme. Si cette stimulation fait défaut, il y a souffrance. Même effet si elle est exagérée ou n'est point adaptée au mode de sentir de l'organe. La non-satisfaction du besoin d'aliments ou la mauvaise qualité de ceux-ci n'est pas moins préjudiciable à l'estomac que ne l'est à l'œil l'action d'une lumière artificielle trop intense.

Le besoin de sensations est donc inhérent à l'animalité et l'homme, placé à la tête du règne animal [1], est aussi celui de tous

[1] Une innovation de ces derniers temps — elle ne nous paraît pas suffisamment justifiée — rejette l'ancienne division de règnes *minéral*,

les animaux qui éprouve le plus impérieusement ce besoin.

C'est ce besoin immodéré de sensations qui a porté l'homme à rechercher mille stimulants dont, sans aucun doute, il pourrait souvent s'abstenir avec avantage pour sa santé et pour la durée de son existence; c'est ce besoin immodéré de sensations qui lui a fait fabriquer ces alcooliques qui usent les organes les plus importants avant le terme fixé pour la durée de la vie; c'est parce qu'il apprécie chez ses semblables ce besoin impérieux de sensations qu'il compose pour le satisfaire ces drames émouvants qui, en montant au dernier degré d'excitation le système nerveux, préparent des désordres incurables du cerveau et du cœur.

En vertu de son organisation, l'homme s'est jeté avec fureur sur tous les stimulants qu'il a pu se procurer; il a fait plus encore: il en a créé que la nature semble s'être refusée à produire; il a recueilli avec avidité toutes les épices des climats ardents, poivre, piment, cannelle, girofle, etc. Les fruits les plus doux, les plus rafraîchissants, les plus propres à tempérer les ardeurs de la constitution et du climat, il les a transformés en corrosives et brûlantes liqueurs.

Mais l'homme n'est pas le seul être du règne animal, qui éprouve pareille appétence. Sans remonter à cette tradition fabuleuse qui nous représente un berger du petit royaume d'Yémen, découvrant le café après avoir vu son troupeau brouter avec avidité la drupe du caféier et revenir avec ardeur à un fruit qui le jetait dans une véritable exaltation, il nous suffit de rappeler que nos mammifères, voisins d'une source d'eau minérale, délaissent pour s'en désaltérer, lorsqu'on ne les surveille pas, l'eau des fleuves qu'ils ont à leur portée; ou bien encore qu'à l'aide du sel commun on parvient, chaque jour, à leur faire user d'aliments qu'ils dédaignaient lorsqu'on n'y avait pas mêlé cet assaisonnement.

végétal et *animal*, établit pour l'homme un règne à part sous le nom de règne *hominal* ou *social*, probablement par le motif que l'homme est à une grande distance des autres animaux et vit en société; mais la distance de l'huître au chien n'est-elle pas plus marquée encore que celle du chien à l'homme? L'instinct de la sociabilité existe-t-il seulement chez celui-ci? Un grand nombre d'autres espèces ne vivent-elles pas en société? Ch. L.

Or, c'est en cherchant à satisfaire ce besoin de sensations que l'homme mit la main sur la plante dont nous nous occupons et en tenta l'épreuve. Le besoin qui le poussa à user de ce produit repoussant n'est donc pas plus *factice* que celui qui le porta à user de l'alcool, que celui qui le précipite vers les drames de nos théâtres. Dans un cas comme dans l'autre, ce sont des sensations qu'il recherche. Vient-il à être privé de liens de famille ou autres causes d'émotions, femme, enfants, spectacles et livres, il trouve dans le tabac un stimulant répondant d'autant mieux à cet impérieux besoin de sensations, que cette substance peut exercer une impression susceptible d'être renouvelée fréquemment et à volonté, avantage que n'ont pas les liqueurs fortes.

Qui s'avisa le premier d'user du tabac? Sans doute le sauvage de l'Amérique, sans idées, sans souvenirs, sans prévoyance, privé des secousses de nos drames, des sensations de notre civilisation, dont la vie coule uniforme et monotone, et qui, sans son *calumet*, ne saurait comment remplir les heures qu'il ne donne pas à sa pâture.

Qui se hâta d'adopter cet usage? Le matelot dans les calmes prolongés sur la surface des mers, le soldat dans les loisirs du bivac; le musulman courbé sous le triple joug du despotisme, du fatalisme, d'une température accablante, et auquel semble interdit tout effort de cerveau. Vinrent ensuite les oisifs de nos cités.

Comment la privation du tabac, ce stimulant qu'on dit *factice* et *hors nature*, peut-elle faire souffrir? Né d'un besoin vague et impérieux de sensations, l'usage du tabac a bientôt été transformé en besoin pour l'organisme, comme le sont beaucoup de stimulants dont l'homme contracte l'habitude et dont il ne peut plus se priver sans inconvénient. Si donc il vient à se trouver tout à coup dans l'impossibilité de donner satisfaction au besoin contracté, il ne tardera pas à éprouver, d'abord et s'il est placé dans certaines circonstances — à bord d'un navire, dans un lieu de détention, etc., — l'ennui et le cortége de maladies qu'il enfante: mauvaises digestions, scorbut, etc., etc.; puis, comme il sera sevré d'une excitation, d'une sécrétion qui, bien qu'artificielle, n'en est pas moins naturalisée avec l'organisme, comme le serait un exutoire ancien — vésicatoire ou cautère — il pourra être

atteint, par le fait seul de cette suppression, d'une affection irritative quelconque sur un point plus ou moins éloigné des parties qu'excitait le tabac.

On peut donc, après cette interprétation, et sans crainte d'être taxé de crédulité, conclure avec quelque fondement que, outre la vertu *désennuyante*, ou mieux, que par sa vertu *désennuyante*, le tabac jouit de la propriété de prévenir des maladies qui font de grands ravages, et qu'il peut puissamment concourir à leur guérison. Et, pour en revenir au mot de Napoléon, l'homme d'État, comme le médecin, a souvent à *désennuyer des fainéants*. «Occupez le temps des Irlandais — dans leur oisiveté » ils se livrent à toutes sortes d'excès et il est impossible d'en » venir à bout, — faites-les marcher beaucoup, donnez-leur » quelques vieux fusils pour la théorie de montage et de démon- » tage. » M. de Lamoricière aurait pu ajouter : « Distribuez-leur » du tabac. »

Nous savons tout aussi bien que ceux qui produisent l'objection, que le tabac n'est pas un stimulant naturel de nos organes ; mais, si le besoin de tabac n'est pas dans la nature humaine, nous venons de montrer comment il y entre, et nous croyons que, dans certaines circonstances, nous pouvons faire pour cette plante ce que nous faisons pour beaucoup d'agents thérapeutiques. N'est-il pas une infinité de ces agents dits *non naturels*, nuisibles par eux-mêmes, — mercure, arsenic, etc.,— dont nous sommes forcés d'user pour remédier à des inconvénients plus graves que ceux qui résultent de leur emploi ?

Le tabac produit-il le cancer des lèvres ? Nous n'avons à contester aucune des observations rapportées sur l'affection des lèvres produite par le tabac ; nous admettons cette affection telle qu'elle est décrite ; nous en admettons la fréquence, nous croyons à la nécessité des moyens qu'a, pour la guérir, mis en usage M. le professeur Bouisson. Le seul point que nous contestions est le nom donné à cette affection. Qu'est-ce en effet qu'un cancer ? Nous l'avons déjà dit dans l'*Indépendance* : c'est une maladie constituée par le développement et l'évolution de tissus sans analogues dans l'économie, c'est presque toujours la manifestation terrible d'un état général. Quels en sont les

caractères? D'avoir une marche progressive, croissante; de ne jamais rétrograder; de transformer, par la plus hideuse des métamorphoses et avant d'en opérer la destruction, la plupart des tissus qui l'avoisinent, en un état analogue à celui dont il est lui-même composé; de s'assimiler ces tissus; de conduire, au milieu d'un cortége de douleurs atroces, ses victimes au tombeau; d'avoir jusqu'ici résisté à tous les efforts de la science médicale; de ne s'être que très-exceptionnellement arrêté devant un effort suprême et inespéré de la nature; enfin, et alors même qu'il a été enlevé en totalité par le fer du chirurgien, de se reproduire par la cause inconnue qui a présidé à sa génération primitive.

Maintenant nous demandons si les maladies décrites par les auteurs qui attribuent au tabac le cancer des lèvres, ont ces effrayants caractères? Non, mille fois non. En veut-on la preuve? La voici donnée avec loyauté par M. Bouisson lui-même. Il suffit, dit le savant professeur, de conseiller aux malades de faire trêve à leurs habitudes, pour voir s'amender ou disparaître... ce que les gargarismes, les révulsifs, les émollients, la cautérisation même, n'avaient pu atténuer. Or, demandons-le encore, quel est le cancer véritable qui cédera à la cessation de quelque habitude que ce soit? Ce mot cancer, pris à la lettre par quelques confrères de la presse, pourrait bien avoir été tracé pour effrayer les fumeurs et les corriger de leur mauvaise habitude, ce qui serait assurément très-louable, mais ce à quoi il n'est pas parvenu. Ce qui tendrait à faire croire à cette intention, c'est que le savant professeur substitue parfois très-volontiers à cette dénomination celle de *tumeur obstinée* ou toute autre.

Non-seulement donc le tabac ne produit pas le cancer, mais jusqu'ici encore on ne connaît aucune substance, même *impondérable*, — nous écrivons ce mot parce qu'on prétend faire jouer un rôle au calorique transmis par les pipes à court tuyau, — qui puisse produire cette terrible maladie. Nous avons vu mourir quelques personnes du cancer récidivé des organes dont il est question; et, circonstance étrange, de nos jours assez rare, nulle d'entre elles n'avait jamais approché de ses lèvres ni cigare ni pipe.

La plupart des personnes qui ont écrit sur le tabac n'en ont

jamais fait usage. C'est pour cela, en grande partie, qu'elles lui ont attribué les effets les plus erronés. Invité dans le sein de l'Académie, à l'occasion d'un procès célèbre, à faire connaître comment chez les individus qui avaient été grands fumeurs, on pourrait, après la mort, déterminer si les traces de nicotine retrouvées dans les organes provenaient d'un acte criminel ou de l'usage de la plante, Orfila, qui d'ordinaire était assez précis, commença sans hésitation, par « diviser les fumeurs en deux classes : ceux qui *avalent* leur salive et ceux qui la *crachent*. » Nous fîmes immédiatement observer au célèbre médecin légiste, que personne n'avale la salive produite par et pendant l'action de fumer; que ceux qui ne crachent pas ne sécrètent pas de salive, parce que les glandes salivaires, habituées à la stimulation, lui sont devenues insensibles. Cette observation fit suspendre la discussion, et de la meilleure grâce le célèbre toxicologiste ne craignit pas d'avouer en riant qu'il manquait encore, sur le sujet, de l'expérience que paraissaient avoir ses collègues. — Orfila n'usait que du tabac à priser. — On peut, par ce seul fait, juger de l'exactitude de ce qui a été écrit sur le tabac. Venons aux effets réels.

Tout le monde sait que, introduit dans les narines à une très-faible quantité, le tabac en poudre excite la membrane pituitaire, produit un éternument plus ou moins violent, plus ou moins répété, à la suite duquel est accrue la sécrétion de cette membrane muqueuse. Mais l'habitude a bientôt annulé ces effets et, après quelque temps, on prise impunément sans éternuer, parce que la sensibilité de la membrane finit par s'émousser.

Que résulte-t-il maintenant de cette habitude? Rien, si elle est modérée. On salit ses mouchoirs et voilà tout,

Mais si, par distraction, lorsqu'on s'occupe d'un travail de cabinet, lorsque les forces cérébrales se trouvent concentrées sur une pensée dominante, on prise avec excès, on finit par éprouver un ébranlement du système nerveux, un tremblement réel, effet commun de toutes les manières d'user du tabac. Si l'on écrit, la main cesse d'être assurée, l'écriture devient irrégulière et illisible. Ce désordre passager du mouvement peut-il amener à la longue, et s'il est répété, une lésion permanente de l'organe

qui préside à la locomotion? On l'a prétendu sans le prouver. Cependant il est juste de dire que, de nos jours, on signale des faits de paralysie générale progressive, qui semblent se multiplier en raison de l'habitude croissante du tabac. Sont-ils dus à cette habitude? Voilà ce qui n'est pas établi. Dans tous les cas, ce serait à l'abus et non à l'usage qu'il faudrait les attribuer; et l'on pourrait citer plus d'un priseur ou fumeur parvenu, avec le libre mouvement de ses membres, aux limites les plus reculées de la vie. Il en est, au reste, ainsi de toutes les jouissances que l'on se procure par irritation; c'est toujours à l'abus et non à l'usage qu'il faut s'en prendre des maux produits.

Un résultat mieux constaté et plus réel de l'habitude de priser, si elle a lieu chez une femme, c'est l'éloignement que celle-ci peut inspirer à son mari.

Quels effets produit le tabac fumé? Chez les personnes qui n'en ont pas encore contracté l'habitude, une abondante salivation promptement suivie de phénomènes analogues à ceux de l'ivresse ou plutôt du *mal de mer :* malaise, tremblement des membres, vertiges, décoloration de la face, sueur froide, impossibilité de se tenir sur ses jambes, anéantissement complet, nausées, vomissements, etc. Après quelques instants de sommeil ou seulement de repos, ces accidents ont disparu. Ils se manifestent chez certaines personnes quelquefois seulement pour avoir fumé trois ou quatre gorgées de tabac. L'habitude en prévient le retour.

Quant à la plupart des maladies, hydropisie, anasarque, consomption, carcinôme de la lèvre inférieure, cancer de l'estomac, etc., dont Percy a accusé l'habitude de fumer, elle en est certainement fort innocente. Cette habitude même est loin de produire, comme il l'avance, la diminution d'appétit. Si l'on a faim et que l'on n'ait rien à manger, on se distrait, en fumant, de l'obsession de ce besoin impérieux, et l'on trompe quelques instants la faim; mais cette sensation ne tarde pas à se manifester de nouveau et l'estomac à exprimer le *déficit* qu'éprouve l'organisme. La déperdition de salive, après le repas, peut certainement faire tort à la promptitude et à la perfection de l'acte digestif, mais seulement chez les personnes qui n'ont pas l'habitude de fumer; car chez les vrais fumeurs on voit rarement

ces *ruisseaux* de salive dont parle Percy, qui, lui aussi, commettait cette erreur reprochée à Orfila, de supposer que si les Orientaux peuvent fumer dix pipes de suite sans s'affaiblir, c'est qu'ils avalent leur salive.

A quoi se réduisent donc les résultats attribués à l'habitude de fumer? A beaucoup moins qu'on ne l'a prétendu.

L'habitude de fumer, de quelque manière que ce soit, noircit les dents. L'usage journalier d'une pipe de terre use un peu, à la longue, celles sur lesquelles appuie le tuyau, les incisives latérales droites supérieures et inférieures. Lorsque ce tuyau trop court permet presque au fourneau de toucher les lèvres, le calorique peut faire fendre l'émail des dents. Joint à l'âcreté du tabac, il produit encore parfois des aphthes passagers.

Ce sont enfin ces deux causes réunies, calorique et causticité du tabac, qui ont pu donner lieu à ces ulcères indurés de mauvaise nature, qu'on a parfois été obligé d'enlever avec l'instrument tranchant, mais qui, le plus ordinairement, cèdent, comme le font les aphthes, à la discontinuation de l'usage de la pipe courte. Les longs tuyaux de jasmin, de lilas, d'érable, dont nous avons fait et vu faire usage en Pologne et en Prusse, l'ouka des Turcs, dans lesquels la fumée parcourt un long trajet et n'arrive à la bouche que peu chargée de calorique et dépouillée de l'huile empyreumatique du tabac, ne produisent jamais aucun de ces effets.

Le cigare, aujourd'hui à la mode, même chez les gens du meilleur ton, en est presque toujours exempt. S'il s'allume facilement, se fume sans efforts d'aspiration, s'il ne laisse pour résidu qu'une cendre blanche argentée, si en un mot il est confectionné avec du tabac d'une qualité supérieure, avec des feuilles fines, souples et bien roulées sur elles-mêmes, il est exempt, au moins pour le fumeur, des inconvénients énoncés. Il noircit encore les dents, c'est vrai; mais il ne les use point. Quant au mauvais cigare, comme on est averti, dès les premières gorgées qu'on aspire, des résultats qu'il peut produire, on les prévient en discontinuant de le fumer.

Diminutif du cigare, pour les personnes qui ne peuvent le supporter, la *cigarette*, dont la mode vient d'Espagne, consiste, comme on sait, en une traînée de tabac renfermé dans un petit

rouleau de papier sans colle, ou de papier de maïs, ou encore dans ce papier nouvellement introduit dans le commerce et qui est fabriqué avec la feuille même du tabac. C'est la plus douce et la plus innocente manière de fumer; c'est celle qu'adoptent les femmes.

L'habitude de *chiquer* a été aussi très-vivement stigmatisée. « Ce mode d'emploi, disent Merat et Delens, qui consiste à mâ- » cher du tabac en feuilles, ne se rencontre absolument que » dans les sujets les plus abrutis. » (*Dict. de mat. méd*). Ce passage offre encore la preuve de ce que nous disions ci-dessus: que la plupart de ceux qui ont écrit sur le tabac sont étrangers à ses effets et souvent même à la manière dont on use de cette substance. Ainsi, le tabac destiné à être chiqué n'est point en feuilles, mais en corde et même en ficelle (*bitord*); d'ordinaire on ne le mâche point, mais on le dépose dans le fond de la bouche, où une succion extrêmement faible ou le seul effet du séjour suffit à faire éprouver à la muqueuse buccale et aux glandes salivaires la stimulation que l'on recherche. Quant au prétendu *abrutissement* qu'on rencontrerait chez les sujets qui ont l'habitude de chiquer, si parfois il existe, certes il tient à toute autre cause; car, chiqué ou fumé, le tabac n'enivre que ceux qui en font usage pour la première fois. Mais les personnes qui chiquent d'habitude ne sont pas plus abruties que les fumeurs et les priseurs. Comment les auteurs précités n'ont-ils pas compris que la préférence donnée, en certaines circonstances, au mode dont on use du tabac, tient à des exigences et à des motifs tout spéciaux? Comment ont-ils pu ignorer que les officiers de marine, qui, pour l'instruction, la tenue, les bonnes manières, ne le cèdent bien certainement en rien aux officiers de terre, doivent avoir un motif pour donner la préférence à l'un sur l'autre mode d'user du tabac? Ce motif, un ancien chirurgien de la marine l'expose en ces termes :

« Cette prédilection, dit M. le professeur Forget, tire son principe : 1° de la facilité qu'elle donne de pouvoir vaquer à toutes les occupations sans interrompre l'acte sensuel; 2° de sa commodité, exempte qu'elle est d'attirail; 3° de la facilité avec laquelle on la dissimule, n'altérant que l'haleine et même très-

légèrement, lorsqu'on n'en abuse pas. — Nous avons vu des officiers chiquer en plein bal sans que personne s'en aperçût ; — 4° enfin de son innocuité, n'exposant pas aux accidents d'incendie, comme la pipe, qui, de plus, est fragile, difficile par conséquent à remplacer dans beaucoup de cas, et avec laquelle il n'est pas permis de paraître sur le gaillard d'arrière, ou de pénétrer dans l'intérieur du vaisseau. » (*Médecine navale.*)

Si l'excrétion de salive que détermine l'emploi du tabac chiqué, chez ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude, est mêlée au jus du tabac, ce qui n'a pas lieu lorsqu'on fume, par compensation il suffit, lorsqu'on a chiqué, de se rincer la bouche avec un peu d'eau fraîche aromatisée pour faire disparaître toute trace d'odeur, et l'on sait qu'il est loin d'en être ainsi lorsqu'on a fait usage de la pipe ou du cigare dont la fumée imprègne les habits et laisse si longtemps dans la bouche une détestable saveur.

Dans l'examen que nous venons de faire des effets attribués au tabac, nous regretterions vivement qu'on trouvât encouragement ou excuse à une mauvaise habitude, surtout chez les femmes, parmi lesquelles elle commence malheureusement à se répandre; mais, ici, comme en toutes choses, nous croyons la vérité plus utile que l'exagération. Lorsque la drogue dite *Leroy* fut mise en vogue, si les médecins se fussent bornés à dire : « Cette drogue prétendue merveilleuse n'est qu'un purgatif énergique, composé de substances bien connues et fort anciennement employées ; elle est nuisible et peut devenir mortelle lorsque l'intestin et le foie sont malades ; elle peut être fort utile lorsque la tête, les yeux, etc., sont le siége exclusif du mal » ; si, disons-nous, on se fût exprimé ainsi, le public eût su à quoi s'en tenir. Au lieu de cela, qu'a-t-on fait ? On a représenté la drogue comme un poison mortel. Qu'est-il résulté de cet hyperbolique dénigrement ? Les malades qui se sont risqués à employer la drogue contre des affections rebelles qui n'avaient pas leur siége dans les organes digestifs, s'en sont trouvés soulagés ou guéris. L'emploi du médicament s'est généralisé. On en a usé sans distinction des cas où en peut exister l'indication ; on en a usé dans ceux où il était dangereux. Alors il a produit une mortalité effrayante.

Finissons. Après les inconvénients énoncés ci-dessus, le dommage le plus incontesté de l'habitude du tabac est de contribuer à l'impôt des cent quatre-vingt-trois millions que va rapporter au fisc le monopole de cette plante.

M. Henri Rivière a publié, dans la *Revue contemporaine,* l'intéressant article que voici, se rapportant aux Excitants.

LES VISIONS DU LIEUTENANT FÉRAUD.

Un jour que je parlais des effets singuliers que certaines substances peuvent produire sur le cerveau, voici ce que le lieutenant Féraud nous raconta :

« J'avais reçu l'ordre de me rendre de Toulon à Brest. En arrivant à Paris, je fus pris à la face de douleurs névralgiques si fortes qu'il me fut impossible de continuer ma route. Comme je n'étais pas assez riche pour me faire traiter dans un hôtel, je sollicitai et j'obtins d'être admis à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce. J'y entrai à la fin d'une froide journée de novembre, vers cinq ou six heures du soir. Je fus conduit dans la salle numéro un, au lit qui portait le numéro six, et je me couchai aussitôt.

Décidément c'est un triste séjour qu'un hôpital. Je me rappelle qu'à deux ou trois lits de distance de celui que j'occupais, le docteur Larrey et plusieurs médecins étaient debout auprès d'un officier qu'on venait de se décider à amputer d'une jambe. Le blessé avait pu suivre toutes les phases de la discussion. Il était cependant calme et résolu. Quatre infirmiers le posèrent sur une civière pour le transporter dans la salle des opérations. Le lugubre cortége passa devant moi, et je songeai involontairement

à ces accusés auxquels on faisait autrefois subir la torture. J'entrevis l'horrible arsenal des coins et des marteaux, des chevalets et des tenailles, et mon imagination se plut à mesurer le temps. Je calculai de la sorte l'instant où le patient devait être étendu sur le matelas de cuir, celui où la scie devait attaquer l'os, et je crus entendre un grand cri d'agonie. Peut-être l'entendis-je en réalité. Au bout d'une demi-heure, en effet, l'officier revint, mais cette fois le drap qui lui couvrait la moitié du corps était taché de sang. Sa tête énergique et fière se renversait en arrière. Il avait les yeux à demi fermés et les lèvres entr'ouvertes. D'ailleurs sa pâleur était livide. Après l'avoir accommodé dans son lit, les médecins et les infirmiers se retirèrent.

Nous étions à peu près cinq ou six malades placés assez loin les uns des autres. La salle numéro un, qui peut contenir une trentaine de lits et a la forme d'un long rectangle, n'était éclairée à ses extrémités que par deux lampes veilleuses descendant du plafond. Il y régnait un profond silence, que troublaient seulement de temps en temps les plaintes étouffées de l'un de nous. En ce moment, l'horloge du Val-de-Grâce sonna huit heures. Je ne pus m'empêcher de sourire avec amertume. Pouvais-je me douter que j'étais à Paris, dans la ville du luxe et des plaisirs ? On avait mis sur la tablette de mon lit une potion que je devais prendre dans la soirée. Je la bus et fermai les yeux. Je ne sais trop si je m'endormis, mais voici ce que je rêvai ou plutôt ce que je vis :

Je me trouvai au milieu d'une grande forêt dont les arbres étaient couverts de neige. La nuit était claire quoique sans lune. Autour d'une petite clairière ou pour mieux dire d'une mare complétement gelée, je distinguai vingt loups rangés en cercle. Tous étaient affreusement maigres et efflanqués ; leurs yeux brillaient comme des charbons ardents. Ces bêtes paraissaient tenir conseil. Un vieux loup, presque blanc, deux fois plus grand que les autres, assis sur une éminence du terrain, présidait l'assemblée.

« Mes frères, dit-il, il faut prendre un parti. Il y a trois jours que nous n'avons mangé. Les bergeries sont bien gardées, et le grand louvetier de la province doit faire une battue demain. »

Un long gémissement de ses auditeurs l'interrompit. Quant à

moi, je frissonnai de tous mes membres. Si les loups affamés m'apercevaient, il était certain qu'ils allaient me dévorer. Mais, en regardant machinalement le miroir de glace qui était à mes pieds, je vis que j'avais perdu la forme humaine et que j'étais changé en loup. C'était bien moi cependant, car je reconnaissais mes yeux. Cette métamorphose me frappa de stupeur, mais me rassura, et j'écoutai le président qui poursuivait :

« A tout prix, mes frères, il faut réparer nos forces pour lutter contre nos ennemis. Je sais, à une lieue d'ici, une étable isolée où sont renfermés plusieurs taureaux. Il n'y a avec eux qu'un pâtre et quelques chiens. Nous aurons, il est vrai, à livrer combat, mais nous serons vainqueurs et nous pourrons du moins apaiser notre faim. Voulez-vous attaquer l'étable ? »

Nous fûmes tous saisis d'une humeur belliqueuse. Nous nous levâmes, nous fîmes claquer nos mâchoires en passant notre langue rouge sur nos crocs aigus, et nous poussâmes un hurlement de guerre.

« En route donc ! » s'écria le vieux loup.

Les sinistres maraudeurs sortirent du bois et s'élancèrent en colonne serrée du côté de l'étable. Chacun retenait son souffle, et la neige étouffait le bruit de la course effrénée. Nous allions si vite que le terrain semblait fuir sous nos pas. Toutefois, nous n'avancions point. Nous traversions l'une après l'autre de longues steppes stériles qui se succédaient à l'infini, et où, si loin que s'étendît le regard, ne se montrait aucun vestige d'habitation. De noirs sapins se détachaient seuls sur l'éclatante blancheur du sol. Parfois aussi, quelques loups errant à l'aventure se joignaient à notre troupe, qui se grossissait de ces nouveaux auxiliaires et continuait à se précipiter comme une avalanche. Tout à coup, et comme si elle fût sortie de terre, l'étable se dressa devant nous. Nous bondîmes sur le toit de chaume, qui s'effondra sous notre poids, et nous réveillâmes par de cruelles morsures les taureaux et les chiens. Le combat commença. Les chiens et les loups, le poil hérissé, l'œil injecté de sang, la lèvre retroussée, les crocs en avant, se sautèrent à la gorge et se déchirèrent de leurs ongles. Les aboiements désespérés des uns répondaient aux sauvages hurlements des autres. Tous roulaient pêle-mêle dans les jambes des taureaux qui trébuchaient, ten-

daient le cou, ouvraient leurs gros yeux mornes et n'éprouvaient d'abord qu'un étonnement stupide. Ils essayaient de secouer de leur échine les loups qui s'y cramponnaient et les mordaient à la nuque. Bientôt la douleur les rendit furieux. Les narines dilatées, avec de sourds beuglements, ils baissaient la tête, balayant horizontalement le plancher, éventraient de leurs cornes quelque loup ou quelque chien, et en jetaient dans l'air le cadavre pantelant. A la longue pourtant, leur vigueur s'en allait par mille blessures. Alors, ils battaient de leurs quatre pieds le pavé de l'étable, et s'affaissaient comme de lourdes masses avec un mugissement plaintif. Dès qu'ils étaient tombés, les loups fouillaient dans leurs flancs à pleine gueule. Quand les chiens et les taureaux furent morts, les loups s'enivrèrent à la curée, et l'on n'entendit plus que le bruit de leurs mâchoires qui trituraient les chairs et broyaient les os.

Tant que le combat avait duré, j'étais resté accroupi sur le dos d'un taureau, mais sans lui faire aucun mal. De là, comme d'un observatoire, j'avais dominé les horreurs de la lutte. Lorsqu'elle fut terminée, je sortis de l'étable et je vaguai au hasard dans la campagne. Malgré le souvenir du spectacle auquel je venais d'assister, je me sentais léger, dispos et d'une humeur folâtre. Aussi, je marchais le nez au vent en chantonnant des motifs d'opéra-comique. Je me retrouvai bientôt sur la lisière de la forêt d'où nous étions partis, mais elle m'apparut cette fois dans toute la splendeur d'une belle nuit d'été. La lune, dont les rayons filtraient à travers les arbres, l'inondait de molles clartés. De douces brises l'agitaient Ce n'était plus une forêt, c'était un parc. Le sable des allées était fin et ratissé, et j'avais devant moi un joli château bâti en briques, orné de tourelles et de clochetons. Je me dirigeais de ce côté, lorsque je fus arrêté à l'improviste par un large fossé.

« Tiens, m'écriai-je en riant, un saut-de-loup ! » Et je le franchis d'un bond.

J'entrai dans le château par une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée. Les murs de la grande salle où je pénétrai étaient couverts de panoplies et de trophées de chasse. Il y avait en quantité de grands bois de cerfs, des hures de sangliers, des têtes de loups et de renards.

« Je suis sans doute, pensai-je, dans la demeure du grand louvetier. Il doit y avoir ici une louvetière ; il n'y a pas de château sans châtelaine. »

Ce fut véritablement à pas de loup que je montai l'escalier. Au premier étage, je poussai successivement plusieurs portes, qui s'ouvrirent sans bruit, et j'arrivai à la fin dans une chambre parfumée, mystérieusement éclairée par une lampe d'albâtre. C'était là que dormait la femme du grand louvetier. Je jetai autour de moi de joyeux et curieux regards. Les murs étaient tendus de satin jaune bordé de larges fleurs, toutes chimériques. Les meubles de style Louis XV, à pieds contournés, étaient ornés de marqueteries représentant des instruments de musique, des fruits et des feuillages. Sur la cheminée, un éléphant vert supportait une large cassolette de vermeil où brûlaient des pastilles de Téhéran. Les vêtements de la dame gisaient épars sur le tapis. La robe, en s'affaissant sur elle-même, avait gardé des plis voluptueux. Les bas de soie s'enroulaient encore aux bâtons de la chaise sur laquelle leur maîtresse s'était assise pour se déchausser, et près d'eux se cambraient, tout orgueilleuses de leur petitesse, de mutines pantoufles mauresques. Quant à la dame, elle dormait d'un calme sommeil, dans un lit à colonnes, auquel on n'arrivait qu'en gravissant les quatre marches d'un escabeau en bois doré. Elle était admirablement brune et blanche. Ses cheveux, relevés sur son front en opulentes torsades, la couronnaient d'un diadème ; ses épaules rondes étincelaient ; sa poitrine, délicatement bombée, se soulevait d'un mouvement égal. Ses bras nus, terminés par de ravissantes mains à fossettes, s'étendaient nonchalamment en dehors du lit. Jamais de ma vie aucun visage de femme n'avait produit sur moi une plus puissante et plus étrange impression. C'était la royauté féminine dans ce qu'elle a de plus imposant et cependant de plus gracieux. Certes, si elle se fût vue ainsi surprise dans son sommeil, ses yeux, qu'elle tenait fermés, auraient lancé des flammes, et ses narines roses se seraient gonflées de colère. Et pourtant, les désirs naissaient sur ses lèvres et voltigeaient autour de son corps, dont un drap de fine batiste voilait, sans les cacher, les purs et suaves contours. Afin de la mieux voir, je m'étais assis sur la plus haute marche de l'escabeau ; j'avais les plus folles aspirations de

tendresse, et je songeais au bonheur profond que je ressentirais à emporter une pareille femme dans quelque retraite inaccessible, où elle serait à jamais séparée du monde et n'appartiendrait qu'à moi. Je m'imaginais qu'à force d'amour je me ferais aimer d'elle. C'est ainsi qu'en face de cette princesse au bois dormant, je recommençais, à mon insu, le conte de la Belle et la Bête. Malheureusement, j'avais oublié que j'étais la bête. Une grande glace, placée au fond du lit, et dans laquelle je ne cherchais certes pas mon image, vint me le rappeler. J'étais un loup, un vrai loup, dont la toilette même avait été fort dérangée par ma nuit de course et de bataille, et je n'avais conservé d'humain que les yeux. Je fus pris d'une rage froide et d'un irrésistible mouvement de fureur. Je mordis à la main la femme du grand louvetier, et, pendant qu'elle s'éveillait en jetant un cri d'épouvante et de douleur, je m'enfuis par la fenêtre.

Toute vision disparut alors, et je crois que je m'endormis réellement. Le lendemain je racontai au médecin de la salle, au moment de la visite, ce qui m'était arrivé pendant la nuit. L'impression que la belle dame avait produite sur moi était si vive encore que je terminai en disant :

« Je suis sûr que, si je la rencontrais, je la reconnaîtrais entre mille autres femmes.

— Oh ! oh ! fit le docteur après m'avoir écouté, donnez-moi donc la feuille du numéro six. »

L'interne la lui présenta.

« Monsieur, dit-il sévèrement à l'interne, après avoir lu, tâchez une autre fois de ne pas vous tromper en écrivant les prescriptions que je vous dicte. Quant à vous, cher monsieur, ajouta-t-il en se retournant vers moi, vous avez pris un peu trop de belladone, voilà tout. Mais je ne crois pas que vous en soyez fâché. »

Quand le lieutenant Féraud eut fini de parler, il y eut parmi nous un instant de silence.

« Vous doutez ? nous demanda-t-il.

— Je ne doute pas de la sincérité de votre récit, répondit un jeune poëte qui se trouvait là, mais je crois que l'influence de votre imagination a été plus grande que celle de la belladone sur la vision que vous avez eue.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je vais essayer de vous convaincre. »

Il alla à son secrétaire et en rapporta un coffret de Boule qu'il ouvrit devant nous. Il y avait dans ce coffret plusieurs flacons contenant des poudres ou des liquides de différentes couleurs.

« Voilà, dit-il, mon existence artificielle de rêves, d'apparitions et d'extases. C'est celle-là qui me console de la vie réelle, car je m'ennuie parfois, je vous l'avoue, de n'être encore que lieutenant d'infanterie de marine à quarante ans sonnés. Maintenant, monsieur Denon, dit-il en s'adressant au jeune poëte, vous devez avoir quelque ouvrage en train.

— Oui, j'ai un drame en cinq actes et en vers : *Caracciolo*.

— Et à quel endroit en êtes-vous ?

— Je n'en suis encore qu'au premier acte, aux portraits du roi de Naples et de la reine Caroline.

— Vous ne les avez pas écrits ?

— Non.

— Hé bien, vous allez les écrire.

— En vers ?

— Sans doute, et je ne pense pas que ces vers-là soient inférieurs aux autres. »

Nous fûmes tentés de nous récrier.

« Seulement, continua le lieutenant Féraud, comme vous aurez probablement tout d'abord quelque chose des saintes fureurs de la pythonisse sur son trépied, vous me permettrez de vous attacher. »

Il se servit de son ceinturon de sabre pour lier Denon au dossier de son fauteuil.

« A présent tirez la langue. »

Il prit dans un flacon une pincée de poudre brune, et la mit sur la langue de Denon.

« Avalez, lui dit-il, et attendons. »

Nous n'attendîmes pas longtemps. Au bout d'un quart d'heure à peine, Denon se mit à trembler; son front se couvrit de sueur, ses yeux s'égarèrent, ses traits devinrent menaçants.

« Vous êtes tous des lâches, nous dit-il. Vous me frappez parce que je suis sans défense, parce que vous savez que je

ne puis vous rendre les coups que vous me portez. Mais, patience, murmura-t-il avec une méchanceté sournoise, l'instant de la vengeance arrivera. Je vous surprendrai au détour d'une rue ou au coin d'un bois et je vous tuerai à coups de poignard dans le dos. »

Après quelques efforts inutiles pour rompre ses liens, il se calma assez vite. De sombre qu'il était, son visage s'éclaira par degrés et peignit bientôt une vive extase. Il releva le front, jeta par un geste inspiré ses cheveux en arrière, puis laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

« Oh! c'est bien cela, dit-il. Voici lady Hamilton et sir William qui causent ensemble. Je les entends distinctement, mais comme ils vont vite. Oh! je ne veux pas perdre un mot de ce qu'ils disent. Qu'on me donne une plume, de l'encre! »

Le lieutenant Féraud roula vers lui une table où il y avait ce qu'il faut pour écrire. Alors d'une main emportée par la fièvre, Denon traça les vers suivants :

LADY HAMILTON.

Alors dans notre vie
Il ne vous reste rien?

SIR WILLIAM.

Oh! pardon, s'il vous plait.
Il me reste de voir le monde comme il est.
J'aime dans l'homme, acteur de ce spectacle étrange,
Le bien comme le mal, l'or ainsi que la fange.
Pourvu qu'il soit frappé d'originalité,
Chaque type ici-bas a pour moi sa beauté.
J'aime le profil fin comme un camée antique
D'un prince, d'un prélat, d'un adroit politique,
Ou, taillés dans un bloc d'audace et de terreur,
Les traits d'un grand tribun ou d'un soldat vainqueur.

LADY HAMILTON.

Et cela vous suffit?

SIR WILLIAM.

Oui, je vis en artiste.
Ce spectacle parfois ou m'égaye ou m'attriste,

M'intéresse toujours.— Tenez, voyez le roi :
Pour le moindre danger il est rempli d'effroi;
C'est un cœur soupçonneux, à l'amitié fatale;
Au moment qu'il trahit, il tend sa main royale:
C'est un lâche égoïste, il est fourbe, impudent.
Tout le monde le sait — On l'aime cependant.
La populace en fait ses plus chères délices;
Elle retrouve en lui ses instincts et ses vices,
Ses penchants vils et bas, et, se reconnaissant
Dans ce bouffon cruel, perfide et menaçant,
Sceptique et paresseux, moins roi que lazzarone,
Elle fait presque un dieu de son « bon roi Nasone. »

LADY HAMILTON, *avec amertume.*

Et le laisse chasser sans lui porter secours.

SIR WILLIAM, *avec ironie.*

Le dévoûment se fait plus rare tous les jours.
Pauvre roi!

LADY HAMILTON.

Mais la reine?

SIR VILLIAM

Ah! oui, votre héroïne!
Les fureurs de Néron, le sang de Messaline,
Folle jusqu'au délire, impuissante à la fois,
— De ces reines qui font décapiter les rois, —
De l'orgueil et des sens, point de cœur et point d'âme,
C'est la fatalité sous les traits d'une femme.

LADY HAMILTON.

Vous êtes bien sévère.

SIR WILLIAM.

Oh! je fais des portraits
Et... non... de la critique.

Après avoir écrit avec hésitation ces deux dernières lignes, Denon s'arrêta, posa la plume sur la table et nous regarda.

« Où suis-je ? balbutia-t-il.

— Sur terre, mon cher poëte, lui répondit le lieutenant Fé-

raud ; mais vous avez écrit les portraits du Roi de Naples et de la reine Caroline. Vous pouvez les lire, ils sont là devant vous. »

Denon prit la feuille et la lut avec étonnement.

« Ah ! dit-il avec une sorte de regret, pourquoi n'ai-je pu continuer ?

— Parce que l'effet de la substance que je vous avais donnée s'était épuisé et que votre intelligence a repris ses droits. Quelque habile ouvrier que soit le cerveau, l'intelligence ne le laisse agir en dehors d'elle que lorsqu'elle ne peut faire autrement. Dans ce cas même, il n'a fait qu'exécuter, sous l'influence d'un excitant physique, la tâche qu'elle lui avait préparée, car déjà sans doute elle avait entrevu de quelle façon elle dépeindrait le caractère du Roi et celui de la Reine. Le cerveau habitué à servir sous ses ordres, n'a fourni que la forme, l'expression et les couleurs. »

En ce moment, un ancien élève de l'École Normale, devenu professeur de philosophie, interrompit le lieutenant Féraud :

« Vous ne vous apercevez point, cher ami, lui dit-il, que vous concluez précisément contre ce que vous vouliez prouver. Où est l'influence de la drogue que vous avez fait prendre à Denon, si le cerveau n'a pas cessé d'obéir à l'intelligence ?

— Elle existe, répondit le lieutenant, en ce qu'il a obéi à l'intelligence, mais à l'insu de cette dernière. Il n'a travaillé, il est vrai, qu'en vertu d'indications qu'elle lui avait données ; mais, la limite de ces indications une fois dépassée, il fût tombé dans le désordre et l'incohérence. En un mot, l'effet de l'amanite, car c'est là la substance que j'ai administrée à M. Denon, a été de surexciter le cerveau sans que l'intelligence eût conscience du travail qui s'accomplissait et pût le contrôler aucunement. Et la preuve, c'est que notre poëte n'a conservé nul souvenir de ce qu'il avait écrit. — Voulez-vous à votre tour que je vous prenne pour le sujet d'une expérience ?

— Volontiers.

— En votre qualité de philosophe, vous ne devez pas être superstitieux ?

— Je ne crois pas l'être non plus.

— Eh bien, vous allez probablement le devenir.

— Sans que je puisse le constater alors ? si je ne dois, comme

Denon, garder aucun souvenir de ce qui se sera passé en moi.

— Vous en garderez au contraire le plus complet souvenir, car ce n'est pas la même substance que je vais vous faire prendre, et vous analyserez parfaitement vos sensations. Votre intelligence ne pourra nullement intervenir dans les phénomènes dont votre cerveau sera le théâtre, mais elle y assistera en spectatrice et n'en laissera échapper aucun. »

De même qu'il avait fait pour Denon, le lieutenant Férand mit une pincée de poudre jaunâtre sur la langue de Larive. — C'est ainsi que s'appelait le professeur.

« Ah! dit celui-ci au bout de quelques minutes à peine, quelle sensation profondément mystérieuse! Il me semble que je ne comprends, que je ne conçois, que je ne distingue plus rien avec mon cerveau de la manière ordinaire. Le siége de mes sentiments et de mes sensations est dans mon estomac. C'est par là que je vois, que j'entends, que je vis. »

Il devint fort triste. Toute sa physionomie exprima un profond abattement et ce fut d'une voix lamentable qu'il reprit :

« Quel bien périssable que la vie! C'est en vain que nous essayons de lutter contre ses déceptions et ses chagrins. Toute créature est mise ici-bas pour pleurer et pour souffrir. L'espérance n'existe que pour nous tromper. Elle nous prend par la main, nous montre des bonheurs qui reculent sans cesse devant nous et ne nous conduit qu'à de nouvelles angoisses. Ah! que cette raison dont nous sommes si fiers est peu de chose et quel détestable usage nous en faisons! C'est elle qui nous apprend à douter, à discuter en insensés avec le Très-Haut, lorsque nous devrions nous rappeler sans cesse cette parole de l'Évangile : — *Pulvis es et in pulverem reverteris.* — Le ver du tombeau, c'est la seule philosophie vraie. Mais Dieu s'irrite; il me punit par le spectacle anticipé de ses vengeances. Il y a tout autour de moi des flammes qui sortent de terre, des globes de feu qui voltigent à mes côtés. Ils me percent de leur pointe acérée comme le fer d'une lance, et la blessure se fraye un passage à travers mes chairs et me brûle la moelle des os. O mon Dieu! pourquoi m'ouvrez-vous votre enfer? Voici les satans qui viennent. Ces archanges déchus ont dû souffrir comme nous. Ils ont un sourire d'une implacable tristesse. Ils se drapent tout entiers de leurs

ailes noires. Il leur suffit de leur regard pour me pousser vers les portes du gouffre. Je ne veux pas entrer, je ne veux pas perdre toute espérance. Je prierai, mon Dieu! je prierai jusqu'à la fin de mes jours! N'écrasez pas votre misérable créature avant qu'elle ait eu le temps de se repentir. Grâce! grâce! »

Il se releva et sembla vouloir éviter de ses deux mains étendues les êtres imaginaires qui l'obsédaient.

« Ah! tu n'étais pas convaincu! murmura le lieutenant Féraud. Mais je le suis, moi. J'ai expérimenté toutes les horreurs, toutes les délices de ces visions qui s'emparent du cerveau lorsque l'intelligence ne le gouverne plus. N'ayez pas peur, messieurs, fit-il en se retournant vers nous, la crise va bientôt finir. »

Larive, en effet, reprit peu à peu son visage ordinaire; seulement il resta très-pâle.

« Vous vous souvenez! lui demanda Féraud.

— Oui, j'ai eu d'épouvantables terreurs, un découragement sans limites que toute ma force et toute ma volonté étaient impuissants à maîtriser. Je voyais, je sentais, je ne pouvais m'arracher à cet affreux rêve. Vous m'avez envoyé au sabbat, continua-t-il en essayant de sourire.

— Je vous ai envoyé à un sabbat tel qu'un homme de votre intelligence et de votre éducation peut le comprendre.

— Il y a donc plusieurs sortes de sabbats? demandai-je.

— Il y en a autant qu'il y a de religions, et autant encore qu'il y a de façons de comprendre la religion dans laquelle on a été élevé. Mais celui de tous sur lequel on a le plus de données, c'est le sabbat du moyen âge. C'est à celui-là que les magiciens envoyaient les hommes crédules qui les consultaient alors, et que les sorcières de nos campagnes envoient encore aujourd'hui les paysans par un moyen analogue à celui dont je viens de me servir avec M. Larive. Je ne répondrais pas que ce fût précisément de l'aconit-napel, mais ce devait être quelque substance semblable employée en breuvage ou en frictions.

— Et qu'y voyait-on? demanda Denon.

— Oh! des choses très-vulgaires et très-banales, mais qui n'en étaient pas moins d'un aspect saisissant pour des imaginations naïves. Il y a une gravure du dix-huitième siècle, qui me plaît beaucoup, et qui représente le départ d'une jeune fille pour le

sabbat. La scène se passe dans le laboratoire d'une sorcière. Ce ne sont partout que hiboux empaillés avec des yeux de verre et les ailes éployées, alambics et cornues, livres cabalistiques et têtes de morts. La jeune fille entièrement nue et vue de dos est à cheval sur un balai et en face de la cheminée par laquelle elle doit s'élever dans les airs. Au feu de cette cheminée chauffe dans une marmite la préparation magique. La vieille y a trempé ses mains et se dispose à oindre les poignets et les reins de la jeune fille. Un chat, gravement assis, aux yeux ronds d'un vert clair, surveille avec intérêt l'opération. C'était là l'initiation, plus poétique sans doute que dans la réalité, car la fantaisie du peintre avait le droit, dont elle a usé, de la rendre attrayante par l'heureuse antithèse de la vieillesse décrépite et de la beauté dans sa fleur. Ce qui se passait ensuite, les récits et les procédures du temps nous l'apprennent. Quand la friction était suffisante, il semblait qu'on s'envolât jusqu'au dessus du lieu où se tenait le sabbat. C'était généralement dans une clairière, au milieu d'un bois ou dans quelque site sauvage de la campagne. Alors on redescendait et on prenait terre. Quelques-uns apercevaient, au centre du cercle formé par les assistants, une cruche de grès d'où Satan sortait sous la forme d'un bouc qui atteignait immédiatement des dimensions colossales. A la fin de la cérémonie ce bouc revenait à ses proportions ordinaires, s'amoindrissait encore et se réintégrait dans sa cruche. D'autres disaient qu'ils l'avaient vu pareil à un tronc d'arbre, avec un visage de ténèbres, n'ayant ni bras, ni pieds et assis sur un trône. A d'autres encore il apparaissait sous la forme d'un homme noir, grand et fort, ayant des cornes, mais dont les contours étaient plus ou moins arrêtés. Il y en avait qui le voyaient avec deux visages, l'un à la place habituelle, l'autre à cet endroit dont on se sert plus communément pour s'asseoir. De l'avis de plusieurs, son second visage se trouvait derrière la tête. Dans diverses circonstances il prenait la forme d'un chien, d'un loup, d'une souris, d'un rat, d'un chat noir ou d'un bœuf, et le trône sur lequel il daignait siéger était d'or et richement orné. Vous le voyez, Satan ne leur apparaissait guère que sous la forme que l'Écriture lui donne ou sous celle que la superstition lui assigne. S'il pouvait se trouver un homme qui n'eût l'idée d'aucune religion, cet homme, mené

au sabbat, n'apercevrait, en dépit de toute friction et de tout breuvage, le diable sous aucune forme, ou plutôt, puisque nous avons inné en nous cet instinct qui nous fait croire à l'existence de la divinité, il verrait sinon le diable, du moins Dieu sous une forme assurément fort intéressante, car elle serait tout à fait neuve.

— Et moi, demandai-je au lieutenant Féraud, n'avez-vous pas, comme à ces messieurs, quelque drogue à me donner?

— Ma foi non, me répondit-il; je voudrais en avoir quelqu'une innocente comme le *laurier* ou l'*agnus castus*, qui ferait de vous un poëte pendant quelques minutes; mais je n'ai plus que ces deux derniers flacons.

— Eh bien?

— Je ne veux point essayer sur vous les substances qu'ils contiennent. Les effets en varient à l'infini, selon les tempéraments, et il est impossible de régler la durée ou le genre des phénomènes qui se produisent. L'intelligence les contemple mais ne peut en rien les diriger ou les prévoir. Le résultat est presque toujours complétement opposé à ce qu'elle désire avec le plus de force. Les crises en sont dangereuses et touchent à la folie.

— Comment appelez-vous ce que renferment ces flacons?

— Dans celui-ci, reprit le lieutenant Féraud, il y a de l'oxyde nitreux. On l'appelle aussi gaz hilariant. Mais l'étiquette ne signifie rien. On donne souvent des noms plaisants à ce qu'il y a de plus terrible ici-bas. L'intelligence a, pour transmettre au corps et au monde extérieur ses sentiments, ses passions et ses pensées, un admirable instrument — le cerveau. Toute manifestation de la vie de l'intelligence se traduit par une vibration de cet instrument. Eh bien, le gaz hilariant s'empare si complétement du cerveau qu'il le soustrait à l'action de l'intelligence. Elle en est réduite à voir un agent physique prendre sa place et jouer son rôle, et, sans cesser d'être, elle ne peut que planer au-dessus de ce cerveau et de ce corps, dont elle est isolée, et observer ce qui s'y passe. Le cerveau, dans ce cas, peut se comparer à une harpe qu'on enlèverait à l'artiste qui s'en sert d'habitude, à laquelle des mains ignorantes ou brutales feraient rendre des sons incohérents et douloureux, ou que parfois aussi les brises du

soir feraient vibrer d'une façon merveilleuse et divine. L'artiste n'est plus qu'un auditeur indigné, ou attendri, ou ravi en extase.»

Le lieutenant Féraud s'interrompit un instant, mais aucun de nous ne prit la parole.

« L'oxyde nitreux, continua-t-il, met en émoi toutes les parties du cerveau. Il va de l'une à l'autre avec une extrême rapidité, et, semblable à Vaucanson, dont l'automate s'acquittait des fonctions animales de la vie humaine, il force le cerveau à accomplir, en les parodiant, les actes de l'intelligence. Tantôt il surexcite cet organe particulier qui, obéissant à nos craintes religieuses, évoque les spectres, les fantômes et les chimères. Et, comme je le disais il y a peu d'instants, les ministres des vengeances célestes ne se montreront pas sous la même forme à l'adorateur de Bouddha qu'à celui du Christ. Il chatouillera ces parties de notre cerveau qui traduisent au dehors notre espérance et notre joie, et ce seront alors, chez l'homme ordinairement le plus triste, d'extravagantes manifestations de plaisir. Si c'est au cervelet et aux ganglions rachidiens que s'adresse ce capricieux agent, d'incroyables efforts musculaires se produiront. S'il sollicite les organes qui sont les interprètes de nos facultés aimantes, nous nous répandrons en effusions de tendresse. Tel homme sous l'influence du gaz hilariant sentira s'éveiller ses instincts de combat et de destruction, et frappera de ses poings tout ce qui se trouvera à sa portée, les arbres, les murs, et lui-même. Tel autre aura de bienheureuses visions et conversera avec les esprits. C'est alors le penchant au merveilleux qui se développe. Parfois le gaz hilariant mérite bien son nom quand il irrite les fibres qui correspondent à la haute opinion que l'homme a de lui-même. La risible victime se pavanera dans son orgueil et prendra des airs de profond dédain pour ceux qui l'entourent. Le savant proclamera avec une conviction absolue et d'un ton prophétique que l'univers ne se compose que d'impressions, d'idées, de plaisirs et de peines. Puis viennent les métamorphoses d'esprit et de goût les plus bizarres. Le plus sérieux homme d'État se livrera à toutes les facéties d'un histrion sur les planches. L'homme le plus sobre ne voudra plus se nourrir que de mets truffés. Les excentricités surgiront à leur tour. J'ai vu un acteur qui, pour déclamer Victor Hugo avec plus d'emphase, renversa la tête et le haut du

corps tellement en arrière qu'il tomba sur le dos. Un soldat à qui j'avais fait prendre de l'oxyde nitreux un jour d'hiver, s'est jeté à terre, et, en se roulant sans relâche d'un bout à l'autre de la cour de la caserne, s'est transformé en un véritable cylindre de neige.

— Et vous-même, avez-vous pris du gaz hilariant? demanda Larive.

— Souvent. C'est une substance dont les effets imprévus m'amusent aujourd'hui, mais son premier essai a été terrible pour moi. Je venais de souper avec une femme. A la fin du repas, je lui proposai de prendre ensemble du gaz hilariant. Seulement, je le lui offris sous la forme d'une pâte qui, dès qu'elle l'aurait mangée, lui procurerait des rêves délicieux. D'abord, nous restâmes quelque temps sans rien dire. Mais tout à coup ma compagne changea de couleur et me sauta à la gorge, en me criant d'une voix caverneuse: « Assassin, tu m'as empoisonnée! Au secours! au secours! » Déjà sans doute la séparation de mon intelligence et de mon cerveau s'était opérée, car je reçus une commotion électrique, et m'imaginant qu'en effet je l'avais empoisonnée, je n'eus plus d'autre idée que de cacher mon crime et d'empêcher ma victime d'appeler à l'aide. Je me jetai donc sur elle à mon tour, en murmurant sourdement: « Tais-toi, tais-toi, ou tu es morte! » Dans la lutte son peigne tomba, et ses cheveux, qu'elle avait magnifiques, se défirent. Je les réunis en une seule tresse, et, enroulant cette tresse autour de mon poignet, je traînai la malheureuse créature par la chambre, en criant plus fort qu'elle: « Tais-toi, tais-toi! Je cherchais en même temps des yeux quelque arme qui pût me servir à la tuer. Au bruit que nous faisions, plusieurs personnes montèrent. Lorsque j'entendis les pas qui se rapprochaient, je lâchai la femme, et, rempli de terreur à la pensée qu'on venait m'arrêter, je courus à la fenêtre pour me précipiter dans la rue. Par bonheur les volets étaient fermés. Tandis que je cherchais à les ouvrir, on se saisit de moi, et j'en fus quitte pour des convulsions qui durèrent trois heures.

— Peste! dis-je au lieutenant Féraud, le récit que vous me faites là ne me donne pas l'envie de tenter l'épreuve. Qu'y a-t-il dans votre dernier flacon?

— De l'opium tout simplement. Et, si vous voulez savoir à quoi vous en tenir sur les propriétés de cette substance, lisez le livre le plus effrayant et le plus complet qu'on ait écrit à son sujet : les *Confessions d'un Mangeur d'opium*. Pour moi, l'opium est le roi des poisons cérébraux, car les rêves et les sensations qu'il procure arrivent à un degré inouï d'intensité. Il n'y a point de mots pour rendre l'horreur de la tristesse dans laquelle il nous plonge, ni le grandiose des visions qu'il suscite. Ce sont des formes de femmes revêtues des traits de celles que j'ai le plus aimées au monde qui m'apparaissent, qui joignent les mains, et qui se séparent de moi en me brisant le cœur. Ce sont des adieux éternels, accompagnés de soupirs tels que peuvent seules en pousser les profondeurs de l'enfer, puis des ruisseaux de larmes, puis encore d'éternels adieux. Tout ce que je puis imaginer d'épouvantable à voir pendant une nuit obscure surgit en fantômes à mes yeux ; et les couleurs, d'abord incertaines et confuses, de ces fantômes, en arrivent bientôt, par la puissance chimique et sans égale de mes rêves, à briller d'un insupportable éclat. Dans quelques cas, le premier effet que je ressens de l'opium est l'extase, à laquelle succèdent tour à tour la détresse absolue, escortée de ses gémissements et de ses cris, et la jouissance infinie où l'âme et les sens se noient à la fois. J'espère, j'admire, je me prosterne, je me crois transporté dans le ciel. Je n'ai plus conscience du temps ; l'éternité m'emporte sur ses ailes dans ses abîmes d'azur ; j'entends des sons et des voix dont aucune symphonie humaine ne saurait donner une idée : les anges m'apparaissent avec des harpes d'or, et cela jusqu'à l'heure où, comme un essaim de tourmenteurs, s'assemblent à ma vue et bourdonnent à mes oreilles des démons, des masques et des spectres. Alors, j'aperçois dans l'air des géants armés qui se livrent, à la façon des guerriers d'Odin, d'interminables combats. J'entends le cliquetis de leurs armes, et je me mêle à eux tantôt avec de grands éclats de rire, tantôt avec de sombres transports de rage. Mes yeux s'allument d'un feu qui n'est pas celui de la terre, et mon corps, plus léger et plus élastique, bondit de place en place sans presque effleurer le sol.

— Ah ! mon cher lieutenant, s'écria Denon, quel bonheur

pour l'opium qu'il existe des hommes d'esprit et d'imagination comme vous pour raconter de pareils rêves, et surtout pour les avoir. Jusqu'à présent, en fait de mangeurs ou plutôt de fumeurs d'opium, je n'avais vu que les Turcs, et vous m'avouerez qu'en général ils font mal augurer de l'extase qu'on peut éprouver. A les contempler assis sur leurs jambes repliées, roulant leurs chapelets entre leurs doigts, et tirant à intervalles réguliers des bouffées de leurs narguilés, on pourrait les prendre, comme la cigogne de leur pays, gravement campée sur une patte, pour l'emblème de la stupidité dans l'immobilité.

— Vous plaisantez, fit doucement le lieutenant Féraud ; il me semblait cependant que vous deviez être convaincu. »

Il remit les flacons à leur place accoutumée, referma le coffret et le reporta dans son secrétaire.

« Dieu vous préserve, dit il en revenant avec un triste sourire, de cette existence intermédiaire entre la veille et le sommeil, et à laquelle on ne peut plus renoncer quand on a pris l'habitude de s'y livrer. »

Il était minuit. Nous serrâmes la main de notre hôte, et nous nous retirâmes.

Cette conversation avait eu lieu à Paris quelques jours avant la déclaration de la guerre d'Orient. Chacun de nous suivit sa destinée. Larive continua de faire son cours de philosophie aux élèves de son lycée. Denon travailla avec ardeur à son drame de *Caracciolo*. Je rejoignis mon port, et le lieutenant Féraud, qui venait de permuter avec un officier de ligne, partit avec son régiment pour Constantinople. C'était un acte d'indiscipline dont il s'était rendu coupable dans sa jeunesse qui avait empêché le lieutenant Féraud d'avancer. Sans la guerre, cet homme si intelligent et si brave serait resté lieutenant toute sa vie. Mais en Crimée il regagna rapidement le temps perdu. On reconnut en lui un de ces rares officiers dont le corps se bat avec fureur, et dont l'esprit reste au feu plein de lucidité, de ressources et de sang-froid. A Inkermann, il fut nommé capitaine; à la prise du Mamelon-Vert et au 18 juin, il gagna ses épaulettes de chef de bataillon et fut fait officier de la Légion d'honneur. Au mois de juillet, j'arrivai moi-même en Crimée, et je fus détaché à terre aux batteries de siége des attaques de droite. Ce fut alors que je

revis le commandant Féraud. Je le trouvai changé, mais à son avantage. Ses grands yeux bleus, doux et énergiques à la fois, avaient un limpide regard. Son visage s'était éclairci, et sa bouche souriait volontiers sous son épaisse moustache. Je lui fis mes compliments sur sa belle santé et sur son avancement.

« C'est la poudre, me répondit-il, qui a fait tout cela. Mais, ajouta-t-il avec gaieté, ce n'est pas la poudre de mes petits flacons.

— Vous avez donc rompu, lui dis-je, avec l'amanite, l'aconit-napel, le gaz hilariant et l'opium?

— Complétement, fit-il. La vie artificielle du cerveau, voyez-vous, n'est bonne que pour les gens qui s'ennuient. Mais, quand on a des émotions véritables, on n'a plus besoin de s'en procurer de factices. Ah! la guerre est une belle chose. Elle fait vivre à pleine poitrine, à plein cœur. Les rêves les plus fantasques ne valent pas la fiévreuse réalité du danger. Les globes de feu qui voltigeaient autour de notre ami Larive se compareraient mal à la bombe qu'on voit monter avec lenteur dans le ciel en décrivant sa gracieuse parabole, et qui, arrivée au point extrême de sa course, s'abat avec la rapidité de la foudre au milieu de la tranchée. Les lances de flammes de ses démons courent et frappent moins vite que les obus lorsque, semblables, avec leur aigrette rouge, aux messagers de mort des ballades allemandes, ils ricochent la nuit en bondissant et s'élancent vers leur proie. Le « Garde à vous! » sonné dans les ténèbres, retentit bien autrement à l'oreille que le monotone concert des séraphins sur leurs harpes d'or. Les embuscades à quelques pas de l'ennemi, les sorties des Russes, le crépitement de la fusillade, l'enivrement de la lutte, bien mieux que les jouissances extatiques, font vibrer les fibres de notre être les plus nobles, les plus généreuses, les plus intimes. Et enfin, puisqu'on ne peut vivre ici-bas sans aimer, on a pour ses soldats, pour ces grands enfants qui vous aiment, eux aussi, et meurent en vous souriant, cette large et puissante affection des hommes forts entre eux, qui laisse loin derrière elle les mièvres et égoïstes tendresses de l'amour des femmes.

— Ah! commandant, que vous ont fait les femmes?

— Rien, mais peut-être n'en ai-je jamais trouvé qui m'aimassent comme j'aurais voulu être aimé. »

Notre camp de marins était établi à Inkermann, et le régiment du commandant Féraud était près du moulin. Nous étions voisins, par conséquent, et nous nous voyions souvent. Le soir surtout, tandis que la musique exécutait ses symphonies, nous aimions à nous asseoir sur le banc du gourbi, et à nous reposer de la chaleur accablante du jour, tout en contemplant le feu d'artifice qu'on tirait à Sébastopol. La conversation du commandant était grave et enjouée tour à tour. Il était fier de sa nouvelle vie. Il regrettait seulement qu'elle fût venue aussi tard.

« Que vous importe, lui disais-je, vous serez colonel à la première affaire, et si la guerre se prolonge, vous deviendrez général.

— Je l'espère bien ! » me répondit-il.

Le jour de l'assaut arriva enfin. La veille au soir, le 7 septembre, en relevant d'un accès de fièvre — j'avais contracté, depuis quelque temps, les fièvres d'Inkermann — j'allai voir le commandant Féraud. Je ne le trouvai pas sous sa tente; mais, comme je me sentais un peu faible, je me couchai sur son lit. Je commençais à m'assoupir lorsqu'il entra.

« Hé bien, mon cher enfant, me dit-il, c'est pour demain. »

Les deux autres chefs de bataillon et le chirurgien-major vinrent dîner avec nous. Le repas fut sérieux, et on se sépara de bonne heure. Chacun sans doute, en prévision de la mort qui pouvait le frapper le jour suivant, avait quelques dispositions à prendre. Le commandant Féraud et moi nous restâmes seuls. Le commandant rebourra sa pipe et resta quelques instants silencieux.

« Ils sont heureux ceux-là, dit-il enfin; s'ils meurent, quelqu'un les pleurera, tandis que moi... »

Il n'acheva pas, se mit à sourire et me tendit la main :

« Bah ! je suis injuste; vous penserez bien quelquefois à moi, mon ami ?

— Je penserai toujours à vous, commandant. C'est vous, au contraire, qui n'aurez peut-être plus le temps de penser à moi quand vous serez colonel ou général.

— Moi général ?... Mais je serai tué demain !

— Quelle idée vous prend là ?

— Vous vous rappelez, dit-il sans répondre à ma question,

le récit que je vous ai fait, il y a à peu près deux ans, à Paris, de la singulière vision que j'avais eue autrefois au Val-de-Grâce, sous l'influence de la belladone? Hé bien, quoiqu'il y ait longtemps de cela, j'ai toujours pensé à cette femme du grand louvetier. Elle était si admirablement belle, et d'une beauté si séduisante et si sympathique! D'ailleurs, elle ne m'était point tout à fait inconnue. Il me semblait que je l'avais déjà vue, mais où, à quelle époque, dans quelle circonstance, il m'eût été impossible de le dire. Ce n'est que tout dernièrement, et à force de plonger dans mes souvenirs, que je me suis rappelé. Autant qu'une femme de vingt ans peut se comparer à une enfant de dix, ma belle au bois dormant ressemblait à une pauvre et jolie petite fille, que j'avais beaucoup aimée lorsque j'étais jeune, et qui est morte presque dans mes bras. Alors j'ai éprouvé un vif désir de revoir cette enfant dans tout l'éclat de la jeunesse et de l'amour telle que m'était apparue la femme du grand louvetier, et je me suis imaginé que je réussirais en prenant de la belladone. J'en ai donc pris avant-hier.

— Et vous avez réussi?

— Oui; mais au lieu de revoir une belle dame voluptueusement couchée dans un lit à colonnes et bercée par d'heureux songes, j'ai vu une jeune fille vêtue de blanc, un peu pâle quoique souriante, qui a fixé sur moi un doux et profond regard. Elle m'a fait signe de la suivre et m'a conduit aux batteries noires que je dois précisément attaquer demain. Là je me suis trouvé tout à coup au milieu de la fusillade et environné de Russes. J'ai eu cependant le temps de chercher des yeux l'apparition, qui s'effaçait à demi dans un nuage de poudre et de fumée, mais qui me disait très-distinctement : « A bientôt, mon ami. » Vous voyez qu'en fait de présages de mort, celui-là est aussi clair que possible. »

Je ne répondis pas grand'chose au commandant, et je le quittai peu après avec de tristes pressentiments. Je revins au camp le cœur serré. La nuit était obscure, et un grand vent tourbillonnait autour des tentes. Çà et là, on voyait la lueur d'une lampe vaciller sous la toile. C'était quelque officier qui veillait et écrivait à sa famille. Pour tous l'heure était solennelle, car on ne pouvait se faire illusion sur le combat de géants qui allait se livrer le

lendemain. De tous ces hommes qui, dans les deux camps, étaient en ce moment pleins de force et de vie, vingt mille devaient, avant qu'une autre nuit fût arrivée, s'endormir d'un éternel sommeil sur le champ de bataille. Mais c'est là le destin de la guerre, et il n'y a qu'à s'incliner devant lui et à attendre son bon plaisir. Le lendemain à midi, je pus voir, de ma batterie, le commandant Féraud s'élancer des tranchées avec son bataillon et courir à l'assaut du Petit Redan. Il n'y avait que quatre-vingts mètres à franchir, mais c'est déjà trop pour qu'on puisse échapper à une décharge. La mitraille russe frappa le bataillon aux deux tiers de sa course, et le fit flotter sur lui-même comme atteint d'ivresse. Le commandant Féraud enleva ce qui restait de ses hommes, et disparut avec eux derrière les ouvrages ennemis. Malheureusement, au bout de quelques minutes le bataillon fut ramené. Nous vîmes nos soldats repasser par les embrasures ou par la crête des épaulements, et se laisser glisser le long des talus, sur le penchant et à l'abri desquels ils se mirent à tirailler. Mais, si avidement que je le cherchasse au milieu d'eux, je n'aperçus plus le commandant Féraud.

En ce moment, où la douloureuse émotion d'assister au combat sans en partager les dangers nous oppressait le cœur, nous eûmes à tirer sur des vapeurs qui s'approchaient de la côte pour prendre en flanc nos colonnes massées au Mamelon-Vert et dans la gorge de Malakoff. Je descendis de mon observatoire pour surveiller le tir, et je cessai de suivre les péripéties de la lutte qui se continuait aux batteries noires. Le soir, vers huit heures, de même que j'étais revenu la veille de la tente du commandant Féraud à Inkermann, je retournai de la batterie au camp. Le vent s'était apaisé, la nuit était calme et silencieuse. Ce silence me semblait étrange, tant j'étais habitué, depuis trois mois, à entendre chaque nuit le bruit de la fusillade et du canon. Je me dirigeais tout pensif vers un feu qu'entretenait une sentinelle avancée. Je marchais dans l'ombre, de sorte que le soldat ne me vit que lorsque je fus à trois pas de lui. Il bondit sur ses pieds en brandissant une hache et en me criant : — Qui vive ? — Je lui répondis : Officier. — Et je passais quand, à la lueur de la flamme, je lus sur les boutons de sa capote le numéro de son régiment.

Ce ne fut qu'en tremblant que je me décidai à l'interroger :

« A-t-on des nouvelles du commandant Féraud ? lui demandai-je.

— Oui, me répondit le soldat. Il est mort. »

Pauvre commandant Féraud ! L'apparition ne l'avait pas trompé.

Il faut donc, aux excitants dont nous avons parlé dans le chapitre X de ce volume, ajouter ceux dont parle le héros de M. Henri Rivière : la belladone, l'amanite, l'aconite-napel, le laurier, l'agnus-castus, l'oxyde nitreux ou gaz hilariant, — et bien d'autres encore.

C'est une boîte de Pandore, mais au fond est le désespoir.

FIN

Paris.— Imprimerie de A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

3-

